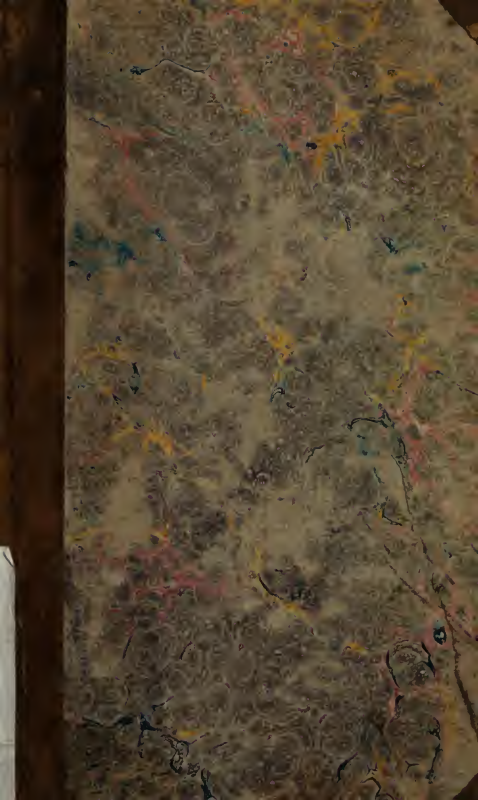




LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

TOME ONZIEME.

Chez DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME ONZIEME,

CONTENANT

Les Vies
DE DEMOSTHENE,
DE CICERON,
DE DÉMÉTRIUS,
D'ANTOINE.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Chez DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME ONZIEME,

CONTENANT

Les Vies { DE DEMOSTHENE,
DE CICERON,
DE DÉMÉTRIUS,
D'ANTOINE. }

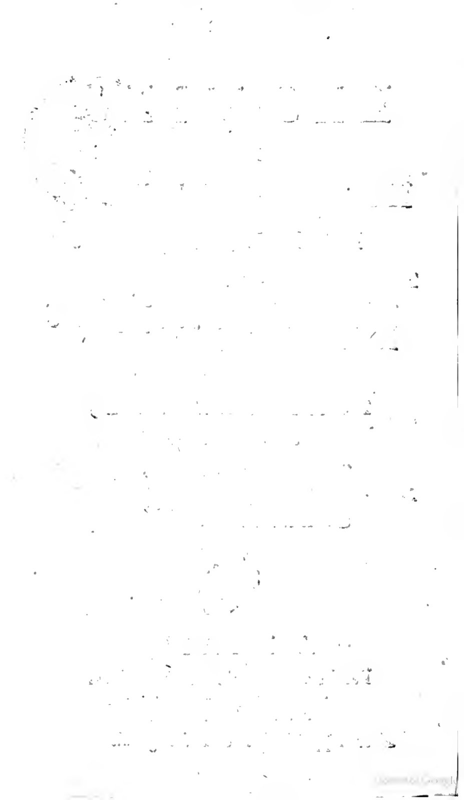


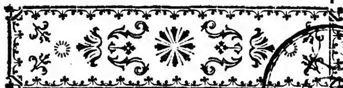
A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.






DEMOSTHENE.

ᵃCELUI qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques, que ce soit Euripide, comme c'est la plus commune opinion, ou que ce soit un autre, dit *que la premiere chose nécessaire au bonheur d'un homme, c'est*, mon cher Sossius Sénécion, *d'être né dans une ville célebre.* Pour moi je pense tout autrement, & je suis persuadé que pour celui qui doit jouir d'un bonheur véritable & solide, qui consiste principalement dans les mœurs & dans la disposition de l'esprit, il n'y a nulle différence qu'il soit né dans une ville obscure & pauvre, ou d'une mere laide & petite. Car il est ridicule de s'imaginer que la petite ville de Julis, qui n'est qu'une très-petite partie de l'isle de Céos, qui n'est pas elle-même fort grande, & que l'isle d'Egine, dont un Athénien disoit autrefois *qu'il la falloit ôter comme une paille de l'œil du Pirée*, peuvent porter de bons comédiens & de grands poëtes, & qu'elles ne sauroient

ᵃ *Celui qui a composé l'éloge d'Alcibiade sur la victoire qu'il remporta à la course des chars aux jeux Olympiques.*) Ces victoires des jeux Olympiques étoient regardées comme si glorieuses, que les poëtes les célébroient par leurs vers, comme nous le voyons par les odes de Pindare.

ᵇ Mais

sauroient porter un homme juste, ferme, content de son état, & plein de magnanimité & de sagesse. Car, au contraire, il est très-vraisemblable que tous les autres arts qui n'ont été inventés que pour le gain, pour la réputation, ou pour le plaisir, se flétrissent & dépérissent entiérement dans les petites villes inconnues & peu fréquentées; [b] mais que la vertu, comme une plante forte & généreuse, prend racine dans toute sorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature & une ame ferme & qui aime le travail. C'est pourquoi aussi nous-mêmes, quand nous manquons de sagesse, & qu'il nous arrive de ne pas vivre comme il faut, nous n'en rejettons pas la faute sur la petitesse & sur l'obscurité de notre patrie, nous nous en accusons justement nous-mêmes comme seuls coupables de nos fautes & de nos excès.

[c] Mais ce qui est très-véritable, c'est que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits, & d'écrire une histoire composée de choses

[b] *Mais que la vertu, comme une plante forte & généreuse, prend racine dans toute sorte de terroirs où elle rencontre une bonne nature.*) Cela ne peut être contesté. Mais il n'est pas moins vrai qu'une ville célebre peut être d'un grand secours; car une nature foible ou corrompue ne se corrigera pas facilement dans une ville obscure, au lieu que dans une grande ville, elle trouvera de grands modeles qui pourront servir à la redresser.

[c] *Mais ce qui est très-véritable, c'est que pour un homme qui a entrepris de rassembler des faits & d'écrire une histoire.*) Cela est vrai en tout point pour un homme qui écrit, en quelque genre qu'il écrive, il a besoin d'être dans une grande ville. Là il trouve le secours des bibliotheques, le secours des gens savans, & le secours des gens de bon goût. Et les deux derniers manquent plus ordinairement dans les petites villes, que le premier; car dans le plus méchant bourg on peut avoir des livres.

d Pour

ses & d'aventures qui ne sont ni sous sa main, ni arrivées dans son pays, mais étrangeres, diverses & dispersées çà & là dans plusieurs différens écrits, la premiere chose dont il a effectivement besoin, c'est d'être dans une grande ville bien peuplée, & qui aime ce qui est beau & honnête. Il en a besoin, afin qu'ayant quantité de livres en sa disposition, & que s'instruisant par la conversation de toutes les particularités qui ont échappé aux écrivains, & qui s'étant conservées dans la mémoire des hommes, deviennent plus vrai-semblables & plus croyables par cette espece de tradition, il ne fasse pas un ouvrage imparfait & qui manque de ses principales parties. [d] Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir, & qui, pendant mon séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, n'ayant pas eu le tems d'apprendre la langue Latine, à cause des affaires publiques dont j'étois chargé, & de la quantité de gens qui venoient tous les jours chez moi pour s'entretenir de la philosophie, n'ai commencé que fort tard & déja fort avancé en âge, à lire les écrits des Romains, il m'est

[d] *Pour moi qui suis né dans une ville fort petite, & qui pour l'empêcher de devenir encore plus petite, prends plaisir à m'y tenir.*) Car il étoit de Chéronée, petite ville de Béotie. Plutarque, après les voyages qu'il avoit faits en Italie depuis le commencement du regne de Vespasien jusques vers la fin de celui de Domitien, se retira enfin & renonça à toute l'ambition qu'il auroit pû satisfaire ailleurs, pour se tenir à Chéronée, & pour empêcher cette ville de devenir plus petite qu'elle n'étoit, car un seul homme sage, un seul homme de réputation, empêche une ville de dépérir, & la rend toujours considérable.

 e Que

m'eſt arrivé une choſe aſſez étonnante, & pourtant très-vraie; c'eſt [e] que les termes de cette langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la legere connoiſſance que j'avois déja des faits m'a conduit à entendre les termes. Pour ce qui eſt de ſentir la beauté de l'expreſſion latine, ſa préciſion, ſes métaphores, ſes autres figures, ſon harmonie, & toutes ſes autres qualités, qui font la force, l'énergie & l'agrément de la diction, je ſuis très-perſuadé que cela eſt très-agréable, & fait un très-grand plaiſir; mais cela demande une étude & un exercice qui ne ſont pas fort aiſés, & qui ne peuvent être entrepris que par ceux qui ont plus de loiſir, & à qui l'âge permet cette application ſi ambitieuſe. C'eſt pourquoi ayant réſolu d'écrire dans ce traité, qui eſt le cinquieme de mes paralleles, la vie de Démoſthene & celle de Cicéron, nous examinerons leur naturel, leurs mœurs & la diſpoſition de leur eſprit, par leurs actions & par leur conduite dans le gouvernement, [f] & nous n'entreprendrons point de montrer lequel des

[e] *Que les termes de cette langue n'ont pas tant ſervi à me faire entendre les faits, que la legere connoiſſance que j'avois déjà des faits, m'a conduit à entendre les termes.*) Cela arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont pas étudié les langues à fond & par principes. Les faits dont ils ſont inſtruits, leur font entendre les termes. Mais cela eſt ſouvent ſujet à caution. Et Plutarque lui-même en eſt une preuve, car il s'eſt quelquefois trompé, comme je l'ai déjà remarqué en quelques endroits de cet ouvrage.

[f] *Et nous n'entreprendrons point de montrer lequel des deux étoit l'orateur le plus éloquent.*) Plutarque ſavoit aſſez de latin pour lire Cicéron, & pour l'entendre paſſablement. Cependant il ſe garde bien de juger de ſon éloquence pour la comparer à celle de Démoſthene. Voilà une grande ſageſſe qui n'a pas toujours été imitée.

g La

des deux étoit l'orateur le plus éloquent & le plus agréable ; car, comme dit le poëte Ion, [g] *la force du dauphin est sur son rivage.* [h] Cécilius, écrivain très-présomptueux en toutes choses, ayant ignoré cette maxime, a eu la témérité de donner une comparaison de Démosthene & de Cicéron. Mais peut-être faut-il dire sur cela, que si ce précepte, *Connois-toi toi-même*, étoit d'un usage fort commun, & qu'il dépendît de tous les hommes de le pratiquer, ce ne seroit pas un précepte si divin, & il n'auroit pas fallu qu'un dieu vînt nous le donner. Pour moi il me semble que Dieu voulant fondre, pour ainsi dire, ces deux orateurs dans le même moule, a jetté d'abord dans leur naturel des ressemblances très-parfaites, comme la même ambition & le même amour de la liberté dans toute leur conduite,

[g] *La force du dauphin est sur son rivage.*) C'est comme nous disons aujourd'hui par forme de proverbe, *le coq sur son paillier.* Le Grec est fort dans son grec, le Latin dans son latin. Ni l'un ni l'autre ne doivent passer leurs bornes, à moins que par une longue étude ils ne se soient fait naturaliser dans le pays qui n'est pas le leur. Le dauphin qui quitte son rivage pour s'écarter dans les terres, est perdu.

[h] *Cécilius, écrivain très-présomptueux en toutes choses, ayant ignoré cette maxime, a eu la témérité de donner une comparaison de Démosthene & de Cicéron.*) Cécilius étoit un célebre rhéteur Sicilien, qui vivoit sous Auguste. Il avoit fait un traité du Sublime dont parle Longin. Il a été loué par les plus célebres rhéteurs. Un des plus savans, nommé Lysimachides, lui avoit dédié son ouvrage des dix rhéteurs Attiques. Il savoit sa langue latine, il vivoit du tems qu'elle étoit la plus florissante ; cependant Plutarque l'accuse de témérité d'avoir voulu juger de l'éloquence de Cicéron. Notre siecle nous a fourni des écrivains plus présomptueux & plus téméraires. Il n'y a d'autres réponse à leur faire que celle que Plutarque fait ici.

duite, le même défaut de courage dans les guerres & dans les dangers, & qu'il y a mêlé encore beaucoup de choses qu'on attribue à la Fortune. Car je ne croi pas qu'il soit possible de trouver ailleurs deux autres orateurs qui, de petits & obscurs qu'ils étoient, soient devenus si grands & si illustres, qui aient heurté des rois & des tyrans, qui aient perdu leurs filles, qui aient été bannis de leur patrie, qui y aient été rappellés avec gloire, qui s'en soient enfuis encore, qui aient été repris par leurs ennemis, & qui en expirant aient vû expirer avec eux la liberté de leur patrie. De sorte que s'il étoit possible que la Nature & la Fortune entrassent en dispute sur leur sujet, comme deux ouvriers qui contestent sur leur ouvrage, il seroit difficile de juger laquelle des deux les a rendu plus semblables, ou la Nature dans leurs mœurs, ou la Fortune dans leurs aventures & dans tous les accidens de leur vie. Mais il faut commencer par le plus ancien.

[i] Démosthene, pere de l'orateur Démosthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens de la ville. Théopompe écrit qu'on l'appelloit *le Fourbisseur*, parce qu'il avoit un attelier où il faisoit travailler plusieurs esclaves à faire des épées & d'autres armes. [k] Et l'orateur

[i] *Démosthene, pere de l'orateur Démosthene, étoit un des plus honnêtes hommes & des premiers citoyens de la ville.*) C'est ce que signifie, ὢν μετ τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἀνδρῶν. Ce qui va non-seulement aux mœurs, mais à la naissance. Car Eschine même lui rend ce témoignage, *Démosthene le pere, du bourg de Pæane, étoit d'une naissance libre, car il ne faut pas mentir.*

[k] *Et l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison.*) Ce Gylon fut accusé

l'orateur Eschine dit que sa mere étoit fille d'un certain Gylon, qui avoit été banni de la ville pour crime de trahison, & d'une mere barbare. Mais nous ne saurions dire si c'est une vérité, ou une satyre, & une calomnie.

Démosthene perdit son pere à l'âge de sept ans, [l] & demeura avec un bien fort considérable, car son pere lui laissa près de quinze talens; mais il fut ruiné par l'injustice de ses tuteurs qui lui en volerent une partie, & laisserent dépérir l'autre, jusques-là qu'ils ne payerent pas à ses maîtres le salaire qui leur étoit dû. Cela fut apparemment cause qu'il ne fut pas élevé dans les sciences qui conviennent à un enfant de bonne maison. Outre que la foiblesse & la délicatesse de son tempérament empêcherent sa mere de le porter au travail, & ses maîtres de le presser & de le contraindre; car dans son enfance il étoit fort maigre & fort infirme, [m] & l'on

accusé d'avoir livré aux ennemis une ville de Pont, appellée Nymphée, qui appartenoit aux Athéniens. Ce reproche l'obligea à s'exiler. Il alla en Scythie où il épousa une femme du pays, dont il eut deux filles; l'une fut mariée à Philocharès, & l'autre appellée Cléobule, à Démosthene à qui elle porta en dot cinquante mines, c'est-à-dire deux mille cinq cent livres. Démosthene l'orateur naquit de ce mariage.

[l] La seconde année de l'olympiade cj. l'an 337. avant l'ere chrétienne.

[m] *Et l'on prétend que c'est cette foiblesse & cette infirmité qui porterent ses camarades à lui donner par moquerie le surnom de Batalus.*) Mais ce surnom ne convient nullement à un homme qui est foible & infirme, mais à un homme mou & efféminé; car on dit que Démosthene dans sa jeunesse étoit un peu débauché, qu'il alloit en masque déguisé en femme, & qu'il aimoit les festins. C'est ce qui lui attira le surnom de *Batalus*, qui signifioit *un infame, un débauché*, comme Hesychius l'explique: Βάταλος, dit-il, καταπύγων καὶ ἀνδρόγυνος, κίναιδος, ἔκλυτος.

 Car

l'on prétend que c'est cette foiblesse & cette infirmité qui porterent ses camarades à lui donner par mocquerie le surnom de *Batalus*, qui étoit un surnom fort décrié. Car, selon les uns, Batalus étoit un joueur de flûte, fort efféminé, contre lequel le poëte Antiphane fit une petite comédie; selon d'autres, c'étoit un poëte qui ne faisoit des vers que pour la mollesse & la débauche. Il paroît aussi que dans ce tems-là *Batalus* étoit dans l'Attique le nom d'une partie du corps que la pudeur ne permet pas de nommer. Pour ce qui est d'*Argas*, autre surnom qu'on donna aussi à Démosthene, on prétend qu'il lui fut donné à cause de la férocité & de la rudesse de ses mœurs, [n] car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un serpent; ou à cause du fiel & de l'amertume de ses discours, qui affligeoient toujours ceux qui les entendoient, car *Argas* étoit le nom d'un poëte qui faisoit des chansons pleines de malignité & de médisance. Mais en voilà assez sur cet article.

Quant à son application à l'étude de l'éloquence, voici l'occasion qui y donna lieu: [o] L'orateur

[n] *Car il y a des poëtes qui appellent de ce nom un serpent.*) Non-seulement les poëtes, mais Hippocrate luimême parle d'un serpent nommé Argas, ou Argès. C'est dans le cinquieme livre des Epidem. *Un jeune homme*, dit-il, *après avoir beaucoup bû dormoit sur le dos dans une tente. Un serpent, nommé Argès, lui entra dans la bouche*, &c.

[o] *L'orateur Callistrate devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus.*) Oropus étoit une ville entre l'Attique & Tanagre sur l'Euripe. Chabrias ayant porté les Athéniens à marcher au secours des Thébains qui étoient fort pressés, ils y coururent & les délivrerent. Les Thébains, oubliant ce grand service, enleverent aux Athéniens la ville d'Oropus, qui étoit sur leurs frontieres, & Chabrias même

rateur Callistrate devoit plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus. Cette cause avoit excité une grande attente dans le public, qui attendoit avec impatience le jour de cette plaidoirie, tant pour l'excellence de l'orateur, dont la réputation étoit alors très-florissante, que pour l'importance de l'affaire dont il s'agissoit, & qui faisoit le sujet de l'entretien de tout le monde. Démosthene ayant oui dire que tous les maîtres & tous les gouverneurs de la jeunesse se préparoient à aller à ce jugement, pria son précepteur de le mener aussi avec lui ; ce précepteur, qui avoit quelque familiarité avec les huissiers qui ouvroient la salle de l'audience, obtint d'eux une place où son jeune disciple pût entendre les avocats sans être vû. Callistrate eut un succès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démosthene, frappé de cette gloire si éclatante, en devint comme jaloux ; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, & comblé de louanges & de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'assujettir toutes choses & les manier à son gré. Dès ce moment il quitta toutes les autres sciences, & tous les exercices dont on occupoit les enfans, & s'exerça à composer des harangues pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs.

Le premier maître d'éloquence auquel il s'attacha, ce fut le rhéteur Isée, quoique Isocrate tînt

me fut soupçonné d'être complice & accusé de trahison, & l'orateur Callistrate plaida contre lui. Cette cause étoit grande & bien digne d'exciter la curiosité. Démosthene en parle dans son oraison contre Midias. Il étoit dans sa seizieme année quand cette cause fut plaidée.

tînt alors publiquement son école, soit, comme quelques-uns disent, qu'étant un orphelin ruiné [p] il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines, [q] ou plûtôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée comme plus subtile & plus propre à l'action, & qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique.

Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques mémoires, sans nom d'auteur, [r] que Démosthene

[p] *Il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenoit ordinairement, qui étoit de dix mines.*) Car ces rhéteurs avoient chacun un prix fait, qu'ils prenoient de leurs disciples, comme cela paroît par Platon. Mais la raison que Plutarque donne ici de ce que Démosthene ne peut pas aller à l'école d'Isocrate, n'est pas recevable; si ce qu'il dit dans la vie du rhéteur Isée est vrai, qu'Isée quitta son école pour aller instruire Démosthene pour le prix de dix mille drachmes, c'est-à-dire de cinq mille livres, qui étoit dix fois le prix d'Isocrate.

[q] *Ou plûtôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée, comme plus subtile & plus propre à l'action.*) Cette raison est la seule véritable. La maniere d'Isocrate étoit trop douce & trop fleurie, & celle d'Isée étoit plus animée & plus forte, & il fut le premier qui tourna son style au maniment des affaires; ce qui parut plus propre à Démosthene pour le dessein qu'il se proposoit. Le rhéteur Isée forma son style sur celui de Lysias.

[r] *Que Démosthene étudia aussi sous Platon.*) C'est ce que Cicéron confirme dans son Brutus. » On dit que » Démosthene lut assidue» ment Platon, & qu'il fut » même son disciple, & ce» la paroît par la grandeur » & par la majesté de son » style «. *Lectitavisse Platonem studiose, audivisse etiam, Demosthenes dicitur, idque apparet ex genere & granditate verborum.* Il dit encore dans l'orateur. *Quod idem de Demosthene existimari potest, cujus ex epistolis intelligi licet quam frequens fuerit Platonis auditor.* « On peut penser la mê» me chose de Démosthene, » par les lettres duquel il pa» roît avec quelle assiduité » il alla entendre Platon ». Cicéron

thene étudia aussi sous Platon, & que le commerce de ce philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence; & il rapporte que Ctésibius disoit que, par le moyen de Callias de Syracuse & de quelques autres, Démosthene avoit eu en secret les traités de rhétorique d'Isocrate & ceux du rhéteur Callidamas, & qu'il en avoit beaucoup profité.

ᶠ Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses tuteurs, & à les poursuivre en justice. Ceux-ci, comme bons chicaneurs, trouvant toujours de nouvelles remises, & obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnerent bien de l'exercice à Démosthene, qui fut obligé de parler souvent; de sorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il

Ciceron a égard ici sur-tout à cette lettre que Démosthene écrivit à Héracléodore: *Mais voyant que vous aviez beaucoup de crédit & d'autorité & une grande érudition, & que vous aviez embrassé sur-tout la doctrine de Platon, qui est véritablement très-éloignée de toute avarice, de toute violence, & de toutes ces sortes de tours & de finesses, qu'on employe dans ces occasions, & qui porte en tout à ce qui est très-beau & très-juste. Celui qui a été une fois imbu de cette doctrine, grands dieux! comment pourroit-il ne pas suivre la vérité, & ne pas avoir un cœur généreux & bienfaisant pour tous les hommes?* Voilà un assez bel éloge de la philosophie de Platon, & qui marque assez que Démosthene l'avoit étudiée. Il y a encore une autre raison, c'est que Démosthene s'étant attaché à Isée, & Isée étant parfaitement semblable à Lysias, qui étoit très-inférieur à Platon, il est très-vraisemblable qu'il alla chercher dans ce dernier ce qui manquoit aux deux autres.

ᶠ *Dès qu'il fut en âge, il commença à faire un procès à ses tuteurs.*) Il perdit son pere à sept ans; il fut dix ans sous ses tuteurs: il commença donc à les plaider à l'âge de dix-huit ans; mais ce ne fut que pour ses affaires particulieres, ce que la loi ne défendoit point.

il vint à-bout de son affaire, non sans beaucoup de peine & de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ses biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette poursuite, c'est qu'il acquit la hardiesse & l'habitude de parler en public, & qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité & du crédit que donne le talent de la parole, il essaya de se pousser ou de se mêler des affaires publiques. Et comme on dit de Laomédon d'Orchomene, que par les conseils de ses medecins il s'exerça à de longues courses pour remédier à de grands maux de rate dont il étoit travaillé; & après s'être rétabli & fortifié par cet exercice, il entreprit de paroître dans les combats où l'on gagne des couronnes, & se rendit un des plus forts at letes dans la course du double stade. La même chose arriva à Démosthene. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ses propres affaires; après quoi, ayant acquis par ce travail continuel beaucoup d'habileté & de force dans l'art de parler, il se jetta dans les affaires publiques comme dans les jeux où l'on se propose des prix, & surpassa bien-tôt tous les orateurs qui tenoient le premier rang.

Cependant la premiere fois qu'il parla devant le peuple, on fit un si grand bruit qu'il eut de la peine à se faire écouter, & on se mocquoit ouvertement de son style qui paroissoit fort étrange, étant très confus & très-embrouillé par la longueur de ses périodes, & si forcé [*] par la quantité

[*] *Par la quantité d'enthymemes.*) L'enthymeme est un syllogisme parfait dans l'esprit & dans le sens, mais imparfait dans l'expression, parce que l'on y supprime une des propositions comme trop claire & trop connue, &

quantité d'enthymemes & autres argumens qu'il entassoit, qu'on ne pouvoit le suivre. D'ailleurs il avoit la voix foible, une grande difficulté de langue, & l'haleine si courte, qu'elle empêchoit d'entendre ce qu'il disoit, parce qu'elle l'obligeoit à couper souvent ses périodes avant que le sens fût achevé. Cela le rebuta tellement, qu'il renonça aux assemblées du peuple & se retira au port du Pirée. Un jour qu'il se promenoit tout rêveur & fort découragé, Eunomus de Thriasie, qui étoit déja vieux, le rencontra en cet état, & le gronda très-sérieusement de ce qu'ayant une maniere de parler entiérement semblable à celle de Périclès, il s'abandonnoit & se trahissoit pourtant lui-même par lâcheté & par foiblesse, & qu'il n'avoit ni le courage de soutenir le bruit & le tumulte d'une populace, ni la force de former & d'endurcir son corps à ces combats de la tribune ; & que par une mollesse inexcusable il se laissoit abâtardir & flétrir sans s'en mettre en peine. Une autre fois ayant mal réussi & ayant été sifflé, comme il s'en retournoit chez lui la tête couverte pour cacher sa honte, & au desespoir de ce mauvais succès, il fut suivi par un comédien nommé Satyrus, qui étoit de ses amis, & qui entra avec lui. Démosthene commença à faire en sa présence des lamentations de *ce qu'étant celui de tous les orateurs qui prenoit le plus de peine & qui travailloit le plus, jusques-là qu'il avoit presque ruiné sa santé à ce travail,*

& comme naturellement suppléée par l'esprit de ceux à qui on parle. Ce syllogisme a plus de grace & plaît davantage qu'un syllogisme parfait, mais il ne doit pas être trop fréquent, car l'esprit de l'auditeur se lasse d'avoir toujours à suppléer ce que l'on supprime.

Qua

vail, il ne pouvoit pourtant trouver le moyen de plaire au peuple; [a] *que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toujours dans la crapule, étoient écoutés & occupoient la tribune, & que lui il étoit mépriſé, & on ne daignoit pas l'entendre. Vous dites vrai, Démoſthene,* lui répondit Satyrus, *mais moi je guérirai bien-tôt ce qui cauſe tout ce mal, ſi vous voulez ſeulement me réciter par cœur quelques ſcenes d'Euripide ou de Sophocle.* Démoſthene le fit ſur l'heure; & Satyrus répétant après lui les mêmes endroits, les prononça ſi bien & les accommoda tellement aux mœurs & à l'état de celui qu'il repréſentoit, que Démoſthene même les trouva tout autres; & que convaincu de l'ornement, de la grace & de la force que la prononciation & l'action donnent au diſcours, il regarda comme très-peu de choſe, ou comme preſque rien, de s'exercer à bien parler, ſi on néglige la prononciation & l'action qui conviennent aux choſes que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à ſe faire ſous terre un cabinet, qui étoit conſervé encore de notre tems, où il alloit tous les jours s'exercer à déclamer & à former ſa voix, & où il paſſoit ſouvent des deux & trois mois entiers en ſe faiſant raſer la moitié de la tête, afin que ſi la tentation le prenoit de ſortir, il en fût empêché par la honte de paroître en cet état.

Quand il ſortoit pour aller voir ſes amis, ou que

[a] *Que de ſimples matelots très-ignorans, & preſque toujours dans la crapule, étoient écoutés, & occupoient la tribune.*) Car à Athenes, comme dans toute démocratie, les artiſans étoient écoutés tout comme les orateurs les plus habiles. Et cela étoit très-bon. Quand il s'agiſſoit d'une affaire de marine, ou de la conſtruction des vaiſſeaux, qui auroit-on plûtôt dû écouter que des matelots, des charpentiers? &c.

* Et

que ses amis le venoient voir, tout ce qui se passoit dans ces conversations, tout ce qu'il entendoit & tous les faits qu'on rapportoit, il les prenoit pour autant de sujets de s'exercer, & il ne les avoit pas plûtôt quittés, qu'il se retiroit dans ce cabinet soûterrain, où il répétoit tout-de-suite les affaires dont on lui avoit parlé, & tout ce qu'on avoit dit pour & contre; & s'il avoit assisté à quelque discours public, il tâchoit de le retenir, * & le réduisoit ensuite en certains lieux communs & en périodes bien travaillées, qu'il gardoit pour s'en servir dans l'occasion. Souvent il s'occupoit à corriger, & à expliquer & étendre ce que les autres lui avoient dit, ou ce qu'il avoit dit lui-même aux autres. Cela le fit passer pour un homme d'un esprit pesant, qui n'avoit pas la conception vive, & dont toute la force & l'éloquence n'étoient que l'effet du travail, sans aucun naturel, & on alléguoit comme une grande preuve, que jamais personne n'avoit entendu Démosthene parler sur le champ, que même il étoit souvent arrivé qu'étant assis dans l'assemblée, le peuple l'appellant par son nom, & le pressant de parler, il n'avoit jamais voulu y entendre, à-moins qu'il n'eût médité ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne fût préparé. La plûpart des autres orateurs en faisoient des railleries; & Pythéas lui dit un jour en se mocquant, *que son travail sentoit la lampe. Oui vraiment, Pythéas,* lui

* *Et le réduisoit en certains lieux communs, & en périodes bien travaillées.*) Il faisoit ce que Cicéron appelle *Theses politicas*, & que Cicéron faisoit lui-même, comme il nous l'apprend dans sa quatrieme lettre du neuvieme livre à Atticus, & sur ces sujets il composoit des exordes, pour les avoir tout prêts dans l'occasion.

x Com-

lui répartit Démosthene en repoussant cette raillerie par une raillerie plus aigre & plus piquante, *mais c'est que ta lampe & la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux.* Il ne répondoit rien aux autres; & bien-loin de se défendre, il avouoit *que véritablement il n'avoit pas toujours écrit tout ce qu'il disoit, mais qu'il ne parloit jamais sans avoir écrit.* Il soutenoit même que celui qui prépare ses discours, est homme populaire, car cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple & qu'il veut lui plaire; au lieu que de ne pas se soucier ni se mettre en peine de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait, c'est le propre d'un homme qui panche vers l'oligarchie, & qui employeroit plus volontiers la force, que la persuasion.

Pour ce qui est de sa timidité à parler sur le champ, on en rapporte une preuve qui n'est pas équivoque, c'est qu'un jour étant troublé & desorienté par le bruit du peuple, Demadès se leva & parla sur le champ pour appuyer ses raisons, & que jamais Démosthene ne fit la même chose pour Demadès. Mais, dira quelqu'un, d'où vient donc qu'Eschine vante si fort l'audace de Démosthene dans ses discours, & qu'il l'appelle un homme très-étonnant & très-admirable? [y] Comment se peut-il que sur le champ Dé-

[y] *Comment se peut-il que sur le champ Démosthene se soit opposé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Athéniens.*) Ceci ne se passa pas à Athenes, mais dans le conseil des Béotiens. Après la prise d'Elatée, Philippe menaçant de marcher contre Athenes, les Athéniens envoyerent demander du secours aux Beotiens. L'alliance faite & leurs troupes assemblées à Chéronée, Philippe envoya à la communauté des Béotiens des ambassadeurs, dont ce Python, qui passoit pour l'orateur

Démosthene se soit opposé à Python de Byzance, qui s'emportoit contre les Athéniens, & qui marchoit contre eux comme un torrent capable de tout entraîner ? Comment se peut-il que Lamachus, du bourg de Myrrhene, ayant composé un panégyrique des rois Alexandre & Philippe, dans lequel il maltraitoit extrêmement les Thébains & les Olynthiens, & l'ayant lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, Démosthene se soit élevé contre lui ; & qu'en déduisant sur le champ, & prouvant par des faits historiques, & par les démonstrations les plus fortes, les grands biens que les Thébains & les Chalcidiens avoient faits à la Grece, & au contraire les grands maux que les flatteurs des Macédoniens lui avoient causés, il ait tellement ramené tous les assistans, déja séduits par l'éloquence de Lamachus, que ce sophiste, craignant l'émeute du peuple, ait été obligé de se dérober secrettement de l'assemblée ?

Mais il n'est peut-être pas difficile d'accorder ces choses qui paroissent des contradictions. Pour moi il me semble que Démosthene, qui avoit pris Périclès pour son modele, ne s'attacha pas tant à l'imiter dans ses autres parties, que

teur le plus éloquent, étoit le principal. Ce Python fit un très-beau discours, où il s'emporta furieusement contre les Athéniens. Démosthene lui répondit sur le champ, & le surpassa ; & il s'applaudit si fort de cette victoire, qu'il en parle & s'en glorifie dans une de ses harangues. Et voici les termes, auxquels Plutarque a fait allusion : Ἐγὼ μὲν τῷ Πύθωνι θρασυνομένῳ καὶ πολλῷ ῥέοντι καθ' ὑμῶν οὐχ ὑπεχώρησα. *Alors je ne cédai point à Python de Byzance, qui s'emportoit furieusement contre nous, & qui rouloit les flots de son éloquence, comme un torrent qui menaçoit de tout entraîner.*

2 Cela

que dans sa prononciation & dans son geste, & sur-tout dans la sage résolution de ne parler ni promptement, ni sur le champ, sur toutes sortes de sujets, persuadé que c'étoit par cette prudente conduite qu'il étoit devenu si grand. Cependant il ne se refusoit pas toujours à la gloire qui revient quelquefois de parler sans préparation, quand la nécessité le demandoit; mais il vouloit que l'on ne commît pas souvent à la Fortune son éloquence & toute sa réputation.

[z] Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace dans les discours que Périclès avoit prononcés sans préparation, que dans ceux qu'il avoit écrits, s'il en faut croire Eratosthene, Démétrius de Phalere, & les poëtes comiques. Car Eratosthene écrit que dans ses discours faits sur le champ, il étoit quelquefois comme un possédé; & Démétrius nous apprend qu'un jour, dans une de ses harangues, il fit ce serment en vers, comme transporté par une espece d'enthousiasme : *J'en jure la terre, les fontaines, les fleuves & les mers.* Et des poëtes comiques,

[z] *Cela est si vrai, que l'on remarquoit plus de hardiesse & d'audace.*) Plutarque va prouver les deux choses qu'il vient d'avancer. La premiere, que Périclès parloit quelquefois sur le champ; & la seconde, que cette maniere est quelquefois glorieuse, mais qu'elle est aussi dangereuse assez souvent. Et il le prouve par les discours mêmes que Périclès avoit faits sans préparation. On y remarquoit plus d'audace que dans les autres; car la préparation rend plus sage & plus retenu, & l'impromptu rend plus hardi; il se sent de l'effort que fait l'imagination, & qui l'empêche de se tenir dans les bornes. La hardiesse & l'audace de Périclès ne réussissoient pas toujours, comme on le voit par les railleries qu'elles lui attirerent.

a L'un

ques, [a] l'un l'appelle *Ropoperperethras*; & l'autre, pour se mocquer du fréquent usage qu'il faisoit de ce qu'on appelle en rhétorique *les contraires* ou *opposés*, dit de lui, *il a repris comme il a pris.* [b] Car Périclès a aimé à employer ce mot. A-moins qu'on ne veuille dire que le poëte Antiphane dans ce mot a plaisanté sur ce que Démosthene dit dans sa harangue sur l'isle d'Halonese, où il conseille aux Athéniens [c] *de ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.* Tout le monde tomboit pourtant d'accord que Démadès, lorsqu'il s'abandonnoit à son naturel sans aucune préparation, étoit invincible, & que ses discours faits sur le champ surpassoient infiniment les discours de Démosthene les plus médités & les plus travaillés. Ariston de Chio rapporte un jugement de Théophraste sur les orateurs. Il dit qu'étant interrogé quel orateur lui paroissoit

[a] *L'un appelle* Ropoperpéréthras.) C'est-à-dire *vendeur de vieille ferraille.* Ce surnom ne convient guere à l'idée que Plutarque veut donner de l'éloquence de Périclès comme d'un homme possédé & emporté par son enthousiasme. Mais le poëte qui lui donne ce surnom, a voulu se mocquer par-là de ce serment emphatique, & des tours de l'éloquence de Périclès, comme de tours déja usés & frivoles, & qu'il compare fort bien par cet endroit à la vieille ferraille.

[b] *Car Périclès a aimé à employer ce mot.*) J'ai mis *Périclès* au lieu de *Démosthene*, qui est dans le texte; & qui s'y est glissé, à mon avis, par une négligence de copiste. Il est question là de Périclès, & non pas de Démosthene. Il me semble que cela est évident, à-moins qu'on ne dise qu'il s'agit d'un mot que Démosthene avoit imité de lui. Mais cela seroit déplacé.

[c] *De ne pas la prendre de Philippe, mais de la reprendre.*) C'est-à-dire de ne pas la prendre, la recevoir de Philippe comme une concession, mais de la reprendre comme une chose qui leur appartenoit.

paroissoit Démosthene, il répondit, *un orateur digne de sa ville.* Et comme on lui demanda ensuite ce qu'il pensoit de Demadès, il dit que *c'étoit un orateur bien au-dessus de sa ville.* Le même philosophe raconte que Polyeuctus le Sphettien, un de ceux qui gouvernoient alors Athenes, disoit *que Démosthene étoit un très-grand orateur*, mais que Phocion étoit un orateur *très-éloquent, parce qu'il renfermoit beaucoup de sens en très peu de paroles.* Et sur cela on rapprte que Démosthene même, toutes les fois que Phocion se levoit pour plaider contre lui, avoit accoutumé de dire, [d] *Voici la hache de mes discours qui se leve.* Mais il seroit difficile de dire si Démosthene parloit ainsi par rapport à la force de l'éloquence de Phocion, ou par rapport à la grande réputation qu'il avoit acquise par sa grande sagesse, comme étant convaincu de cette vérité, qu'une seule parole, un seul clin-d'œil, un seul signe de tête d'un homme accrédité par la grande idée qu'il a donnée de sa vertu, font plus que les grandes périodes d'un autre.

Quant à ses défauts corporels, qui étoient un grand obstacle à l'éloquence, voici les remedes qu'il y apporta, comme l'écrit Démétrius de

[d] *Voici la hache de mes discours qui se leve.*) Pour dire que l'éloquence de Phocion étoit si forte, qu'elle alloit mettre en pieces la sienne, & la rendre entiérement inutile. Voilà un grand éloge pour Phocion. On pourroit peut-être croire aussi que Démosthene appelloit Phocion la hache de ses discours, pour faire entendre que cet orateur, par sa briéveté & par sa précision, lui enseignoit à retrancher toute parole inutile ou superflue, & à se resserrer en n'employant que ce qui étoit absolument nécessaire pour donner de la force & de l'énergie au discours, & en rejettant tout le reste. Le second sens que Plutarque donne paroît forcé.

e *Mais*

de Phalere, qui disoit l'avoir oui dire à Démosthene lui-même déja vieux. Premierement, pour son bégaiement & sa difficulté de langue, il les corrigea en remplissant sa bouche de petits cailloux, & en prononçant ainsi la bouche pleine plusieurs tirades de vers ou de prose. Et sa voix qui étoit petite & foible, il l'exerça & la forma en fournissant de grandes courses, & en montant des lieux fort hauts & fort escarpés, pendant qu'il prononçoit tout d'une haleine des endroits de quelques harangues, ou de quelques poésies qu'il savoit par cœur. Il avoit chez lui un grand miroir, devant lequel il prononçoit ce qu'il avoit composé. On dit qu'un homme l'étant allé trouver un jour pour lui demander son secours, lui raconta comment il avoit été insulté & chargé de coups. Démosthene lui répondit : *mon ami, il n'est pas vrai que tu aies été battu.* Alors cet homme haussant la voix : *Quoi, Démosthene*, s'écria-t-il, *je n'ai pas été battu ? Oh présentement*, repliqua Démosthene, *j'entends la voix d'un homme qui a été véritablement insulté & battu ;* tant il étoit persuadé que le ton & le geste de celui qui parle, sont nécessaires pour rendre croyable tout ce qu'il dit.

Sa prononciation & son action plaisoient infiniment au peuple ; mais les fins connoisseurs les trouvoient basses, ignobles, & pleines de mollesse, & de ce nombre étoit Démétrius de Phalere. Hermippus rapporte qu'Esion, interrogé sur les anciens orateurs & sur ceux qui étoient alors, répondit *qu'il n'y avoit personne qui entendant les anciens haranguer le peuple avec tant de gravité, de dignité & de décence, ne fût ravi en admiration ; mais que quand on lisoit les oraisons de Démosthene,*

sthene, on les trouvoit beaucoup plus travaillées & plus fortes.

Et l'on voit assez, sans qu'on le dise, que ses harangues qu'il a écrites ont beaucoup d'austere & de piquant. Mais dans les rencontres qui lui venoient quelquefois sur le champ, il ne laissoit pas de chercher le plaisant & le ridicule. Par exemple Demadès lui ayant dit un jour, *Démosthene veut m'enseigner; c'est, comme dit le proverbe, la truie qui enseigne Minerve.* *Oui*, répondit Démosthene, [e] *mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultere dans le bourg de Colytte.* Et une autre fois à un voleur qui avoit le surnom de *Chalcus* [f], & qui se mêloit de railler sur ses veilles, & sur ce qu'il composoit la nuit: *Je sai bien*, lui dit-il, *que tu es fâché de ce que j'ai une lampe allumée toute la nuit. Mais pour vous, hommes Athéniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui ont été faits ces jours-ci, car nous avons des voleurs d'airain & des murs de terre.* Nous pourrions rapporter beaucoup d'autres exemples semblables, mais nous en demeurerons-là; aussi est il juste d'examiner sa conduite & ses mœurs, sur ses actions & sur sa maniere de gouverner.

[g] Démosthene commença à se jetter dans les affaires

[e] *Mais l'autre jour cette Minerve fut surprise en adultere dans le bourg de Colytte.*) Si tous les bons mots de Démosthene avoient été de ce caractere & de cette vivacité, Longin n'auroit pas porté de lui ce jugement, *que quand il s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plûtôt qu'il ne fait rire, & qu'il s'éloigne d'autant plus du plaisant, qu'il tâche d'en approcher.* Chap. xxviij.

[f] C'est-à-dire *airain.*

[g] *Démosthene commença à se jetter dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée.*) Cette guerre commença la seconde année de l'olympiade cvj. 533. ans avant l'ere chrétienne. Démosthene

affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée, autrement appellée la guerre Phocique, comme il le dit lui-même, & comme il est aisé de le recueillir de ses oraisons contre Philippe, dont les dernieres furent prononcées après cette guerre finie, & les premieres touchent beaucoup de particularités qui se passerent dans cette guerre même. [h] On voit aussi très-clairement qu'il prononça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit dans la république, ni aucune réputation. Et ce fut, à mon avis, la principale

mosthene étoit alors dans sa vingt-septieme année, & alors il n'avoit pas encore commencé à se mêler du gouvernement & des affaires publiques, comme il le dit lui-même dans son oraison pour la couronne, οὐ γὰρ δὲ ἔγωγε ἐπολιτευόμην πώποτε, *car alors je ne m'étois pas encore mêlé du gouvernement.* Il faut avertir que quelques auteurs avancent de deux années le commencement de cette guerre sacrée ou Phocique, & qu'ils le rapportent à la derniere année de l'olympiade cv.

[h] *On voit aussi très-clairement qu'il prononça son oraison contre Midias à l'âge de trente-deux ans accomplis, lorsqu'il n'avoit encore aucun crédit.*) Comment Plutarque peut-il dire cela après ce qu'il vient de dire, que Démosthene se jetta dans les affaires du gouvernement pendant la guerre sacrée? D'ailleurs il est certain qu'à l'âge de vingt-sept ans, il avoit déja fait les oraisons contre Androtion, contre Timocrate, & contre Aristocrate. Il est vrai qu'il ne les avoit pas prononcées, & qu'il les avoit faites pour d'autres. Mais n'avoit-il pas fait & prononcé l'oraison contre Eschine? Il étoit donc connu & avoit du crédit & de la réputation avant son oraison contre Midias. Le savant pere Scot, qui a fait la vie de Démosthene, année par année, avec beaucoup d'érudition, a relevé le premier cette contradiction qui paroît sensible. Mais peut-être que Plutarque a voulu dire seulement que Démosthéne n'avoit pas alors autant de crédit & de réputation qu'il en eut dans la suite.

i C'est

cipale raison qui l'obligea à renoncer pour de l'argent à l'inimitié qu'il avoit pour cet homme qui l'avoit maltraité; car de *son naturel il n'étoit ni doux ni facile à appaiser*, [i] comme Homere le dit d'Achille, mais implacable dans son ressentiment, & âpre & ardent à repousser l'injure. Mais voyant que ce n'étoit pas une petite entreprise, ni l'entreprise d'un homme d'aussi peu d'autorité que lui, de prétendre venir à-bout d'un personnage comme Midias, appuyé par d'immenses richesses, protégé par des amis puissans, & redoutable même par son éloquence, il donna son ressentiment aux amis qui intercéderent pour Midias. Car d'ailleurs il ne faut pas s'imaginer que trois mille drachmes eussent été capables d'appaiser Démosthene, & de calmer son ressentiment, s'il eût pu se flatter de l'espérance de remporter la victoire sur son ennemi.

Il trouva une occasion bien glorieuse de se mêler du gouvernement, ce fut la nécessité de défendre contre le roi Philippe les intérêts & la liberté de la Grece; & il s'en acquitta si dignement, & combattit si bien pour elle par son éloquence, qu'il acquit bien-tôt un grand renom, & qu'il se rendit très-célebre par la force de son art, & par cette audace de parler franchement & librement sans rien menager & sans rien craindre. De sorte qu'il fut admiré de toute la Grece, honoré & recherché par le grand roi, que Philippe lui-même faisoit plus de cas de lui que de tous les autres orateurs ensemble, & que ses ennemis avouoient [k] qu'ils avoient à combattre

[i] C'est un passage d'Homere du vingtieme livre de l'Iliade.

[k] *Qu'ils avoient à combattre un homme d'une très-grande réputation, & un athlete*

tre un homme d'une très grande réputation, & un athlete très-redoutable; car c'eſt ce que diſoient ſes plus grands adverſaires Eſchine & Hypéride, dans les accuſations mêmes qu'ils intentoient contre lui. De-là vient que je ne ſaurois comprendre comment Théopompe s'eſt aviſé d'écrire que Démoſthene étoit inconſtant de ſon naturel, & incapable de ſe tenir long-tems aux mêmes gens & aux mêmes affaires; car au contraire il paroit qu'il perſévéra juſqu'à la fin dans le même parti qu'il avoit embraſſé, & dans les mêmes affaires qu'il avoit entrepriſes dès ſa premiere entrée dans l'adminiſtration de la république; & que non-ſeulement il ne changea point en toute ſa vie, mais que même il abandonna & perdit la vie pour s'empêcher de changer. Jamais il ne fit comme Demadès, qui, pour juſtifier ſon changement de parti dans le gouvernement, dit, *qu'il lui étoit ſouvent arrivé, dans les diverſes conjonctures, de dire des choſes contraires à ſes premiers ſentimens, mais qu'il n'en avoit jamais dit qui fuſſent contraires au bien de la république.* Et Ménalopus, qui étoit ordinairement oppoſé à Calliſtrate dans le gouvernement, & qui

thlete très-redoutable.) C'eſt à quoi s'accorde parfaitement le jugement qu'en porte Longin, qui dit que Démoſthene avoit raſſemblé en lui toutes les qualités d'un orateur véritablement né au ſublime, qu'il avoit une force & une véhémence dont jamais perſonne n'a ſu approcher, & que par ces qualités divines (car il n'eſt pas permis de les appeller humaines) il a effacé tout ce qu'il y a eu d'orateurs célebres dans tous les ſiecles, les laiſſant comme abattus & éblouis de ſes tonnerres & de ſes éclairs; & il ajoute qu'il eſt plus aiſé d'enviſager fixement & les yeux ouverts les foudres qui tombent du ciel, que de n'être point ému des violentes paſſions qui regnent en foule dans ſes ouvrages.

qui plusieurs fois s'étoit laissé gagner par lui à force d'argent, avoit accoutumé de dire au peuple; *Callistrate est toujours mon ennemi, mais pour cette fois je suis de son avis; il faut que le bien de la république l'emporte.* Et Nicodeme de Messene, qui d'abord s'étoit déclaré pour Antipater & qui embrassa ensuite le parti de Démétrius, dit publiquement, *qu'il ne se dèmentoit point en cette rencontre, parce qu'il étoit toujours utile de se soumettre à ceux qui étoient les plus puissans.* Nous ne pouvons pas dire la même chose de Démosthene, ni lui reprocher qu'il ait jamais biaisé ni gauchi dans ses discours ni dans ses actions, car au contraire il alla toujours le même train dans les affaires, & persévéra toute sa vie dans ses mêmes maximes sans jamais s'en écarter, non plus que d'un formulaire invariable de gouvernement.

Le philosophe Panétius dit que la plûpart de ses oraisons sont écrites sur ce grand principe, que le beau est seul éligible & préférable par lui-même, comme son oraison de la Couronne, celle des Immunités, & ses Philippiques, dans toutes lesquelles il ne mene pas ses citoyens à ce qui est le plus agréable, le plus facile & le plus avantageux; mais il leur prouve & leur démontre par-tout qu'il faut toujours préférer le beau & l'honnête à ce qui est le plus salutaire & le plus sûr. Si à cette noble ambition & à cette jalousie d'honneur qu'il témoignoit dans toutes ses actions, & à cette générosité & magnanimité qui éclatoient dans ses discours, il eût joint la valeur guerriere & le desintéressement, il n'auroit pas seulement été mis au nombre des grands orateurs, avec Myroclès, Polyeucte & Hypéride, mais il auroit mérité d'être mis

beaucoup

beaucoup plus haut, avec les Cimons, les Thucydides & les Périclès. [l] Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion, quoiqu'il fût à la tête du parti le moins loué, & qu'il parût favoriser les Macédoniens, cependant à cause de sa valeur & de sa justice, il fut toujours regardé comme un personnage qui n'étoit inférieur ni à Aristide, ni à Ephialte, ni à Cimon: au lieu que Démosthene, pour n'être pas homme bien franc du collier à la guerre, comme dit Démétrius, ni assez muni & assez fortifié contre les présens, & qui dans le tems qu'il se montroit inaccessible à tout l'or de Philippe & de la Macédoine, se laissoit prendre par celui de Suse & d'Ecbatane, [m] étoit bien propre à louer les grandes actions de ses ancêtres, mais très-mal propre à les imiter. Il étoit pourtant plus homme de bien que tous les autres orateurs de son tems; j'excepte toujours Phocion. Il paroît même qu'il parloit au peuple avec plus de franchise & de liberté que tous les autres, qu'il s'opposoit avec plus d'audace à ses cupidités, & qu'il reprenoit plus fortement ses fautes, comme on peut le recueillir de ses oraisons. Et sur cela Théopompe rapporte que les Athéniens voulant l'obliger d'accuser quelqu'un qu'ils vouloient perdre, il le refusa; & comme ils faisoient beaucoup de bruit sur ce refus, il se leva & leur dit: *Hommes*

[l] *Car même parmi ceux qui parurent après lui, Phocion.*) Phocion étoit contemporain de Démosthene. Plutarque veut donc marquer seulement par-là qu'il étoit plus jeune, & qu'il ne commença à se mêler du gouvernement qu'après lui. Autrement il faudroit lire comme Wolfius, κατ' αὐτὸν, *de son tems*, au lieu de μετ' αὐτὸν, *après lui:*

[m] C'est-à-dire par celui du roi Artaxerxe & de ses satrapes.

Hommes Athéniens, je vous donnerai toujours fidelement mes avis dans tout ce qui sera pour votre bien, quand même vous ne le voudriez pas; mais jamais je n'accuserai personne & ne ferai le métier de Sycophante, quand même vous le voudriez.

Ce qu'il fit contre Antiphon, marque combien il étoit porté pour l'aristocratie; * car cet Antiphon ayant été absous par le peuple d'une accusation très-grave, qui avoit eté intentée contre lui, il l'entreprit, le mena au tribunal de l'Aréopage, & se souciant fort peu de déplaire au peuple & d'encourir son indignation, il le convainquit d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsénal d'Athenes, & le fit condamner à mort. Il se rendit aussi accusateur contre la religieuse Théoris, qui commettoit beaucoup de malversations dans les fonctions de son ministere,

* *Car cet Antiphon ayant été absous par le peuple d'une accusation très-grave.*) Démosthene raconte cette histoire dans son Oraison de la Couronne. *Mais je m'en vais vous rafraîchir la mémoire de ce qu'Eschine a fait pour les ennemis, au vû & au sû de tout le monde. Qui est-ce de vous qui ignore qu'Antiphon chassé de la ville avoit promis à Philippe de mettre le feu à votre arsénal? qu'il vint à ce dessein dans la ville? que moi-même l'ayant trouvé caché dans le Pirée, je le traînai à l'assemblée? que cet envieux se mit à crier que je faisois des choses terribles pour un état populaire, que j'insultois aux malheureux citoyens, & que j'entrois par force dans les maisons, & fit tant par ses criailleries, que ce traître fut relâché sans aucun decret? Que si le sénat de l'aréopage, informé de ce qui venoit de se passer & de la grande faute que vous aviez faite dans une conjoncture si delicate, n'eût fait rechercher ce malheureux, & que l'ayant fait prendre il ne l'eût remené devant vous, il auroit échappé à la justice par l'aide & par le support de ce grave orateur, & auroit évité le supplice dû à son crime. Au lieu qu'après lui avoir fait donner la question, vous l'avez condamné à mort & fait exécuter comme il le méritoit.*

* Plu-

niſtere, & qui enſeignoit aux eſclaves à tromper leurs maîtres ; & ayant conclu à la mort, il la fit condamner & exécuter.

On prétend auſſi qu'il compoſa l'oraiſon qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, par laquelle il le fit déclarer redevable au tréſor de grandes ſommes qu'il avoit détournées ; & encore les deux oraiſons pour Phormion & pour Stéphanus, ce qui fut une grande tache à ſa réputation, & avec juſtice, car ce Phormion ſe ſervit de cette oraiſon de Démoſthene contre Apollodore. Ainſi Démoſthene fit le pour & le contre, ce qui eſt la même choſe que s'il eût pris dans la même boutique deux épées, [o] & qu'il les eût vendues à deux ennemis pour s'entre-tuer.

Quant à ſes oraiſons publiques, celles qui ſont contre Androtion, contre Timocrate & contre Ariſtocrate, il les compoſa pour d'autres, parce qu'il ne s'étoit pas encore mêlé du gouvernement, car il n'avoit alors que vingt-ſept ou vingt-huit ans. Mais il prononça lui-même celle qui eſt contre Ariſtogiton, & celle qui eſt pour les immunités, & qu'il fit en faveur de Ctéſippe, fils de Chabrias, comme il le dit lui-même ; d'autres prétendent qu'il la fit parce qu'il pourſuivoit en mariage la mere de ce jeune homme, qui étoit veuve. Cependant il ne l'épouſa point, mais il épouſa une fille de Samos, comme l'écrit Démétrius dans ſon traité des ſynonymes. [p] Pour ce qui eſt de ſon oraiſon contre Eſchine,

[o] Plutarque fait alluſion au métier du pere de Démoſthene, qui étoit Fourbiſſeur.

[p] *Pour ce qui eſt de ſon oraiſon contre Eſchine.*) C'eſt l'oraiſon appellée περὶ παραπρεσβείας, *de falſa legatione*,

Eſchine, où il l'accuſe de malverſation dans ſon ambaſſade, on ne ſait pas certainement ſi elle fut prononcée, quoique Idomenée aſſûre que l'abſolution d'Eſchine ne paſſa que de trente voix ſeulement. Mais il paroît que cela n'eſt nullement vrai, s'il en faut juger par ce que l'un & l'autre de ces deux orateurs diſent dans leurs oraiſons de la couronne ; car aucun des deux ne dit clairement & expreſſément que cette affaire eût été plaidée & pouſſée juſqu'à un jugement définitif. Mais quant à ce point nous le laiſſons décider à d'autres.

Pendant que la paix duroit encore, & avant que la guerre avec Philippe commençât, il étoit aiſé de voir quelle ſeroit la conduite que Démoſthene tiendroit dans le gouvernement de la république ; car de tout ce que faiſoit ce Macédonien, il ne laiſſoit rien paſſer ſans le contrôler ; il s'élevoit contre toutes ſes actions, il allarmoit les

tione, comme Cicéron a traduit ce titre. Démoſthene y accuſe Eſchine de pluſieurs malverſations capitales qu'il avoit commiſes dans cette ambaſſade où il avoit été envoyé pour faire jurer la paix à Philippe. La premiere, d'avoir été de l'avis de Philocrate, qui vouloit qu'on fît la paix ſans y comprendre les peuples de la Phocide ; la ſeconde, de n'avoir pas exigé le ſerment des Theſſaliens, alliés de Philippe ; la troiſieme, de s'être amuſé exprès en chemin pour donner le tems à Philippe de faire ſon expédition contre la Phocide ; la quatrieme, d'avoir leurré les Athéniens de ces deux fauſſes eſpérances, que les Thébains ſeroient perdus, & les Phociens conſervés. Nous avons cette oraiſon de Démoſthene, & la réponſe d'Eſchine. Puiſque du tems de Plutarque il étoit encore incertain ſi ces deux oraiſons furent prononcées, il nous ſiéroit mal de vouloir décider cette queſtion. Il ſuffit de ſavoir que ſi cette cauſe fut plaidée, elle ne le fut que la ſeconde année de l'olympiade cix. Démoſthene avoit alors 39. ans.

les Athéniens sur ses moindres démarches, & les enflammoit contre lui. C'est pourquoi dans la cour de Philippe on ne parloit que de Démosthene; & lorsqu'il alla lui dixieme en ambassade en Macédoine, ce prince écouta tous ses collegues dans l'audience qu'il leur donna, & il répondit avec plus de soin & d'attention au discours de Démosthene. Mais dans la suite il ne lui fit ni les mêmes honneurs ni les mêmes caresses qu'aux autres; car il se familiarisa davantage avec Eschine & avec Philocrate, & les mit de tous ses plaisirs. C'est pourquoi ces deux ambassadeurs ne cessant de vanter Philippe, & de dire, *que c'etoit un prince très-éloquent, très-beau & très-grand buveur*, l'envie le porta à tourner ces louanges en brocards; car il dit, *que la premiere qualité étoit d'un sophiste, la seconde d'une femme, & la troisieme d'une éponge, & que ce n'étoit pas là l'éloge d'un roi.*

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant se tenir en repos, & les Athéniens étant excités par Démosthene, cet orateur porta le peuple à marcher au secours de l'Eubée que les tyrans qui s'étoient saisis de villes avoient assujettie à Philippe. Et les Athéniens étant passés en Eubée sur le decret qu'il en dressa lui-même, ils en chasserent les Macédoniens. Ensuite il envoya du secours aux Byzantins & aux Périnthiens à qui Philippe faisoit la guerre; car ayant persuadé au peuple de renoncer au ressentiment qu'il avoit contr'eux, & d'oublier les fautes que ces deux peuples avoient commises dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cause de leur salut. Après cela il alla en qualité d'ambassadeur dans toutes les villes de Grece, parla à

tous les Grecs, & les excitant par ses paroles, il les souleva tous excepté un très petit nombre, & les ameuta contre Philippe; de sorte qu'on assembla une armée de quinze mille hommes de pied & de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui faisoient la guerre à leurs dépens; & qu'on fit sans peine les fonds nécessaires pour l'entretien & la solde des étrangers, chacun contribuant très-volontiers & avec joie. Théophraste écrit que ce fut en cette occasion que les alliés demandant avec instance que l'on réglât les contributions, l'orateur Crobylus dit tout haut, [q] *que la guerre ne se nourrissoit point avec une mesure fixe.*

La Grece étant donc toute soulevée & dans une grande attente de ce qui arriveroit, & les peuples & les villes ayant fait ensemble une ligue, les Eubéens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégaréens, ceux de Leucade & ceux de Corcyre, le plus fort restoit encore à faire pour Démosthene, c'étoit d'attirer dans l'alliance les Thébains qui étoient voisins de l'Attique, qui avoient des troupes très-aguerries, & qui étoient alors ceux de tous les Grecs qui avoient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'étoit pas aisé de faire changer les Thébains, tant à cause des grands services qu'ils avoient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, & qui les avoient entierement apprivoisés & gagnés, qu'à cause des différens &

[q] *Que la guerre ne se nourrissoit point avec une mesure fixe.*) La guerre est un tyran. On ne peut donc pas la nourrir comme une esclave. Car, comme Wolfius l'a fort bien remarqué, Crobylus fait allusion à la nourriture des esclaves, qui étoit une mesure reglée.

r Et

& des petites guerres que le voisinage d'Athenes & de Thebes faisoit élever continuellement entre ces deux villes. Cependant, après que Philippe, enflé du grand succès qu'il avoit eu près de la ville d'Amphisse, se fut jetté tout-d'un-coup sur Elatée, qu'il se fut emparé de la Phocide, & que les Athéniens étant tout troublés de cette entreprise si soudaine, personne n'osoit plus monter à la tribune & ne savoit quel conseil donner, & que l'abattement, l'incertitude & le silence régnoient dans l'assemblée, Démosthene eut seul le courage de s'avancer. Il conseilla aux Athéniens de ne rien négliger pour attirer les Thébains dans leur alliance; & encourageant d'ailleurs le peuple par son discours, & le repaissant de grandes espérances, selon sa coutume, il fut lui-même envoyé en ambassade aux Thébains, avec quelques autres. Philippe, de son côté, comme dit Marsyas, y envoya aussi Amyntas & Cléarque, tous deux Macédoniens, * & il leur joignit Daochus, Thessalus & Thrasydée, pour s'opposer & pour répondre à tout ce que les ambassadeurs d'Athenes proposeroient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui étoit pour eux le plus utile, chacun avoit encore devant les yeux les maux de la guerre, car les plaies qu'ils avoient reçues à la guerre de la Phocide saignoient encore. Mais la forte éloquence de Démosthene, comme dit Théopompe, soufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, y ralluma l'ambition & chassa toutes les

* *Et il leur joignit Daochus, Thessalus & Thrasydée.*) On a cru ce passage inutile, mutilé ou corrompu. Plutarque ne parle point de Python de Byzance, qui étoit à la tête des ambassadeurs que Philippe envoya.

 * *Mais*

les considérations contraires ; de sorte que bannissant de leur cœur la crainte, la prudence & la reconnoissance, ils furent transportés & ravis par son discours comme par une espece d'enthousiasme, & uniquement enflammés de l'amour du beau.

Cette action de Démosthene parut si grande & si éclatante, que Philippe envoya d'abord des ambassadeurs à Athenes pour demander la paix ; que toute la Grece, pour ainsi dire, se leva en pieds, attentive à ce qui arriveroit ; que non-seulement tous les capitaines Athéniens obéissoient à Démosthene, mais encore tous les commandans des Béotiens ; & qu'il régloit tout à son gré dans les assemblées de Thebes comme dans celles d'Athenes, également aimé, respecté & autorisé dans ces deux villes, non sans cause, comme dit Théopompe, au contraire avec très-grande raison. [1] Mais la Fortune, comme il semble, ayant, par une certaine révolution d'affaires, marqué à ce tems là le dernier terme de la liberté de la Grece, s'opposa à ses glorieux desseins, & donna plusieurs signes de ce qui devoit arriver. Parmi ces signes se trouverent de terribles prophéties de la Pythie, & cet ancien oracle des Sibylles dont tout le monde s'entretenoit : *Que je me trouve loin du combat qui va se donner dans la terre qu'arrose le Thermodon ; que je devienne un aigle pour contempler du haut des nues* ce

[1] *Mais la Fortune, comme il semble.*) Le texte dit, *quelque divine Fortune.* Les anciens entendoient par *divine Fortune*, la Providence ou la manifestation des jugemens des dieux sur les hommes. On peut voir ce qui a été remarqué sur Hiéroclès, qui a parfaitement expliqué ce mot.

2. Car-

ce sanglant carnage où le vaincu pleurera ses pertes, & où le vainqueur périra. [t] Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Cheronée un petit ruisseau qui se jette dans le Céphise. Mais pour nous présentement nous ne connoissons dans notre voisinage aucune riviere ni aucun ruisseau de ce nom. Nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle *Æmon* étoit appellé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du temple d'Hercule, qui est justement l'endroit où les Grecs camperent; [u] & il y a bien de l'apparence que le sang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom. L'historien Duris assûre pourtant que *Thermodon* n'est pas le nom d'un ruisseau, mais que quelques soldats dressant une tente & creusant la terre tout-autour trouverent une petite statue de marbre avec une petite inscription qui marquoit que c'étoit un officier nommé Thermodon, qui tenoit entre ses bras une amazone blessée. Et il rapporte un autre oracle qui courut alors & qui disoit,

[t] *Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays près de Chéronée un petit ruisseau.*) Pausanias en marque précisément la situation dans ses Béotiques. *Au-dessus de Glisante*, dit il, *est une montagne, que les gens du pays appellent Hypate, c'est-à-dire la haute. Sur cette montagne est le temple de Jupiter Hypate, c'est-à-dire suprême, avec sa statue, & le ruisseau ou torrent qui passe au pied est appellé Thermodon.*

[u] *Et il y a bien de l'apparence que le sang & les morts dont il fut rempli à cette bataille, donnerent lieu à ce changement de nom.*) Plutarque croit que le Thermodon fut appellé *Æmon*, du mot αἷμα, sang, à cause du sang dont il fut rempli à la bataille de Chéronée. Et cela peut fort bien être, car il arrive souvent que les événemens changent les noms des lieux & des rivieres où ils se passent.

 * Oiseau

disoit : * *Oiseau noir, attends la bataille de Thermodon où les cadavres entassés te fourniront une ample pâture.* Mais sur cela il est bien difficile d'établir la vérité.

Pour Démosthene, on dit que, plein de confiance dans les armes des Grecs, & merveilleusement encouragé & ranimé par le nombre, par la valeur & par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandoient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettoit point de s'amuser à tous ces oracles, & de prêter l'oreille à ces prophéties. y Mais leur donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de *Philippiser*, il faisoit souvenir les Thébains de leur Epaminondas, & les Athéniens de leur Périclès, & leur représentoit que ces grands hommes prenant ces oracles & ces prophéties pour des couleurs & pour des prétextes dont on couvroit la crainte & la lâcheté, se servoient toujours de leur raison pour exécuter ce qu'il falloit faire.

Jusques-là Démosthene se montra très-homme de bien : mais à la bataille il ne fit rien de beau, ni qui répondit à ces belles paroles ; car abandonnant son poste, il prit honteusement la fuite, & jetta ses armes sans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avoit fait graver en lettres d'or sur son bouclier, *à la bonne Fortune.* D'abord

* *Oiseau noir, attends la bataille de Thermodon.*) Mais cet oracle ne prouve nullement que Thermodon ne fût pas un ruisseau, il prouve même le contraire. Cet oracle s'adresse aux corbeaux.

y *Mais leur donnant à entendre qu'il soupçonnoit la Pythie de philippiser.*) Démosthene avoit trop d'expérience pour ne pas savoir que tous ces oracles étoient d'ordinaire suggérés par la passion ou par l'intérêt.

a Mais

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joie pour cette grande victoire, qu'il commit une infinité d'insolences ; & qu'après s'être enivré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille ; & là insultant à tous ces morts dont il étoit couvert, il mit en chant le commencement du decret que Démosthene avoit dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, & chanta en battant la mesure, *Démosthene Pæanien, fils de Démosthene, a dit.* [1] Mais bientôt après revenu de son ivresse, & considérant dans son esprit le grand danger qu'il avoit couru & qui l'environnoit encore, il frissonna, & les cheveux lui dresserent à la tête au seul souvenir de la force & de la véhémence de cet orateur qui l'avoit forcé de mettre au hazard d'un seul combat, & de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée & sa vie & ses états.

La gloire de cette grande action de Démosthene alla jusqu'au roi de Perse qui écrivit à ses lieutenans & à ses satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudroit, de n'avoir d'attention que pour lui, & de le distinguer sur tous les autres, comme le seul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, & de le tenir embarrassé & garroté dans les troubles & dans les guerres des Grecs. Tout cela fut découvert dans la suite par Alexandre qui trouva à Sardis quelques lettres de Démosthene, & les registres des lieutenans du roi, où étoient marquées

[1] *Mais bien-tôt après revenu de son ivresse.*) Et averti par l'orateur Démadès qui étoit du nombre des prisonniers, & qui lui dit avec une liberté héroïque : *Seigneur, la Fortune vous a donné le rôle d'Agamemnon, & vous ne rougissez pas de faire les actions d'un Thersite.*

Qui

quées les sommes qu'ils lui avoient fournies. Mais alors, après ce grand échec arrivé à la Grece, les orateurs qui étoient opposés à Démosthene commencerent à s'élever contre lui & à l'appeller en justice pour lui faire son procès. Le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges & accusations, il le combla encore de plus d'honneurs, & le rappella au maniment des affaires, comme celui qui étoit le plus affectionné & le plus zélé pour le bien public. Jusques-là que les os de ceux qui avoient été tués à la bataille de Cheronée ayant été rapportés à Athenes pour y être inhumés, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillans hommes, montrant par-là, comme l'écrit Théopompe, * qui releve cet acte en termes très-magnifiques, que non-seulement il ne supportoit pas ce malheur avec bassesse & avec pusillanimité, mais que même, puisqu'il honoroit & distinguoit si fort celui qui avoit conseillé cette guerre, il ne se repentoit en aucune maniere d'avoir suivi ses conseils.

Démosthene prononça donc l'oraison funebre; mais dans les decrets qu'il proposa dans la suite, il ne mit point son nom à la tête, il les mit tous sous le nom de ses amis qu'il prit l'un après l'autre pour éluder par-là son propre démon & sa mauvaise Fortune, qui s'opiniâtroient à le persécuter, jusqu'à ce qu'il reprit courage par la mort de

* *Qui releve cet acte en termes très-magnifiques.*) Et avec grande raison, car voilà la plus grande marque de la magnanimité d'un peuple, de ne pas se repentir d'avoir suivi un conseil qui lui avoit été si funeste, & d'honorer même celui qui l'avoit donné. Il y a bien des ressources dans un peuple qui pense si noblement.

b Deux

de Philippe qui mourut peu de tems après [b] qu'il eut remporté cette grande victoire à Cheronée. Et c'est ce qui paroît avoir été manifestement prédit à la fin de l'oracle des Sibylles, où il est dit, *que le vaincu pleurera ses pertes, & le vainqueur périra.*

Démosthene fut secrettement averti de cette mort de Philippe; & pour disposer par avance les Athéniens à reprendre courage & à bien espérer de l'avenir, il alla au conseil avec un visage où la joie étoit peinte, & dit que la nuit précédente il avoit eu un songe qui promettoit quelque grand bonheur aux Athéniens; & peu de tems après on vit arriver les couriers qui apportoient la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens se mirent d'abord à faire des sacrifices pour remercier les dieux de cettte bonne nouvelle, & par un decret ils décernerent une couronne à Pausanias qui l'avoit tué.

En même tems Démosthene parut en public avec une couronne de fleurs sur la tête, & vêtu très-magnifiquement, quoique ce ne fût que le septieme jour de la mort de sa fille, comme le rapporte Eschine qui le maltraite fort sur cela, & qui lui reproche qu'il est un pere dénaturé. Mais c'est à lui-même qu'il faut reprocher sa lâcheté & sa mollesse, si prenant les plaintes & les regrets pour les marques d'une ame tendre & pleine d'amour pour ses enfans, il condamne le courage qui fait supporter constamment & doucement ces accidens de la Fortune. [c] Pour moi:

[b] Deux ans après.

[c] *Pour moi je ne saurois jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes, & encore moins qu'ils aient offert des sacrifices.*) Ce passage est corrompu dans toutes les éditions, & dit le con-

moi je ne saurois jamais approuver que les Athéniens aient pris des couronnes, & encore moins qu'ils aient offert des sacrifices pour la mort d'un prince qui avoit usé de sa victoire avec tant de douceur, d'humanité & de clémence, & qui les avoit si bien traités dans leur malheur. Car avec la dureté qui attire ordinairement la vengeance du ciel, il y avoit encore de la bassesse à avoir honoré ainsi un prince pendant sa vie, jusqu'à l'avoir fait même leur citoyen ; & après qu'il eut été défait & tué par un autre, à n'avoir pu contenir ni modérer leur joie ; à avoir, pour ainsi dire, foulé aux pieds son cadavre, & fait sur sa mort des hymnes & des chants de victoire, comme si c'étoient eux-mêmes qui l'eussent vaincu. Mais je ne saurois m'empêcher de louer Démosthene qui laissant aux femmes de sa maison à pleurer & à lamenter son malheur domestique, continua de faire ce qu'il jugeoit utile à la république. Je regarde comme l'acte d'une ame généreuse & née pour le gouvernement, de ne se laisser jamais

contraire de ce que Plutarque a dû dire, & qu'il a dit. Au lieu de καλῶς εἶδε καὶ θύειν, &c. il faut lire comme dans un manuscrit, καλῶν εἶχε, καὶ θύειν. Car Plutarque ne se contente pas de blâmer ces sacrifices, il blâme aussi ces couronnes. Et ce sentiment doit lui faire grand honneur. Mais il auroit pû le pousser plus loin. Il y a de la dureté & de la bassesse à se réjouir de la mort d'un ennemi, & non-seulement d'un ennemi humain & clément, mais d'un ennemi cruel & injuste. Je m'étonne que Plutarque n'ait pas profité en cette occasion de ce beau passage du vingt-deuxième livre de l'Odyssée : *Après qu'Ulysse eut tué tous les poursuivans, Euryclée se mit à jetter de grands cris de joie. Mais Ulysse la retint & lui dit : Euryclée, renfermez votre joie dans votre cœur, & ne la faites pas éclater davantage. Il y a de l'impiété à se réjouir du malheur des hommes, & à les insulter après leur mort.*

d *Que*

mais abattre, d'être toujours debout pour l'intérêt du public ; & en ſoumettant toujours ſes afflictions & ſes affaires particulieres aux affaires publiques, de conſerver toujours ſa dignité & le caractere dont on eſt revêtu avec autant & plus de ſoin encore que les comédiens qui jouent les rôles des rois & des tyrans dans les tragédies ; car nous voyons tous les jours que ces acteurs ne pleurent ni ne rient jamais ſelon leurs affections particulieres, mais ſelon que le demandent les paſſions & les mouvemens des perſonnages qu'ils repréſentent, & ſelon ce qui convient au ſujet.

Mais ſans toutes ces raiſons, ſi l'on ne doit pas abandonner le malheureux dans ſon affliction ſans lui donner les conſolations qui lui ſont néceſſaires, mais qu'on doive lui tenir les diſcours les plus capables d'alléger ſa douleur & de faire diverſion en portant ſes penſées à des jujets plus agréables, comme on en uſe avec ceux qui ont mal aux yeux, en leur ordonnant de détourner leur vue des couleurs trop éclatantes qui leur ſont contraires, & de la porter ſur les couleurs vertes & douces qui leur ſont amies ; d'où peut-on tirer une plus grande conſolation dans ſes malheurs domeſtiques, [d] que des bonheurs même de ſa patrie, en faiſant de ſa calamité particuliere avec la félicité publique un mélange qui cache ce qu'il y a de mauvais ſous ce qu'il y a de bon ? Nous nous ſommes laiſſé entraîner à faire ces réflexions, parce que nous avons vu qu'Eſchine

[d] *Que des bonheurs même de ſa patrie.*) Il y a une faute groſſiere dans le texte, ἢ πατρίδος ἀτυχέσης, *que des malheurs de ſa patrie.* Cela fait un ſens très-faux. Il faut lire, comme dans un manuſcrit, ἢ πατρίδος εὐτυχέσης.

e Qu'il

chine attendrit & amollit l'ame de la plûpart des gens par ce discours en les portant à s'abandonner à une affliction & à des lamentations lâches & efféminées.

Toutes les villes de la Grece, excitées encore par Démosthene, se liguerent de nouveau; & les Thébains, se jettant sur la garnison que les Lacédémoniens avoient dans leur ville, en tuerent une grande partie avec les armes que Démosthene trouva le moyen de leur fournir. Pendant que les Athéniens se préparoient à soutenir avec eux cette guerre, Démosthene étoit tous les jours à la tribune haranguant le peuple, & écrivoit lettres sur lettres aux lieutenans du roi en Asie pour susciter dans ce pays-là une guerre à Alexandre [e] qu'il appelloit un *enfant* & un *autre Margitès*.

Mais après qu'Alexandre, ayant réglé les affaires de son royaume, fut venu eu personne avec toutes ses forces au milieu de la Béotie, alors la fierté des Atheniens diminua extrêmement, & cette véhémence de Démosthene s'amortit tout-à-coup. Les Thébains abandonnés furent forcés à se défendre seuls, & perdirent leur ville. Voilà un grand trouble & un grand effroi parmi

[e] *Qu'il appelloit* un enfant & un autre Margitès.) Margitès étoit un homme qui savoit beaucoup, & qui savoit tout mal. Homere avoit fait contre lui un poëme, où il le diffamoit comme un homme inutile à tout, parce qu'il manquoit de cette sagesse qui met à profit toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir. On n'a qu'à voir le second Alcibiade de Platon. Démosthene ne pouvoit pas employer une comparaison plus propre que celle-là pour faire mépriser Alexandre. Mais ces lieutenans du roi en Asie savoient-ils ce que c'étoit que Margitès? Oui, car Homere étoit aussi connu en Asie qu'en Grece.

parmi les Athéniens. Démosthene est d'abord élu pour aller ambassadeur avec quelques autres vers Alexandre. Mais Démosthene ne fut pas plûtôt arrivé au mont Cytheron, que redoutant la colere de ce prince, il s'en retourna & abandonna l'ambassade. Incontinent Alexandre envoie à Athenes demander qu'on lui livre dix des orateurs, comme le rapporte Idomenée & Duris. Mais la plûpart des historiens & les plus dignes de foi n'en mettent que huit, que voici; Démosthene, Polyeucte, Ephialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthene & Charideme. Ce fut en cette occasion que Démosthene conta au peuple la fable des loups & des chiens, qui dit, *que les loups demanderent un jour aux brebis que, pour avoir la paix avec eux, elles leur livrassent les mâtins qui les gardoient.* Par-là Démosthene se comparoit, & comparoit avec lui les autres orateurs aux chiens qui veillent & qui combattent pour le troupeau, & il comparoit Alexandre au loup. Il leur dit de plus : *Comme nous voyons dans les marchés les marchands porter dans une écuelle une montre de leur bled, & par le moyen de cette montre vendre tout le bled qu'ils ont chez eux, vous de même vous ne vous appercevez pas qu'en nous livrant nous comme la montre, vous vous livrez tous sans reserve à votre ennemi.* C'est ainsi que l'écrit Aristobule de Cassandrie.

Les Athéniens étant donc assemblés au conseil, & ne sachant quelle résolution prendre, Démadès prit cinq talens de tous les ambassadeurs qui avoient été nommés, & se chargea seul de l'ambassade & de la commission d'aller intercéder pour eux auprès du roi; soit qu'il se confiât en l'amitié dont ce prince l'honoroit, soit qu'il s'attendît à le trouver déja saoul de vengeance,

comme

comme un lion déja rassasié de meurtre & de sang. Quoi qu'il en soit, il persuada aux Athéniens de l'envoyer ; & il réussit si bien, qu'il obtint d'Alexandre le pardon de ces orateurs, & reconcilia avec lui leur ville.

Dès qu'Alexandre s'en fut retourné, la réputation & le crédit de Démadès & des autres orateurs augmenterent infiniment, & Démosthene fut fort ravalé. Il commença pourtant à se relever un peu sur ce qu'Agis roi de Lacédémone se mit en campagne avec une grosse armée ; mais il retomba tout-aussitôt, les Athéniens n'ayant pas voulu entrer dans cette ligue, & les Lacédémoniens ayant été défaits en bataille par Antipater, & Agis tué.

[f] En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la couronne contre Ctésiphon. [g] Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas un peu avant la bataille de Cheronée, mais elle ne fut jugée que dix ans après sous l'archonte Aristophon. Ce fut la cause la plus célebre qui ait jamais

f *En ce tems-là fut renouvellée l'affaire de la couronne.*) Démosthene ayant rebâti à ses frais les murailles d'Athenes, le peuple, pour lui témoigner sa reconnoissance, l'honora d'une couronne d'or sur le decret qu'en dressa Ctésiphon. Eschine, jaloux de cette gloire de son rival, attaqua ce decret de Ctésiphon. L'affaire fut plaidée avec grand apparat. Démosthene l'emporta par son éloquence. Nous avons son oraison intitulée de la *Couronne*, qui est le chef-d'œuvre le plus parfait.

g *Elle avoit été commencée sous l'archonte Charondas, un peu avant la bataille de Chéronée.*) Avant la bataille, mais la même annee qui étoit la troisieme de l'olympiade cx. & la quarante-quatrieme de l'âge de Démosthene, elle fut jugée la troisieme année de l'olymp. cxij. huit années entieres après qu'elle eut été commencée. Ainsi il faut corriger le texte de Plutarque, & lire *huit ans* au lieu de *dix*.

h *Qu'Eschine*

mais été plaidée, tant à cause de la grande réputation des orateurs qui parlerent, qu'à cause de la magnanimité des juges qui, quoique les accusateurs de Démosthene fussent très-puissans & appuyés du crédit des Macédoniens, ne donnerent pas leur voix contre lui, & se déclarerent si hautement en sa faveur, [h] qu'Eschine n'eut pas la cinquieme partie des suffrages. Il eut tant de honte de ce mauvais succès, que sur l'heure même il sortit de la ville & se retira à Rhodes dans l'Ionie où il passa le reste de ses jours à enseigner la rhétorique.

[i] Peu de tems aprés Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre; car il se sentoit coupable de plusieurs malversations où l'avoient précipité son luxe & son immense prodigalité; & il vouloit se mettre à couvert de la

[h] *Qu'Eschine n'eut pas la cinquieme partie des suffrages*) Ce qui étoit très-ignominieux; il falloit que l'accusateur eût la moitié des voix & un cinquieme de l'autre moitié, autrement il étoit condamné à l'amende de mille drachmes, c'est-à-dire de cinq cens livres.

[i] *Peu de tems après Harpalus vint d'Asie à Athenes, & quitta le service d'Alexandre, car il se sentoit coupable de plusieurs malversations.*) Alexandre avoit confié la garde de ses trésors & des revenus de Babylone à cet Harpalus, qui se flattant que ce prince ne reviendroit jamais, se mit à mener une vie très-débordée, & à faire une dépense excessive, souillant de ses impudicités les meilleures familles de la ville, & se plongeant dans toutes sortes de dissolutions. Après qu'il eut consumé à ses infames débauches la plus grande partie des richesses qui lui avoient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de son voyage des Indes, châtioit severement ses lieutenans qui avoient abusé de leurs charges. Pour se mettre donc à couvert, il ramassa cinq mille talens, c'est-à-dire quinze millions, assembla 6000 hommes de guerre, & se retira dans l'Attique.

k Et

la fureur de ce prince qui par sa cruauté s'étoit déja rendu redoutable à ses meilleurs amis & à ses plus fideles serviteurs. Il se refugia donc auprès du peuple & se livra à lui avec toutes ses richesses & ses vaisseaux. D'abord tous les autres orateurs, éblouis de l'éclat de son or, commencerent à parler pour lui, & à conseiller aux Athéniens de recevoir ce suppliant & de le prendre sous leur protection ; mais Démosthene leur conseilla sans balancer de le renvoyer & de se donner bien garde de jetter leur ville dans une guerre pour un sujet très-injuste & sans aucune nécessité.

Quelques jours après, Harpalus, comme on faisoit l'inventaire de ses biens, s'étant apperçu que Démosthene prenoit plaisir à considérer une coupe du roi, & qu'il en admiroit la figure & la beauté de l'ouvrage, il le pria de la prendre & de la soupeser pour juger lui-même du poids de l'or. Démosthene, l'ayant prise, fut étonné du poids qui étoit considérable, [k] & demanda *de combien elle pouvoit être?* Harpalus lui répondit en souriant, *elle est bien de vingt talens.* Et dès que la nuit fut venue, il lui envoya vingt talens avec la coupe ; car Harpalus étoit d'une habileté &

d'une

[k] *Et demanda* de combien elle pouvoit être? *Harpalus lui répondit en soûriant*, elle est bien de vingt talens.) Cet endroit a dans le grec une grace qu'il est bien difficile de conserver dans le françois. Cette grace consiste dans le mot ἄγειν, qui est le terme propre des balances, & qui signifie *peser. Cela pese tant.* Et en même tems ἄγειν est un terme ordinaire qui signifie *contenir.* J'ai tâché de conserver cette équivoque par le mot *être*, car en notre langue *cette coupe est de vingt talens* peut signifier, *elle est du poids de vingt talens, & elle peut contenir vingt talens*, comme on dit, qu'*un tonneau est de tant de pintes*, & qu'*un vaisseau est de tant de tonneaux.*

Comme

d'une sagacité admirable pour connoître à la mine un homme épris de l'amour de l'or, & pour juger de ses mœurs par la gaieté & par la vivacité des regards qu'il jettoit dessus. En effet, Démosthene ne résista point; mais frappé de ce présent, [l] comme s'il avoit reçu garnison chez lui, il passa tout-d'un-coup dans le parti d'Harpalus, & dès le lendemain matin, le cou bien enveloppé de laine & de bandelettes, il se rendit à l'assemblée. Le peuple lui ordonna de se lever & de parler; mais il le refusa, faisant signe qu'il avoit une extinction de voix. Des gens d'esprit qui se trouverent présens, le brocardant sur cette feinte maladie, dirent tout haut que leur orateur avoit été surpris la nuit, non d'une esquinancie, [m] mais d'une *argyrancie*, pour faire entendre que c'étoit l'argent d'Harpalus qui lui avoit éteint la voix.

Le lendemain le peuple ayant été informé du présent qu'il avoit reçu, lorsqu'il voulut se défendre & se justifier, refusa de l'écouter, & commença à faire beaucoup de bruit & à se mettre véritablement en colere; sur quoi quelque plaisant s'étant levé dit : [n] *Quoi, hommes Athéniens, quoi,*

[l] *Comme s'il avoit reçu garnison chez lui.*) Ce mot est fort beau. Avant Plutarque, Epictete avoit dit que nos desirs sont une garnison que nos maîtres entretiennent dans notre cœur comme dans une citadelle pour nous assujettir. Ce qui est dit de nos desirs, Plutarque l'a pu fort bien dire de l'objet de nos desirs, quand nous l'avons une fois reçu chez nous.

[m] *Mais d'une* argyrancie.) Comme ces plaisans d'Athenes forgerent ce mot ἀργυράγχη sur le mot συνάγχη, il a fallu aussi forger le mot *argyrancie* sur celui d'*esquinancie*.

[n] *Quoi, hommes Athéniens, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe?*) Cela est pris de la coutume qu'on avoit dans les festins; la coupe passoit à la ronde

quoi, vous refuserez d'entendre celui qui a en main la coupe? Alors le peuple chassa Harpalus de la ville; mais craignant qu'on ne leur demandât compte des richesses que les orateurs avoient pillées, ils en firent une recherche fort vive & fort exacte, envoyant fouiller dans toutes les maisons, excepté dans celle de Calliclès, fils d'Arrhénidas; car, comme il venoit de se marier, sa maison fut la seule qu'ils exempterent de cette recherche par respect pour la nouvelle mariée qui y étoit, comme l'écrit Théopompe.

Démosthene, allant de même pied, & voulant prouver son innocence, proposa un decret qui ordonnoit que le sénat de l'aréopage informeroit de cette affaire, & que tous ceux qu'il trouveroit atteints & convaincus de cette corruption seroient punis. Et en conséquence il se présenta en jugement; mais il fut le premier que l'aréopage trouva coupable, & il le condamna à une amende de cinquante talens pour le payement desquels il fut constitué prisonnier. Mais la honte de cette condamnation & la foiblesse de son corps, qui ne pouvoient supporter la prison, le forcerent à chercher les moyens de s'échapper; il s'enfuit donc trompant la moitié de ses gardes, & les autres lui procurant eux-mêmes la facilité de les tromper. Il n'étoit pas encore fort

ronde de l'un à l'autre, & celui qui l'avoit chantoit les chansons qu'on appelloit *scolies*. C'étoient des chansons d'amour, & souvent des préceptes de morale. Celui qui avoit la coupe en main devoit être écouté avec un grand silence sans être interrompu. Cette coutume étoit marquée à la marge de quelques manuscrits en ces termes: ἐν γὰρ τοῖς συμποσίοις τὴν κύλικα ἔχοντες ᾖδον τὰ λεγόμενα σκόλια. *Dans les festins ceux qui avoient la coupe en main chantoient les chansons appellées scolies.*

Mais

fort loin de la ville, qu'il apperçut quelques-uns de ses ennemis qui le poursuivoient. D'abord il voulut chercher un lieu à se cacher; mais eux l'appellant par son nom & le joignant bientôt, ils le prierent de recevoir quelque secours pour son voyage, lui présenterent l'argent qu'ils avoient apporté exprès, & lui dirent que la seule raison qui les avoit portés à le suivre, c'étoit pour l'obliger à le recevoir. En même tems ils l'exhorterent à avoir bon courage, & à ne pas supporter impatiemment le malheur qui lui étoit arrivé. [a] Mais sur cela Démosthene se mit à faire de plus grands regrets & de plus grandes lamentations,

[a] *Mais sur cela Démosthene se mit à faire de plus grands regrets.*) Ceci a été attribué à Eschine, & d'une maniere qui feroit encore plus d'honneur à Démosthene; car on raconte qu'après qu'Eschine eut succombé dans l'affaire de la Couronne, qu'il eut perdu sa cause, n'ayant pas même eu la cinquieme partie des suffrages pour lui, & qu'il sortit d'Athenes pour aller à Rhodes, Démosthene le suivit à cheval; qu'Eschine le voyant se crut perdu, mais que Démosthene l'ayant joint, lui parla en ami généreux, & lui donna un talent pour l'aider dans sa retraite, & qu'alors Eschine lui dit ces belles paroles, *Comment seroit-il possible*, &c. Je voudrois pour l'amour de Démosthene que cela fût vrai, car il est bien plus glorieux de faire une belle action, que de dire un beau mot. Mais si cela étoit, Plutarque ne l'auroit pas oublié. Cette particularité n'est fondée sur aucune autorité digne de foi. On ne la trouve que dans le recueil de Photius : or ces faiseurs de recueils sont sujets à caution; & faute de mémoire au autrement, ils joignent des choses qui sont séparées. Il est vrai que dans les vies des dix orateurs, qui sont dans les opuscules, Plutarque écrit que Démosthene suivit Eschine lorsqu'il se retiroit, qu'il le consola, & qu'il lui donna un talent; mais il n'en dit pas davantage. Et comme Plutarque n'en fait ici aucune mention, cela me persuade que ces vies des dix orateurs sont d'une autre main.

b La

tions, & dit : *Comment seroit-il possible que je ne supportasse pas impatiemment le malheur d'être obligé de quitter une ville où l'on trouve des ennemis si généreux & si charitables, qu'à peine trouve-t-on dans les autres des amis qui les égalent ?* Il supporta donc son exil avec beaucoup de foiblesse, passant la plûpart du tems à Egine & à Trezene ; & toutes les fois qu'il jettoit ses regards sur l'Attique, son visage étoit baigné de larmes, & il laissoit échapper des paroles qui n'étoient point d'un homme constant & ferme, & qui répondoient peu aux choses hardies & généreuses qu'il avoit faites dans son administration. Car on dit qu'en abandonnant la ville il tendit les mains vers la citadelle, & dit : *Déesse Minerve, patrone de cette ville, comment pouvez-vous prendre plaisir à ces trois bêtes si méchantes & si dangereuses, à la chouette, au dragon & au peuple* [p] ? Et tous les jeunes gens qui venoient le voir & converser avec lui, il les détournoit toujours de s'entremettre des affaires de la république, leur disant : *Que, si dès le commencement on lui eût proposé deux chemins, celui des assemblées & de la tribune, & celui de la mort, & qu'il eût su par avance tous les maux qui accompagnent le gouvernement, les craintes, les envies, les calomnies, les dangers, les combats & les travaux continuels, il n'auroit pas balancé un seul moment, & se seroit jetté tête baissée dans celui de la mort.*

Mais pendant qu'il étoit dans cet exil, Alexandre vint à mourir [q]. A cette nouvelle la Grece se souleva encore, Léosthene faisant de grands exploits

[p] La chouette & le dragon étoient consacrés à Minerve, & elle étoit la patrone des Athéniens.

[q] La premiere année de l'olympiade cxjv. Démosthene avoit alors 58. ans.

r Le

ploits d'armes, & ayant environné de bons retranchemens Antipater dans la ville de Lamia où il le tenoit assiégé. L'orateur Pythéas, & Callimedon surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athenes, se déclarerent pour Antipater ; & allant par toutes les villes avec ses amis & ses ambassadeurs, ils empêchoient les Grecs de quitter son parti & de se joindre aux Athéniens. Mais Démosthene, s'étant joint aux ambassadeurs d'Athenes, les seconda merveilleusement, & les aida de tout son pouvoir à faire en sorte que les villes prissent les armes pour courir sus aux Macédoniens & pour les chasser de la Grece. Phylarchus assûre même que dans une ville d'Arcadie Pythéas & lui se prirent de paroles en plein conseil, l'un parlant pour les Macédoniens, & l'autre pour les Grecs ; & l'on rapporte que Pythéas dit : *Comme nous sommes persuadés qu'une maison est malade quand on y porte du lait d'ânesse, de même c'est une marque infaillible qu'une ville est en mauvais état quand on y voit entrer une ambassade des Athéniens ;* & que Démosthene tourna la comparaison à son avantage, en disant : *Que, comme on ne portoit le lait d'ânesse dans une maison que pour y rétablir la santé, de même une ambassade des Athéniens n'entroit jamais dans une ville que pour y guérir les malades.*

[r] Le peuple d'Athenes, ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ

[r] *Le peuple d'Athenes ravi de la vivacité de cette repartie si honorable pour lui, fit sur le champ un decret pour le rappeller de son exil.*) Voilà comme étoit ce peuple : un bon mot dit à-propos & qui le flattoit, avoit plus de pouvoir sur lui que les meilleures actions & les plus grands services.

[s] Où

champ un decret pour le rappeller de son exil, & ce fut Damon le Pæanien, cousin germain de Démosthene, qui le dressa. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port du Pirée, il n'y eut ni magistrats ni prêtres qui restassent dans la ville; tous les citoyens sortirent en foule pour aller au-devant de lui, & le reçurent avec toutes les démonstrations d'affection & de joie. Démétrius de Magnésie écrit qu'il fut si ravi des honneurs qu'on lui faisoit, que, levant les mains vers le ciel, il se félicita d'une journée si glorieuse, comme revenant de son exil plus honorablement qu'Alcibiade n'étoit revenu du sien; car ses citoyens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu qu'ils n'avoient reçu Alcibiade que par force.

Mais l'amende à laquelle il avoit été condamné subsistoit encore; car il n'étoit pas permis de la remettre par faveur, ils chercherent donc un moyen de frauder la loi en lui obéissant; & voici l'expédient qu'ils trouverent: ils avoient accoutumé toutes les années, à la fête de Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui étoit chargé du soin de préparer & d'orner l'autel de ce dieu pour le sacrifice. Ils donnerent alors cette charge à Démosthene, & lui firent compter pour ces frais cinquante talens qui étoient justement la somme à laquelle ils l'avoient condamné. Mais à son retour il ne jouit pas longtems de sa patrie; car les affaires des Grecs furent entierement ruinées bientôt après. En effet, ils perdirent la bataille du Cranon * au mois de Sep-

* Où ils furent battus par Cratere & par Antipater, au mois Métagitnion.

Au

Septembre ; au mois d'Octobre * de la même année, la garnison de Macédoniens entra dans le fort de Munychia, & la mort de Démosthene arriva au mois de Novembre. * Et voici de quelle maniere il mourut.

Sur la nouvelle qu'Antipater & Cratere s'avançoient vers Athenes, Démosthene & ceux de son parti se hâterent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivés, & le peuple les condamna à la mort sur le decret que Démadès en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersés de côté & d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras* *. On dit qu'il étoit originaire de Thurium, qu'il avoit joué autrefois des tragédies, & que le comédien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassoit infiniment tous les autres dans son art, avoit été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du rhéteur Lacritus, & Démétrius assûre qu'il avoit été à l'école d'Anaximene. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himerée, frere de Démétrius de Phalere, qui tous trois s'étoient refugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asyle, & les envoya à Antipater qui étoit alors à Cléones où il les fit mourir ; on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Ayant appris que Démosthene, retiré dans l'isle de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans

* Au mois Boedromion.

* Au mois Pyanepsion, la troisieme année de l'olympiade cxjv. Il avoit soixante ans accomplis.

* C'est-à-dire *le limier des fuyards*.

dans le temple de Neptune, il y passa sur des esquifs; & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple; & là il conseilloit à Démosthene de se lever & de venir avec lui vers Antipater, l'assûrant qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Mais il étoit arrivé par hazard que Démosthene avoit eu la nuit précédente un songe assez étrange. Il lui sembla qu'il étoit entré en lice contre Archias à qui joueroit le mieux une tragédie, qu'il réussissoit admirablement, qu'il avoit pour lui le théatre & qu'il l'emportoit infiniment pour l'action; mais qu'il étoit vaincu par la somptuosité des habits & par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi, comme Archias lui parloit avec beaucoup de douceur & d'humanité, il leva les yeux sur lui; & assis comme il étoit & sans se lever, il lui dit : *O Archias! comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promesses.* Sur cela Archias se mit à le menacer avec de grands emportemens : *Oh présentement*, lui dit Démosthene, *tu parles comme véritablement inspiré par le trépied de Macédoine. Auparavant tu parlois un langage de comédien; mais attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres.*

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple; & prenant ses tablettes comme pour y écrire, il mit le poinçon à sa bouche, & le mordant, comme il avoit accoutumé de faire quand il méditoit & qu'il composoit, il l'y tint assez long-tems; après quoi se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étoient à la porte, le voyant, se mocquoient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenoit dans ces transes, & l'appelloient lâche & mou.

Archias,

Archias, s'approchant en même tems, le pressoit de se lever, & lui répétant les mêmes discours qu'il lui avoit déja tenus, il lui promettoit qu'il feroit sa paix avec Antipater. Alors Démosthene, qui sentoit que le venin s'étoit déja incorporé & rendu le maître, se découvrit; & regardant Archias entre deux yeux, il lui dit: *Tu peux desormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, & jetter dehors ce cadavre sans lui rendre les honneurs de la sépulture.* *Pour moi*, continua-t-il, en se tournant du côté de l'autel, *Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple sans l'avoir profané; mais Antipater & les Macédoniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire, ils l'ont souillé par ma mort.*

En finissant ces mots, il demanda qu'on le soûtînt, parce qu'il trembloit & chanceloit; & comme il marchoit & qu'il passoit le long de l'autel, il tomba & rendit l'ame en poussant un profond soupir. Ariston dit qu'il avoit sucé ce venin du poinçon qu'il avoit mis dans sa bouche & qu'il avoit mordu. Un certain Pappus, sur les mémoires duquel Hermippus a composé son histoire, rapporte que, quand il fut tombé on trouva sur ses tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avoit écrit que la suscription, *Démosthene à Antipater.*

Comme on étoit fort étonné & fort surpris d'une

Tu peux desormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie.) Démosthene fait allusion ici à ce que Créon dit dans l'Antigone de Sophocle, où il défend qu'on enterre Polynice, & ordonne qu'on le jette dehors & qu'on l'expose aux chiens & aux oiseaux.

Le

mort si soudaine, les soldats qui étoient à la porte dirent qu'ils avoient vu qu'ayant tiré quelque chose d'un petit linge, il l'avoit porté à sa bouche, que c'étoit sans doute du poison, mais qu'ils avoient cru que c'étoit de l'or qu'il avoit avalé pour le sauver de leurs mains. Une petite esclave qui le servoit, interrogée par Archias, déposa qu'il y avoit long-tems qu'il portoit sur lui ce petit nouet de linge comme un préservatif. Eratosthene écrit qu'il avoit toujours du poison dans une petite boëte d'or qu'il portoit à son bras comme une plaque de bracelet.

Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les différentes manieres dont les autres historiens, qui sont en tres-grand nombre, racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Démocharis, ami particulier de Démosthene; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut nullement de poison, mais que ce fut une providence & une faveur particuliere des dieux qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macédoniens, en lui envoyant une mort si prompte & si douce.

Il mourut [1] le seizieme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes célebrent la plus triste & la plus funeste journée,

[1] *Le seizieme du mois de Novembre, qui est justement le jour auquel les femmes célebrent la plus triste & la plus funeste journée de la fête des Thesmophores.)* Les femmes Athéniennes célébroient tous les ans en l'honneur de Cerès une fête appellée *les Thesmophores*, qui duroit cinq jours. Elle commençoit le 14. Novembre, *Pyanepsion*, & finissoit le 18. Le jour du milieu, qui étoit le trois de la fête, & par conséquent le seize du mois étoit le jour le plus triste, les femmes le passoient dans le jeûne depuis le matin jusqu'au soir. Et c'est de ce troisieme jour que Plutarque parle.

journée de la fête des Thesmophores, & qu'assises à terre dans le temple de Cérès autour de la statue de la déesse, elles jeûnent depuis le matin jusqu'au soir. Mais peu de tems après les Athéniens, lui rendant l'honneur qu'il avoit mérité, lui éleverent une statue de bronze, & ordonnerent par un decret que d'âge en âge l'ainé de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public; & au bas de la statue ils firent graver cette inscription qui étoit conçue en deux vers élégiaques : *Démosthene, si tu eusses eu autant de courage que de force de sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Grece.* Ceux qui assûrent que ce fut Démosthene lui-même qui fit ces deux vers dans l'isle de Calaurie avant que d'avaler le poison, ne disent que des folies indignes de notre attention.

Mais voici une aventure qui arriva de mon tems. Quelques jours avant que j'allasse à Athenes, un soldat appellé devant le juge par son capitaine, en passant devant la statue de Démosthene, avoit pris quelque argent qu'il avoit sur lui, & l'avoit mis entre les mains de la statue, qui étoient jointes, & les doigts entrelacés. Tout auprès il étoit né un petit platane dont les feuilles, soit que le vent les y eût portées par hazard, ou que le soldat lui-même les y eût mises pour couvrir son or, étoient si heureusement placées sur ces mains, qu'elles avoient caché pendant long-tems l'or qui y étoit en dépôt. Quand le soldat en repassant eut retrouvé son or, & que le bruit de cette aventure se fut répandu, plusieurs des beaux esprits d'Athenes, profitant de cette occasion, firent des vers à qui mieux mieux sur ce sujet, pour exalter la fidélité & le desintéressement de Démosthene. Pour ce qui

est de Démadès, il ne jouit pas long tems de la gloire qu'il avoit nouvellement acquise ; car la Justice divine qui vouloit venger la mort de Démosthene le mena en Macédoine, afin qu'il y fût puni justement par ceux qu'il avoit flattés avec tant de honte & de bassesse. Il leur étoit déja suspect & odieux, mais alors il tomba dans une faute horrible qui le perdit. On surprit des lettres par lesquelles il sollicitoit Perdiccas de se jetter sur la Macédoine ; & de délivrer la Grece *qui ne tenoit plus*, disoit-il, *qu'à un filet, & à un filet déja pourri*, désignant par-là Antipater. Dinarchus lui soutint que ces lettres étoient véritablement de lui ; & Cassandre en fut si irrité, qu'il poignarda son fils entre ses bras, & qu'il ordonna ensuite qu'on le tuât lui-même. Ainsi Démadès apprit par ses propres malheurs qui furent des plus grands qui puissent arriver à l'homme, que les traîtres se vendent toujours les premiers, ce qu'il n'avoit jamais voulu croire de la bouche de Démosthene qui l'en avoit souvent averti. Voilà, mon cher Sossius, la vie de Démosthene telle que je l'ai recueillie de tout ce que j'ai lu dans les livres, ou appris dans la conversation.

Fin de la vie de Démosthene.



CICERON.

CICERON.

ON dit que la mere de Ciceron s'appelloit Helvia [a], qu'elle étoit issue d'une maison noble, & que la sagesse de sa vie répondit à la noblesse de son extraction. Mais pour son pere on en parle fort diversement, & en bien & en mal, on ne garde aucunes bornes. [b] Les uns disent qu'il naquit & qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon, & les autres rapportent son origine [c] à Tullus Attius qui régna avec beaucoup d'éclat

[a] La famille des Helviens étoit une maison noble. Les Cinna en étoient.

[b] *Les uns disent qu'il fut élevé dans la boutique d'un foulon.*) C'étoit une calomnie de Q. Calénus. Dion, liv. xlvj. Cicéron, dans le ij. liv. des loix, écrit que son pere, M. Tullius, étant d'une santé fort infirme, passa sa vie à sa maison de campagne d'Arpinum dans l'étude des lettres. Cicéron avoit quarante-trois ans quand il le perdit. Il naquit du vivant encore de son ayeul M. Tullius Cicero, dont il dit dans le troisieme livre des loix, que c'étoit un homme d'une singuliere vertu, & qu'il s'opposa toujours à M. Gratidius dont il avoit épousé la sœur. C'est lui qui dit ce bon mot que Ciceron rapporte dans le second livre de l'Orateur : *Nos gens*, dit-il, *sont semblables aux Syriens qu'on expose en vente : celui qui sait le plus de grec est le plus méchant.* Comment peut-on s'imaginer que le fils d'un tel homme eût été élevé dans la boutique d'un foulon ?

[c] *Tullus Attius, qui regna avec beaucoup d'éclat sur les Volsques.*) C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *Tullius Appius*, comme les critiques l'ont bien vû. Ce Tullus Attius est le même roi des Volsques, auprès duquel Coriolan s'étoit retiré près de quatre cent ans avant la naissance de Cicéron. Cette derniere ligne, *& qui fit la guerre aux Romains*, &c. je l'ai sup-

clat sur les Volsques, & qui fit la guerre aux Romains avec d'assez grandes forces. Ce qu'il y a de certain, c'est que le premier de cette race qui porta le surnom de Ciceron, paroît avoir été un personnage considérable. C'est pourquoi ses descendans ne rejetterent pas ce surnom & le porterent avec plaisir, quoique la plûpart des gens s'en mocquassent, parce que *cicer* en Latin signifie un pois chiche, & que celui qui le porta le premier avoit au bout du nez une petite excrescence de chair comme une verrue qui ressembloit à un pois, ce qui lui fit donner ce surnom.

Ciceron, celui dont nous écrivons la vie, la premiere fois qu'il brigua une charge, & qu'il commença à vouloir s'entremettre du gouvernement, comme tous ses amis étoient d'avis qu'il devoit quitter ce surnom & le changer, il n'en voulut rien faire, & leur dit, avec une hardiesse pleine de fierté, *qu'il feroit tous ses efforts pour rendre ce nom de Ciceron plus glorieux & plus célebre que celui des Scaurus & des Catulus*. Etant questeur en Sicile, il offrit aux dieux une offrande qui étoit un vase, ou une statue d'argent, où il fit graver tout du long ses deux premiers noms, *Marcus Tullius*; mais pour le troisieme, il ordonna par plaisanterie au graveur de mettre, au lieu de *Cicero*, un pois chiche. Voilà ce qu'on rapporte sur son nom.

On dit que sa mere accoucha de lui sans aucune peine & sans la moindre douleur, [d] le troisieme

suppléée sur un manuscrit, qui ajoute au texte, καὶ πολεμήσαντα Ῥωμαίοις οὐκ ἀδυνάτως.

[d] *Le troisiéme jour de Janvier.*) C'est ainsi qu'il faut expliquer, ἡμέρᾳ τρίτῃ τῶν νέων Καλανδῶν. *Le troisieme jour*

me jour de Janvier, [e] auquel jour les magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles & des sacrifices pour le salut de l'empereur. On assûre qu'un esprit s'apparut à sa nourrice, & lui dit qu'elle nourrissoit un enfant qui seroit un jour le salut de Rome. Ces sortes de prédictions passent ordinairement pour des sottises & pour des rêveries; mais dès qu'il fut en âge de s'appliquer aux lettres, il fit voir très-promptement que c'étoit une prédiction très véritable, tant il brilla d'abord par son excellent naturel, & tant il acquit de réputation parmi ses camarades; de sorte que les peres de tous ces jeunes enfans alloient aux écoles pour le voir & pour être eux mêmes témoins de la vivacité de son esprit & de la grande force de sens, qui étoient si fort vantées; & que les plus grossiers d'entre eux s'emportoient tous les jours contre leurs enfans en voyant que dans les rues ils mettoient toujours Ciceron au milieu de leur troupe pour lui faire honneur. [f] Il étoit né tel que Platon demande

jour des nouvelles calendes, c'est-à-dire *le troisieme jour de Janvier*. Plutarque compte à sa maniere, & non pas à la maniere des Romains. Ciceron dit lui-même qu'il étoit né *ante diem iij. nonas Januarii*, *Le trois des nones de Janvier*, c'est-à-dire le 3. de Janvier: car les nones étoient le 5. Cicéron naquit l'an dcxlvij. de Rome, 104. avant l'ere chrétienne. Pompée naquit la même année.

[e] *Auquel jour les magistrats de Rome font aujourd'hui des prieres solemnelles & des sacrifices pour le salut de l'empereur.*) C'est pourquoi ce jour fut appellé *vota*, les vœux. Capitolin, dans la vie de Pertinax, *Denique ante tertium nonarum diem votis ipsis, milites Maternum Lasłivium, Senacorem nobilem, ducere in castra voluerunt.*

[f] *Il étoit né tel que Platon demande un naturel philosophe & amoureux des sciences.*) Le passage de Platon, que Plutarque a en vûe, est du

mande un naturel philosophe & amoureux des sciences, car il étoit très-capable d'embrasser toutes les bonnes disciplines, & il ne dédaignoit aucun genre de littérature & d'érudition ; mais il se porta d'abord plus ardemment à la poésie, [g] & l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tetrametres, qui a pour titre *Pontius Glaucus*. En croissant il cultiva encore davantage cette sorte d'étude, [h] & fit des ouvrages de différente espece, avec tant de succès, qu'il passa non-seulement pour le premier des orateurs de son tems, [i] mais aussi pour le plus excellent des poëtes.

du cinquieme livre de la république, où Socrate conclud, οὐκοῦν καὶ τὸν φιλόσοφον σοφίας φήσομεν ἐπιθυμητὴν εἶναι, οὐ τῆς μίας, τῆς δ᾽ οὔ, ἀλλὰ πάσης. *Nous dirons donc que le philosophe est desireux de la science, non d'une seule, de celle-ci & non de celle-là, mais de toute science.*

[g] *Et l'on conserve encore de lui un petit poëme en vers tétrametres, qui a pour titre* Pontius Glaucus.) Eschyle avoit fait une tragédie sur le même Glaucus qui étoit un célebre pêcheur, & qui, un jour ayant mangé d'une certaine herbe, se jetta dans la mer, & devint un dieu marin. Ciceron avoit traité le même sujet en vers tétrametres de huit pieds. Cet ouvrage, qui existoit encore du tems de Plutarque, est perdu.

[h] *Et fit des ouvrages de différente espece.*) Il traduisit Aratus en vers à l'âge de dix-sept ans. Il fit un poëme pour célebrer les actions de Marius ; & ce poëme étoit si estimé, que Scevola disoit qu'il vivroit une infinité de siecles, *canescet seclis innumerabilibus*, en quoi il s'est trompé ; car il y a plusieurs siecles que ce poëme est perdu. Il fit aussi un autre poëme en trois livres sur son consulat, & ce poëme est encore perdu.

[i] *Mais aussi pour le plus excellent des poëtes.*) Cet éloge est renfermé dans les bornes du tems de Ciceron même ; & il ne faut pas l'étendre au-delà, car jamais Ciceron n'a été préféré, ni même égalé à Plaute, à Térence, à Afranius, ni a d'autres encore. Pour ce qui est des poëtes ses contemporains, il faudroit avoir vu ses poëmes pour juger s'il a mérité d'être préféré à Catulle

poëtes. [k] Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore aujourd'hui malgré les grands changemens qui sont arrivés dans sa langue ; mais celle de sa poésie est entierement tombée, [l] car elle a été effacée & éclipsée par l'éclat des grands poëtes qui sont venus après lui.

Au sortir de ses études, il s'attacha à Philon, philosophe académique, & celui de tous les disciples de Clitomachus, que les Romains admiroient le plus pour son éloquence, & qu'ils aimoient le plus pour la douceur & pour la sagesse de ses mœurs. En même tems il alla écouter Mucius Scévola, grand jurisconsulte & le premier du sénat, & il profita beaucoup avec lui dans l'étude des loix. [m] Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses.

tulle, à Varron, à Lucrece. Il ne nous reste qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de son poëme de Marius, un autre de soixante ou quatre-vingt vers du poëme sur son consulat. Celui dont il nous reste le plus, c'est son poëme d'Aratus. Mais cela ne suffit pas pour nous mettre en état de prononcer sûrement sur la préférence. Il suffit que ceux de son tems la lui donnoient.

[k] *Sa grande réputation pour l'éloquence dure encore, malgré les grands changemens qui sont arrivés dans sa langue.*) Mais ces changemens étant de bien en mal, loin d'empêcher que son éloquence ne fût toujours estimée, ils devoient au contraire la faire briller davantage par l'opposition de celle qui lui succéda.

[l] *Car elle a été effacée.*) La poésie de Ciceron ne pouvoit pas tenir contre celle de Virgile, d'Horace, de Gallus, de Varius, d'Ovide.

[m] *Il porta aussi quelque tems les armes sous Sylla dans la guerre des Marses.*) Cette guerre commença l'an de Rome 663. Ciceron y servit l'année suivante à l'âge de 18. ans, sous le consulat de C. Pompéius Strabo & L. Portius Cato. *C. Pompeius Sex. F. consul me præsente*, dit-il dans la douzieme Philipp. *cum essem tiro in ejus exercitu, cum Pub. Vettio Catone duce Marsorum inter bina castra collocutus est.*

n En

ses. Ensuite voyant que Rome étoit tombée dans des séditions & dans des guerres civiles, & que ces guerres civiles l'avoient jettée dans une véritable monarchie absolue & sans bornes, il quitta les affaires, s'attacha entierement à la vie philosophique & contemplative, fréquenta les Grecs les plus savans, & s'adonna aussi aux Mathématiques, jusqu'à ce que Sylla étant devenu le maitre, la ville parût reprendre quelque état de consistance.

[n] En ce tems-là Sylla faisant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proscrit, • & l'ayant fait adjuger à Chrysogonus,

• *En ce tems là Sylla faisant vendre à l'encan le bien d'un citoyen qui avoit été tué comme proscrit.*) C'est ainsi que ce passage doit être traduit. Ceci se passa l'an de Rome 673. Ciceron étant entré dans sa vingt-septieme année sous le consulat de Corn. Sylla II. & de Q. Cæcilius Métellus Pius. Le tems de la proscription étoit passé, ceux qui lui avoient échappé revenoient, & ce fut alors que Sylla fit tuer Roscius le pere, & mettre son bien à l'encan. Voilà pourquoi Plutarque dit fort bien, *qu'il avoit été tué comme proscrit.*

• *Et l'ayant fait adjuger à Chrysogonus son affranchi pour la somme de deux mille drachmes.*) Voilà une injustice bien atroce, un bien qui valoit deux cent cinquante talens, c'est-à-dire deux cent cinquante mille écus, Sylla le fit adjuger à son affranchi pour deux mille drachmes, c'est-à-dire pour mille livres. C'est ainsi que Cicéron lui-même l'écrit dans son oraison pour Sextus Roscius Amérinus, fils de ce Roscius: *Bona patris hujusce Sexti Roscii, quæ sunt sexagies, quæ de L. Sylla duobus millibus nummûm se e dicit emisse L. Cornelius Chrysogonus.* Plutarque a fort bien rendu ces deux sommes. *Sexagies*, c'est deux cent cinquante mille écus; *& duobus millibus nummûm*, c'est deux mille drachmes: car *nummus* chez les Latins est souvent la même chose que *drachma* chez les Grecs. Et c'est inutilement que Scaliger a voulu corriger ce passage qui n'est nullement corrompu. On peut voir Ruauld *animad.* xxvij.

a Car.

nus, son affranchi, pour la somme de deux mille drachmes, Roscius, fils & héritier du mort, en fut très affligé, & fit voir que ce bien valoit au moins deux cent cinquante talens. Sylla, qui se voyoit par-là convaincu d'une injustice affreuse, s'emporta excessivement ; & à la sollicitation & suggestion de Chrysogonus, il fit à Roscius une affaire criminelle, l'accusant d'avoir tué son pere de ses propres mains.

Personne ne se présentoit pour secourir ce pauvre malheureux, chacun évitant de se charger de cette affaire par la crainte qu'on avoit de la cruauté de Sylla. Ce jeune homme, se voyant abandonné de tout le monde, eut recours à Ciceron. Les amis de cet orateur le presserent vivement d'entreprendre cette affaire, lui représentant qu'il ne trouveroit jamais une ouverture plus belle ni plus brillante pour se faire une grande réputation. Ciceron, s'étant donc chargé de cette défense, & ayant eu un succès très-éclatant, fut admiré de tout le monde ; mais pour se mettre à couvert du ressentiment de Sylla, il s'éloigna, alla voyager en Grece, & fit courir le bruit que c'étoit pour rétablir sa santé qui étoit fort infirme. En effet il étoit maigre & décharné, la débilité de son estomac l'obligeant à manger peu & à ne manger que fort tard. Il avoit pourtant la voix bonne & forte, mais dure & peu formée encore ; & comme il parloit avec beaucoup de véhémence & de passion, s'élevant toujours jusqu'aux tons les plus hauts, cela faisoit craindre que son corps n'en souffrit quelque incommodité considérable.

Dès qu'il fut arrivé à Athenes, il entendit Antiochus d'Ascalon, & fut enchanté de sa maniere de parler, qui étoit douce, coulante & pleine de

de grace ; mais il n'approuvoit pas les nouvelles opinions qu'il avoit introduites dans la philosophie ; [p] car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade, [q] soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens, soit, comme quelques-uns le prétendent, que la jalousie & l'envie contre les disciples de Clitomachus & de Philon l'eussent porté à quitter les sentimens de la nouvelle académie [r] pour embrasser la plûpart de ceux du portique. Or Ciceron aimoit cette nouvelle académie, & s'attachoit de plus en plus à ses sentimens, faisant déja son plan que, si jamais

[p] *Car Antiochus avoit déja abandonné la nouvelle académie & la secte de Carnéade.*) Antiochus s'étoit rejetté dans les sentimens de la vieille académie, & avoit abandonné Carnéade qui étoit attaché à la nouvelle, & grand ennemi des Stoïciens, qu'il combattoit en toute rencontre. Ce passage de Plutarque est éclairci par un endroit de Ciceron, dans le premier livre des questions académiques. Brutus lui dit, *Mais qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Sur quoi, dis-je ? Que vous avez déja quitté la vieille académie, & que vous suivez la nouvelle. Comment donc ! repliquai-je ; Pourquoi aura-t-il été plûtôt permis à Antiochus notre ami de quitter son nouveau domicile pour retourner à son ancien gîte, qu'à moi de quitter la vieille secte pour me jetter dans la nouvelle ?*

[q] *Soit qu'il eût été desabusé par l'évidence des choses & par le rapport des sens.*) Car cette nouvelle académie dont Arcésilas étoit le premier auteur, rejettoit tout rapport des sens, & soutenoit qu'il n'y avoit rien de certain, *nihil esse certi quod aut sensibus aut animo percipi possit.* Ciceron dans le troisieme livre de l'Orateur. Or il ajoute de lui, *aspernatumque omne animi sensusque judicium.*

[r] *Pour embrasser la plûpart de ceux du portique.*) Car les sentimens des Stoïciens étoient pour la plûpart conformes à ceux de la vieille académie. Voilà pourquoi quelques-uns prétendoient qu'Antiochus les avoit embrassé par envie & par jalousie contre Clitomachus & Philon qui les combattoient.

s Il

mais il quittoit entierement les affaires, il abandonneroit le barreau & les assemblées du peuple, & viendroit s'établir à Athenes pour y passer sa vie tranquillement dans le sein de la philosophie.

Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de Sylla, & voyant que son corps fortifié par les exercices étoit devenu d'une complexion assez vigoureuse, que sa voix entierement formée avoit joint à la force l'agrément & la douceur, & répondoit suffisamment à la complexion de son corps, & d'ailleurs ses amis de Rome lui écrivant & le pressant vivement d'un côté, & Apollonius l'exhortant fortement de l'autre à s'entremettre des affaires publiques, il recommença à travailler sérieusement à former son éloquence comme un instrument dont il avoit besoin, & réveilla toutes les grandes qualités qu'il avoit pour la politique. Il s'exerça tous les jours à composer & à haranguer, & hanta les orateurs les plus célebres.

Ce fut cela même qui l'obligea de passer en Asie & à Rhodes. En Asie il conversa avec les rhéteurs Xénoclès d'Adramyte, Dionysius de Magnésie & Ménippe le Carien; & à Rhodes il étudia sous le rhéteur Apollonius, fils de Molon [1], & sous le philosophe Posidonius. On dit qu'Apollonius, n'entendant pas la langue Latine, pria Ciceron de composer & de haranguer en Grec, ce que Ciceron fit très-volontiers, persuadé que par ce moyen ses fautes seroient mieux corrigées. Un jour, après qu'il eut harangué, tous ses auditeurs furent ravis en admiration & se mirent à l'envi à le combler de louanges, mais

[1] Il devoit dire Apollonius Molon.

[2] Que

mais Apollonius ne donna aucune marque de satisfaction & de joie pendant qu'il parla ; & quand il eut fini il demeura long tems tout pensif sans dire une seule parole ; & comme Ciceron témoignoit la peine & le dépit que cela lui faisoit, Apollonius lui dit tout haut : *Ciceron, je vous loue & je vous admire ; mais je déplore le malheur de la Grece, voyant que les seuls avantages qui nous restoient, l'érudition & l'éloquence, vont par votre moyen être transportées aux Romains.*

Ciceron étoit donc rempli d'espérances, & alloit sur les ailes de l'ambition se jetter tête baissée dans les affaires du gouvernement ; mais il fut un peu refroidi par un oracle qu'il reçut à Delphes ; car ayant demandé au dieu par quelle voie il pourroit se rendre très-glorieux, la Pythie lui répondit, [t] *que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.* C'est pourquoi, quand il fut arrivé à Rome, [u] il se conduisit d'abord avec beaucoup de réserve, ne faisoit que rarement sa cour aux magistrats ; & lorsqu'il alloit les voir il n'en étoit pas fort considéré, & [x] il avoit le déplaisir de s'entendre appeller *Grec* & *écolier*, [y] qui sont des

[t] *Que ce seroit en prenant pour guide de sa vie son propre naturel, & non pas l'opinion du peuple.*) Cet avis de la Pythie étoit fort sage. L'opinion du peuple ne peut qu'égarer. On va voir plus bas l'explication de cet oracle.

[u] Il y arriva l'an de Rome 675. dans sa trentieme année.

[x] *Il avoit le déplaisir de s'entendre appeller* Grec & écolier.) Le peuple disoit cela sur ce qu'il haranguoit en grec, & qu'il étudioit encore sous les philosophes Grecs à l'âge de trente ans. Le peuple croit qu'il n'y a que les enfans qui doivent étudier. J'ai cru que ce σχολαστικὸς étoit mieux rendu par écolier que par *fainéant*, quoique Cicéron même ait mis *otiosus* pour *scholasticus.*

[y] *Qui sont des termes injurieux.*)

des termes injurieux que la populace de Rome & les plus vils artisans ont ordinairement dans la bouche. Mais, comme il étoit ambitieux, & d'ailleurs aiguillonné par son pere & par ses amis, il s'adonna entierement à plaider pour les uns & pour les autres, & il ne s'éleva pas insensiblement & par degrés au premier rang; mais il parvint tout d'un-coup à une réputation très-briliante, & se distingua par-dessus tous les autres orateurs. On dit pourtant qu'il avoit naturellement les mêmes défauts que Démosthene pour la prononciation & pour l'action; mais il les corrigea [x] en prenant avec grand soin des leçons de Roscius, excellent acteur pour le comique, & d'Esopus, acteur aussi merveilleux pour le tragique.

A propos d'Esopus, on raconte de lui que, jouant un jour le rôle d'Atrée, lorsqu'il fut à la scene où ce prince délibere quelle vengeance il prendra de son frere Thyeste, un de ses domestiques étant venu à passer inconsidérément devant

jurieux.) Et c'est par-là qu'il faut expliquer le prétendu oracle qu'il avoit reçu de la Pythie, qui lui ordonnoit de suivre son propre naturel, & nullement l'opinion du peuple. Car s'il avoit suivi l'opinion du peuple, qui lui marquoit son mépris par ces injures, il se seroit rebuté & n'auroit rien fait. Cela méritoit d'être expliqué.

x *En prenant avec grand soin des leçons de Roscius, excellent acteur pour le comique, & d'Esopus, acteur aussi merveilleux pour le tragique.*) C'est cette différence de caractere qu'Horace a marquée par deux épithetes différentes,

Quæ gravis Æsopus, quæ doctus Roscius egit.

Jamais comédien n'a eu tant de réputation que Roscius. Ciceron lui donne les plus grands éloges; il parle aussi honorablement d'Esopus.

a L'an

vant lui dans le moment que la violence de sa passion l'avoit mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds. Il est certain que la grace de la prononciation & du geste de Ciceron ne contribuoit pas peu à donner à ses paroles la force de persuader. Aussi pour se mocquer de ces orateurs qui n'ont d'autre secret pour toucher que de crier beaucoup, il disoit, *que la foiblesse les obligeoit à crier, parce qu'ils ne pouvoient parler, comme les boiteux vont à cheval, parce qu'ils ne sauroient aller à pied*. Quant à ces brocards & à ces plaisanteries qui consistent en des rencontres fines & agréables, ils paroissent convenir parfaitement à la plaidoirie, & y jetter de la vivacité & de la gaieté; mais l'usage trop fréquent que Ciceron en faisoit lassoit & attristoit ses auditeurs, & il en acquit la réputation d'homme médisant & malin.

Il fut élu questeur [a] pendant une grande cherté, & la Sicile lui étant échue en partage, dans le commencement il parut fort dur & fort incommode aux Siciliens, parce qu'il étoit forcé d'envoyer des bleds à Rome; mais dans la suite, après qu'ils eurent connu par expérience ses soins, son application, sa douceur & sa justice, [b] ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun préteur

[a] L'an de Rome 678. Il avoit 32. ans.

[b] *Ils l'honorerent & l'aimerent plus qu'aucun préteur qu'ils eussent jamais eu.*) C'est le témoignage qu'il se rend à lui-même dans son oraison pour Plancius, où il dit qu'il ne craint point que personne ose avancer qu'en Sicile la questure d'aucun autre préteur ait été ni plus agréable, ni plus éclatante que la sienne; que dans une grande cherté il avoit envoyé à Rome une grande quantité de bled; que tout le monde généralement avoit

teur qu'ils eussent jamais eu. Dans ce tems-là il y eut plusieurs jeunes Romains des plus nobles maisons, & des mieux faits, qui, ayant été accusés de ne s'être pas acquittés de leur devoir à la guerre, & d'avoir violé la discipline, furent envoyés en Sicile au préteur. Ciceron les reçut avec bonté, entreprit hautement leur défense, & parla si bien pour eux, qu'il les justifia & les sauva. Enflé de tous ses succès, il s'en retourna à Rome; & ce fut à ce retour qu'il lui arriva une aventure assez plaisante, qu'il nous apprend lui-même. [e] Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin un des plus considérables citoyens

voit été si charmé de sa douceur, de sa justice, de sa libéralité & de son desintéressement, & l'avoit toujours trouvé si disposé à faire plaisir en toute occasion, que les Siciliens avoient inventé en sa faveur des honneurs inouis, si bien qu'il étoit persuadé qu'on ne s'entretenoit à Rome que de sa questure. Il en parle encore dans sa seconde & dans sa troisieme Verrine.

[e] *Il dit qu'en traversant la Campanie, il trouva sur son chemin.*) C'est dans l'oraison pour Plancius que Cicéron fait ce conte immédiatement après le passage dont je viens de parler. Mais il est un peu différent, & il paroît plus plaisant encore. *Etant parti dans ce tems-là de Sicile, après ma questure*, dit-il, *& continuant ma route, j'arrivai à Putéoli, où quantité de nos meilleurs citoyens & des plus magnifiques ont accoutumé de passer quelque tems. Je vous avoue, messieurs, que je fus très-mortifié & découragé quand un de ces hommes importans me demanda*, quel jour j'étois sorti de Rome, & s'il n'y avoit rien de nouveau? *Je lui répondis*, que je revenois de ma province. Ah, oui, *répartit-il*, & je pense que c'est d'Afrique. Eh non, c'est de Sicile, *lui repliquai-je brusquement avec un ton de colere mêlé de dédain. Alors un autre, comme sachant tout ce qui se passoit*, Quoi, *lui dit-il*, est-ce que vous ne savez pas qu'il étoit questeur à Syracuse? *A ces mots je cessai de me mettre en colere, & fis comme si j'étois du nombre de ceux qui étoient venus pour les eaux.*

citoyens de Rome, & qu'il croyoit de ses amis; il lui demanda *ce que l'on disoit à Rome de tout ce qu'il avoit fait, & ce qu'on y pensoit de lui*, comme ne doutant point que la ville ne fût pleine du bruit de son nom & de sa réputation. L'autre lui répondit : *Eh! où avez-vous donc été, Ciceron, pendant tout ce tems-ci?*

Ce mot lui abattit extrêmement le courage, en lui faisant voir que le bruit de son nom étoit tombé dans sa ville comme dans une mer immense où il s'étoit perdu sans avoir rien produit de solide & de réel pour sa gloire. Mais depuis, s'étant fait sur cela une sorte de raison, il retrancha beaucoup de cette avidité de gloire, car il vit qu'il travailloit pour une réputation qui est une chose infinie, sans bornes, & dont on ne peut atteindre le bout. Cependant il ne put jamais se guérir si bien, que toute sa vie il ne fût sensible au plaisir de s'entendre louer, & très-passionné pour la réputation & pour la gloire. Et ce fut même cette passion qui dérangea & troubla souvent en lui beaucoup de bons & sages raisonnemens.

Comme il se jetta dans les affaires publiques avec beaucoup d'ardeur & d'envie de se pousser, il trouva d'abord qu'il étoit honteux que les plus vils artisans qui ne se servent pour leur métier que d'instrumens & d'outils inanimés, sachent pourtant le nom de chacun, ses propriétés, ses usages & les lieux où on les fait, & qu'un homme d'état dont les fonctions publiques ne peuvent se faire que par le moyen des hommes, ses seuls instrumens, soit négligent & paresseux à connoître ses citoyens. C'est pourquoi il s'accoutuma non-seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure,

re, les terres qu'ils possédoient, les amis & les voisins qu'ils avoient. De sorte qu'en quelque endroit de l'Italie que Ciceron passât, il pouvoit sans hésiter nommer & montrer les terres & les maisons de ses amis.

Il avoit un petit bien, mais un bien honnête, & qui suffisoit à sa dépense; & c'est ce qui le faisoit encore plus admirer, de ce que n'étant pas riche, il ne prenoit pourtant aucun salaire de ses plaidoiries, & ne recevoit pas le moindre présent. Ce desintéressement parut sur-tout avec éclat quand il se chargea de l'accusation de Verrès. Ce Verrès avoit été préteur en Sicile où il avoit commis des crimes & des exactions horribles. Les Siciliens étant venus à Rome pour le poursuivre, Ciceron le fit condamner non en plaidant contre lui, mais, pour ainsi dire, en ne plaidant point; car la plûpart des préteurs favorisant ce scélérat, [d] & par des délais infinis ayant fait remetttre la cause au dernier jour des audiences, Ciceron, qui vit que ce jour-là ne suffiroit pas pour la plaidoirie, & que par ce moyen la cause ne seroit jamais jugée, se leva & dit qu'il n'étoit pas besoin de plader; & produisant en même tems les témoins sur chaque article, il

[d] *Et par des délais infinis ayant fait remettre la cause au dernier jour des audiences.*) Ceci se passa l'an de Rome 683. Cicéron étant entré dans sa trente-huitieme année. Ceux qui favorisoient Verrès vouloient gagner du tems par tous ces délais, afin que la cause ne fût plaidée que sous les consuls de l'année suivante. G. Hortensius & G. Cæcilius Métellus Créticus. Cicéron éluda tout cela, & fit condamner Verrès, non en plaidant contre lui, mais en ne plaidant point, car c'est le sens de ces paroles, εἷλεν οὐκ εἰπών, ἀλλ' ἐξ αὐτοῦ τρόπον τινὰ τοῦ μὴ εἰπεῖν, que de savans hommes ont voulu corriger sans nécessité.

il conclut, & obligea les juges à donner leurs suffrages. Cependant on rapporte plusieurs bons mots qu'il dit dans cette cause. Les Romains appellent *verrès* un pourceau qui n'est point châtré; [e] comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la religion des Juifs, se présenta pour faire ôter aux Siciliens la commission d'accuser Verrès, & pour se la faire donner, comme une commission qui lui appartenoit de droit par les raisons qu'il expliquoit, Ciceron lui dit, *que peut avoir à démêler un Juif* [f] *avec un verrat?* Verrès avoit un fils qui étoit entré dans l'âge de puberté, & qui avoit la réputation de ne pas user fort sagement de la fleur de sa beauté & de sa jeunesse. Un jour donc que Verrès voulut railler Ciceron, & lui reprocher qu'il étoit mou & efféminé: *Ce sont*, lui répondit Ciceron, *des reproches qu'il faut faire à ses enfans, les portes bien fermées.*

L'orateur Hortensius n'osa pas prendre ouvertement la défense de Verrès; mais il se laissa persuader de se trouver au jugement quand il s'agiroit de l'amende à laquelle il devoit être condamné; & pour prix de cette démarche il eut un petit sphinx d'ivoire qui étoit une figure d'une grande réputation. Ciceron lui en jetta en passant quelque mot à double entente. Sur quoi Hortensius lui ayant dit, *qu'il n'entendoit pas les énigmes;* [g] *Tu as pourtant chez toi le sphinx*, lui repartit vivement Ciceron. [h] Verrès

[e] *Comme donc un affranchi, nommé Cæcilius, qui étoit accusé d'être de la religion des Juifs.*) Quintus Cæcilius Niger, Sicilien, qui avoit été questeur de Verrès en Sicile. Il prétendoit que c'étoit lui qui devoit accuser Verrès. Mais Cicéron le réfuta très-fortement.

[f] On sait que les Juifs ont en abomination le pourceau.

[g] *Tu as pourtant chez toi le sphinx.*) On pourroit dire que

[a] Verrès ayant été condamné, & Ciceron lui-même ayant conclu à une amende de sept cent cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent pour ne conclure qu'à une somme si modique. Cependant les Siciliens, pour lui

que ce mot n'est pas entiérement juste, sur ce que le sphinx proposoit des énigmes, & ne les expliquoit point. Mais ce seroit une chicane. Le sphinx qui proposoit des énigmes, devoit être fort habile à les expliquer.

[a] *Verrès ayant été condamné, & Cicéron lui-même ayant conclu à une amende de sept cent cinquante mille drachmes, il fut accusé d'avoir pris de l'argent.*) L'accusation auroit été très-bien fondée, car Verrès en auroit été quitte à bon marché, s'il n'avoit été condamné qu'à cette amende, qui n'est que de trois cent soixante-quinze mille livres. Il auroit donné plus de deux cent mille écus à Cicéron, pour l'obliger à donner des conclusions si douces & si modérées. Verrès étoit accusé d'avoir emporté de Sicile plus de cinq millions de livres, comme Cicéron le dit dans la seconde Verr. *tum prætereà quadragenties HS. ex Sicilia abstulisse.* Or ceux qui étoient condamnés pour ces sortes de concussions, devoient payer le double & souvent le double & demi. Et c'est pourquoi Cicéron, dans la premiere oraison contre Verrès, qui est appellée *la Divination*, lui demande, non le double, qui feroit *octingenties HS.* dix millions, mais le double & demi, c'est-à-dire *millies HS.* qui font douze millions cinq cent mille livres. *Sicilia tota, dit-il, si una voce loqueretur, hoc diceret, quod argenti, quod auri, quod ornamentorum in meis urbibus, sedibus, delubris fuit, quod in unaquaque re beneficio senatus populique Romani juris habui, id mihi tu, C. Verres, eripuisti atque abstulisti; quo nomine abs te HS. millies ex lege repeto.* Quelle apparence donc qu'après avoir si publiquement déclaré que la Sicile redemandoit à Verrès douze millions cinq cent mille livres, il eût conclu ensuite à cette amende si modique de cent vingt mille écus? Mais ce n'est pas une raison de corriger le texte de Plutarque; car en le corrigeant il faudroit retrancher ce qu'il ajoute du reproche qu'on fit à Cicéron. Il vaut mieux dire que cet historien a suivi de faux mémoires, qui l'ont trompé. On peut voir Ruauld, animad. xxx.

lui marquer leur reconnoiſſance quand il fut fait édile, lui amenerent de leur iſle pluſieurs choſes pour ſes jeux, & lui apporterent quantité de magnifiques préſens dont il ne voulut nullement profiter; & il ne ſe ſervit de la générosité de ce peuple que pour faire diminuer à Rome le prix des denrées qui étoit exceſſif.

Il avoit une belle maiſon de campagne dans le territoire d'Arpi; une terre au voiſinage de Naples, & une autre près de la ville de Pompéia, qui n'étoient pas fort conſidérables. Sa femme Térentia lui avoit apporté en dot ſix vingt mille drachmes; & il eut une ſucceſſion dont il en retira environ quatre-vingt-dix mille. Avec ce peu de bien il vécut fort honnêtement & fort ſagement, ayant toujours avec lui un certain nombre de Grecs & de Romains ſavans dans les lettres. Il ſe mettoit rarement à table avant le coucher du ſoleil, moins à cauſe de ſes occupations, qu'à cauſe de la foibleſſe de ſon eſtomac qui ne lui permettoit pas de manger de meilleure heure. Il étoit auſſi très-exact & très-régulier dans tout ce qui regardoit le ſoin de ſon corps, juſques là qu'il avoit ſes frictions & ſes promenades réglées; & en formant ainſi ſon tempérament, il le rendit aſſez ſain & aſſez fort pour fournir & pour réſiſter à tous les grands travaux & à toutes les grandes actions qu'il eut à ſoutenir dans la ſuite.

Il céda à ſon frere Quintus la maiſon paternelle, & alla demeurer près du mont Palatin, afin que ceux qui venoient le voir & lui faire la cour ne fuſſent pas fatigués en venant le chercher ſi loin. Car tous les matins il n'y avoit pas moins de monde à ſa porte qu'à celle de Craſſus, qu'on recherchoit à cauſe de ſes richeſſes, & qu'à celle

de Pompée dont on briguoit la faveur à cause de l'autorité qu'il avoit dans les armées, & qui tous deux étoient les plus grands des Romains, & ceux qu'on honoroit & qu'on admiroit davantage. Pompée lui-même faisoit la cour à Ciceron dont le secours & l'entremise lui servirent infiniment à augmenter sa gloire & son crédit.

Lorsque Ciceron brigua [i] la préture, il avoit beaucoup de concurrens très considérables, cependant il fut élu & nommé le premier. Et dans tous les jugemens qu'il rendit dans l'exercice de cette charge, il se conduisit avec beaucoup de droiture & d'intégrité. [k] On dit que Licinius Macer qui avoit beaucoup d'autorité par lui-même, & qui étoit encore appuyé de toute celle de Crassus, étant jugé devant lui pour une accusation de vol, eut tant de confiance en son crédit & dans les fortes sollicitations qu'on faisoit en sa faveur, que, lorsque les juges furent sur le point d'aller aux opinions, il courut promptement chez lui, se rasa la tête, prit un habit blanc, comme s'il avoit déja été absous, & reprit

[i] Deux ans après son édilité, l'an de Rome 685. il avoit quarante ans.

[k] *On dit que Licinius Macer.*) C. Licinius Macer, accusé de péculat, fut jugé par Cicéron. Il étoit intime ami & même proche parent de Crassus, qui avoit beaucoup d'autorité. Cependant Cicéron le condamna. Cicéron parle de cette affaire dans la troisieme lettre du premier livre à Atticus : *Nos hic incredibili ac singulari populi voluntate de C. Macro transegimus, cui cum æqui fuissemus, tamen multo majorem fructum ex populi existimatione illo damnato, cepimus, quàm ex ipsius, si absolutus esset, gratia cepissemus.* Où il faut entendre qu'il retira plus de fruit de cette condamnation par la réputation d'équité qu'elle lui donna parmi le peuple, qu'il n'auroit tiré de profit de toute la faveur du coupable s'il l'avoit absous.

prit le chemin de la place. Mais Craſſus, étant allé au-devant de lui, & l'ayant rencontré comme il ſortoit de ſa cour, lui dit qu'il avoit été condamné par toutes les voix, dont il fut ſi frappé qu'il rentra chez lui, ſe coucha & mourut. Cette affaire fit beaucoup d'honneur à Ciceron, comme à celui qui avoit tenu la main à ce que tout ſe paſsât dans les regles.

Il y avoit un autre homme, nommé Vatinius, très-inſolent, qui dans ſes plaidoyers portoit peu de reſpect aux juges, & qui avoit le cou plein d'écrouelles : un jour il aborda Ciceron ſur ſon tribunal, & lui demanda une grace. Comme Ciceron ne la lui accordoit pas ſur le champ, mais conſultoit en lui-même un aſſez long tems, il lui dit, *pour moi je ne balancerois pas tant ſi j'étois préteur.* Alors Ciceron, ſe tournant de ſon côté, lui répondit : *auſſi n'ai-je pas le cou ſi gros que toi.*

Deux ou trois jours avant qu'il ſortît de charge, quelqu'un traîna devant lui Manilius accuſé d'avoir volé les deniers publics. Ce Manilius avoit la faveur & la protection du peuple, parce qu'on croyoit qu'il étoit perſécuté à cauſe de Pompée dont il étoit l'ami particulier. L'accuſé demanda un jour pour répondre aux charges, & Ciceron lui donna le lendemain, de quoi le peuple fut fort irrité, parce que c'étoit la coutume des préteurs de donner dix jours au moins aux accuſés. Le lendemain matin les tribuns citerent Ciceron devant le peuple, l'accuſerent d'avoir prévariqué, & le preſſerent de répondre. Ciceron, les ayant priés de l'entendre, leur dit : *Qu'il avoit toujours uſé envers les accuſés de toute la douceur & de toute l'humanité que les loix pouvoient permettre à un juge, & qu'il croiroit avoir*

commis une chose très-indigne & très-injuste s'il n'avoit pas fait la même faveur à Manilius ; qu'il lui avoit donc donné le seul jour qui lui restoit & dont il étoit encore le maître ; car de renvoyer le jugement de son affaire au préteur qui lui succéderoit le lendemain, cela ne lui paroissoit pas l'action d'un homme qui vouloit lui rendre service.

Ces paroles produisirent dans le peuple un changement merveilleux ; ils le comblerent tous de bénédictions & de louanges, & le prierent de se charger de la défense de Manilius, ce qu'il fit avec grand plaisir, principalement pour l'amour de Pompée qui étoit absent ; & s'étant présenté pour plaider, il reprit toute l'affaire & parla avec beaucoup de véhémence contre les partisans de l'oligarchie & contre les envieux de Pompée. Cependant il ne trouva pas moins de faveur & de protection auprès des nobles qu'auprès du peuple, pour s'élever au consulat. Les uns & les autres s'unirent & travaillerent de concert pour lui faire obtenir cette dignité par rapport au bien public ; & voici quelle en fut l'occasion.

Le changement que Sylla avoit introduit dans la république avoit paru d'abord fort dur & fort étrange ; mais alors adouci par le laps du tems & par l'habitude, il paroissoit prendre un certain état de consistance dont on n'étoit point mécontent. Il y avoit pourtant encore des particuliers qui cherchoient à bouleverser & à changer cet état, non pour le rendre meilleur, mais pour satisfaire leur avarice particuliere. Pompée étoit alors attaché à faire la guerre aux rois dans le Pont & dans l'Arménie ; & il n'y avoit à Rome aucune puissance assez forte pour résister à ces

brouillons qui ſuivoient un chef plein d'audace ; capables des plus grandes entrepriſes, & ſi divers dans ſes mœurs, qu'il pouvoit prendre aiſément toutes ſortes de caracteres ; c'eſt Lucius Catilina. Par-deſſus tous les grands crimes dont il s'étoit noirci, il étoit accuſé d'avoir eu un commerce criminel avec ſa propre fille, & d'avoir tué ſon frere ; & dans la crainte d'être appellé en juſtice pour ce fratricide, il avoit prié Sylla de comprendre dans le nombre des proſcrits ce frere mort, comme s'il eût été en vie. Ces ſcélérats, ayant donc à leur tête un tel capitaine, s'engagerent leur foi par tous les moyens les plus capables de lier les hommes ; & pour mieux cimenter cette union, ils ſacrifierent un homme & goûterent tous de ſa chair.

Catilina avoit déja corrompu la plus grande partie de la jeuneſſe de Rome, en lui procurant tous les jours des plaiſirs & des feſtins, en lui produiſant des femmes, & en lui fourniſſant ſans aucune épargne tout l'argent néceſſaire pour ces débauches continuelles. Déja la Toſcane branloit, prête à ſe révolter ; la plus grande partie des Gaules en-deçà des Alpes alloit ſuivre ſon exemple, & Rome étoit en danger d'éprouver un grand changement à cauſe de l'inégalité qui étoit dans les biens, tous ceux des plus nobles maiſons, & les plus diſtingués par leur dignité & par l'élévation de leur courage, étant ruinés en ſpectacles, en feſtins, en brigues pour les charges, en bâtimens, & toutes les richeſſes ayant paſſé entre les mains des hommes les plus abjects & des derniers du peuple. De ſorte que les affaires étoient en un état qu'il ne falloit plus que très-peu de choſe pour bouleverſer ſens-

deſſus-

dessus-dessous le gouvernement, si malade déja par lui-même, & que c'étoit l'ouvrage de quiconque auroit osé le tenter.

Cependant Catilina, peu content encore de cette disposition si favorable à ses desseins, voulut se faire de plus comme une place forte, & demanda le consulat. Toutes ses manieres étoient d'un homme qui avoit de grandes & belles espérances qu'il seroit consul avec Caïus Antonius, homme qui par lui-même n'étoit capable de se mettre à la tête d'aucun parti, ni pour le bien ni pour le mal, mais qui pouvoit augmenter considérablement la puissance de celui qui auroit voulu le conduire. La plûpart des gens de bien, prévoyant ce grand danger, pousserent Ciceron à demander le consulat; le peuple reçut avec grand plaisir sa demande, [l] de sorte que Catilina fut refusé, & Ciceron élu avec Caïus Antonius, quoique de tous ces concurrens il fût le seul né d'un pere qui n'étoit que chevalier & qui n'étoit pas sénateur.

Toutes les menées de Catilina n'avoient pas encore éclaté & étoient inconnues au peuple. Et Ciceron, dès l'entrée de son consulat, se trouva sur les bras de grandes affaires qui furent comme les préludes de ce qui arriva depuis. D'un côté, ceux à qui les loix de Sylla avoient défendu d'avoir aucune magistrature, & qui n'étoient ni peu puissans ni en petit nombre, se mirent

[l] *De sorte que Catilina fut refusé, & Cicéron élu avec C. Antonius.*) Ceci se passa l'an de Rome 689. sous le consulat de L. Julius César & de Figulus, Cicéron étant dans sa quarante-troisieme année, qui étoit l'âge légitime pour le consulat. Il fut nommé consul le premier pour l'année suivante, avec Caïus Antonius qui ne l'emporta que de peu de voix sur Catilina.

 m *Car*

rent à briguer les charges & à faire la cour au peuple ; & il faut avouer qu'ils alléguoient contre la violente tyrannie de Sylla beaucoup de choſes très-véritables & très-juſtes ; mais ils ne prenoient pas bien leur tems ni la conjoncture pour remuer & pour changer le gouvernement. D'un autre côté, les tribuns propoſoient des édits tendans au même but ; [m] car ils vouloient établir des commiſſaires appellés *decemvirs*, qui auroient tous une autorité ſouveraine ; qui, maîtres de toute l'Italie, de toute la Syrie & de tous les pays que les victoires de Pompée avoient ajoutés à l'empire, auroient le pouvoir de vendre & d'aliéner les terres publiques, de faire le procès à qui ils voudroient, de bannir qui il leur plairoit, de rebâtir & repeupler des villes, de prendre dans le tréſor autant d'argent que bon leur ſembleroit, de lever des troupes dont il ne limiteroit point le nombre, & de les entretenir & ſoudoyer tout le tems qu'ils jugeroient à-propos. Cette puiſſance exceſſive fit que les plus conſidérables de Rome appuyerent cette loi, & que le conſul Antonius lui-même la favoriſa dans l'eſpérance qu'il ſeroit un de ces décemvirs. On croit auſſi qu'il étoit informé des deſſeins de Catilina, & qu'il n'en étoit pas fâché, parce qu'il ſe trouvoit accablé de dettes, & qu'il ne voyoit que cette reſſource pour lui ; & c'eſt ce qui augmentoit la frayeur des gens de bien.

D'abord Ciceron, pour prévenir ce malheur, fit décerner à Antonius le gouvernement de la Macé-

m *Car ils vouloient établir dix commiſſaires appellés* décemvirs.) C'étoit la loi Agraria que propoſa P. Servilius Rullus, tribun du peuple, à la fin de l'année qui précéda le conſulat de Cicéron.

E 3

Macédoine, & refusa celui des Gaules qu'on vouloit lui donner. Et par ce grand service il gagna tellement Antonius, qu'il fut assûré de l'avoir pour lui comme un second acteur qui le seconderoit toujours pour le bien de la patrie. Antonius étant donc gagné & adouci par ce moyen, Ciceron s'opposa avec plus d'audace & de confiance à toutes les menées secrettes des séditieux. [a] Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein sénat la nouvelle loi des tribuns, il en étonna tellement les auteurs par son éloquence, qu'ils n'oserent lui répondre ni lui rien opposer.

Les tribuns ne se rebuterent pourtant point & firent une nouvelle tentative pour la faire passer. Pour cet effet ils appellerent les consuls devant le peuple, mais Ciceron ne s'en allarma point, au contraire il ordonna au sénat de le suivre; & se présentant à la tête de son corps devant le peuple, non-seulement il fit rejetter cette loi de la création des décemvirs, mais encore il réduisit les tribuns à desespérer du succès des autres choses qu'ils avoient entreprises, tant il les abattit & subjugua par la force de son éloquence. Car de tous les orateurs, c'est celui qui a le mieux montré aux Romains quel charme & quel puissant attrait l'éloquence ajoute à ce qui est beau & honnête, & combien ce qui est juste est invincible quand il est bien dit. Et il leur montra qu'il faut qu'un homme d'état qui veut bien faire

[a] *Et ayant entrepris de blâmer & de combattre en plein sénat la nouvelle loi des tribuns.*) Par la premiere oraison *de lege Agraria* contre Rullus, & qui fut suivie de deux autres. Nous les avons encore toutes trois, mais la derniere est fort mutilée.

 • Othon,

faire son devoir & tenir bien sa patrie, préfere dans toutes ses actions l'utile & le beau à ce qui flatte & qui chatouille ; & que dans ses discours il tâche de rendre ce beau & cet utile agréables, en retranchant tout ce qui peut chagriner & affliger. Et une grande preuve de la grace & de la force de son éloquence & de la persuasion qui l'accompagnoit, c'est ce qu'il fit pendant son consulat pour les places aux spectacles. Avant lui les chevaliers n'avoient point de places marquées aux théatres, ils étoient confondus avec le peuple, & regardoient les jeux pêle-mêle avec lui comme ils se rencontroient. * Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les sépara du peuple, & leur donna une place distinguée qu'ils conservent encore aujourd'hui. Le peuple prit cette distinction des chevaliers pour une injure ; & un jour Othon étant entré dans le théatre, il lui fit de grandes huées & le siffla ; les chevaliers au contraire le reçurent très-honorablement avec de grands battemens de mains ; le peuple de redoubler ses sifflets & ses huées, & les chevaliers leurs applaudissemens. De-là ils se tournent les uns contre les autres, en viennent aux injures, & tout le théatre est plein de desordre & de confusion. Ciceron, averti de tout ce vacarme, se transporte sur le lieu & appelle le peuple au temple de Bellone. Là il le tance très-sérieusement, & lui fait de si séveres remontrances, que le peuple,

* *Othon, étant préteur, fut le premier qui, pour faire honneur aux chevaliers, les sépara du peuple.)* Othon avoit fait cette loi théatrale quatre ans auparavant, sous le consulat de Pison & de Glabrion ; mais il n'étoit pas préteur, il étoit tribun du peuple.

peuple, s'en retournant sur l'heure au théatre, bat des mains pour Othon, & dispute avec les chevaliers à qui lui fera de plus grands honneurs.

Cependant les complices de Catilina, qui d'abord avoient été allarmés & effrayés reprennent courage ; ils se rassemblent & s'exhortent à mettre la main à l'œuvre plus hardiment avant le retour de Pompée, qu'on disoit déja en chemin pour retourner à Rome avec son armée. Mais ce qui hâtoit & qui excitoit le plus Catilina, c'étoient les vieilles bandes qui avoient fait la guerre sous Sylla, qui étoient dispersées dans toute l'Italie, & dont le plus grand nombre & les plus aguerris étoient répandus dans les villes de la Toscane. Tous ces vieux soldats se réjouirent jusques dans leurs songes de l'espérance qu'ils auroient encore toutes les richesses de l'Italie à saccager & à piller ; & ayant à leur tête un officier, nommé Mallius, qui avoit servi avec beaucoup de distinction dans l'armée de Sylla, entrerent dans la conjuration & se rendirent à Rome pour aider Catilina de leurs brigues ; car il demandoit encore le consulat, après avoir comploté de tuer Ciceron dans le comique parmi le trouble & le desordre de l'élection.

Il sembloit que quelque dieu, par des tremblemens de terre, par des tonnerres & par des apparitions & des fantômes, avertissoit de ce qui se tramoit. Les indices qui pouvoient venir de la part des hommes étoient en grand nombre, & tous très-sûrs & très-véritables, mais ils n'étoient pas encore suffisans pour convaincre un homme noble & puissant comme Catilina. Voilà pourquoi Ciceron remit le jour de l'élection des consuls ; & ayant cité Catilina devant le sénat,

il l'interrogea fur les dépositions que l'on avoit faites contre lui.

Catilina, perfuadé qu'il y avoit dans le fénat bon nombre de ceux qui fouhaitoient le changement, & en même tems voulant rafsûrer les conjurés par fa fermeté, en leur faifant voir que, bien loin de nier le fait, il s'en vantoit, il fit à Ciceron cette réponfe : *Quel fi grand mal fais-je,* lui dit-il, *fi de deux corps dont l'un eft maigre & languiffant, mais avec une tête, & l'autre eft fans tête, mais grand & fort, je prends le dernier pour lui donner la tête qui lui manque?* Ciceron, comprenant bien que par cette énigme il défignoit le fénat & le peuple, fentit augmenter fes frayeurs. C'eft pourquoi le jour de l'élection, il fe munit d'une cuiraffe; & tous les principaux de Rome & la plûpart des jeunes gens le conduifirent de fa maifon dans le champ de Mars. Là il laiffa entrevoir exprès une petite partie de fa cuiraffe, entr'ouvrant fa robe de-deffus fes épaules, pour faire voir le danger auquel il s'expofoit. A cette vue le peuple s'irrite, murmure & fe ferre autour de lui. Enfin, quand on vint à donner les fuffrages, Catilina effuya un fecond refus, & on nomma confuls Silanus & Muréna.

Peu de tems après, les vieux foldats de la Tofcane s'étant affemblés pour fe rendre à point nommé auprès de Catilina, & le jour qu'ils avoient pris pour exécuter leur complot, étant déja bien près, les trois premiers perfonnages de Rome, & les plus puiffans, Marcus Craffus, Marcus Marcellus & Scipion Métellus, allerent fur le minuit à la maifon de Ciceron; & ayant heurté à la porte, ils appellerent le portier & lui dirent qu'il allât promptement éveiller fon maître & lui annoncer leur venue, dont voici le

le ſujet. Après le ſouper le portier de Craſſus lui avoit rendu des lettres qui lui avoient été apportées par un inconnu; ces lettres étoient adreſſées à diverſes perſonnes, & il y en avoit une pour Craſſus, mais elle étoit ſans nom. Craſſus ne lut que celle qui s'adreſſoit à lui; & voyant qu'elle l'avertiſſoit que bientôt Catilina devoit faire un grand meurtre dans Rome, & qu'elle le preſſoit de ſortir promptement de la ville, il n'ouvrit pas les autres; mais il alla incontinent trouver Ciceron, en partie pour la crainte du danger qui les menaçoit, & en partie auſſi pour ſe laver du ſoupçon qu'on pouvoit avoir contre lui, à cauſe de l'amitié dont il étoit lié avec Catilina. Ciceron, après avoir paſſé la nuit avec eux à délibérer, aſſembla le ſénat dès le matin; là il rendit les lettres à ceux à qui elles étoient adreſſées, & leur ordonna de les lire tout haut. Elles étoient toutes ſemblables, & donnoient avis de la conſpiration. Après que Quintus Arrius, qui avoit été préteur, eut averti des attroupemens qui ſe faiſoient dans la Toſcane, & qu'on eut appris que Mallius, avec une bonne armée, rodoit autour de ſes villes, attendant la nouvelle de quelque remuement à Rome, le ſénat fit un decret par lequel il remit toutes les affaires entre les mains des conſuls, & leur donna l'autorité de prendre, comme ils l'entendroient, toutes les meſures néceſſaires pour ſauver la république & pour empêcher qu'il ne lui arrivât aucun échec. Le ſénat ne donne pas ſouvent de ces decrets, mais dans les occaſions preſſantes, lorſque Rome eſt menacée de quelque danger éminent. Ciceron, ſe voyant donc revêtu de cette ſouveraine puiſſance, chargea Quintus Métellus des affaires du dehors, & retint pour lui le ſoin

de

de la ville ; & tous les jours il alloit dans les rues accompagné & gardé par un si grand nombre de citoyens, que, quand il entroit dans la place, elle pouvoit à peine contenir la foule qui le suivoit.

Catilina, voyant qu'il ne lui étoit plus possible de différer sans se perdre, résolut de se rendre promptement à l'armée de Mallius ; & pendant qu'il se disposoit à partir, il aposta un Marcius & un Céthégus [p], & leur ordonna d'aller le matin à la porte de Ciceron, comme pour le saluer, & là de se jetter sur lui & de le tuer. Une dame des plus considérables de Rome, nommée Fulvie, avertit Ciceron de ce complot, l'étant allé trouver la nuit, & l'exhorta sur-tout à se donner de garde de Céthégus & de son complice. Ces deux scélérats ne manquerent pas de se trouver le lendemain au point du jour à la porte de Ciceron. Comme on leur en refusa l'entrée, ils se fâcherent & commencerent à crier & à faire beaucoup de bruit à la porte, ce qui les rendit encore plus suspects.

Ciceron étant sorti, accompagné à son ordinaire, appella le sénat au temple de Jupiter, que les Romains appellent *Stator*, qui est à l'entrée de la rue sacrée, comme on monte au mont Palatin. Catilina s'y rendit avec les autres comme pour se justifier, mais aucun des sénateurs ne voulut s'asseoir avec lui, ils se leverent tous du banc où ils étoient assis. Catilina, ayant commencé à parler, fut tellement interrompu, qu'il ne put jamais avoir audience ; & Ciceron, s'étant

[p] Salluste & Cicéron nomment le premier *C. Cornélius*, & le second est nommé par Salluste *Verguntéius*, c'étoient deux chevaliers Romains.

tant levé, lui ordonna de vuider la ville : *Car*, lui dit-il, *il faut qu'entre toi & moi il y ait des murailles qui nous séparent, attendu que je ne me sers que de la parole pour mon ministere, & que tu emploies de véritables armes pour le tien.*

Catilina sortit donc de Rome sur l'heure même avec trois cent hommes armés, & faisant d'abord marcher devant lui les faisceaux de verges & de haches, & précédé des enseignes Romaines, comme s'il eût été consul ou préteur. En cet équipage il alla trouver Manlius; & après avoir assemblé une armée de vingt mille hommes, il parcouroit toutes les villes, les faisoit révolter & les attiroit dans son parti; de sorte que la guerre étant par-là ouvertement déclarée, Antonius, collegue de Ciceron, fut envoyé pour le combattre.

Tous ceux que Catilina avoit corrompus, & qui étoient restés dans la ville, furent assemblés encouragés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, homme d'une naissance illustre, mais que sa mauvaise vie & ses débauches avoient fait auparavant chasser du sénat, [q] & qui alors étoit préteur

[q] *Et qui alors étoit préteur pour la seconde fois, comme cela se pratique par ceux.*) Ce passage avoit été fort mal traduit par les interpretes; il est pourtant fort considérable, car il nous confirme bien formellement un usage remarquable des Romains, & qu'il ne sera pas inutile d'expliquer ici, en faisant voir par quelles voies un sénateur, qui avoit été chassé du sénat, pouvoit recouvrer la place qu'il avoit perdue. Il ne pouvoit être rétabli que par une de ces cinq voies : ou retenu par un des collegues du censeur qui l'avoit chassé; ou rappellé par les censeurs suivans; ou qu'après que par le jugement des commissaires qu'on lui donnoit, il s'étoit lavé des accusations intentées contre lui; ou qu'après s'être fait absoudre par les suffrages du peuple; ou enfin qu'après avoir

préteur pour la seconde fois, comme cela se pratique par ceux qui se mettent en état de recouvrer la dignité de sénateur qu'ils ont perdue. Quant au surnom de Sura, il lui fut donné pour une telle occasion : pendant qu'il étoit questeur sous Sylla, il avoit consumé & dissipé en folles dépenses la plus grande partie des deniers publics. Sylla, irrité de cette malversation, lui demanda compte en plein sénat des finances qui lui avoient été remises. Lentulus se présenta avec une nonchalance & avec un dédain qui marquoient qu'il se mettoit peu en peine de cette demande,

avoir repassé par les petites charges qu'il avoit déja exercées, & s'être élevé à une des charges curules, qui seule le rétablissoit de droit. Mais sur cette derniere voie, voici la différence qui s'observoit : si le sénateur avant que d'être chassé avoit eu quelque charge curule, il n'étoit pas obligé de repasser par les petites charges, il suffisoit qu'il revînt à la charge curule qu'il avoit exercée, & il falloit qu'il la briguât & qu'il l'obtînt. Cela est confirmé par deux exemples célebres, par celui de Salluste, & par celui de Lentulus dont Plutarque parle ici. Salluste, après n'avoir été que questeur, fut chassé du sénat par les censeurs Appius Claudius & Pison. Il brigua pour la seconde fois la questure, après quoi il fut rétabli dans le sénat, non pas en vertu de sa questure, car il n'y avoit que les charges curules qui donnassent ce droit, mais il obtint cette grace par la faveur & par le crédit de César : au lieu que Lentulus, ayant été chassé du sénat après avoir été consul, ne fut point réduit à passer par les moindres charges qu'il avoit exercées, comme la questure, mais il suffit qu'il briguât & qu'il obtînt de nouveau la préture, qui de plein droit lui ouvrit l'entrée du sénat. C'est ce que Dion fait fort bien entendre lorsqu'il écrit, liv. xxxvij. que Lentulus, un des adhérans de Catilina, ayant été chassé du sénat après avoir été consul, étoit alors préteur pour recouvrer sa place de sénateur. Καὶ ὁ Λεντοῦλος ὁ Πόπλιος, ὁ μετὰ τὴν ὑπατείαν ἐκ τῆς γερουσίας ἐκπεσών. ἐστρατήγει γὰρ ὅπως τὴν βουλείαν ἀναλάβῃ. Cela explique parfaitement bien ce passage de Plutarque.

r Et

demande, & dit, *qu'il n'avoit nul compte à rendre, mais qu'il présentoit sa jambe;* ce qui est une façon de parler proverbiale empruntée des enfans qui, lorsqu'ils avoient fait une faute en jouant à la paume, présentoient la jambe, pour dire qu'ils avoient failli. De-là il eut le surnom de *Sura*, car c'est ainsi que la jambe est appellée par les Romains. Une autre fois étant appellé en justice, il corrompit la plûpart de ses juges; & ayant été absous par deux voix seulement qu'il eut de plus, il dit, *que ce qu'il avoit donné à l'un de ces deux juges, étoit en pure perte, car il lui suffisoit d'être absous par une seule voix.*

Cet homme, étant donc tel de sa nature, fut d'abord ébranlé par les grandes promesses de Catilina; [r] & les diseurs de bonne aventure, les faux devins & autres imposteurs venant pardessus acheverent de lui gâter l'esprit & de le corrompre par les hautes espérances dont ils le leurroient en lui chantant des prophéties fabriquées exprès, & de prétendus anciens oracles tirés, disoit-on, des livres des Sibylles qui prédisoient, *que les destins avoient marqué trois Corneliens pour monarques de Rome.* Ils ajoutoient: *Que deux avoient déja rempli cette haute destinée, Cinna & Sylla, & qu'il étoit le troisieme de ce nom à qui la Fortune venoit présenter la monarchie; qu'il devoit la recevoir, & ne pas perdre un tems si favorable, en différant comme avoit fait Catilina.*

Voilà

[r] *Et les diseurs de bonne aventure, les faux devins & autres imposteurs.*) Il est arrivé souvent que les promesses & les fausses prédictions de ces sortes de charlatans, ont poussé des hommes vains à des attentats horribles, & les ont précipités dans les derniers malheurs. L'histoire en rapporte plusieurs exemples.

Voilà donc Lentulus qui ne se met dans la tête rien de petit ni de médiocre, & le voilà résolu de passer tout le sénat au fil de l'épée, de tuer le plus de citoyens qu'il pourroit, de mettre le feu à la ville, & de ne faire quartier à qui que ce fût qu'aux seuls fils de Pompée, qu'ils retiendroient en leur pouvoir, & qu'ils garderoient comme des ôtages qui leur donneroient la facilité de moyenner la paix avec leur pere; car déja il s'étoit répandu un grand bruit & un bruit certain qu'il revenoit de sa grande expédition. Pour l'exécution de cette entreprise, on avoit pris une nuit de la fête des Saturnales. Déja ils avoient porté des épées, des étoupes & quantité de souffre dans la maison de Céthégus; & ils avoient attiré cent hommes à chacun desquels ils avoient assigné par sort un des quartiers de la ville, afin que le feu étant mis en même tems par plusieurs personnes en plusieurs endroits, la ville en fût plûtôt embrasée, & qu'elle brûlât partout. Il y en avoit d'autres qui étoient dispersés près de toutes les fontaines & de tous les conduits d'eau pour tuer tous ceux qui y viendroient puiser.

Pendant que ces choses se tramoient, il se trouva à Rome deux ambassadeurs des Allobroges dont la nation étoit fort maltraitée, & portoit impatiemment le joug des Romains. Lentulus & son parti jugerent ces deux hommes très-utiles à leurs desseins pour exciter & pour faire révolter les Gaules; ils les attirerent dans la conjuration, & leur donnerent des lettres pour leur sénat, par lesquelles ils promettoient aux Gaulois la liberté. En même tems ils écrivirent aussi à Catilina pour le presser d'affranchir les esclaves, de les enrôler & de venir en toute diligence droit à

Rome;

Rome ; & avec ces ambaſſadeurs ils envoyerent un certain Titus Vetureïus de Crotone pour porter les lettres qui étoient adreſſées à Catilina. Mais tous leurs complots, comme les complots & les conſeils de gens étourdis, qui ne parloient jamais enſemble de leurs affaires que dans le vin & parmi les femmes, furent bientôt découverts par Ciceron qui, avec un ſoin extrême, une prudence conſommée & un raiſonnement libre & ſain, les obſervoit continuellement, & qui avoit de plus des émiſſaires par toute la ville pour épier tout ce qui ſe paſſoit, pour le ſuivre à la trace & pour lui en faire rapport. Il avoit même des entretiens ſecrets la nuit avec la plûpart de ceux qui paſſoient pour être de la conſpiration, & dont il étoit aſſûré, & ce fut par eux qu'il fut inſtruit des conférences qu'ils avoient eues avec ces étrangers.

Sur cet indice il mit des gens la nuit en embuſcade, & ſe ſaiſit du Crotoniate & des lettres dont il étoit chargé, [s] les ambaſſadeurs même des Allobroges lui prêtant leur aide & s'entendant ſecrettement avec lui. A la pointe du jour il aſſembla le ſénat dans le temple de la Concorde,

[s] *Les ambaſſadeurs même des Allobroges lui prêtant leur aide.*] Ces ambaſſadeurs qu'Umbrénus avoit voulu gagner, ayant peſé l'avantage qu'ils pourroient tirer de cette conjuration, avec celui qu'ils tireroient de leur fidélité & de leur attachement pour la république, prirent ce dernier parti comme le plus convenable & le plus sûr, & découvrirent le tout à Q. Fabius Sanga, qui étoit le protecteur de leur nation. Cicéron avoit fait partir exprès ces ambaſſadeurs, qui étoient d'intelligence avec lui, & il les fit arrêter au paſſage du pont Milvius, où il avoit placé ſon embuſcade.

de, fit lecture des lettres & entendit les dépositions des témoins. Un des sénateurs, nommé Junius Silanus, déposa encore que beaucoup de gens avoient ouï dire à Céthégus que trois consuls & quatre préteurs seroient bientôt égorgés. Un autre sénateur qui avoit été consul rapporta des choses toutes semblables; & Caïus Sulpicius, l'un des préteurs, ayant été envoyé commissaire dans la maison de Céthégus, y trouva quantité de dards, toutes sortes d'armes & surtout un grand nombre d'épées & de poignards, & tous fraichement émoulus. Enfin le sénat ayant promis l'impunité au Crotoniate, s'il découvroit tout le projet, Lentulus fut si bien convaincu, qu'il se démit de sa charge, car il étoit préteur, quitta en plein sénat sa robe de pourpre & en prit une autre plus convenable à son malheur; & lui & ses complices furent donnés en garde aux préteurs mêmes dont la maison leur servit de prison.

Comme il étoit déja tard, & que le peuple assemblé attendoit à la porte, Ciceron sortit enfin & déclara à tous les citoyens tout ce qui s'étoit passé. Après quoi le peuple le reconduisit par honneur jusqu'à la maison d'un de ses amis qui étoit son voisin, & où il entra parce que la sienne étoit occupée par les femmes qui y faisoient un sacrifice à la déesse que les Romains appellent *la bonne déesse*, & les Grecs *Gynæcéa*, ou *Féminine*. Car c'est la coutume, tous les ans la mere ou la femme du consul font à cette déesse dans la maison même du consul un sacrifice solemnel auquel assistent les vestales.

Ciceron, étant entré dans la maison de ce voisin, n'ayant que très-peu de gens autour de lui, se

se mit à penser en lui-même [*] comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers ; car de les punir selon que le méritoit la grandeur de leurs crimes, c'étoit une extrémité qu'il craignoit, & à laquelle il balançoit de se porter, tant à cause de la douceur de son naturel, que parce qu'il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser d'avoir usé trop insolemment de son pouvoir, en punissant avec la derniere sévérité des hommes de la premiere noblesse, & qui avoient des amis puissans. D'un autre côté, de les ménager & de les épargner, c'étoit une autre extrémité dont les conséquences étoient très - dangereuses, & il en connoissoit le péril. Car ces gens-là ne seroient pas encore contens, quoique méritant la mort, ils en fussent quittes pour une peine fort légere, & se porteroient par cette impunité au dernier excès de l'audace, ajoutant à leur ancienne malice ce nouveau ressentiment ; & lui - même il passeroit pour un homme lâche & mou, lui qui déja ne passoit pas pour bien hardi dans l'esprit du peuple.

Pendant que Ciceron étoit dans cette incertitude, il arriva un prodige aux femmes qui faisoient le sacrifice dans sa maison : l'autel dont le feu

[*] *Comment il devoit se conduire & traiter ces prisonniers.)* En effet il se trouvoit dans un très - grand embarras ; car en faisant punir du dernier supplice des hommes si nobles & si puissans, il se faisoit par-là de grands ennemis, & attiroit sur lui seul toute la haine de ce jugement ; & en les faisant échapper à la justice, il exposoit la république à la derniere ruine. *Anxius erat*, dit Salluste, *in maximo scelere tantis civibus deprehensis, quid facto opus esset, pœnam illorum sibi oneri, impunitatem, perdundæ reipublicæ fore.* Enfin le bon parti l'emporta, quoique le plus dangereux pour lui, & ce qu'il craignoit lui arriva.

feu paroiſſoit entierement éteint jetta tout d'un-coup du milieu des cendres & des écorces brûlées une groſſe flamme très-claire dont toutes les autres dames furent fort effrayées ; mais les ſacrées vierges ordonnerent à Térentia, femme de Ciceron, d'aller dans le moment trouver ſon mari, & de lui commander de leur part d'exécuter ſans remiſe tout ce qu'il avoit réſolu pour le bien de la patrie ; car la déeſſe avoit fait éclater une grande lumiere pour l'aſsûrer qu'il ſe tireroit heureuſement de tous les dangers qu'il enviſageoit, & qu'il acquerroit une grande gloire.

Térentia, qui de ſon naturel n'étoit pas une femme molle & timide, mais qui avoit au contraire beaucoup de courage & d'ambition, & qui, comme Ciceron le dit lui-même, partageoit bien plus avec lui les ſoins du gouvernement, qu'elle ne lui faiſoit part de ceux de ſa maiſon, alla ſur l'heure même lui faire ce rapport, & l'excita vivement contre les coupables. Son frere Quintus en fit autant, auſſi-bien que Publius Nigidius avec lequel l'étude de la philoſophie l'avoit extrêmement lié, & qu'il conſultoit le plus volontiers dans toutes les affaires les plus grandes & les plus importantes de la république.

Le lendemain, comme on délibéroit dans le ſénat ſur la punition qu'on devoit faire des coupables, Silanus, qui opina le premier, dit, *qu'on devoit les conduire dans la priſon, & là les punir du dernier ſupplice.* Tous ceux qui opinerent après lui furent du même ſentiment, juſqu'à Caïus Céſar qui fut enſuite dictateur. Il étoit encore alors fort jeune, & ne faiſoit que de jetter les premiers fondemens de ſon élevation ; cependant, par ſes grandes vues dans la politique & par ſes

grandes

grandes efpérances, il étoit déja entré dans la voie qui le conduifit enfin à affujettir la république & à la réduire en monarchie. La plûpart ne s'appercevoient point de fes menées ; Ciceron étoit le feul qui avoit de grands foupçons contre lui, mais il n'avoit aucune preuve affez forte pour le convaincre. On trouvoit des gens qui difoient que, fur le point d'être convaincu, il avoit échappé aux prifes de fon adverfaire. D'autres afsûrent que Ciceron négligea & abandonna les indices certains & les preuves dont il étoit muni, parce qu'il craignoit le grand nombre d'amis qu'il avoit, & fa grande puiffance. Car il n'y avoit perfonne qui ne jugeât que ces amis contribueroient bien plus à fauver Céfar & fes autres complices, que Céfar, enveloppé parmi ces coupables, ne ferviroit à les faire punir.

Quand fon tour vint donc d'opiner, il dit : *Qu'il ne falloit nullement faire mourir les prifonniers, qu'il falloit feulement confifquer leurs biens, & que pour leurs perfonnes, on devoit les envoyer dans telles villes d'Italie qu'il plairoit à Ciceron de choifir,* [a] *& les*

[a] *Et les tenir-là dans les fers jufqu'à l'entiere défaite de Catilina.*) Céfar vouloit donc qu'après la défaite de Catilina on les jugeât; mais c'eft une erreur de Plutarque, comme Ruauld l'a démontré. Selon Sallufte plus croyable que Plutarque, puifqu'il étoit préfent, l'avis de Céfar fut qu'*il falloit les difperfer par les villes, & les tenir-là dans une prifon perpétuelle, fans que jamais il fût permis de rapporter leur affaires, ni devant le fénat, ni devant le peuple; & que celui qui feroit autrement, le fénat déclarât qu'il agiroit contre la république & contre le falut des citoyens.* Et que ce fut-là l'avis de Céfar. La quatrieme Catilinaire que Cicéron prononça ce jour-là même, le prouve fuffifamment. Plutarque ne fait que rapporter la fin de l'avis de Céfar, qui fit un très-long difcours que Sallufte nous a confervé tout entier.

les tenir là dans les fers jusqu'à l'entiere défaite de Catilina.

Cet avis ayant paru très-humain, & celui qui le donnoit étant très-propre à le faire valoir par son éloquence, Ciceron n'y ajouta pas un médiocre poids; car il se déclara pour la premiere partie de l'avis de Silanus, & pour la seconde de celui de César. Et tous ses amis jugeant par-là que l'avis de César étoit le plus expédient pour Ciceron, car il seroit moins exposé à la haine & à la calomnie, en ne faisant pas mourir les coupables, embrasserent le dernier avis, de sorte que Silanus même, changeant de sentiment, se retracta & dit, *que dans son avis il n'avoit pas voulu parler de la mort, mais de la prison, parce que pour un sénateur la prison est le dernier des supplices.*

Comme ce dernier avis passoit tout d'une voix, Catulus Lutatius fut le premier qui s'y opposa. Caton, opinant après lui, & appuyant dans son discours avec beaucoup de force sur les soupçons qu'il y avoit contre César, il remplit tellement le sénat d'animosité & d'audace, qu'il prononça l'arrêt de mort contre les prisonniers. Mais quant à la confiscation des biens, César s'y opposa de toute sa force, soutenant, *qu'il n'étoit pas juste qu'en rejettant ce qu'il y avoit d'humain dans son avis, ils n'en prissent que ce qu'il y avoit de plus sévere, qui étoit la confiscation des biens.* Mais voyant que le plus grand nombre l'emportoit contre lui, il appella les tribuns à son aide. Les tribuns n'y voulurent point entendre; mais Ciceron de lui-même se relâcha sur la confiscation des biens, & l'abandonna. Ensuite, à la tête du sénat, il se transporta sur les lieux où étoient les prisonniers; car on ne les avoit pas tous mis dans la même maison, chaque préteur en avoit pris un sous sa

garde.

garde. Il alla prendre Lentulus le premier, parce qu'il étoit au mont Palatin, & le mena le long de la rue facrée & au-travers de la place. Il étoit accompagné des principaux perfonnages de la ville, qui l'environnoient & qui lui fervoient comme de gardes, & d'une foule de peuple qui le fuivoit dans un profond filence, & frémiffoit d'horreur fur ce qui alloit s'exécuter. Les jeunes gens fur-tout regardoient cette cérémonie avec frayeur & avec furprife, comme un myftere du gouvernement qu'on alloit célébrer par autorité des nobles pour le falut de la patrie.

Après avoir traverfé la place & étant arrivé à la prifon, il livra Lentulus à l'exécuteur & lui commanda de le mettre à mort. Il conduifit de même Céthégus, & après lui tous les autres, & les fit tous exécuter dans la prifon. En s'en retournant, il vit encore fur la place plufieurs des complices qui étoient attroupés & qui attendoient la nuit, dans l'efpérance que les prifonniers étoient encore en vie, & qu'on pourroit les délivrer; mais il leur cria à haute voix, *ils ont vécu*, qui eft une façon de parler dont les Romains, qui veulent éviter des paroles funeftes & de mauvais augure, fe fervent pour dire, *ils font morts*.

Déja la nuit approchoit & il traverfoit la place pour s'en retourner dans fa maifon, fuivi d'une foule de peuple qui ne l'accompagnoit plus dans un profond filence ni en ordre comme auparavant, mais pêle-mêle avec de grandes acclamations & de grands battemens de mains. Par-tout où il paffoit, on l'appelloit *le fauveur & le nouveau fondateur de Rome*. * Toutes les rues étoient éclairées

* *Toutes les rues étoient éclairées d'une infinité de lumieres.*]

éclairées d'une infinité de lumieres, chacun allumant à sa porte des lampes & des flambeaux. Les femmes mêmes éclairoient de-dessus les toits pour lui faire honneur, & pour le voir ainsi magnifiquement reconduit par les plus gens de bien & par les premiers personnages de la ville, dont la plûpart avoient terminé de grandes guerres, fait voir à Rome de pompeux triomphes, & acquis à l'empire une grande étendue de terres & de mers. En marchant ils avouoient tous les uns aux autres que le peuple Romain avoit l'obligation à plusieurs préteurs & capitaines, de l'or, des riches dépouilles & de la grande puissance dont il jouissoit, mais qu'il ne devoit sa sûreté & son salut qu'à Ciceron seul qui avoit éloigné de lui un si grand & si terrible danger. Car d'avoir empêché la conjuration de s'exécuter, & d'avoir fait punir les coupables, ce n'est pas ce qui paroissoit digne d'admiration ; mais ce qu'on trouvoit véritablement admirable, c'est que la plus grande conjuration qui eût jamais été faite, il l'eût étouffée & éteinte en causant si peu de maux, & sans aucune sédition, sans aucun trouble. y Car tous ceux qui s'étoient ramassés autour de Catilina n'eurent pas plûtôt appris l'exécution de Lentulus & de Céthégus, qu'ils l'abandonnerent ; & lui, avec les troupes qui lui restoient,

mieres.) C'étoit la coutume dans les grandes occasions, on allumoit des flambeaux dans toutes les rues, & on faisoit de grandes illuminations. Et cette coutume étoit venue de la célébration des mysteres, où l'on allumoit une infinité de flambeaux, parce qu'on les célébroit la nuit. C'est pourquoi ces illuminations étoient fort honorables ; on les regardoit comme un acte de religion. Aussi Plutarque ajoute, *pour lui faire honneur.*

y Il devoit ajouter, *& sans armes & sans troupes.*

z Mais

toient, ayant voulu combattre en bataille rangée contre Antonius, il fut défait avec toute son armée.

Cependant il y avoit encore des gens qui parloient mal de Ciceron, & qui se disposoient à lui susciter de terribles affaires ; & dans ce complot ils avoient pour chefs César qui étoit désigné préteur pour l'année suivante, & Métellus & Bestia qui devoient être tribuns, & qui étant entrés en charge [1], comme il restoit encore à Ciceron quelques jours pour finir son consulat, ne voulurent jamais lui permettre de haranguer ; & ayant fait mettre leurs bancs sur la tribune appellée *rostres*, ils ne lui permirent pas d'y entrer pour parler au peuple, mais ils lui commanderent d'y venir, s'il vouloit, [a] pour se démettre de son consulat en faisant le serment accoutumé, & d'en descendre après l'avoir fait. Il accepta la condition & monta comme pour faire le serment ordinaire. Quand tout le monde eut fait silence, il fit son serment, non le serment ordinaire, mais un serment tout nouveau, & qu'il n'appartenoit qu'à lui de faire ; il jura *qu'il avoit sauvé la patrie & conservé l'empire*, & tout le peuple fit le même serment après lui ; de quoi César & les tribuns, étant encore plus irrités, machinerent de susciter de nouveaux troubles à Ciceron, & proposerent en même tems de rappeller Pompée avec ses

[1] Mais Bestia venoit de sortir de charge le 8. de Décembre. Les tribuns furent Métellus & Sextius.

[a] *Pour se démettre de son consulat en faisant le serment accoutumé.*) Comme les consuls en entrant en charge juroient entre les mains du consul qui les avoit nommés, qu'ils suivroient les loix, ils juroient encore, quand ils en sortoient, qu'ils n'avoient rien fait contre ces loix, & qu'ils les avoient suivies.

 [b] Caton

ses troupes, pour ruiner & détruire cette domination exorbitante de Ciceron. Ce fut un grand bonheur pour Ciceron & pour Rome que Caton se trouvât alors un des tribuns, & qu'il s'opposât aux édits de ses collegues avec pareille autorité, puisqu'il étoit tribun comme eux, mais avec une réputation beaucoup plus grande. Non-seulement il rompit avec beaucoup de facilité toutes leurs mesures, mais dans son discours il releva tellement le consulat de Ciceron, & le fit paroître si grand, que sur l'heure même on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût jamais faits à aucun citoyen, jusqu'à l'appeller *pere de la patrie*; car il est le premier à qui ce glorieux titre ait été donné, [b] Caton le lui ayant déféré en présence de tout le peuple qui le confirma. Aussi eut-il alors la plus grande autorité dans la ville; mais il attira sur lui la haine & l'envie, non par aucune mauvaise action, mais par les louanges excessives qu'il se donnoit à tous propos, & par ses vanteries qui blessoient tous ceux qui les entendoient. Car on ne pouvoit aller ni au sénat, ni aux assemblées du peuple, ni à aucun des tribunaux de la justice, où l'on n'eût les oreilles rompues des noms de Catilina & de Lentulus, qu'il ramenoit incessamment. Non content de cela, il remplissoit de ses propres louanges tous ses livres & tous ses traités; & par-là son style qui étoit si agréable, si doux & si gracieux, il le rendoit odieux & insupportable

[b] *Caton le lui ayant déféré en présence de tout le peuple.*) Q. Catulus, prince du sénat, fut le premier qui donna en plein sénat ce grand titre à Cicéron. Plusieurs autres suivirent son exemple. Mais Caton le lui donna en présence de tout le peuple, comme étant tribun,

c Ce-

ble à tout le monde, comme si ce desagrément eût été un mal fatal toujours attaché à lui.

[c] Cependant, avec toute cette ambition & cette vanité si outrée, il étoit très-éloigné de porter envie aux autres; car il louoit sans aucun ménagement, non-seulement tous les grands hommes qui avoient été avant lui, mais encore ceux de son tems, comme on le voit dans ses ouvrages. On rapporte quelques-uns de ces éloges qu'il a donnés aux anciens, par exemple, ce qu'il dit de Démostene, *que son style est un fleuve qui roule à grands flots d'or;* & des dialogues de Platon, *que, si Jupiter parloit, il parleroit comme lui.* Il appelloit Théophraste *ses délices;* & comme on lui demandoit un jour laquelle des oraisons de Démosthene lui paroissoit la plus belle, il répondit, *la plus longue.* Parmi les partisans de Démosthene, il y en a pourtant qui se plaignent d'un mot que Ciceron a lâché dans une des lettres qu'il écrit à ses amis, [d] *que Démosthene sommeille dans quelques endroits de ses oraisons.* Mais ils

[c] *Cependant avec toute cette ambition & cette vanité si outrée, il étoit très-éloigné de porter envie aux autres, car il louoit, &c.*) C'est ce qu'il y a de bien extraordinaire, car ces gens si pleins de vanité, qui se louent toujours eux mêmes, ne louent & n'estiment qu'eux, & méprisent tous les autres. Cicéron auroit mieux fait de ne pas tant se louer, mais il est bien pardonnable, il ne se donnoit que les louanges que tout le monde lui avoit déja données, au lieu que ces hommes vains se donnent souvent les éloges que tout le monde s'opiniâtre à leur refuser.

[d] *Que Démosthene sommeille dans quelques endroits de ses oraisons.*) Je n'ai pu trouver ce reproche dans les lettres de Cicéron. Mais il ne doit pas faire plus de tort à Démosthene que celui que Horace fait à Homere quand il a dit, *qu'il avoit un véritable dépit quand il arrivoit à ce poëte de sommeiller.* Où est l'écrivain qui ne sommeille jamais?

Byzantins certains honneurs & certains decrets favorables qu'il desiroit.

C'étoit-là l'effet de la même ambition & de la même vanité qui le portoient souvent à abandonner ce qui étoit séant & honnête, pour acquérir la réputation de bien parler ; témoin ce qu'il dit un jour à Numatius [e] qu'il avoit défendu autrefois en jugement, & qui avoit été absous par son moyen. Il arriva quelque tems après que ce même Numatius poursuivit en justice un ami particulier de Ciceron, nommé Sabinus. Ciceron en fut si irrité qu'il tomba sur lui, & lui dit : *Crois-tu donc, Numatius, que ce soit ton innocence qui t'ait fait absoudre, & non pas la force de mon art, qui en pleine audience a répandu tant de ténebres sur tes forfaits, qu'ils ont échappé aux yeux de tes juges ?*

Uun autre fois il fit l'éloge de Marcus Crassus sur la tribune, avec l'applaudissement de tout le monde ; & quelques jours après il chanta la palinodie & l'accabla d'injures & de reproches dans le même lieu ; & Crassus se contenta de lui dire : *N'est-ce pas de cet endroit-là même que tu prônois mes louanges, il y a quelques jours ? Oui*, lui répondit Ciceron, *mais c'étoit pour m'exercer & pour essayer mon éloquence sur un si méchant sujet.*

Un autre jour le même Crassus ayant dit en pleine assemblée, *que dans la famille des Crassus il n'y en avoit jamais eu un seul qui eût passé l'âge de soixante ans*, quelque tems après il assûra le contraire & dit : *A quoi pensois-je donc quand j'avançai un tel fait ? A quoi tu pensois*, repartit Ciceron, [f] *tu savois que cela seroit fort agréable au peuple, & tu*

[e] Ou plûtôt Munatius.

[f] *Tu savois que cela se-roit*

tu voulois lui faire ta cour. Le même Craſſus ayant dit un autre jour qu'il aimoit ſur-tout le dogme des Stoïciens, *parce qu'ils diſent que le ſage eſt riche*, Ciceron lui répondit: [g] *Prends bien garde que ce ne ſoit plûtôt parce qu'ils diſent que tout appartient au ſage;* car Craſſus étoit fort décrié pour ſon avarice. Des deux fils de ce même Craſſus, il y en avoit un qui reſſembloit parfaitement à un certain homme appellé Axius, & cette reſſemblance avoit fait ſoupçonner la mere d'avoir eu un commerce criminel avec cet Axius. Un jour ce jeune Craſſus ayant fait au ſénat un diſcours qui fut fort applaudi, on demanda à Ciceron comment il le trouvoit; il répondit, [h] *digne de Craſſus.*

Lorſque Craſſus fut ſur le point de partir pour aller en Syrie, il comprit qu'il lui étoit plus avantageux d'avoir Ciceron pour ami, que pour ennemi; c'eſt pourquoi, lui faiſant toutes ſortes d'amitiés, il lui dit un ſoir *qu'il vouloit ſouper chez lui.* Ciceron le reçut très-volontiers. Quelques jours après quelques-uns de ſes amis lui parlerent de Vatinius, & lui dirent, *qu'il mouroit d'envie de ſe raccommoder avec lui & de regagner* ſon

roit fort agréable au peuple.) Comme ſi le peuple n'eût rien tant ſouhaité que d'être promptement délivré des Craſſus, & de ne leur voir qu'une vie fort courte.

[g] *Prends bien garde que ce ne ſoit plûtôt parce qu'ils diſent que tout appartient au ſage.*) Pour faire entendre que ce n'étoit pas aſſez pour Craſſus d'être riche, s'il n'étoit maître de tout. Cette réponſe eſt fondée ſur l'axiome des Stoïciens, *que tout appartient au ſage, & que le ſage eſt tout.*

[h] *Digne de Craſſus.*) Cela ſe rapporte au fils, & non pas au diſcours; car le ſens de ce mot eſt, à mon avis, l'*axius de Craſſus.* La grace de ce mot ne peut être conſervée en notre langue. *Axius* ſignifie *digne.*

i Tu

son amitié, car ils étoient fort brouillés. *N'est-ce point*, répondit Ciceron, *que Vatinius veut aussi souper avec moi?* Voilà quel il étoit pour Crassus.

Vatinius avoit des écrouelles qui lui rendoient le cou fort gros. Un jour qu'il avoit plaidé à l'audience avec grand apparat, Ciceron dit, *voilà un orateur bien enflé.* Quelque tems après on vint dire à Ciceron que Vatinius étoit mort, mais dans la suite il apprit qu'il étoit vivant : *que la male mort*, dit-il, *prenne celui qui a si méchamment menti!*

César ayant fait ordonner par un decret que toutes les terres de la Campanie seroient distribuées aux soldats, la plûpart des sénateurs qui y étoient intéressés s'en plaignirent ; & Lucius Gellius, qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette distribution ne se feroit jamais pendant qu'il seroit en vie. *Attendons donc*, repartit Ciceron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

Il y avoit un certain Octavius à qui on reprochoit qu'il étoit Africain. Un jour que Ciceron plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. [i] *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Ciceron. Métellus Népos lui reprochoit un jour, *qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les defendant. Je l'avoue*, lui répondit Ciceron, *car il y a en moi encore*

[i] *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron.) Il confirme le reproche qu'on lui faisoit d'être Afriquain, & l'accuse de plus d'avoir été esclave, car dans ces pays on perçoit les oreilles aux esclaves pour marque de leur sujétion. Cette coutume étoit presque générale dans tout l'Orient.

 k Et

encore plus de bonne foi & de vérité que d'éloquence.

Un jeune homme qui étoit accusé d'avoir empoisonné son pere dans un gâteau, s'emportoit & menaçoit qu'il accableroit d'injures Ciceron. *J'aime mieux*, lui répondit Ciceron, *tes injures, que ton gâteau.*

Publius Sestius l'avoit pris pour avocat avec quelques autres dans une affaire criminelle qu'il avoit, & pourtant il vouloit toujours parler & ne laisser jamais parler ses avocats. Comme les juges étoient aux opinions, & qu'il paroissoit qu'ils alloient l'absoudre : *Profite bien du tems, Sestius*, lui dit Ciceron, *car demain tu seras homme privé.*

Il y avoit un Publius Cotta qui se piquoit d'être grand jurisconsulte, quoiqu'il fût très-ignorant & sans nul esprit. Ciceron, dans une cause qu'il plaidoit, l'appella en témoignage. Cotta répondit, *qu'il ne savoit rien de tout ce qu'on lui demandoit. Apparemment*, repartit Ciceron, *tu crois qu'on t'interroge sur quelque question de droit.*

Métellus Népos, dans quelque différend qu'il eut avec Ciceron, lui demanda souvent pour le piquer, *Ciceron, qui est ton pere? Ta mere*, lui répondit Ciceron, *a fait en sorte qu'il t'est bien plus difficile qu'à moi de répondre à une pareille question.* Car la mere de ce Métellus avoit la réputation de n'être pas fort sage ; pour lui il étoit fort inconstant & fort léger, car autrefois étant tribun du peuple, il quitta tout-d'un coup & mal-à-propos son office pour aller trouver Pompée en Syrie, & après y être arrivé, il s'en retourna encore plus mal-à-propos. Son précepteur Philager étant mort, il l'enterra magnifiquement, * & mit sur son tombeau un corbeau de marbre. *Voilà*,

* *Et mit sur son tombeau un corbeau de marbre.*) On mettoit

Voilà, lui dit Ciceron, *l'action la plus sage que tu aies jamais faite ;* [l] *car ce précepteur t'a bien plus enseigné à voler qu'à parler.*

Marcus Appius, plaidant un jour une grande cause, dit dans son exorde que son ami pour lequel il plaidoit l'avoit prié très instamment d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, de savoir, de force de raisonnement & de bonne foi. *Après cela as-tu bien le cœur assez dur*, lui dit Ciceron, *pour ne rien faire de tout ce dont ton ami t'a prié?* Il est certain que de se servir de ces brocards & de ces railleries fréquentes contre ses adversaires ou contre ses ennemis, c'est un des préceptes de l'art oratoire & une partie d'un grand orateur ; mais de s'en servir, comme il faisoit, contre tout le monde indifféremment & seulement pour le ridicule, ce fut ce qui lui attira la haine de beaucoup de gens. Je rapporterai ici quelques exemples de ces railleries sans nécessité, & dites uniquement pour faire rire. Marcus Aquilius avoit deux gendres qui avoient été bannis ; Ciceron l'appella *Adraste* [m]. Lucius Cotta, qui aimoit fort le vin, étoit censeur lorsque Ciceron briguoit le consulat. Le jour de l'élection, Ciceron, qui s'étoit

mettoit d'ordinaire sur les tombeaux, ou des instrumens qui marquoient la profession du mort, ou des figures d'animaux qui désignoient son naturel. Et quelquefois on mettoit de ces figures pour un simple ornement, & afin qu'elles servissent à distinguer le tombeau comme ici.

[l] *Car ce précepteur t'a bien plus enseigné à voler, qu'à parler.*) Car il étoit allé en Syrie & en étoit revenu très-promptement, comme s'il avoit volé.

[m] Parce qu'Adraste avoit marié ses deux filles à Etéocle & à Polynice, tous deux bannis.

[n] C'est

s'étoit échauffé, eut soif & demanda un verre d'eau. Pendant qu'il buvoit, ses amis étoient tout-autour de lui : *vous faites fort bien de me cacher*, leur dit il, *vous craignez que le censeur ne se rende trop difficile à mon égard, s'il voit que je bois de l'eau.*

Ayant rencontré un jour dans la rue Voconius qui avoit avec lui ses trois filles toutes très-laides, il dit tout haut ce vers d'un poëte tragique, *c'est malgré Phœbus qu'il a semé des enfans* *.

Marcus Gellius passoit pour être né de pere & de mere qui avoient été esclaves. Un jour qu'il lut au sénat des lettres avec une voix très-forte & très-claire : *Ne vous en étonnez pas*, dit Ciceron, *il est de ceux qui ont été crieurs publics.*

Faustus, fils de Sylla, qui avoit été souverain à Rome, & qui par ses proscriptions avoit fait périr tant de citoyens, se trouvant accablé de dettes, & ayant dissipé en folles dépenses la plus grande partie de son bien, ° fut obligé d'afficher l'abandonnement général de tout ce qui lui restoit. *J'aime bien mieux ces affiches du fils*, dit Ciceron, *que celles du pere.* C'est ce qui le rendit odieux à une infinité de gens; & de-là vint que Clodius & ses partisans s'éleverent contre lui, & en voici l'occasion. Ce Clodius étoit de bonne noblesse, jeune & bien fait, & d'une audace & d'une insolence dont rien n'approchoit. Il étoit devenu amoureux de Pompéia, femme de César, & il se

* C'est un vers de Sophocle qui parle de Laïus, pere d'Œdipe.

° *Fut obligé d'afficher l'abandonnement général de son bien.*) Ceux qui étoient ruinés, & qui avoient plus de dettes que de bien, étoient obligés d'afficher qu'ils abandonnoient tous leurs biens, afin que les créanciers prissent sur cela leurs mesures, & que personne ne pût plus être trompé en leur prêtant.

se glissa secrettement dans sa maison, déguisé en joueuse d'instrumens. C'étoit le jour que les femmes célébroient dans la maison de César ce sacrifice mystérieux & secret auquel il n'est pas permis aux hommes d'assister. Il n'y avoit donc aucun homme dans toute la maison ; mais Clodius, qui étoit encore si jeune qu'il n'avoit point de barbe, espéra qu'il pourroit entrer dans l'appartement de Pompéia avec les autres femmes, sans être reconnu. Comme il fut donc entré la nuit dans cette maison qui étoit fort vaste, il s'égara dans ces grands appartemens dont il ne connoissoit pas les êtres ; une des femmes d'Aurélia, mere de César, l'ayant trouvé errant çà & là, lui demanda son nom ; forcé de parler, il dit qu'il cherchoit une des femmes de Pompéia, qui s'appelloit *Abra*. La servante d'Aurélia l'entendant vit bien que ce n'étoit pas la voix d'une femme, & se mit à crier & à appeller les femmes. Ces femmes accourent, ferment toutes les portes, cherchent dans tous les coins & recoins, & trouvent enfin Clodius refugié dans la chambre d'une servante avec laquelle il avoit eu quelque commerce.

Cette aventure ayant éclaté, César répudia Pompéia, & fit appeller en justice Clodius pour crime d'impiété. Ciceron étoit ami particulier de Clodius qui lui avoit rendu de grands services dans tout ce qu'il avoit fait contre Catilina, & qui avoit toujours été à ses côtés pour lui servir comme de garde. Clodius soutenoit que l'accusation étoit intentée à faux, qu'il n'étoit point à Rome dans ce tems-là, & qu'il se trouvoit heureusement dans des lieux très - éloignés. Mais Ciceron témoigna contre lui que ce jour-là même il étoit venu dans sa maison pour lui parler

de quelques affaires, & cela étoit vrai; mais il ne dépoſoit pas tant pour rendre témoignage à la vérité, que pour ſe juſtifier auprès de ſa femme Térentia qui haïſſoit mortellement Clodius à cauſe de ſa ſœur Clodia. Car elle ſavoit que Clodia s'étoit mis en tête d'épouſer Ciceron, & qu'elle ménageoit cette intrigue par l'entremiſe d'un certain Tullus qui étoit un des plus intimes amis de Ciceron, & le plus avant dans ſa confidence, & qui voyoit fort aſſiduement Clodia, & lui faiſoit la cour, ce que Térentia voyoit tous les jours de ſes propres yeux; car Clodia étoit ſa voiſine, & ces fréquentes viſites augmenterent infiniment ſes ſoupçons & ſa jalouſie. D'ailleurs Térentia étoit naturellement de fort mauvaiſe humeur, & de plus elle gouvernoit ſon mari. Ainſi elle l'excita contre Clodius & le porta à l'entreprendre & à témoigner contre lui. La plûpart des plus honnêtes gens & des plus gens de bien témoignerent auſſi contre lui, dépoſant qu'il étoit un parjure & un fripon, qu'il avoit corrompu le peuple par argent, & qu'il avoit ſéduit ou violé des femmes. Lucullus produiſit deux ſervantes qui dépoſerent qu'il avoit eu un commerce criminel avec la plus jeune de ſes ſœurs, mariée à ce même Lucullus; & le bruit étoit fort grand qu'il avoit commis le même inceſte avec ſes deux autres ſœurs, dont l'une, Térentia, étoit mariée à Marcius Rex, & l'autre, Clodia, avoit épouſé Métellus Céler. Cette derniere étoit appellée *Quadrantaria*, parce qu'un de ſes amans lui envoya une bourſe de petite monnoie appellée *quadrans*, au lieu de pieces d'or. † Les Romains appellent *quadrans* la plus

† *Les Romains appellent* quadrans *la plus petite de leur*

plus petite de leurs monnoies de cuivre. Clodius fut plus diffamé pour cette sœur-là que pour les deux autres. Cependant, comme le peuple étoit fort opposé à ceux qui dépoſoient contre lui & qui s'attachoient à le pourſuivre, les juges craignant quelque violence de ſa part, mirent tout-autour du tribunal où ils étoient aſſemblés, des gens armés pour la sûreté de leurs perſonnes, ¶ & la plûpart porterent leur avis dans des tablettes où ils opinoient ſur pluſieurs autres articles en même tems. Il parut pourtant qu'il y eut un plus grand nombre de voix pour l'abſoudre, & il courut un bruit qu'il y avoit eu de l'argent donné. C'eſt pourquoi Ciceron, rencontrant ces juges au ſortir de l'audience, leur dit : *Vraiment vous aviez grande raiſon de demander des gardes pour votre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât l'argent que vous aviez reçu.* Et comme Clodius reprochoit

leurs monnoies de cuivre.) Plutarque devoit dire, *une des plus petites pieces de leur monnoie de cuivre.* Car il y avoit encore des pieces plus petites que le quadrans.

¶ *Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où ils opinoient ſur pluſieurs autres articles.*) Il y a dans le texte, *Et la plûpart porterent leur avis dans des tablettes, où les lettres étoient brouillées.* Mais ce paſſage eſt viſiblement corrompu. Voilà une maniere bien ridicule & bien frivole, de donner ſon avis en brouillant & confondant les lettres, afin qu'on eût de la peine à le déchiffrer. Je ne penſe pas qu'il y ait ailleurs aucun veſtige que des juges, en donnant leur avis par écrit, aient eu recours à un tel expédient. Dans la vie de Céſar, Plutarque, en parlant de cette abſolution de Clodius, écrit que les juges donnerent leur avis pêle-mêle ſur pluſieurs autres articles, συγκεχυμένας τοῖς πράγμασι τὰς γνώμας, & je crois que c'eſt la leçon qu'il faut rétablir ici, en liſant τοῖς πράγμασιν au lieu de τοῖς γράμμασιν. J'en ai expliqué les raiſons dans mes remarques ſur la vie de Céſar, tom. IX.

*Et

choit à Ciceron qu'il avoit eu beau dépofer, que les juges ne l'avoient pas cru : *Tu te trompes*, lui dit Ciceron, *il y en a vingt-cinq qui m'ont cru, car il y en a autant qui t'ont condamné ; & il y en a trente qui ont refufé de te croire, car ils n'ont voulu t'abfoudre qu'après avoir reçu l'argent.*

Pour ce qui eft de Céfar, quand il fut appellé en témoignage contre Clodius, il ne voulut point être témoin contre lui, & il ne dit point qu'il eût avéré l'adultere de fa femme ; mais il dit, *qu'il l'avoit répudiée, parce qu'il falloit que la femme de Cefar fût non-feulement exemte de toute action honteufe, mais encore pure & nette de tout foupçon.*

Clodius, échappé à ce grand danger, n'eut pas plûtôt été nommé tribun du peuple, qu'il s'attacha à perfécuter Ciceron, en lui fufcitant des affaires & en ameutant tout le monde contre lui. D'abord il gagna le peuple par des loix très-avantageufes qu'il propofa en fa faveur, fit décerner aux deux confuls les plus grandes provinces, à Pifon la Macédoine, & à Gabinius la Syrie, donna le droit de bourgeoifie à un grand nombre de pauvres, & eut autour de lui une foule d'efclaves armés. Des trois hommes qui avoient alors la plus grande autorité dans Rome, Craffus faifoit une guerre ouverte à Ciceron, Pompée faifoit le fier avec l'un & avec l'autre, & Céfar étoit fur le point d'aller dans les Gaules avec fon armée. Ciceron eut recours à ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'étoit pas fon ami, & qu'au contraire il lui en vouloit depuis ce qui s'étoit paffé dans l'affaire de Catilina, [r] & il le pria

[r] *Et il le pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de fon lieutenant.*) Plutarque fe trompe ici ; ce ne fut pas Cicéron qui pria César de permettre qu'il allât avec

pria de permettre qu'il allât avec lui en qualité de son lieutenant. César le reçut avec joie; & Clodius voyant que par ce moyen Ciceron échappoit à l'année de son tribunat, fit semblant de vouloir se raccommoder avec lui, rejettant sur Térentia toute l'animosité que Ciceron lui avoit témoignée, parlant fort honnêtement de lui en toute occasion, & tenant par-tout des discours pleins de douceur, comme un homme qui ne le haïssoit en aucune maniere, & qui ne conservoit aucun ressentiment, mais qui se plaignoit toujours un peu comme un ami se plaint de son ami. [s] Par cette conduite il calma si fort toutes les craintes de Ciceron, qu'il remit à César sa lieutenance, & qu'il se rejetta dans les affaires comme auparavant.

César, piqué de ce procédé, excita encore Clodius contre lui, éloigna de lui Pompée, & déclara devant tout le peuple qu'il trouvoit que Ciceron avoit blessé l'honnêteté, violé la justice & foulé aux pieds tous les droits divins & humains

avec lui dans les Gaules en qualité de son lieutenant, ce fut César qui lui offrit cette lieutenance. C'est Cicéron qui le dit lui-même dans la lettre 18. du ij. livre à Atticus. *A Cæsare valde liberaliter invitor in legationem illam, sibi ut sim legatus.*

[s] *Par cette conduite il calma si fort toutes les craintes de Cicéron, qu'il remit à César sa lieutenance.*) Une marque sûre que ce ne fut pas cette conduite de Clodius, qui porta Cicéron à remettre à César sa lieutenance; c'est que dans le même tems que César la lui offrit, Cicéron écrivoit à son ami Atticus qu'il ne croyoit pas l'accepter, que personne n'en savoit rien encore, mais qu'il ne vouloit pas s'éloigner de Rome, & qu'il avoit une merveilleuse envie de combattre. *Hanc ego teneo, sed usurum me non puto, neque tamen scit quisquam. Non lubet fugere: aveo pugnare.* Lib. 2. epist. xviij.

t L'an

mains d'avoir fait mourir Lentulus & Céthégus ſans aucune forme de jugement. Voilà l'accuſation qui fut intentée contre lui, & ſur laquelle il fut appellé en juſtice. * Ciceron, ſe voyant donc pourſuivi très-vivement & en grand danger, prit la robe de deuil; & laiſſant croître ſa barbe & ſes cheveux, il alloit par-tout ſuppliant le peuple. Clodius ſe trouvoit toujours au-devant de lui dans toutes les rues, environné d'un grand nombre de gens inſolens & outrageux qui le brocardoient ſans aucune retenue ſur ſon changement de robe & ſur ſa mine triſte & abattue; & qui, lui jettant très-ſouvent de la boue au viſage & le pourſuivant à coups de pierres, troubloient ſes ſollicitations & l'empêchoient de préſenter ſes requêtes au peuple. Malgré tout cela la plûpart des chevaliers changerent de robe comme lui; & plus de vingt mille jeunes hommes des meilleures maiſons le ſuivoient par-tout, les cheveux pendans, priant & intercédant en ſa faveur. Le ſénat s'aſſembla enſuite pour ordonner que le peuple changeroit de robe comme pour un deuil public; mais les conſuls s'y étant oppoſés, & Clodius ayant environné le ſénat de gens armés, la plûpart des ſénateurs effrayés ſortirent criant & déchirant leurs habits.

Ce ſpectacle ſi pitoyable ne toucha point ces ſatellites de Clodius, également incapables & de compaſſion & de honte; mais il falloit de toute néceſſité ou que Ciceron s'en allât volontairement en exil, ou qu'il combattît à main armée contre Clodius. Dans cette extrémité il implora le ſecours de Pompée; mais il s'étoit retiré exprès,

* L'an de Rome dcxcv. la quarante-neuvieme de l'âge de Cicéron.

près, & se tenoit dans une maison de campagne qu'il avoit près du mont d'Albe. Ciceron lui envoya d'abord son gendre Pison pour le conjurer de venir à son aide, & il y alla ensuite lui-même. Pompée, averti de son arrivée, n'eut pas la force de soutenir sa vue; car il avoit une honte & une confusion horrible de voir à ses pieds un homme qui avoit soutenu pour lui de si grands combats, qui lui avoit rendu de si grands services, & qui, dans ses actions publiques, avoit parlé si avantageusement de lui. Mais étant gendre de César il sacrifia à sa priere tous ces anciens plaisirs qu'il avoit reçus de Ciceron, & sortant par une porte dérobée il évita sa rencontre.

Ciceron se voyant trahi par lui & abandonné de tout le monde, eut recours aux consuls. Gabinius se montra toujours très difficile & le traita très rudement, mais Pison fut plus doux & plus gracieux. Il l'exhorta à s'éloigner, à céder à cette impétuosité de Clodius, à supporter avec patience ce changement de tems, & à se réserver pour être encore le sauveur de sa patrie, qui pour l'amour de lui se trouvoit plongée dans des séditions horribles & dans des maux infinis.

Ciceron, ayant reçu cette réponse, consulta avec ses amis. Lucullus lui conseilloit de demeurer, l'assûrant qu'il seroit le plus fort & qu'il viendroit à bout de ses ennemis; mais tous les autres furent d'avis qu'il s'éloignât, bien assûré que le peuple le desireroit bientôt dès qu'il seroit las de la folie & de la fureur de Clodius. Ciceron se rendit à ce dernier avis; & prenant une statue de la déesse Minerve qu'il conservoit depuis long-tems dans sa maison, & à laquelle il avoit une dévotion toute particuliere, il la porta

au capitole * où il la consacra, avec cette inscription, *à Minerve, gardienne & protectrice de Rome*. Après quoi il prit de ses amis des gens pour l'accompagner, sortit de la ville sur le minuit, & marchant à pied il traversa la Lucanie pour aller s'embarquer & gagner la Sicile.

Dès que le bruit de sa fuite fut répandu, Clodius le fit condamner au bannissement par un arrêt du peuple, & fit afficher par-tout qu'il étoit enjoint aux Romains de lui refuser le feu & l'eau, & de ne lui pas donner retraite dans leurs maisons à cinq cent milles de Rome. Mais la considération & le respect qu'on avoit pour Ciceron étoient à un si haut point que personne ne fit aucun compte de ces affiches, & que tout le monde s'empressa pour le recevoir avec toutes les démonstrations d'amitié, & que par-tout à son départ on l'accompagna avec pompe & cérémonie. Il n'y eut qu'une seule ville des Lucaniens, appellée alors Hipponium, & aujourd'hui Vibone, où il se trouva un homme natif de Sicile, appellé Vibius, à qui Ciceron avoit fait de fort grands plaisirs, & à qui, l'année de son consulat, il avoit fait donner l'emploi de capitaine des ouvriers, qui cependant refusa de le recevoir dans sa maison, & promit seulement de lui marquer un lieu à la campagne où il pourroit se retirer. Et Vibius Virginius, préteur de la Sicile, à qui Ciceron avoit rendu aussi de très-grands services, lui écrivit de s'éloigner de son gouvernement. Outré

* *Où il la consacra avec cette inscription*, à Minerve gardienne & protectrice de Rome.) Il y a bien de la grandeur dans cette action de Cicéron. Ne pouvant plus défendre & conserver Rome par sa présence, il la remet entre les mains de la déesse de la Sagesse.

Outré de cette ingratitude, il tira droit à Brundufe, & s'étant embarqué là pour Dyrrachium, il eut d'abord un vent très-favorable; mais quand il fut en pleine mer, il fe leva un vent de la marine qui l'obligea de relâcher au même endroit d'où il étoit parti. Il fe rembarqua par le premier bon vent & arriva à Dyrrachium. Mais on dit que, quand il voulut débarquer, on fentit tout-d'un-coup un grand tremblement de terre, & que les eaux de la mer fe retirerent. Les devins conjecturerent de-là que fon exil ne feroit pas long, parce que ces fignes prédifoient un changement confidérable.

Pendant qu'il fut à Dyrrachium, une infinité de gens allerent lui rendre vifite par l'affection qu'on lui portoit; & toutes les villes de Grece difputoient à l'envi à qui lui feroit le plus d'honneurs. Malgré tout cela il étoit toujours trifte & defefpéré, tournant à tout moment les yeux vers l'Italie, comme les amans infortunés les tournent fans ceffe vers l'objet de leur amour, & fon malheur lui abattit le courage, l'humilia & le rapetiffa, s'il eft permis de parler ainfi, beaucoup plus qu'on ne l'auroit attendu d'un homme fi inftruit & nourri dans le fein des lettres & de la philofophie. Cependant il avoit fouvent prié fes amis de ne l'appeller plus orateur, mais philofophe; car il difoit qu'il avoit choifi la philofophie comme l'action, & la rhétorique comme l'inftrument dont il étoit obligé de fe fervir pour les néceffités de fon miniftere. Mais l'opinion n'a que trop de force pour effacer de l'ame tous les difcours de la raifon, comme une teinture qui n'a pas bien pénétré, pour y imprimer les troubles & les paffions de la multitude par le commerce continuel & la fréquente habitude

que

Métellus, la ſédition ſur cette affaire augmenta à tel point qu'il y eut des tribuns bleſſés dans la place, & que Quintus, frere de Ciceron, fut laiſſé pour mort parmi les morts. Alors le peuple commença à changer de ſentiment, & Milon, l'un des tribuns du peuple, fut le premier qui eut le courage de mettre la main ſur Clodius, & de le traîner par force en juſtice. La plus grande partie du peuple & de toutes les villes des environs ſe joignit à Pompée qui, ſuivi de cette foule, vint ſur la place, en chaſſa Clodius & toute ſa cabale, & appella le peuple à venir donner ſes ſuffrages ſur le rappel de Ciceron. On dit que jamais choſe ne fut ordonnée par le peuple avec tant d'unanimité, d'affection & de zele que ce rappel; & le ſénat, à l'envi du peuple, décerna qu'on loueroit & qu'on remercieroit les villes qui avoient recueilli Ciceron dans ſon exil, [y] & qu'on rebâtiroit aux dépens du public

[y] *Et qu'on rebâtiroit aux dépens du public ſa maiſon de la ville, & ſes maiſons de campagne que Clodius avoit brûlées.*) Comme la place de ſa maiſon de Rome avoit été conſacrée, les pontifes furent conſultés pour ſavoir ſi elle pouvoit être rendue; ils répondirent qu'elle avoit été mal conſacrée, & qu'on pouvoit la rendre. Les conſuls lui ordonnerent pour cette maiſon deux cent cinquante mille livres, pour la maiſon de Tuſculum ſoixante-deux mille cinq cent livres, & pour celle de Formies trente-deux mille deux cent vingt-cinq livres, & il ſe plaint des deux dernieres eſtimations qui furent trouvées trop modiques, non-ſeulement par tous les gens de bien, mais par le peuple même. *Nobis ſuperficiem ædium*, dit il dans la ſeconde lettre du quatrieme livre à Atticus, *conſules de conſilii ſententia æſtimarunt HS. vicies. Cætera valde illiberaliter. Tuſculanam villam quingentis millibus, Formianum HS. ducentis quinquaginta millibus. Quæ æſtimatio non modo vehementer ab optimo quoque, ſed etiam à plebe reprehenditur.*

z Ciceron

blic sa maison de la ville & ses maisons de campagne, que Clodius avoit brûlées.

[z] Ciceron fut rappellé seize mois après son exil. Toutes les villes des environs de son passage en eurent une si grande joie, qu'elles sortoient toutes au-devant de lui; de sorte que ce que Ciceron dit lui-même dans la suite, *que toute l'Italie l'avoit porté sur ses épaules dans Rome*, se trouva être encore au-dessous de la vérité, car jamais on n'a vu un si grand concours de peuple. Crassus même, qui étoit son ennemi capital avant son exil, lui alla au-devant comme les autres, & se reconcilia avec lui, disant qu'il vouloit bien faire ce plaisir à son fils qui étoit grand imitateur & zélateur de Ciceron.

[a] Peu de tems après, Ciceron, ayant épié le tems

z *Cicéron fut rappellé seize mois après son exil.*) C'est la véritable explication de ce passage. Car Plutarque ne parle pas du jour que Cicéron revint à Rome, mais du jour que son rappel fut ordonné. Il étoit sorti de Rome à la fin du mois de Mars de l'année précédente, & son rappel fut ordonné le jour avant les nones d'Août, c'est-à-dire le quatre, seize mois après son départ, & il ne rentra dans Rome que le jour avant les nones de Septembre, c'est-à-dire le quatre, un mois après son rappel.

a *Peu de tems après, Cicéron ayant épié le tems que Clodius étoit absent, monta au capitole avec plusieurs de ses amis, pris les tables Tribuniciennes.*) Cela se passa l'année suivante sous le consulat de Cn. Cornélius Lentulus Marcellinus, & de L. Martius Philippus, l'an de Rome dcxcvij. le 51. de l'âge de Cicéron. Mais Plutarque oublie une particularité considérable; Cicéron n'attendit pas l'absence de Clodius pour faire cette entreprise; il monta au capitole Clodius étant dans Rome, & enleva les tables; mais Clodius survint avec son frere Caïus qui étoit préteur, & les lui arracha. Ensuite Cicéron épia l'absence de Clodius, monta pour la seconde fois au capitole; & ayant enlevé ces tables, il les porta dans sa maison.

b Mais

tems que Clodius étoit absent, monta au capitole avec plusieurs de ses amis, prit les tables Tribunitiennes où étoient écrites toutes les choses qui avoient été résolues & exécutées pendant ce tribunat, les rompit & les mit en pieces. Clodius se plaignit hautement de cette violence de Ciceron, & lui en fit un crime; mais Ciceron répondit : *Qu'il n'avoit pas été fait tribun légitimement, parce qu'il étoit d'une famille Patricienne;* [a] *qu'ainsi rien de tout ce qu'il avoit fait dans son tribunat ne pouvoit être valide, & que tout étoit nul.* Caton s'emporta sur cela, & s'opposa à ce sentiment, non qu'il voulût louer ni soutenir ce qu'avoit fait Clodius, mais il représentoit : *Que le sénat feroit une action très-violente & très-injuste s'il cassoit toutes les choses qui s'étoient faites pendant le tribunat de Clodius; parmi lesquelles se trouvoit la commission qui lui avoit été donnée d'aller à Cypre & à Byzance, & tout ce qu'il avoit fait pour l'exécuter.* Cela fut cause que Ciceron se brouilla avec lui; mais cette brouillerie n'aboutit à aucune rupture d'éclat; elle fit seulement qu'ils vécurent plus froidement ensemble.

Quelque tems après Milon tua Clodius; & étant poursuivi pour ce meurtre, il eut recours à Ciceron & le pria de le défendre. Le sénat qui craignit qu'un homme de la naissance, de la réputation & du courage de Milon, se trouvant en danger, il n'arrivât quelque desordre dans la ville, commit Pompée pour présider à ce jugement & à tous les autres jugemens pour crime capital, en procurant à la ville & aux tribunaux la sûreté nécessaire. Pompée s'empara de la place

[a] Mais il s'étoit fait adopter par une famille Plébeïenne.

ce avant le point du jour, & y posta des soldats depuis un bout jusqu'à l'autre. Milon, craignant que Ciceron, troublé à la vue de ces armes, spectacle auquel il n'étoit pas accoutumé, ne plaidât moins bien sa cause, lui persuada de se faire porter en litiere sur la place & de se tenir là en repos jusqu'à ce que les juges fussent venus & que l'assemblée fût formée. Car Ciceron n'étoit pas seulement timide à la guerre, & quand il voyoit l'éclat des armes, mais il ne se présentoit jamais pour plaider qu'avec beaucoup de crainte; & à peine cessa-t-il de trembler & le cœur de lui battre, après même que son éloquence par le long usage fut entierement formée, & qu'elle eut acquis toute sa perfection. Alors même il ne laissoit pas encore de craindre, comme cela parut dans l'affaire de Licinius Muréna dont il entreprit la défense [c] contre Caton qui l'accusoit. [d] Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement; c'est pourquoi il ne se donna aucun repos la veille du jour qu'il devoit répondre, & travailla toute la nuit; de sorte que cette grande application, sans un seul moment de sommeil, l'incommoda si fort qu'il plaida moins bien & qu'il parut inférieur à son rival.

Le

[c] Il plaida pour Muréna dix ou onze ans avant le consulat de Pompée.

[d] *Car dans cette cause il se piqua de surpasser Hortensius, qui avoit plaidé avec un merveilleux applaudissement.*) Muréna avoit trois avocats, Hortensius, M. Crassus, & Cicéron. Hortensius avoit déja parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence. Cicéron, jaloux de la réputation de ce personnage, travailla beaucoup pour le surpasser; & ce fut ce grand travail qui lui nuisit.

f Il

Le jour donc qu'il devoit plaider pour Milon, quand il fut arrivé sur la place, & qu'au sortir de sa litiere il vit Pompée assis tout au haut comme dans un camp, & toute la place briller de l'éclat des armes dont il étoit environné, il fut troublé & ne commença à parler qu'avec beaucoup de peine, tremblant de tout son corps & la voix foible & entrecoupée, pendant que Milon, qui étoit l'accusé, assistoit à ce jugement avec beaucoup d'assûrance & de courage, ayant dédaigné même de laisser croître ses cheveux & de prendre la robe noire, comme c'étoit la coutume; & cette audace ne fut pas ce qui contribua le moins à sa condamnation. Mais pour Ciceron, ce tremblement paroissoit plûtôt en lui l'effet de l'affection qu'il avoit pour ses parties, que de sa timidité.

Il entra aussi dans le collége des prêtres que les Romains appellent Augures [e], & il y eut la place du jeune Crassus, après qu'il eut été tué dans la guerre contre les Parthes.

Ensuite les provinces étant tirées au sort, & la Cilicie lui étant échue, [f] avec une armée de douze mille hommes de pied & de deux mille six cent chevaux, il s'embarqua [g]. Parmi ses instructions il y en avoit une qui lui ordonnoit de remettre la Cappadoce sous l'obéissance de son roi Ariobarzane, ce qu'il fit très-heureusement sans

[e] Il y étoit déja lorsque Milon tua Clodius.

[f] *Avec une armée de douze mille hommes de pied, & de deux mille six cent chevaux.*) Il écrit pourtant à son ami Atticus qu'il n'avoit que le nom de deux légions, & encore bien foibles, *me nomen habere duarum legionum exilium.* Mais son armée grossit ensuite par les secours qui lui arriverent.

[g] Il étoit alors dans sa cinquante-sixieme année.

h Et

ſans guerre & ſans donner aucun ſujet de plainte contre lui. Et voyant que les peuples de la Cilicie, après l'échec que les Romains avoient reçu dans le pays des Parthes, & les mouvemens de la Syrie, levoient la tête, il les calma & les ramena en les gouvernant avec beaucoup de douceur. Il refuſa tous les préſens que les rois lui faiſoient offrir; il ſoulagea ſa province des feſtins qu'elle étoit obligée de faire aux gouverneurs; & lui-même il recevoit tous les jours à ſa table les plus honnêtes gens qu'il traitoit non avec magnificence, mais proprement & honnêtement. Il n'avoit point de portier à ſa maiſon, & on ne le voyoit jamais couché ſur ſon lit; mais il ſe levoit dès le matin, & recevoit debout, ou ſe promenant devant ſa porte, ceux qui venoient lui faire la cour. On dit que jamais il ne lui arriva de faire battre de verges perſonne [h] & de faire déchirer la robe, & que jamais la colere ne le porta à dire la moindre injure à qui que ce fût, ni à condamner perſonne à l'amende avec outrage.

Ayant trouvé qu'une grande partie des biens publics avoit été uſurpée par des particuliers, il les fit rendre aux villes qui furent enrichies par ce moyen; & en même tems il conſerva l'honneur aux uſurpateurs, en les obligeant ſeulement à reſtituer ſans leur faire aucun autre mal.

[i] Il fit auſſi un peu la guerre; car il défit & mit

[h] *Et de faire déchirer ſa robe.*) Ce qui étoit une ſorte d'inſulte très-ignominieuſe & très-ancienne, car nous la voyons pratiquée chez les Ammonites dès le tems de David, *Tulit itaque Hanon ſervos David, raſitque dimidiam partem barbæ eorum, & præcidit veſtes eorum medias uſque ad nates, & dimiſit eos.* II. Reg. x. 4.

[i] *Il fit auſſi un peu la guerre, car il défit & mit en fuite les*

mit en fuite les brigands qui étoient retirés au mont Amanus; & pour cette victoire ses soldats l'honorerent du titre d'*imperator*. [k] L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres [l] de lui

les brigands qui étoient retirés au mont Amanus.) Plutarque parle un peu maigrement de cette expédition de Cicéron, car il fit plus que de chasser les brigands; non seulement il fut appellé *imperator*, mais on ordonna à Rome des prieres publiques pour ses grands succès, & on fut sur le point de lui décerner le triomphe.

[k] *L'orateur Cæcilius l'ayant un jour prié par ses lettres de lui envoyer des pantheres.*) Il y a faute au nom, ce n'est pas *l'orateur Cæcilius*, mais *l'orateur Cœlius*, comme le savant Bochart l'a fort bien vû & corrigé. M. Cœlius Rufus étoit alors édile curule, & il demandoit ces pantheres pour les jeux de son édilité. Voici la réponse que lui fait Cicéron dans la lettre qu'il lui écrit, & qui est la II. du livre 2. *De pantheris, per eos qui venari solent agitur mandato meo diligenter, sed mira paucitas est: & eas quæ sunt, valde aiunt queri, quod nihil cuiquam insidiarum in mea provincia, nisi sibi fiat. Itaque constituisse dicuntur in Cariam ex nostra provincia decedere, &c.* « Pour » ce qui est des pantheres, » ceux qui ont accoutumé » de faire cette chasse, y » travaillent par mes ordres » très-diligemment. Mais » elles sont très-rares, & le » peu qu'il en reste se plaint » fort, dit-on, de ce que » dans ma province on ne » dresse des embûches qu'à » elles seules; c'est pourquoi » elles ont résolu de quitter mon gouvernement, & » de se retirer dans la Carie. » Mais quoi qu'il en soit, on » chasse à force, & sur-tout » Patiscus. Tout ce qu'il y » en aura sera pour vous.

[l] *De lui envoyer des pantheres de la Cilicie.*) Car le mont *Amanus*, qui sépare la Cilicie de la Syrie, abonde en ces sortes de bêtes, comme le Liban & autres montagnes de ces pays-là. C'est pourquoi Salomon, dans son cantique, chap. viij. 4. dit, *Veni de Libano, sponsa mea, veni de Libano, veni coronaberis Amana, de vertice Sanir & Hermon, de cubilibus leonum, de montibus pantherarum.* Quelques interpretes croient même que dans ce passage *Amana* est le mont *Amanus*, quoique Bochart s'y oppose, parce que la scene de ce cantique est dans la Judée, assez éloignée de la Cilicie, & qu'il prétende qu'A-

lui envoyer des pantheres de la Cilicie pour un ſpectacle qu'il devoit donner à Rome, Ciceron, pour relever ſes exploits, lui fit réponſe : *Qu'il n'y avoit plus de pantheres dans la Cilicie, & qu'elles s'en étoient toutes fuies dans la Carie de dépit de ce que, pendant que tout étoit en paix, elles étoient les ſeules à qui l'on faiſoit la guerre.*

A ſon retour de ſon gouvernement il paſſa à Rhodes, & enſuite à Athenes où il s'arrêta quelque tems avec un très-grand plaiſir à cauſe du ſouvenir qu'il conſervoit des anciennes converſations qu'il y avoit eues autrefois, & qu'il ſouhaitoit paſſionnément de renouveller. Là il vit tout ce qu'il y avoit de gens les plus célebres pour leur ſavoir ; il viſita ſes anciens amis & ſes compagnons d'étude ; & après avoir reçu de grands honneurs & toutes les marques les plus ſenſibles de l'eſtime & de l'admiration que toute la Grece avoit pour lui, il arriva à Rome [m] où il trouva que les affaires alloient aboutir à une affreuſe ſédition, comme par une apoſtume prête à crever. Le ſénat aſſemblé lui décernoit le triomphe ; mais il dit, *qu'il ſuivroit bien plus volontiers & avec plus de plaiſir le char triomphant de Céſar ſi l'on s'accommodoit avec lui.* Et en particulier il ne ceſſa de conſeiller cet accommodement, écrivant à Céſar pluſieurs lettres pour cet effet, & étant toujours après Pompée à le prier & à le conjurer avec de grandes inſtances, tâchant de les adoucir l'un & l'autre, de les appaiſer & de guérir leurs mécontentemens. Mais le mal étoit ſans remede, & Céſar revenant à Rome,

qu'*Amana* eſt une partie du Liban. Mais cette raiſon pourroit être combattue.

[m] Vingt mois après ſon départ.

• De

me, Pompée ne l'y attendit point; il abandonna la ville, accompagné de plusieurs grands personnages & gens de bien.

Ciceron ne le suivit point dans sa fuite, ce qui fit croire qu'il alloit prendre le parti de César. Il est certain, & il le fait assez entendre lui-même, qu'il fut fort combattu dans son esprit, se jettant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & qu'il se trouva dans une grande perplexité. Car il écrit dans ses lettres : [a] *De quel côté dois-je me tourner? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse de faire la guerre; mais César conduit mieux ses affaires & est plus en état de se sauver lui-même & de sauver ses amis; de sorte que j'ai bien qui fuir, mais je n'ai pas à qui recourir.* Un certain Trebatius, ami particulier de César, lui ayant écrit que César croyoit qu'il devoit se joindre à lui & participer à ses espérances, ou, si son grand âge

[a] *De quel côté dois-je me tourner? Pompée a la cause la plus honnête & la plus glorieuse.*) Il n'y a donc plus de sujet de douter & de délibérer Qui doute qu'il ne faille suivre la cause la plus honnête & la plus glorieuse, quoique le danger y soit plus grand? Que sont devenues ces paroles magnifiques de Cicéron, *qu'il aimoit mieux être vaincu avec Pompée, que vaincre avec César?* Cicéron s'en souvenoit, mais sa timidité lui suggéroit une échappatoire par le moyen d'une mauvaise distinction. Car sur ce qu'Atticus avoit fort approuvé ce mot, il lui écrit : *Quod tu meum laudas, & memorandum ducis, malle quod dixerim me cum Pompeio vinci, quam cum istis vincere. Ego,vero malo, sed cum illo Pompeio qui tum erat, aut qui mihi esse videbatur. Cum hoc vero, qui ante fugit quam scit aut quem fugiat, aut quo, qui nostra tradidit, qui patriam reliquit, si malui, contigit; victus sum.* Liv. viij. à Att. ép. 7. Méchante défaite. Les fautes d'un général qui a la bonne cause de son côté, n'autorisent pas à abandonner son parti.

âge l'obligeoit à s'éloigner des affaires, * qu'il feroit bien de se retirer en Grece & de se tenir là en repos, sans embrasser aucun parti. Ciceron, étonné de ce que César ne lui écrivoit pas lui-même, répondit en colere, *qu'il ne feroit rien d'indigne de tout ce qu'il avoit fait jusques-là dans le gouvernement*. Et voilà ce que l'on trouve écrit dans ses lettres.

Mais César ne fut pas plûtôt parti pour l'Espagne, que Ciceron s'embarqua pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit là avec grand plaisir. Caton seul le regarda de mauvais œil, & le blâma fort en particulier d'être venu fortifier Pompée : *Pour moi, il n'auroit été ni beau ni honnête*, lui dit-il, *que j'eusse abandonné le parti que j'ai pris dès le commencement dans la république ; mais pour vous, vous auriez été plus utile à votre patrie & à vos amis, si demeurant neutre dans Rome, vous eussiez attendu ce qui seroit arrivé pour vous accommoder à la Fortune, au lieu de venir ici sans raison, très-imprudemment & sans aucune nécessité, vous déclarer contre César, & participer à un si grand danger dont vous n'aviez que faire.*

Ces paroles obligerent Ciceron à changer de sentiment, joint que Pompée ne se servoit de lui en rien d'important, ni de considérable. Il est vrai qu'il en étoit seul la cause : car il ne cachoit pas son repentir d'être venu ; il ne cessoit de mépriser & de ravaler les forces & les préparatifs de Pompée ; il décrioit avec emportement toutes ses délibérations jusqu'à se rendre suspect ; & il ne s'abstenoit en aucune occasion de lâcher des

* Il n'étoit alors que dans sa cinquante-huitieme année. Ce qui n'est pas un âge à devoir renoncer aux affaires.

† Voyez

des brocards & des mots de plaisanterie contre les alliés. Il n'avoit pourtant pas trop le cœur en joie; car il se promenoit tout le jour dans le camp, tout triste, avec une mine morne & farouche; mais il laissoit toujours échapper quelques mots qui faisoient rire les autres, quelque peu d'envie qu'ils en eussent. Et il ne sera pas hors de propos d'en rapporter ici quelques-uns. Domitius vouloit avancer un homme & lui faire donner un état de capitaine, quoiqu'il ne fût pas homme de guerre; & pour le faire trouver bon, il disoit qu'il étoit très-honnête homme, de très-bonnes mœurs & très-sage: *que ne le gardes-tu donc*, lui dit Ciceron, *pour gouverneur de tes enfans?* Comme quelques-uns louoient devant lui un certain Théophane de Lesbos, qui étoit capitaine des ouvriers dans le camp de Pompée, d'avoir bien consolé les Lesbiens de la perte de leur flotte: [p] *voyez*, dit Ciceron, *quel grand bien c'est que d'avoir pour capitaine un Grec?*

Quand les deux armées furent en présence, César réussissoit dans toutes ses entreprises, & tenoit Pompée presque assiégé. Lentulus s'avisa de dire, *qu'il lui revenoit de tous côtés que les amis de César étoient fort tristes. Effectivement*, repartit Ciceron, *il paroît bien qu'ils sont portés de mauvaise volonté contre César, & qu'ils desesperent de ses affaires.*

Un autre, nommé Marcius, arrivé tout fraîchement

p *Voyez quel grand bien c'est que d'avoir pour capitaine un Grec.*) Cette raillerie est très amere; car Ciceron fait entendre que ce Théophane, comme Grec & né dans le pays de la philosophie, étoit plus propre à consoler d'un malheur, qu'à procurer de bons succès par son courage.

chement d'Italie, disoit, *que le bruit général étoit à Rome que Pompée étoit assiégé dans son camp.* [q] *Tu n'es donc venu*, lui répondit Ciceron, *que pour en savoir la vérité & pour en croire tes yeux.*

Après la défaite de Pompée [r], un certain Nonnius disoit, *qu'il falloit avoir bonne espérance; car il restoit encore sept aigles dans le camp de Pompée. Tu aurois raison, mon ami*, lui repliqua Ciceron, *si nous avions à combattre contre des geais.*

Labiénus, s'appuyant sur quelques prophéties, soutenoit que Pompée seroit enfin vainqueur. [s] *Cependant*, repartit Ciceron, *avec cette belle ruse de guerre, nous n'avons pas laissé de perdre notre camp.*

A la journée de Pharsale, à laquelle Ciceron ne se trouva point, parce qu'il étoit malade, Pompée ayant été mis en fuite, Caton, qui avoit rassemblé à Dyrrachium une nombreuse armée & une grosse flotte, pressa Ciceron d'en prendre le commandement, comme cela lui appartenoit par la loi, parce qu'il avoit été consul. Mais Ciceron le refusa & dit absolument qu'il ne vouloit plus se mêler de cette guerre, ce qui pensa le faire tuer sur la place; car le jeune Pompée & ses amis, l'appellant traître, tirerent leurs épées &

[q] *Tu n'es donc venu*, lui répondit Cicéron, *que pour en savoir la vérité, & pour en croire tes yeux.*) Ce Marcius, par flatterie pour Pompée, vouloit faire croire que ce bruit de Rome étoit faux; & Cicéron le confirme par cette réponse ambiguë qui est très plaisante.

[r] A la bataille de Pharsale, qui fut donnée l'an de Rome dccv. le 59. de l'âge de Cicéron.

[s] *Cependant*, repartit Cicéron, *avec cette belle ruse de guerre*) Il appelle ces prétendues prophéties, *une ruse de guerre*, pour faire entendre qu'elles étoient imaginées & forgées comme une ruse de guerre, pour donner courage au parti.

& alloient le percer, ſi Caton ne s'étoit mis entre deux. Encore eut-il bien de la peine à le ſauver de leurs mains & à le mettre en lieu de sûreté en le renvoyant hors du camp.

Ayant gagné Brunduſe il y fit quelque ſéjour en attendant Céſar dont le retour étoit retardé par les affaires qu'il avoit trouvées en Aſie & en Egypte. Enfin ayant eu nouvelles qu'il étoit arrivé à Tarente, & que de-là il venoit par terre à Brunduſe, il ſe mit en chemin pour aller au-devant de lui, ne deſeſpérant pas tout-à-fait d'obtenir ſon pardon, mais auſſi ayant quelque ſorte de honte d'en faire l'épreuve en préſence de tant de témoins, & de paroitre en cet état devant un ennemi & un ennemi victorieux. Mais il ne fut obligé de rien dire ni de rien faire contre ſa dignité; car Céſar, du plus loin qu'il le vit venir à lui & devancer ſa troupe, deſcendit de cheval, le ſalua & marcha pluſieurs ſtades, s'entretenant avec lui ſeul à ſeul. Depuis ce moment il continua à l'honorer & à lui faire toutes ſortes de careſſes, juſques-là que Ciceron ayant fait un petit traité qui étoit l'éloge de Caton, Céſar y répondit, & dans ſa réponſe il loua beaucoup non-ſeulement l'éloquence, mais auſſi la vie de Ciceron, comme parfaitement ſemblable à celle de Periclès ou de Théramene. Le traité de Ciceron étoit intitulé *Caton*, & la réponſe de Céſar, *Anti-Caton*.

On dit que Quintus Ligarius, étant appellé en juſtice parce qu'il avoit été un des ennemis de Céſar; & Ciceron s'étant chargé de le défendre, Céſar dit à ſes amis qui étoient autour de lui : *Qu'eſt-ce qui nous empêcheroit d'entendre Ciceron qu'il y a ſi long-tems que nous avons ouï? Car pour ſon homme il eſt déja condamné dans mon eſprit comme*

me méchant & comme mon ennemi. Mais Ciceron n'eut pas plûtôt commencé à parler, qu'il l'émut merveilleusement; & à mesure qu'il avançoit dans la cause, il jettoit dans son discours une si grande vivacité de passions, & l'assaisonnoit de tant de graces & de charmes, qu'on vit César changer souvent de couleur, & témoigner par ce changement les divers mouvemens dont son ame étoit agitée. Enfin quand Ciceron vint à toucher l'endroit de la bataille de Pharsale, César fut si transporté & si hors de lui, qu'il tressaillit de tout son corps, & laissa tomber quelques papiers qu'il avoit à la main; & l'issue de cela fut que, forcé par l'éloquence de l'orateur, il renvoya Ligarius absous, malgré la résolution qu'il avoit faite de le condamner.

Depuis ce moment la république ayant dégénéré en monarchie, Ciceron se retira entierement des affaires, & donna tout son tems aux jeunes gens qui voulurent apprendre de lui la philosophie. Et comme c'étoient les premiers & les plus nobles de la ville, le commerce qu'il eut avec eux par ce moyen le rendit encore très-puissant dans Rome, & releva son autorité & son crédit. Il s'occupoit ordinairement à écrire des dialogues de philosophie, à traduire les auteurs Grecs qui en avoient traité, & à faire passer dans la langue Latine les termes de dialectique & de physique qu'ils avoient employés. Car on prétend qu'il est le premier qui ait fait passer dans le Latin ces mots Grecs, [a] *Phantasia, Catathesis, Epoché, Catalepsis*; ceux-ci encore, *Atomos*,

[a] *Phantasia*, imagination. *Catathesis*, consentement. *Epoché*, doute. *Catalepsis*, compréhension. *Atomos*, atome. *Ameres*, indivisible. *Cenon*, le vuide.

[a] *Soit*

mos, *Ameres*, *Cenon*, & plusieurs autres semblables; ou, s'il n'est pas le premier qui s'en soit servi, il est au moins celui qui a le plus contribué à en donner l'intelligence aux Romains, & à en rendre l'usage commun, en expliquant, les uns par des métaphores, & les autres par d'autres termes propres & usités. Il se servoit aussi pour son divertissement de la grande facilité qu'il avoit à faire des vers; & l'on dit que, quand il s'abandonnoit à sa verve, il faisoit des cinq cent vers dans une nuit. La plus grande partie de ce tems-là il la passoit dans une maison de campagne qu'il avoit près de Tusculum, d'où il écrivoit à ses amis, *qu'il menoit la vie du bon Laerte*; soit qu'il écrivit cela en badinant, comme c'étoit assez sa coutume, [a] soit que son ambition réveillât en lui le desir de se mêler encore du gouvernement, & le dégoûtât de sa fortune présente. Quoi qu'il en soit, il n'alloit que rarement à la ville, encore n'étoit-ce que pour faire la cour à César; & il étoit toujours le premier à approuver tous les nouveaux honneurs qu'on lui décernoit, & à dire quelque chose de nouveau & d'honorable pour lui & pour tous ses grands exploits : comme ce qu'il dit sur les statues de Pompée qui avoient été abattues, & que César fit relever; car sur cela Ciceron lui dit, *que par cet acte d'humanité, en relevant les statues de Pompée, il avoit assûré les siennes.*

On

[a] *Soit que son ambition reveillât en lui le desir de se mêler encore du gouvernement.*) Ce qu'il disoit qu'il menoit la vie de Laerte, pouvoit fort bien être interprété de la sorte, car la retraite de Laerte n'étoit pas une retraite volontaire, mais une retraite forcée, c'étoit l'effet de la douleur pour la perte de son fils qu'il croyoit mort.

[a] Et

On prétend qu'il se préparoit à écrire l'histoire de son pays où il avoit résolu de mêler beaucoup d'histoires Grecques, * & de rapporter tous leurs contes & toutes leurs fables; mais qu'il se trouva surpris par une infinité d'affaires publiques & particulieres qui lui arriverent contre son gré, & par des accidens très-fâcheux qu'il s'attira pourtant en partie, car il répudia sa femme Térentia. Il disoit pour ses raisons qu'elle l'avoit négligé & n'avoit eu aucun soin de lui pendant toute la guerre, jusques-là qu'elle le laissa partir de Rome sans lui fournir les choses nécessaires pour son entretien; que, quand il retourna en Italie, il ne reçut d'elle aucune marque d'affection, & qu'elle ne daigna pas même l'aller trouver à Brunduse où il fit un assez long séjour. Il ajoutoit que sa fille Tullie, qui étoit étoit encore fort jeune, ayant eu le courage de partir pour se rendre auprès de lui, elle ne lui donna ni l'équipage ni la suite convenable pour un tel voyage, ni les moyens de le faire commodément & agréablement; & de plus qu'elle laissa sa maison vuide, sans aucuns meubles, & chargée d'une infinité de dettes très-considérables; car voilà les prétextes les plus honnêtes que l'on donne de son divorce. Mais Térentia les soutenoit tous faux, & la conduite de Ciceron donna un grand air de vérité à l'apologie de sa femme; car peu de tems après il épousa une jeune

* *Et de rapporter tous leurs contes.*) Ce passage est écrit bien différemment dans un manuscrit, où on lit, καὶ ὅλους τοὺς συνηγμένους αὐτῷ λόγους καὶ μύθους ἐνταῦθα τρέψαι. *Et à faire entrer dans cet ouvrage tous les discours & toutes les fables qu'il avoit eu soin de ramasser.* Et cette leçon me paroît préférable à celle du texte.

jeune fille [y]. Térentia faisoit courir le bruit que c'étoit pour sa beauté ; & Tyron, l'affranchi de Ciceron, écrit que c'étoit à cause de ses richesses, pour avoir de quoi payer ses dettes & se libérer ; car cette fille étoit fort riche, & son pere Publilius en mourant l'avoit institué son héritier fidéi-commissaire pour rendre l'hérédité à sa fille quand elle seroit majeure. Mais, comme il devoit de grosses sommes, ses parens & ses amis lui persuaderent d'épouser cette jeune fille malgré la différence d'âge, afin que des biens de cette nouvelle femme il eût de quoi satisfaire ses créanciers.

Antoine parle de ce mariage dans la réponse qu'il fit à ses Philippiques, où il lui reproche, *qu'il avoit répudié une femme auprès de laquelle il avoit vieilli*, le taxant finement & agréablement par-là d'avoir toujours gardé sa maison, & d'avoir mené une vie oisive sans aller jamais à la guerre.

[z] Peu de tems après ce mariage, sa fille Tullie mourut

[y] Publilia, fille de Publilius. Il étoit alors dans sa soixante-deuxieme année.

[z] *Peu de tems après ce mariage, sa fille Tullie mourut en couches chez son mari Lentulus, à qui il l'avoit mariée après la mort de son premier mari Pison*) Plutarque nous dit ici formellement queTullie ne fut mariée que deux fois ; la premiere à Pison, & après la mort de Pison à Lentulus, chez lequel elle mourut en couches. Mais par les lettres de Cicéron, il paroît qu'elle fut mariée trois fois, qu'elle épousa d'abord Pison, ensuite Furius Crassipes, & cinq ou six ans après P. Cornélius Dolabella, & nulle part il ne parle du quatrieme mari Lentulus. Voyez les lettres de Cicéron à son frere, lett. 4 & 7. Cependant ce texte de Plutarque est confirmé par le témoignage d'Asconius Pédianus, qui dit : *Cicero filiam post mortem Pisonis generi P. Lentulo collocavit, apud quem illa ex partu decessit. In orat. Cic. in*

mourut en couches chez ſon mari Lentulus à qui il l'avoit mariée après la mort de ſon premier mari Piſon. Tous les philoſophes de ce tems là aborderent de toutes parts chez Ciceron pour le conſoler ; mais il ſupporta ſi impatiemment cette perte, qu'il répudia ſa ſeconde femme, parce qu'elle lui avoit paru ſe réjouir de la mort de ſa fille. Et voilà pour ce qui regarde les affaires de ſa maiſon.

Il n'eut aucune part à la conjuration contre Céſar, quoiqu'il eût de grandes liaiſons avec Brutus, qu'il fût très-mécontent de l'état préſent des affaires, & qu'il ſouhaitât autant & plus que nul autre de les voir rétablir. Mais les conjurés craignirent ſa timidité naturelle, & d'ailleurs ſon grand âge auquel les natures même les plus fortes manquent ordinairement d'audace & de fermeté.

La conjuration ayant été exécutée [a] par Brutus & par Caſſius, qui étoient les chefs des conjurés, tous les amis de Céſar s'aſſemblerent pour venger ſa mort, ce qui fit craindre que Rome ne ſe vît encore déchirée par des guerres civiles. Antoine, qui étoit conſul, aſſembla le ſénat, & fit un diſcours fort court ſur la concorde ;

in L. Piſonem. Pour concilier des témoignages qui paroiſſent ſi oppoſés, Louis Vivès réduit à un ſeul les deux premiers gendres de Cicéron, & prétend que Piſon eſt Lucius Piſo Furius Craſſipes. Mais que deviendront les deux autres, Dolabella & Lentulus ? Ces deux n'en ſont encore qu'un ; car Dolabella eſt le même que Lentulus. C'eſt le ſentiment que Fabricius a ſuivi dans la vie de Cicéron. *Ce Lentulus*, dit-il, *eſt le même que Dolabella*. Cela eſt d'autant plus vrai-ſemblable, que les Lentulus étoient certainement de la maiſon Cornélie, & les Dolabella pouvoient être de la branche des Lentulus.

[a] L'an de Rome dccjv.

de ; mais Ciceron fit de grandes & fortes remontrances convenables au tems, & perſuada au ſénat de ſuivre l'exemple des Athéniens, de décerner une amniſtie générale de tout ce qui avoit été fait contre Céſar, & de diſtribuer des provinces à Brutus & à Caſſius. Mais tout cela ne put avoir ſon effet ; car le peuple s'émut de lui-même à compaſſion quand il vit le corps mort porté au-travers de la place. En même tems Antoine leur montrant la robe de Céſar toute ſanglante & percée de coups, ils entrerent tous dans un ſi violent tranſport de colere, que, devenus comme furieux, ils ſe mirent à chercher les meurtriers dans la place même, & que prenant des tiſons ardens ils coururent à leurs maiſons pour y mettre le feu. Mais, comme ils avoient bien prévu ce danger, ils l'éviterent ; & ne doutant point qu'ils ne fuſſent bientôt expoſés à de plus grands encore, ils ſortirent de la ville.

Alors Antoine, ſe voyant ſeul & revêtu d'autorité, leva la tête ; & s'il ſe rendit redoutable à tout le monde, comme allant ſe faire ſeul monarque, il ſe rendit encore plus redoutable à Ciceron. Car Antoine voyant que l'autorité & le crédit de Ciceron augmentoient conſidérablement, & qu'il étoit ami particulier de Brutus, & fort porté pour lui, il ſouffroit très-impatiemment ſa préſence. D'ailleurs il y avoit de longue main entr'eux des ſoupçons & des défiances qui naiſſoient de la différence de leurs mœurs & de leur vie. Tout cela augmentant les craintes de Ciceron, il penſa d'abord à demander d'aller ſous Dolabella en Syrie en qualité de ſon lieutenant. Mais Hirtius & Panſa, qui devoient être conſuls après Antoine, & qui étoient tous deux bons citoyens, & les émules de Cice-

ron dans le gouvernement, le prierent de ne pas les abandonner, se faisant fort que, s'il restoit avec eux, ils viendroient à bout de ruiner toute la puissance d'Antoine.

Ciceron, sans trop les croire ni les décroire, laissa partir Dolabella; & après avoir promis à Hirtius qu'il passeroit l'été à Athenes, & que, si-tôt qu'ils seroient installés dans le consulat, il reviendroit à Rome, il s'embarqua. Mais sa navigation ayant été retardée, & recevant tous les jours des nouvelles de Rome, comme cela arrive d'ordinaire en ces occasions, & ces nouvelles l'assûrant qu'il s'étoit fait dans Antoine un changement merveilleux, qu'il ne faisoit plus rien que de concert avec le sénat, & que les affaires ne demandoient que sa présence pour prendre une meilleure situation; alors condamnant lui-même sa trop craintive prévoyance, il reprit le chemin de Rome. Ses premieres espérances ne furent point déçues; car il sortit une si grande foule au devant de lui, que les premiers complimens, les embrassades & les caresses réciproques qu'on fit aux portes, & par tout le chemin jusqu'à sa maison, emporterent presque toute la journée.

Le lendemain Antoine assembla le sénat où il le manda. Ciceron refusa d'y aller, & se tint au lit, prétextant qu'il étoit indisposé de la fatigue du voyage; mais la véritable cause de ce refus c'étoit la crainte de quelque embûche qu'on devoit lui dresser, & dont il avoit été averti en chemin. Antoine, offensé de ce soupçon si injurieux, envoya des soldats avec ordre de le mener par force, s'il ne vouloit pas venir, ou de brûler sa maison. Mais, à la priere de beaucoup de gens qui s'entremirent pour lui, il révoqua cet

ordre,

ordre,[b] & se contenta de faire prendre des gages chez lui.

Depuis ce tems-là, quand ils se rencontroient dans les rues, ils passoient sans se saluer; & ils vécurent ainsi en se défiant extrêmement l'un de l'autre, jusqu'à ce que le jeune César, arrivé d'Apollonie, se porta pour héritier de Jule César,[c] & entra en différend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes qu'il retenoit de la succession de César. Sur quoi Philippe, qui avoit épousé la mere du jeune César,

[b] *Et se contenta de faire prendre des gages.*) Selon la coutume qui se pratiquoit à l'égard de ceux qui, étant mandés, refusoient d'aller au sénat ou au conseil. Voy. la vie de Caton d'Utique.

[c] *Et entra en différend avec Antoine pour la somme de vingt-cinq millions de drachmes, qu'il retenoit de la succession de César.*) Dans la vie d'Antoine il nous dit, *que Calpurnie, femme de César, se confiant à Antoine, avoit fait porter chez lui quatre mille talens, qu'elle y mit en dépôt.* C'est cette somme que César redemandoit à Antoine, mais quatre mille talens font moins que vingt-cinq millions de drachmes, car ils ne font que douze millions de notre monnoie, au lieu que les vingt-cinq millions de drachmes font cinq cent mille livres de plus, c'est-à-dire douze millions & demi. Mais dans l'un & dans l'autre passage, Plutarque s'éloigne entiérement de la vérité, comme le savant Ruauld l'a observé; car la femme que Calpurnia avoit mise en dépôt chez Antoine, étoit plus de sept fois plus forte, puisqu'elle étoit de *septies millies HS.* comme ils comptoient, c'est-à-dire de quatre vingt-sept millions cinq cinq cent mille livres. Voici Paterculus qui l'assure, *HS. septies millies depositum à Caio Cæsare ad ædem opis occupatum ab Antonio.* Et Cicéron, encore plus croyable, le confirme dans sa cinquieme philippique. *Illa vero dissipatio pecuniæ publicæ ferenda nullo modo est, per quam HS. septies millies falsis prescriptionibus donationibusque avertit (Antonius) ut portenti simile videatur tantam pecuniam populi Romani tam brevi tempore perire potuisse.*

d Roi

sar, & Marcellus, qui avoit épousé sa sœur, allerent avec lui trouver Ciceron; & là ils convinrent ensemble que Ciceron aideroit le jeune César de son éloquence & de son crédit, tant auprès du sénat qu'auprès du peuple, & que le jeune César assisteroit Ciceron de son argent & de ses armes, & l'assûreroit contre ses ennemis; car il avoit déja autour de lui bon nombre de ces vieux soldats qui avoient fait la guerre sous César.

Mais il paroît qu'il y eut une raison plus forte encore qui porta Ciceron à recevoir volontiers l'amitié de ce jeune homme; c'est que Pompée & César étant encore en vie, Ciceron eut un songe où il lui sembla qu'il avoit appellé au capitole les enfans de quelques sénateurs; que là Jupiter même devoit déclarer l'un de ces enfans maître souverain de Rome; que tous les citoyens étoient accourus avec empressement pour assister à ce spectacle, & avoient environné le temple; que tous ces enfans, vêtus de leurs belles robes brodées de pourpre, étoient assis dans un profond silence; que les portes s'étant ouvertes tout-à-coup, ces enfans s'étoient levés, étoient entrés dans le temple, & avoient passé en bel ordre devant la statue de ce dieu qui, les ayant considérés l'un après l'autre, les renvoya tous mécontens. Mais, quand le jeune César vint à passer à son tour, alors Jupiter étendit sa main & prononça ces paroles : [d] *Romains, voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.*

On

[d] *Romains, voilà le chef qui terminera toutes vos guerres civiles.*) Il y a bien de l'apparence que c'est un songe que Cicéron avoit fait en veillant, s'il est vrai qu'il l'ait fait; car dans les embarras d'affaires, ils forgeoient des

On dit que Ciceron, ayant eu ce ſonge, s'imprima tellement l'image de ce jeune homme dans l'eſprit, qu'il la conſerva toujours depuis, car il ne le connoiſſoit point. Le lendemain il deſcendit dans le champ de Mars où les enfans faiſoient leurs exercices, pour voir s'il reconnoîtroit celui qu'il avoit vu en dormant. Il les trouva qui ſortoient après leur exercice fini. Le premier qui frappa ſes yeux fut le jeune Céſar qu'il reconnut à l'inſtant pour le même qu'il avoit vu en ſonge.

Etonné de cette aventure merveilleuſe, il demanda à cet enfant qui étoient ſon pere & ſa mere. Il étoit fils d'Octavius qui n'étoit pas des plus illuſtres, & d'Atia, niece de Jule Céſar; & de là vint que Céſar, qui n'avoit point d'enfans, l'inſtitua par ſon teſtament héritier de ſa maiſon & de ſes biens. On dit que depuis ce moment-là Ciceron étoit ravi quand il le rencontroit & qu'il s'arrêtoit toujours à lui parler & à le careſſer, & que le jeune homme, de ſon côté, recevoit agréablement ſes careſſes; car il étoit même arrivé par aventure qu'il étoit né l'année du conſulat [e] de Ciceron. Voilà les cauſes qu'on donne de l'amitié que Ciceron avoit pour le jeune Céſar. Mais la vérité eſt que la grande haine qu'il portoit à Antoine fut le premier mobile de cette inclination, & que le ſecond fut ſon naturel ambitieux qui, ne pouvant réſiſter aux hon-

des ſonges comme des oracles. Cicéron n'en dit pas un ſeul mot dans ſes ouvrages. Il eſt pourtant à croire qu'il n'auroit pas caché à ſon ami Atticus un ſonge ſi clair & ſi merveilleux.

[e] L'an de Rome 690. Il étoit donc dans ſa dix-huitieme année quand ſon oncle Céſar fut tué.

honneurs, l'attacha à César, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assûreroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la république : joint à cela que César n'oublioit rien pour s'insinuer toujours de plus en plus dans ses bonnes graces, jusques-là qu'il l'appelloit son pere. Brutus, blessé de cette conduite de Ciceron, lui fait de sanglans reproches dans les lettres qu'il écrit à Atticus, où il dit en propres termes : *Qu'en faisant la cour à César par la crainte qu'il a d'Antoine, il fait voir manifestement qu'il ne travaille pas à rendre la liberté à sa patrie, mais à se donner à lui-même un maître doux & humain.*

Cependant le même Brutus ayant trouvé le fils de Ciceron à Athenes où il étudioit la philosophie, il l'emmena, lui donna un commandement & se servit de lui en plusieurs entreprises, où il fit très-bien son devoir. La puissance & l'autorité que Ciceron avoit dans Rome étoient alors au plus haut point où elles eussent jamais été ; il venoit à bout de tout ce qu'il vouloit ; il chassa Antoine, & révolta si fort tout le monde contre lui, qu'il envoya les deux consuls Hirtius & Pansa pour le combattre, & persuada au sénat de donner par un decret des licteurs à César pour porter devant lui les faisceaux & de lui décerner tous les autres ornemens & tout l'équipage de préteur, comme à celui qui combattoit pour la patrie.

Mais Antoine défait & les deux consuls tués, d'abord après la bataille les deux armées se rangerent auprès de César. Alors le sénat, craignant un jeune homme & un jeune homme qui avoit une fortune si brillante, tâcha par des honneurs & par des récompenses de rappeller les troupes qu'il

qu'il avoit autour de lui & de le dépouiller de cette grande puiſſance, diſant que la république n'avoit pas beſoin d'armée, puiſqu'Antoine étoit en fuite. Céſar, ayant donc peur que le ſénat ne réuſsit, envoya ſecrettement à Ciceron des gens pour le prier & pour lui perſuader de faire en ſorte qu'ils fuſſent tous deux élus conſuls, l'aſſûrant qu'il auroit ſeul toute l'autorité, qu'il diſpoſeroit des affaires comme il l'entendroit, & qu'il gouverneroit à ſon gré un jeune homme qui ne deſiroit uniquement que le titre & les honneurs qui y étoient attachés. Céſar avoua depuis que, dans la crainte de voir licentier ſes troupes, & de ſe trouver ſeul & abandonné de tout le monde, il s'étoit ſervi fort à-propos de l'ambition demeſurée de Ciceron, en le portant à demander lui-même le conſulat, & en l'aidant de ſes amis & de ſes brigues.

En cette rencontre ſur-tout, Ciceron, tout vieux qu'il étoit, fut leurré & abuſé par ce jeune homme; car il brigua & ſollicita pour lui, & lui donna tout le ſénat, dont il fut d'abord extrêmement blâmé par ſes amis; & il reconnut bientôt après qu'il s'étoit perdu lui-même ſans reſſource, & qu'il avoit livré la liberté du peuple à ſon plus grand ennemi. Car Céſar ne fut pas plûtôt en poſſeſſion du conſulat, que voyant ſa puiſſance infiniment augmentée par cette grande place, *f* il laiſſa là Ciceron; & devenu ami de Lépidus & d'Antoine, & joignant ſes forces avec

f Il laiſſa-là Cicéron.) Car au lieu de le prendre pour ſon collegue au conſulat, il choiſit Q. Pédius; & enſuite voulant ſortir de Rome, & ayant dépoſé ſa magiſtrature, il mit à ſa place C. Albius Carrinas: de ſorte que Cicéron eut tout ſujet de ſe repentir de ſa crédulité.

avec les leurs, il partagea avec eux l'empire Romain, comme il auroit partagé une terre. Ils commencerent par proſcrire plus de deux cent citoyens qu'ils vouloient faire mourir. La plus grande diſpute qu'ils eurent enſemble fut ſur la proſcription de Ciceron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement, ſi Ciceron n'étoit tué le premier, Lépidus ſe joignant à ſon avis, & Céſar s'oppoſant à l'un & à l'autre. Ils eurent tous trois des conférences ſecrettes pendant trois jours près de la ville de Bologne, & leur rendez-vous étoit devant les deux camps dans un certain lieu environné de tous côtés par la riviere. On dit que Céſar tint ferme pour Ciceron les deux premiers jours, mais que le troiſieme il ſe rendit & l'abandonna. Le retour dont ils acheterent chacun leur complaiſance mutuelle fut tel : il fallut que Céſar ſacrifiât Ciceron, que Lépidus ſacrifiât ſon propre frere Paulus, & qu'Antoine ſacrifiât Lucius Céſar qui étoit ſon oncle maternel, tant la colere & la rage leur avoient ôté toute raiſon & avoient banni de leur ame tout ſentiment humain; ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrénée qu'il n'y a point de bête ſauvage plus cruelle que l'homme, quand il joint le pouvoir à ſa paſſion.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Ciceron étoit à ſa campagne de Tuſculum avec ſon frere Quintus. Sur les premieres nouvelles qu'ils eurent de la proſcription, ils réſolurent de gagner promptement Aſtyre qui étoit une maiſon de Ciceron ſur la côte de la mer, & de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macédoine; car le bruit s'étoit déja répandu que ſon parti ſe fortifioit & devenoit fort puiſſant. Ils ſe mirent donc en chemin chacun dans une litiere, &

& tous deux abattus de tristesse & de desespoir. Au milieu du chemin ils s'arrêterent; & faisant approcher leurs litieres, ils déploroient ensemble leur malheur. Quintus s'affligeoit encore plus que Ciceron; & il ne pouvoit se consoler, quand il venoit à penser qu'il manquoit de tout, n'ayant apporté aucun argent de chez lui. Ciceron n'avoit apporté non plus que très-peu de chose; de sorte qu'après avoir consulté, ils trouverent qu'il étoit plus à propos que Ciceron prît toujours les devans & diligentât sa fuite, & que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui étoit nécessaire, & qu'il revînt rejoindre Ciceron. Cette résolution prise, ils se séparerent après s'être embrassés tendrement & avoir pleuré à chaudes larmes.

Quelques jours après, Quintus, livré par ses domestiques à ceux qui le cherchoient, fut tué avec son fils. Ciceron, arrivé à *Astyre*, y trouve un vaisseau où il se jette, & profitant du vent il fait voile jusqu'à Circei. Là, comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route, Ciceron, soit qu'il craignît la mer, ou qu'il ne desespérât pas encore entierement de l'amitié & de la fidélité de César, descendit à terre & marcha à pied environ cent stades, comme prenant le chemin de Rome. Mais là, retombant dans ses détresses & dans ses doutes, & changeant de sentiment, il reprit le chemin de la mer. Il passa la nuit dans une agitation horrible, combattu par des pensées affreuses qui s'entre-détruisoient, jusques-là qu'il fut un moment dans la résolution d'aller dans la maison même de César, & de s'égorger sur son foyer pour attacher à la personne de cet ennemi une furie vengeresse qui ne le quittât jamais. La crainte

des tourmens qu'il prévoyoit bien qu'on lui feroit souffrir, s'il étoit pris, l'empêcha de prendre ce chemin. De nouvelles pensées succédant donc aux premieres, mais non moins pleines d'agitation & de trouble, dans cette perplexité enfin il se redonna à ses domestiques pour se faire mener par mer à Caïete où il avoit une maison & une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs, lorsque les vents, appellés Eteliés, qui sont les vents du nord, font sentir leurs douces haleines. Dans ce lieu-là est un temple sur la côte de la mer. De ce temple il s'éleva tout-à-coup une troupe de corbeaux qui, prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Ciceron, comme ses rameurs tâchoient d'aborder, se percherent aux deux côtés de l'antemne Là, les uns se mirent à croasser, les autres à becquetter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Ciceron descendit à terre; & étant entré dans sa maison, il se mit au lit pour tâcher de dormir & de se reposer; mais la plûpart de ces corbeaux l'ayant suivi se poserent sur la fenêtre de sa chambre, où ils jettoient des cris horribles & effrayans. Il y en eut un qui, entrant jusques dans son lit où il étoit couché la tête couverte, retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachoit le visage; ce que voyant ses domestiques, ils commencerent à se gronder eux-mêmes & à se reprocher leur lâcheté: *Quoi*, disoient ils, *attendrons-nous les bras croisés d'être les spectateurs du meurtre de notre maître; & lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours, & ont soin de lui comme indignées de l'injuste traitement qu'on lui fait, ne tenterons-nous rien de notre côté pour le sauver du grand danger qui le menace?* En même tems ils

ils le prenoient, & moitié par prieres, moitié par force, ils le mettent dans sa litiere, & le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine sont-ils partis que les meurtriers arrivent, un Hérennius, centurion, & un Popilius, capitaine de mille hommes, le même que Ciceron avoit défendu autrefois dans un crime capital, lorsqu'on l'accusoit d'avoir tué son propre pere. Ces deux officiers étoient accompagnés d'une troupe de soldats; ils trouverent les portes de la maison fermées & ils les enfoncerent. Comme Ciceron ne paroissoit point, & que tous ceux de la maison disoient qu'ils ne l'avoient point vu, on dit qu'il y eut un jeune homme que Ciceron lui-même avoit élevé dans les belles-lettres & dans les sciences, qui étoit un affranchi de son frere Quintus, & qu'on appelloit Philologus, qui découvrit au tribun des soldats la litiere que l'on portoit vers la mer par des allées couvertes. Le tribun prenant quelques soldats avec lui fit le tour pour aller attendre la litiere à l'issue de ces allées, & Hérennius alla à toute bride par les allées même. Ciceron, qui entendit le bruit, commanda à ses porteurs de poser à terre sa litiere; & avec sa main gauche prenant son menton, comme il avoit accoutumé de faire, il regarda fixement ses meurtriers, ayant la barbe & les cheveux si hérissés & si remplis de crasse & de poussiere, & le visage si défait & si défiguré par les inquiétudes & par les chagrins, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Pendant qu'Hérennius l'égorgeoit, ceux de sa suite se couvroient le visage pour ne pas le voir; il l'égorgea comme il tendoit le cou hors de la litiere. [g] Ciceron avoit

[g] *Cicéron avoit alors soixante-quatre ans.*) D'autres disent

avoit alors soixante-quatre ans. Hérennius, par l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête & les mains avec lesquelles il avoit écrit ses Philippiques; car il avoit appellé Philippiques les oraisons qu'il avoit faites contre Antoine, & elles conservent encore aujourd hui ce nom.

Le jour que ces parties de son corps furent portées à Rome, Antoine tenoit les comices pour l'élection des magistrats. Quand il vit arriver le tribun, il s'écria, *voilà présentement les proscriptions finies*, & commanda que l'on portât cette tête & ces mains sur la tribune, & qu'on les plantât au-dessus du lieu appellé *Rostres*, ce qui fut un spectacle des plus terribles pour les Romains [b] qui croyoient toujours voir devant leurs yeux non le visage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté, il en fit un de modération & de justice, c'est qu'il livra Philologus entre les mains de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme que la mort de son fils, de son mari & de son beau frere, rendoit insatiable de vengeance, se voyant maîtresse du corps de ce traître, lui fit souffrir tous les supplices

disent soixante-trois, mais il en avoit véritablement soixante-trois, onze mois & cinq jours; car il fut tué le sept des ides de Décembre, c'est-à-dire le huit, l'an de Rome dccx. & il étoit né le trois des nones de Janvier, c'est-à-dire le trois, l'an dcxlvij.

[b] *Qui croyoient toujours voir devant leurs yeux, non le visage de Ciceron, mais la véritable image de l'ame d'Antoine.*) Car la vûe de cette tête & de ces mains plantées au-dessus des *Rostres* rappellant dans leur esprit l'horrible cruauté de ce monstre, les remplissoit de crainte & de terreur; de sorte que ce n'étoit pas cette tête & ces mains qu'ils voyoient, mais cette ame d'Antoine, cette ame avide de vengeance & de sang.

plices les plus cruels; entr'autres, elle le força à ſe couper lui-même toutes ſes chairs peu-à-peu, à les faire rotir & à les manger, car c'eſt ainſi que le rapportent quelques hiſtoriens. Il eſt vrai que Tyron, l'affranchi de Ciceron, ne dit pas un mot de l'infidélité de Philologus.

J'ai appris que long-tems après Céſar alla voir un jour un de ſes neveux; que ce neveu avoit alors à la main un livre de Ciceron qu'il liſoit; que ſe voyant ſurpris il voulut cacher ce livre dans ſa robe; que Céſar s'en apperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, & qu'enfin en le rendant à ce jeune homme, il lui dit: *voilà un ſavant homme, mon fils, un ſavant homme, & qui aimoit bien ſa patrie.*

Après avoir achevé la défaite d'Antoine l'année même de ſon conſulat, il prit pour collegue à ſa place le fils de Ciceron, & ce fut ſous le conſulat de ce fils de Ciceron que le ſénat ordonna que les ſtatues d'Antoine ſeroient abattues; que tous les honneurs qu'on lui avoit décernés ſeroient révoqués & annullés; & ajouta à ce decret qu'à l'avenir aucun de la famille des Antoniens ne pourroit porter le ſurnom de Marcus. C'eſt ainſi que la juſtice divine reſerva encore la fin de la punition d'Antoine à la maiſon de Ciceron.

Fin de la vie de Ciceron.



COMPARAISON

DE CICERON ET DE DEMOSTHENE.

DE toutes les choſes que les hiſtoriens ont rapportées de la vie de Démoſthene & de Ciceron, & qui ont pu venir à ma connoiſſance, voilà celles qui m'ont paru les plus dignes de mémoire. Je n'entreprendrai point de comparer les talens qu'ils avoient tous deux pour l'éloquence; mais je crois que je ne dois pas oublier de dire que Démoſthene apporta à l'étude de cet art tout ce qu'il avoit de naturel & d'acquis, qu'il ſurpaſſa en gravité, énergie & force tous ceux qui avoient le plus de réputation pour plaider des cauſes, ou pour haranguer, en grandeur & magnificence de ſtyle, ceux qui ne faiſoient des diſcours que pour l'oſtentation & la pompe, & en exactitude, correction, & adreſſe les rhéteurs les plus conſommés; & que Ciceron étoit un eſprit univerſel qui, ayant une grande étendue de connoiſſances, & s'étant appliqué à diverſes ſortes d'études, a laiſſé grand nombre de traités de philoſophie qui lui ſont particuliers, & qu'il a faits à la maniere de l'académie. On voit même que dans les oraiſons qu'il a faites devant les juges ou devant le peuple, pour accuſer ou pour défendre, il affecte de faire paroître ſa grande érudition.

On peut auſſi juger de leurs mœurs par leur ſtyle. Celui de Démoſthene eſt ſans aucun ornement recherché & ſans la moindre plaiſanterie, toujours grave & ſérieux, & il ne ſent point la lampe,

lampe, comme Pythéas le lui reprochoit en se mocquant ; mais il sent son buveur d'eau, son homme qui pense profondément, & qui ne cherche point à égayer par aucune grace l'aigreur, l'amertume & l'austérité de ses mœurs. Au lieu que Ciceron, entraîné par le penchant qu'il a à la raillerie, à force de vouloir être plaisant, dégénere très-souvent en bouffon ; & en tournant en jeu & en risée les choses les plus sérieuses & les plus importantes pour servir à sa cause, il néglige ce qui est honnête & séant ; comme dans la défense de Cœlius, où il va jusqu'à dire : *Que Cœlius ne faisoit rien d'étrange ni d'indigne, si, au milieu de ses grandes richesses, de cette grande dépense & de ce luxe, il s'abandonnoit quelquefois aux voluptés ; car il y a de la folie à ne pas jouir des choses qu'on a en son pouvoir,* [a] *sur-tout les philosophes les plus célebres plaçant le souverain bien, le souverain bonheur dans la volupté.*

Quand Caton accusa Muréna, Ciceron, qui étoit alors consul, le défendit. Dans cette oraison il railla beaucoup les Stoïciens sur l'impertinence de leurs paradoxes qu'ils appellent *dogmes*, & cela à cause de Caton qui étoit un Stoïcien rigide. Voilà de grands éclats de rire qui s'éleverent dans l'assemblée, & qui des auditeurs se communiquerent aux juges. Alors Caton, en souriant doucement, dit à ceux qui étoient assis auprès de lui, *que nous avons-là un consul qui est plaisant !* En effet, Ciceron aimoit à plaisanter & à railler, & cela paroissoit même sur son visage où l'on voyoit un air mocqueur & une certaine gaieté enjouée qui faisoit son caractere. Au lieu

[a] Plutarque est sujet à citer de mémoire ; mais ici sa mémoire l'a trompé, car Cicéron n'a pas dit cela.

lieu que sur celui de Démosthene on voyoit toujours un air sérieux & chagrin, & ce sombre & cet austere que cause d'ordinaire une méditation profonde, & qui ne l'abandonnoient jamais. C'est pourquoi ses ennemis, comme il le dit lui-même, l'appelloient *homme fâcheux & difficile*.

On voit de plus par leurs ouvrages que l'un touche ses propres louanges si sobrement que personne ne peut en être blessé, qu'il ne le fait même que quand cela est nécessaire pour un plus grand bien, & que par-tout ailleurs il est plein de retenue & de modestie; & que l'autre prend un si grand plaisir à parler de lui, & s'abandonne tellement à se louer lui-même par-tout dans ses oraisons, que cela décele en lui un intempérant desir de gloire, sur-tout quand il crie, *que les armes cedent à la robe, & le laurier à l'éloquence*. Enfin Ciceron ne loue pas seulement ses actions & tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement, mais encore les oraisons qu'il avoit prononcées ou écrites, comme s'il eût eu en vue de disputer & d'entrer en lice comme un jeune homme contre ces déclamateurs Isocrate & Anaximene, & nullement de conduire & de redresser le peuple Romain, comme un *joûteur redoutable & terrible à ses adversaires*.

Il est bien vrai qu'il faut que celui qui se mêle du gouvernement soit muni d'éloquence; mais d'aimer la gloire qui vient de cet art, de la rechercher & d'en être si friand, il y a là une sorte d'indignité & de bassesse. Ainsi de ce côté-là Démosthene a sans contredit plus de gravité & une plus grande élévation d'ame; car il disoit, *que toute son éloquence n'étoit qu'une routine acquise par un long exercice, & qui même avoit besoin de quelque faveur de ses auditeurs*; & il prenoit pour

gens

gens très-bas & pour vils artifans, comme ils le font en effet, tous ceux qui tirent vanité de leur bien dire.

Cette grande habileté donc à haranguer le peuple, & à manier les affaires du gouvernement, a été égale dans l'un & dans l'autre ; de forte que ceux qui étoient les maîtres des troupes & des armes avoient befoin de leur appui : Charès, Diopithe & Léofthene eurent befoin de Démofthene, & Pompée & le jeune Céfar de Ciceron, comme Céfar l'écrit lui-même dans fes commentaires qu'il a adreffés à Agrippa & à Mécénas. Mais ce qui paroît le plus propre à manifefter les mœurs & le naturel d'un homme, & à les mettre aux plus fortes épreuves, c'eft fans doute l'autorité & le commandement qui réveillent & excitent toutes les paffions, & qui découvrent immanquablement tous les vices qui font en lui ; c'eft ce qui a manqué à Démofthene. Jamais il n'a fourni ces moyens de juger de lui & de le connoître ; car il n'a jamais eu de charge confidérable, & il n'a point commandé les troupes qu'il avoit affemblées contre Philippe. Au lieu que Ciceron fut envoyé queſteur en Sicile, & proconful en Cilicie & en Macédoine, & encore dans un tems où l'avarice & l'avidité d'amaffer étoient les plus effrénées ; où les préteurs & les généraux dédaignant de dérober, comme une chofe baffe & indigne, ne fe prêtoient plus qu'à ravir & à enlever, & où il n'étoit pas honteux à un magiftrat de prendre, mais où ceux qui ne prenoient que modérément & avec quelque forte de difcrétion, étoient loués & eftimés. Ce fut dans tous ces emplois que Ciceron donna d'éclatantes preuves du mépris qu'il avoit pour les richeffes, & de grandes marques de

son humanité & de sa bonté. Et dans Rome ayant été élu consul, mais consul avec la pleine autorité de souverain & de dictateur contre Catilina & ses complices, il justifia & accomplit cet oracle de Platon qui prédit : *Que les villes seroient délivrées de tous leurs maux, quand la puissance suprême & la prudence par une heureuse fortune viendroient à se trouver ensemble dans un même sujet avec la justice.* Au lieu qu'on reproche à Démosthene qu'il faisoit trafic de son éloquence ; car il composa secrettement des harangues pour les deux parties, pour Phormion & pour Apollodore. Il fut soupçonné de plus d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, & condamné pour en avoir pris d'Harpalus. Que si nous prenons le parti de dire que ce sont des calomnies de ceux qui ont écrit contre lui & qui sont en grand nombre, nous ne saurions nous opposer au témoignage de ceux qui écrivent que Démosthene n'eut jamais la force & le courage de résister aux présens que les rois lui envoyoient pour lui faire honneur & pour lui marquer leur reconnoissance.[b] Aussi n'étoit-ce pas là l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux, ce qui est la plus forte de toutes les usures.

Il

[b] *Aussi n'étoit-ce pas l'œuvre d'un homme qui faisoit valoir son argent sur les vaisseaux, ce qui est la plus forte de toutes les usures.*) Car comme les gains y sont plus considérables, & les dangers plus grands & plus fréquens, l'argent y est aussi à un denier plus fort. C'est la même chose encore aujourd'hui parmi nous ; mais avec cette différence que ce commerce n'est pas deshonnête, au lieu qu'en Grece il étoit regardé comme infame, & que δανείζειν ναυτικῶς, *faire valoir son argent sur les vaisseaux*, étoit un reproche très-honteux. On le faisoit à Zénon, mais c'étoit avant qu'il se fût adonné à la philosophie.

Il n'en eſt pas de même de Ciceron ; les Siciliens lui offrirent de magnifiques préſens pendant ſon édilité ; le roi de Cappadoce lui en offrit de plus grands encore pendant qu'il étoit proconſul dans ſon royaume ; ſes amis lui en préſenterent auſſi à l'envi quand il fut obligé de ſortir de Rome, ils le preſſerent tous de les recevoir avec les inſtances les plus fortes, & il les refuſa opiniâtrement, comme nous l'avons dit dans ſa vie. De plus l'exil fut honteux & infame pour l'un, car il fut condamné convaincu de vol ; au lieu qu'il fut très-glorieux à l'autre, & un des plus beaux événemens de ſa vie, car il ne fut exilé que pour avoir délivré ſa patrie de ſcélérats très-pernicieux. Auſſi quand l'un fut chaſſé, on n'en tint aucun compte ; & à l'exil de l'autre, le ſénat prit la robe noire, mena un grand deuil & déclara qu'il n'expédieroit aucune affaire, & ne donneroit ſon avis ſur rien, que le rappel de Ciceron ne fût ordonné par un decret du peuple.

Mais il faut dire auſſi que Ciceron paſſa tout le tems de ſon exil en Macédoine dans une grande oiſiveté ; & que l'exil de Démoſthene fut une continuation de ſon adminiſtration publique ; car il rodoit dans toutes les villes, appuyant les intérêts des Grecs, & chaſſant les ambaſſadeurs des Macédoniens, & ſe montrant en cela beaucoup meilleur citoyen que Thémiſtocle & qu'Alcibiade, qui, dans les mêmes états de fortune, n'avoient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappellé, il reprit ſes premieres briſées & continua ſon même train de gouvernement, car il ne ceſſa de faire la guerre à Antipater & à la Macédoine ; au lieu que Lælius reprocha à Ciceron en plein ſénat : *Que, lorſque le jeune Céſar demandoit qu'il lui fût permis de briguer le con-*

consulat, contre les loix, dans un âge où il n'avoit pas encore un poil de barbe, il s'étoit tenu là les bras croisés sans dire une seule parole. Et Brutus luimême, dans les lettres qu'il lui écrit, se plaint formellement, & lui reproche, *qu'il avoit nourri & élevé une tyrannie plus grande & plus insupportable que celle qu'ils avoient détruite.*

Enfin quant à leur mort, il est impossible de ne pas regarder avec compassion un vieillard qui par timidité se fait porter çà & là par ses domestiques pour se dérober à ses ennemis & pour éviter la mort qui venoit à lui, & qui ne devançoit pas de beaucoup le terme fatal marqué par la nature, & qui ensuite est miserablement égorgé. Au lieu qu'à la mort de l'autre, quoique d'abord il se soit abaissé à des supplications & à des prieres, on ne peut pourtant s'empêcher de louer la provision qu'il avoit faite de ce poison, le soin avec lequel il le conserva, & l'usage qu'il en fit avec tant de courage; car le dieu Neptune ne lui prêtant pas dans son temple un asyle assez sûr, [c] il eut recours à un autel plus inviolable, & se tira par sa mort du milieu des armes & des satellites, & se déroba à la cruauté d'Antipater.

[c] *Il eut recours à un autel plus inviolable.*) Cette idée est grande & noble de regarder la mort comme un autel inviolable, où l'on est à couvert de toute la violence des tyrans.

Fin de la comp. de Ciceron & de Démosthene.



DEMETRIUS.

DEMETRIUS.

CEUX qui ont avancé les premiers que les arts & les sciences sont semblables aux sens dont la nature nous a pourvus, me paroissent avoir parfaitement compris la faculté avec laquelle les uns & les autres operent leurs jugemens, & par laquelle nous démêlons également dans chaque sujet les deux contraires. Ils ont tous cela de commun, mais ils different par la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent. Car les sens ne sont pas seulement la faculté de discerner le blanc & le noir, le doux & l'amer, le dur & le mou, ce qui cede & ce qui résiste; mais ils ont encore cela de propre, & c'est-là leur principale fonction, d'être mus par tous les objets qui sont de leur ressort, & de tout mouvoir aussi de leur côté, en rapportant à l'entendement le sentiment dont ils sont affectés. Au lieu que les arts qui ont été inventés avec raison pour élire & recevoir ce qui est bon, & pour fuir & rejetter ce qui est mauvais, considerent l'un des contraires, c'est-à-dire, ce qui est bon, ils le considerent principalement & par eux-mêmes par leur propre nature, & par leur premiere destination. Au lieu que l'autre, c'est-à-dire, ce qui est mauvais, ils ne le considerent que par accident pour le fuir. En effet, ce n'est que par accident qu'il arrive à la médecine de considérer ce qui est mal-sain, & à l'harmonie ce qui est discordant, pour parvenir à opérer leurs contraires; & les plus parfaits de tous les arts, la tempérance, la justice, la prudence,

qui

qui enseignent à juger non-seulement des choses qui sont belles, justes & utiles, mais encore de celles qui sont nuisibles, honteuses & injustes, n'ont garde de louer cette sotte bonté qui se glorifie de ne savoir ce que c'est que le mal; mais elles la regardent comme une ineptie & comme une ignorance de ce que doivent savoir sur-tout ceux qui veulent vivre en gens de bien dans toutes les regles de l'honnêteté & de la justice. C'est pourquoi les anciens Spartiates, les jours de leurs fêtes, obligeoient les Ilotes leurs esclaves à boire beaucoup de vin & à s'enivrer; & en cet état ils les menoient dans les salles publiques où ils mangeoient, pour faire voir aux jeunes gens quel grand vice c'étoit que l'ivresse.

Pour nous, nous jugeons cette méthode de corriger les uns en corrompant & gâtant les autres, très-inhumaine & très-opposée aux regles de la bonne politique; mais peut-être ne sera-t-il pas inutile de choisir un ou deux couples de ceux qui ont abusé de leur pouvoir avec trop de licence, & qui, étant dans les plus hautes dignités & dans les plus grands postes, ne se sont servis de leur élevation que pour mettre dans un plus grand jour tous leurs vices, de les entremêler parmi les grands personnages dont nous écrivons les vies, & de les proposer en exemple; non que nous ayons seulement en vue d'amuser agréablement & de divertir les lecteurs par la variété de nos peintures, à Dieu ne plaise, mais nous imitons en cela Isménias le Thébain, cet excellent joueur de flûte, * qui avoit accoutumé

* *Qui avoit accoutumé de faire entendre à ses disciples un homme qui en jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal.*) Rien ne sert tant dans les arts que de faire voir en même

tumé de faire entendre à ses disciples un homme qui en jouoit bien, & un autre qui en jouoit mal, & qui leur disoit, en parlant du premier, *voilà comme il faut jouer*; & de l'autre, *voilà comme il ne faut pas jouer*. Et comme Antigénidas disoit, *que les jeunes gens entendroient avec beaucoup plus de plaisir les excellens joueurs de flûte après avoir entendu les mauvais*, nous de même nous serons plus zélés spectateurs & plus ardens imitateurs des plus belles & plus vertueuses vies, si nous ne sommes pas dans une entiere ignorance de celles qui sont mauvaises & blâmées de tout le monde.

Ce petit volume comprendra donc la vie de Démétrius, surnommé *Poliorcetes* [b], & celle d'Antoine le Triumvir, qui tous deux ont rendu un grand témoignage à la vérité de cette maxime de Platon : *que les natures grandes & fortes produisent de grands vices comme de grandes vertus*. Car ayant été tous deux adonnés aux femmes & au vin, pleins de courage, magnifiques, grands dépensiers, prodigues & insolens, ils ont eu aussi la même ressemblance dans leur fortune; car non-seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands & de glorieux succès & de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes & de grandes pertes, ils sont tombés tout-d'un-coup dans de grands malheurs, & s'en sont relevés ensuite contre toute espérance, mais encore ils ont presque fini de la même maniere, l'un ayant été pris par ses ennemis, & l'autre ayant été sur le point de l'être. Anti-

me tems le bon & le mauvais; car le mauvais rejette nécessairement dans le bon, qu'il fait paroître davantage. Montaigne disoit fort bien, *je m'instruis autant par la fuite que par la suite.*

[b] Preneur de villes.

[c] Anti-

Antigonus [c] eut deux fils de la reine Stratonice sa femme, fille de Corræus ; il appella l'aîné Démétrius, du nom de son frere, & l'autre Philippe, du nom de son pere. C'est ainsi que l'écrivent la plûpart des historiens. Il y en a d'autres qui prétendent que Démétrius n'étoit pas fils d'Antigonus, mais son neveu, & que son pere étant mort pendant qu'il étoit encore petit enfant, & sa mere s'étant remariée incontinent après avec Antigonus, il passa pour fils de ce dernier. Bientôt après Philippe, qui n'étoit pas beaucoup plus jeune que Démétrius, vint à mourir. Démétrius, quoique d'une taille assez avantageuse, étoit pourtant plus petit que son pere Antigonus, mais d'une beauté si excellente & d'une mine si relevée, qu'aucun des peintres & des sculpteurs qui en ont fait des portraits ou des statues, n'ont pu attraper son air ni sa ressemblance ; car on voyoit sur son visage la douceur & la gravité, le terrible & l'agréable ; & parmi cet air de jeunesse, de vivacité & de férocité, on voyoit éclater un air héroïque, très difficile à imiter & une majesté véritablement royale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs qui étoient également propres à étonner & à charmer. Car pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux ; rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe & de toute sa maniere de vivre ; c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux & le plus délicat de tous les rois. Mais d'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit question de

[c] Antigonus étoit fils de Philippe Macédonien, qui avoit eu des emplois considérables sous Philippe & sous Alexandre.

d Et

de quelque entreprise, c'étoit le plus actif, le plus terrible & le plus diligent des hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage que sa patience & son assiduité au travail. Aussi s'efforçoit-il d'imiter, sur tous les autres dieux, le dieu Bacchus, comme celui qui avoit été le plus terrible à la guerre, [d] & qui avoit su aussi le mieux changer la guerre en paix, & jouir des jeux, des plaisirs & de toute la joie qui l'accompagnent. Il aimoit son pere d'un amour rare & singulier; & dans les respects qu'il rendoit à sa mere, on voyoit éclater ce grand amour qu'il portoit à son pere, & qui n'étoit point en lui un sentiment simulé pour lui faire sa cour à cause de sa puissance, & dans l'espérance de sa succession, mais une amitié sincere & filiale.

Un jour qu'Antigonus étoit occupé à donner audience à des ambassadeurs, Démétrius, revenant de la chasse, entra dans la salle, salua son pere d'un baiser & s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigonus venoit de rendre réponse à ces ambassadeurs, & il les renvoyoit; mais il les rappella & leur dit à haute voix, *vous direz de plus à vos maîtres la maniere dont nous vivons mon fils & moi*, pour leur faire entendre que la bonne intelligence & la confiance qui régnoient entre son fils & lui, fai-

[d] *Et qui avoit sû aussi le mieux changer la guerre en paix.*) Ce talent de savoir convertir la guerre en paix est bien préférable à celui de bien faire la guerre. La louange qu'on donne ici à Bacchus sert à expliquer ce mot qu'Horace dit de ce dieu dans l'ode xjx. du livre ij.

sed idem
Pacis eras mediusque belli.

Philippe,

faisoient la plus grande force de ses états, & étoient un des grands indices de sa puissance. Tant il est vrai que la suprême puissance ne peut que difficilement se partager ou se communiquer, & est toujours pleine de soupçons, de défiances, de haines, de sorte que le plus grand & le plus vieux des successeurs d'Alexandre se glorifioit sur-tout de ce qu'il ne craignoit point son fils, & qu'il le laissoit approcher de lui avec des armes. Aussi a-t-on vu que cette maison d'Antigonus a été, pour ainsi dire, la seule qui dans une longue succession ait été nette de tous ces maux, ou plûtôt il n'y a jamais eu, de tous les descendans de ce prince, que Philippe [e] seul qui ait tué son fils. Dans toutes les autres maisons royales, on ne trouve que meurtres de fils, de meres & de femmes; [f] car pour le meurtre des freres, comme les géometres prétendent qu'on leur passe certaines demandes d'où dépendent leurs démonstrations, ce meurtre étoit regardé de même comme une demande ordinaire & affectée aux maisons royales, qui ne se refusoit point, & qui étoit nécessaire pour la sûreté des rois.

Il est certain que Démétrius au commencement étoit plein d'humanité & fort attaché à ses amis, & en voici une preuve bien évidente: Mithri-

[e] Philippe, fils de Démétrius II. fit empoisonner son fils Démétrius sur les faux rapports de son fils Persée.

[f] *Car pour le meurtre des freres, comme les géometres prétendent.*) Rien ne peut mieux faire voir combien le meurtre des freres parmi les ro's étoit ordinaire & commun, & combien peu on en faisoit difficulté, que cette comparaison que Plutarque en fait avec les axiomes des géometres, qui sont des propositions que personne ne fait difficulté de leur accorder.

Mithridate *, fils d'Ariobarzane, étoit son ami particulier & son camarade, se trouvant de même âge; il faisoit assidument sa cour à Antigonus, & il ne passoit pas pour un méchant homme, comme il ne l'étoit point en effet. Mais Antigonus fit un songe qui lui donna du soupçon contre lui. Il lui sembla la nuit en dormant qu'il étoit entré dans un beau & vaste camp où il semoit de la limaille d'or, que de cette limaille il s'éleva une moisson d'or; que quelque tems après étant revenu dans ce champ il n'y trouva plus que le chaume de ce bled d'or qu'on avoit coupé, & que, comme il en étoit fort triste & fort affligé, il entendit des gens qui disoient que Mithridate avoit coupé cette riche moisson, & s'étoit retiré vers le pont Euxin. Troublé de ce songe, il appella son fils; & après l'avoir engagé par serment à lui garder le secret, il lui raconta son songe, & lui dit qu'il avoit résolu de se défaire de ce jeune prince & de le faire périr.

Démétrius, ayant entendu cette terrible résolution, en fut très-affligé; & le jour même Mithridate l'étant allé voir à son ordinaire pour se divertir avec lui, Démétrius n'osa pas à cause de son serment lui déclarer de bouche ni lui dire un seul mot de ce qu'il avoit entendu, g mais il le mena à la promenade & l'éloigna de tous ses autres amis. Quand ils furent seuls sans témoins, avec

* C'est Mithridate II. fils d'Ariobarzane, qui fut fils Mithridate I.

g *Mais il le mena à la promenade, & l'éloigna de tous ses autres amis.*) Ce que Déméttius fait ici pour son ami Mithridate, ressemble bien à ce que Jonathas avoit fait pour son ami David, que Saül son pere vouloit faire mourir. I. Rois, chap. xx.

h Par

avec le bout de ſa pique il écrivit ſur le ſable pendant que Mithridate avoit les yeux attachés à terre, *fuis, Mithridate, fuis.* Mithridate, comprenant le danger où il étoit, s'enfuit la nuit ſuivante en Cappadoce. Et bientôt après les deſtinées accomplirent le ſonge qu'Antigonus avoit eu, & qui lui avoit rendu ce jeune prince ſi ſuſpect; car il s'empara d'une vaſte & riche contrée, & il fonda cette maiſon des rois de Pont qui régnerent ſi long-tems avec tant de gloire, & qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitieme génération [h].

Voilà une grande marque du bon naturel de Démétrius, de ſa douceur & de ſa juſtice. [i] Mais comme Empédocle dit des élémens que c'eſt de la haine & de l'amitié que viennent le différend & la guerre continuelle qui regnent entre eux, ſur-tout entre ceux qui ſe joignent & qui ſe touchent, de même entre les ſucceſſeurs d'Alexandre il y eut continuellement des guerres, mais elles furent encore plus ſenſibles & plus vives

[h] Par la mort de Mithridate VIII. que Galba fit mourir.

[i] *Mais comme Empédocle dit des élémens, que c'eſt de la haine & de l'amitié que viennent le différend de la guerre continuelle qui regne entre eux.*) Rien n'eſt plus ingénieux que de comparer les différends continuels des princes voiſins à la guerre continuelle que ſe font les élémens qui ſe joignent & ſe touchent. Dans mes remarques ſur l'épitre xij. du premier livre d'Horace, j'ai rapporté & expliqué le paſſage d'Empédocle, qui pour accorder les difficultés qu'il trouvoit à dire, que les qualités contraires des élémens faiſoient ſubſiſter le monde, avoit imaginé une amitié & une haine qui venoient au ſecours de ces qualités contraires, & qui cauſoient l'union & la diſſolution des corps. C'eſt cette amitié & cette haine qu'Horace a exprimées par ces deux mots, *concordia diſcors.*

i Ptole-

vives entre ceux dont les états étoient voisins, & qui à cause de ce voisinage avoient tous les jours ensemble des affaires à démêler, comme entre Antigonus & Ptolemée.

Antigonus se tenoit ordinairement en Phrygie. Sur les nouvelles qu'il reçut que Ptolemée [k], parti de Cypre, ravageoit la Syrie & réduisoit ses villes sous son obéissance de gré ou de force, il y envoya son fils Démétrius, qui n'avoit que vingt-deux ans, & qui commençoit alors pour la premiere fois & par les plus grandes affaires à se mettre à la tête des armées & à les commander. Comme il étoit jeune & sans expérience, & qu'il eut en tête un athlete redoutable, [l] sorti de la salle d'Alexandre, & qui avoit combattu sous lui en plusieurs grands combats, il reçut un échec près de la ville de Gaza où il fut battu [m], & où il perdit cinq mille hommes tués sur la place, & huit mille faits prisonniers; il perdit encore ses tentes, son argent & tous ses équipages; mais Ptolemée les lui renvoya avec tous ses amis qui avoient été pris à la bataille, & lui fit dire de sa part ce mot plein de bonté & d'humanité, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour avoir tout leur bien, mais seulement pour la gloire & pour l'empire.*

Démétrius, recevant cette faveur, pria sur l'heure les dieux de n'être pas long-tems redevable d'une si grande grace à Ptolemée, mais de

k Ptolemée fils de Lagus, & qui fut surnommé *le grand*.

l *Sorti de la salle d'Alexandre.*) Les comparaisons basses réussissent très-bien dans le grand, quand elles sont employées à-propos & avec art. Telle est ici l'armée d'Alexandre comparée à la salle d'un gladiateur.

m La seconde année de l'olympiade cxvij. 308. ans avant l'ere chrétienne.

n L'an-

de lui rendre la pareille très-promptement. Il ne se laissa point abattre par cet accident comme un jeune homme qui au commencement de si grandes affaires avoit reçu un si grand échec ; mais, en général consommé & accoutumé aux inconstances & aux vicissitudes de la Fortune, il se mit à lever de nouvelles troupes & à faire de nouveaux préparatifs ; il s'assûra des villes & exerça continuellement ses nouveaux soldats.

Quand Antigonus reçut la nouvelle de la perte de la bataille, il n'en fut point autrement ému, & dit, *que Ptolemée avoit vaincu de jeunes adolescens, mais que bientôt il combattroit contre des hommes.* Et ne voulant ni rabattre ni retenir le courage & l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolemée, & lui en donna la permission.

Peu de tems après [a], Cillès, lieutenant de Ptolemée, arrive avec une armée très-leste & très-nombreuse, comme assûré de chasser de la Syrie Démétrius qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius tomba sur lui comme il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp, lui prit sept mille hommes en vie & tous ses bagages, & fit un très-riche butin. La joie qu'il eut de cet heureux succès ne vint pas de ce qu'il avoit de quoi s'enrichir, mais de ce qu'il avoit de quoi rendre ; & il n'aima pas tant dans sa victoire la richesse & la gloire, que le plaisir de payer un bienfait & de rendre une grace. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité, il en écrivit à son pere qui lui donna toutes les permissions nécessaires

[a] L'année suivante.

Vil-

faires d'en user comme il le jugeroit à propos. En même tems il renvoya à Ptolemée Cillès & tous ses amis comblés de magnifiques présens. Cette défaite chassa Ptolemée de la Syrie, & fit sortir de la ville de Célenes * Antigonus, par la grande joie qu'il eut de cette victoire, & par le desir ardent de voir & d'embrasser son fils.

Peu de tems après, Démétrius fut envoyé pour subjuguer les peuples de l'Arabie qu'on appelle Nabatéens †; & dans cette expédition il se trouva en danger de périr avec toute son armée, engagé dans des lieux deserts & sans eau. La fermeté qu'il témoigna en cette rencontre, n'étant ni troublé ni ému, étonna les Barbares, ils lui demanderent quartier, & ayant reçu d'eux un gros butin & sept cent chameaux, il se retira.

Environ dans ce tems-là, Séleucus, qui avoit été d'abord chassé de Babylone par Antigonus, ayant reconquis cette place par ses seules forces, s'en alla avec une grosse armée pour subjuguer les nations qui confinent aux Indes, & pour ajouter à sa domination les provinces qui sont autour du Caucase. Démétrius, profitant de cette occasion, & espérant de trouver la Mesopotamie deserte & sans défense, se hâta de passer l'Euphrate avant que son ennemi fût informé de sa venue, & tomba tout-à-coup sur Babylone, chassa la garnison de Séleucus de l'un des deux châteaux, après l'avoir forcée, & y laissa sept mille hommes de ses troupes pour la garder. Cela fait, il ordonna au reste de ses soldats d'emporter & d'emmener du pays le plus de butin

* Ville de la haute Phrygie.

† Peuples de la partie orientale de l'Arabie Petrée.

butin qu'ils pourroient, & s'en retourna vers la mer. Par cette retraite précipitée il laissa à Séleucus sa domination plus affermie que jamais; car il parut que, puisqu'il avoit ainsi ravagé ses états, il les abandonnoit comme ne lui appartenant plus.

A son retour en Syrie il eut nouvelles que Ptolemée assiégeoit Halicarnasse. D'abord il marcha au secours de la place & fit lever le siége à ce prince. Cette noble ambition de secourir les opprimés, ayant semé par-tout la gloire d'Antigonus & de Démétrius, ils conçurent un merveilleux desir d'affranchir la Grece entiere que Cassandre & Ptolemée tenoient dans une dure servitude; & jamais guerre ni plus honorable ni plus juste n'a été entreprise par aucun roi. Car toutes les provisions, toutes les richesses, qu'ils avoient amassées en pillant & en fourrageant les Barbares, ils les employoient pour affranchir les Grecs dans la seule vue de l'honneur & de la gloire qui leur en devoient revenir.

Quand ils eurent résolu de s'embarquer pour aller mettre le siége devant Athenes, un des amis d'Antigonus lui dit que, s'ils prenoient cette ville, ils devoient la garder pour eux, [q] comme la clef de toute la Grece. Mais Antigonus ne voulut pas l'entendre, & lui dit: *Que la clef la meilleure & la plus forte qu'il connût, c'étoit l'amitié des peuples; & qu'Athenes étant comme le fanal de toute la terre habitable, elle feroit éclater par-tout la gloire de leurs actions.*

Démé-

q *Comme la clef de toute la Grece.*) Le grec dit, *comme l'échelle de la Grece;* & Plutarque s'est servi de cette figure après Polybe. Mais en notre langue, *clef* dit beaucoup mieux la chose.

r Cinq

Démétrius partit pour Athenes avec cinq mille talens & une flotte de deux cent cinquante voiles. Démétrius de Phalere gardoit la ville pour Cassandre, & il y avoit une bonne garnison dans le fort de Munychia. La Fortune répondit à la sage prévoyance de Démétrius, car il parut devant le port du Pirée le vingt-cinq du mois de Juin [r], sans que personne se fût apperçu de son arrivée. Comme la flotte approchoit, tout le monde se préparoit à le recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolemée; mais enfin les capitaines & les principaux officiers étant détrompés coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion, comme cela est vraisemblable, les Athéniens se trouvant tout-à-coup réduits à repousser un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déja sa descente. Car Démétrius, ayant trouvé l'entrée du port toute ouverte, y étoit entré sans peine, & on le distinguoit déja tout-à-clair sur le tillac de sa galere, d'où il faisoit signe de la main qu'on se tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés: *Que son pere Antigonus l'avoit envoyé à la bonne heure pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser la garnison de leur citadelle, & pour leur rendre leurs loix & leur ancien gouvernement.*

A cette proclamation, les Athéniens, jettant leurs boucliers à leurs pieds & battant des mains avec de grandes acclamations, pressoient Démétrius de descendre, & l'appelloient leur sauveur & leur bienfaicteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalere furent tous d'avis que, puis-

r Cinq ans après l'échec qu'il avoit reçu à Gaza.

s Ville

puisqu'il étoit déja le maître, il falloit le recevoir, quand même on seroit assûré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit; & sans attendre davantage, ils lui envoyerent des ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Démétrius les reçut gracieusement, leur donna une audience très-favorable; & pour les assûrer de sa bonté, en les renvoyant il leur donna, comme en ôtage, Aristodeme de Milet, un des plus intimes amis de son pere. En même tems il ne négligea pas le salut & la sûreté de Démétrius de Phalere qui, à cause de ce changement arrivé à la république, craignoit plus les citoyens que les ennemis. Mais respectant la réputation & la vertu de ce personnage, il le renvoya avec une bonne & sûre escorte à Thebes, comme il l'avoit demandé; & pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville & qu'il n'y mettroit pas le pied, quelque impatience qui l'en pressât, qu'il ne l'eût entierement affranchie en chassant la garnison qui la maîtrisoit. Et sur l'heure même il ouvre un grand fossé & éleve de bons retranchemens devant la forteresse de Munychia pour rompre sa communication avec la ville, & s'embarque aussi-tôt pour Mégare où Cassandre avoit mis une forte garnison.

A son arrivée il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, nommée Cratésipolis, & très-célebre par sa beauté, étoit à Patres [a], & qu'elle desiroit passionnément de le voir & d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare; & ayant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit

[a] Ville de l'Achaïe à l'embouchure du golfe de Lépante.

Stilpon

prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près il se déroba de ses gens & fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point apperçue quand elle viendroit le voir. Quelques-uns de ses ennemis avertis de cette imprudence coururent sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Démétrius effrayé n'eut le tems que de prendre un méchant manteau & de se sauver par la fuite ; peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la maniere du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Ses ennemis emporterent sa tente & toutes les richesses qui y étoient.

La ville de Mégare étant prise, ses soldats en demandoient le pillage ; mais les Athéniens intercéderent avec de fortes instances pour les Mégariens & les sauverent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre & remit la ville en liberté. Au milieu de toutes ces grandes affaires il se ressouvint de Stilpon * le philosophe, personnage d'une grande réputation, & qui avoit pris le parti de passer ses jours en repos dans la méditation & l'étude. Il l'envoya chercher & lui demanda ; *si dans ce desordre on ne lui avoit rien pris qui fût à lui. Rien au monde*, lui répondit Stilpon, *car je n'ai vu personne qui m'enlevât ma science.* Mais tous les esclaves généralement avoient été pris. Le jour donc que Démétrius devoit partir, ce prince s'entretenoit encore avec lui, & lui faisoit beaucoup de caresses ; enfin en le quittant il lui dit : *Stilpon, je vous laisse votre ville entierement libre. Vous dites vrai, Seigneur*, lui repartit Stilpon, *car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.*

Démétrius, étant retourné à Athenes, prit ses postes

* Stilpon ou Stilbon, philosophe Stoïcien.

 * C'est

postes devant le fort de Munychia, pressa le siége, chassa la garnison & rasa le fort. Après quoi les Athéniens le priant très instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit de plus que son pere Antigonus leur enverroit cent cinquante mille mesures de bled, & tout le bois nécessaire pour la construction de cent galeres à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrerent leur démocratie quinze ans après l'avoir perdue; & ces quinze années depuis la guerre Lamiaque & la bataille de Cranon, ils les avoient passées dans l'oligarchie en apparence, mais en effet sous une domination véritablement monarchique, à cause de la grande puissance & autorité de Démétrius de Phalere qui les tenoit assujettis. Mais Démétrius, ce prince qui avoit paru si grand, si magnifique, si éclatant par ses bienfaits, ils le rendirent odieux & insupportable par les honneurs excessifs qu'ils lui décernerent. Car premierement ils donnerent à son pere Antigonus & à lui le nom de rois, nom que ces princes avoient toujours évité, & qui, réservé aux seuls descendans de Philippe & d'Alexandre, n'avoit encore jamais été communiqué à aucun autre de leurs successeurs. Ils furent encore les seuls qui les honorerent du titre de *dieux sauveurs*. Au lieu de l'archonte qu'ils avoient coutume d'établir toutes les années, & qui donnoit le nom à l'année, ils créoient tous les ans un prêtre des dieux sauveurs, sous le nom * duquel se faisoient tous les decrets & tous les actes publics. * Ils ordonnerent de plus que leur por-

* C'est pourquoi il étoit appellé *Eponymos*.

* *Ils ordonnerent de plus que leur portrait seroit tracé avec*

portrait feroit tracé avec celui des autres dieux fur le voile que l'on portoit en proceſſion aux grandes fêtes de Minerve ; & outrant la flatterie, ils conſacrerent l'endroit où il étoit deſcendu de ſon char, & y éleverent un autel qu'ils appellerent *l'autel de Démétrius deſcendant du char* ; & à leurs anciennes tribus ils en ajouterent deux nouvelles ſous les noms de tribu Démétriade & de tribu Antigonide. Le ſénat qui étoit de cinq cent, ils le firent de ſix cent, afin qu'il y eût cinquante ſénateurs de chaque tribu.

Mais le trait le plus énorme de la flatterie la plus outrée, ce fut celui de Stratoclès, car c'étoit le grand inventeur & le grand artiſan de toutes ces nouveautés ſi ſages* & ſi exceſſives ; il fit un édit par lequel il ordonna que ceux qu'on enverroit par un decret du peuple vers Antigonus ou Démétrius, au lieu d'avoir le ſimple titre d'ambaſſadeurs, ſeroient appellés *théores*, comme ceux qu'on envoyoit à Pytho ou à Olympie pour y conduire les ſacrifices que les villes y envoient dans les grandes fêtes de la Grece. Ce Stratoclès étoit d'ailleurs un homme audacieux &

avec celui des autres dieux ſur le voile.) Tous les cinq ans aux grands panathenées, qui étoit la grande fête de Minerve, les Athéniens portoient en proceſſion le voile ſacré, appellé *peplus*, où étoient tracées les actions de Minerve, & la défaite des Titans qui firent la guerre aux dieux. On y traçoit auſſi les capitaines qui avoient fait de grandes actions. Et de-là étoit venue la coutume de dire, un homme *digne du peple*, pour dire un grand guerrier. Ce voile étoit une grande robe ſans manches, & comme une eſpece de mante. On le portoit, ou plûtôt on le menoit par terre ſur un vaiſſeau, le long du Céramique juſqu'au temple de Cerès à Eleuſine, d'où on le remenoit enſuite, & on alloit le conſacrer dans la citadelle.

* C'eſt une ironie.

& insolent qui avoit passé sa vie dans toutes les débauches les plus infames, & qui, par son effronterie & par ses abominables impuretés, sembloit vouloir imiter la licence que Cléon se donnoit auprès du peuple. Il entretenoit une courtisane, nommée Phylacium, qu'il avoit enlevée. Un jour qu'elle lui avoit acheté au marché des têtes & des colets de mouton : *Oh, oh,* lui dit-il, *tu as acheté-là de ces choses dont nous nous jouons comme de pelotes, nous qui nous mêlons du gouvernement.*

La flotte des Athéniens ayant été défaite près de l'isle d'Amorgos, il prévint ceux qui en apportoient la nouvelle ; & avec une couronne sur la tête il traversa le Céramique, publia que les Athéniens avoient remporté une grande victoire, ordonna que les dieux seroient remerciés de cette bonne nouvelle par des sacrifices, & qu'on distribueroit des viandes à chaque tribu pour une réjouissance publique. Deux jours après arriverent ceux qui rapportoient les tristes restes de cette défaite navale ; & comme le peuple irrité de son insolence l'appelloit en justice, il eut l'audace de se présenter au milieu de ce tumulte ; & avec une impudence qu'on ne peut concevoir : *Eh bien,* leur dit-il, *quel grand mal vous ai-je donc fait de vous tenir deux jours dans l'aise & dans la joie?* Voilà quelle étoit l'insolence de ce Stratoclès.

Il y en eut une autre *plus chaude que braise* pour me servir des paroles d'Aristophane ; un autre flateur plus outré, enchérissant encore sur la bassesse de Stratoclès, fit un decret pour ordonner que toutes les fois que Démétrius viendroit à Athenes, on le recevroit avec les mêmes présens & les mêmes cérémonies que l'on faisoit à

Cérès

Cérès & à Bacchus, & qu'à celui qui surpasseroit les autres par la dépense & par la magnificence de sa réception & de son appareil, on lui donneroit du trésor public une somme d'argent pour en consacrer aux dieux une offrande qui conserveroit la mémoire de sa libéralité. Enfin on changea le nom du mois de Mai appellé *Munychion*, on l'appella *Démétrion*, le dernier jour du même mois qu'on appelloit *la vieille & la nouvelle lune*, on l'appella *Démétriade*; & changeant de même le nom des *Dionysiaques*, ils les nommerent *Démétriades*.

Les dieux témoignerent combien ils étoient offensés de ces impiétés & de ces sacriléges; car le voile sacré, où par un decret public ils avoient fait tracer à l'aiguille les portraits de Démétrius & d'Antigonus avec ceux de Jupiter & de Minerve, étant porté en procession le long du Céramique, se fendit par le milieu par l'effort d'une tempête affreuse; *y* & autour des autels qu'ils

y *Et autour des autels qu'ils avoient élevés à ces deux princes, la terre poussa tout-à-coup une grande quantité de ciguë.*) Des trois accidens que Plutarque prend pour des prodiges & pour des signes visibles de la colere des dieux, le premier & le dernier n'ont rien que de naturel. Le second seroit plus extraordinaire & seroit véritablement un prodige; mais je ne saurois m'empêcher de dire ici ma pensée. Je m'imagine donc que quelque honnête homme d'Athenes & homme d'esprit, offensé des indignes flatteries des Athéniens, & n'osant pas s'y opposer ouvertement, alla la nuit planter beaucoup de brins de ciguë autour des autels d'Antigonus & de Démétrius, pour faire croire que les dieux marquoient par-là que les Athéniens étoient des méchans & des impies qui méritoient la mort, ou plûtôt que ces princes méritoient plus la mort que les honneurs qu'on leur rendoit, car la ciguë étoit le supplice dont on punissoit les criminels.

 z *Le*

qu'ils avoient élevés à ces deux princes, la terre poussa tout-à-coup une grande quantité de ciguë qui ne croissoit que difficilement & rarement dans le terroir de l'Attique. Le jour que devoit commencer la fête des Dionysiaques, ils furent obligés de remettre la procession à cause de la glace qui survint tout-à coup malgré la saison, & d'un verglas affreux qui tomba si fort, que la gelée ne brûla pas seulement les vignes & les figuiers, mais gâta & grilla tout le bled en herbe. Sur quoi [1] le poëte Philippide, ennemi juré de Stratoclès, fit ces vers contre lui dans une de ses comédies : *Celui qui a fait geler nos vignes, celui dont l'impiété a fendu par le milieu notre banniere sacrée, celui qui a transféré aux hommes les honneurs qui ne sont dûs qu'aux dieux, c'est lui qui ruine l'autorité du peuple, [a] & nullement la comédie, comme il voudroit le persuader.* Ce Philippide étoit l'ami particulier du roi Lysimachus, & les Athéniens avoient reçu beaucoup de graces de ce prince par son moyen. On voyoit même que toutes les fois que ce poëte paroissoit devant lui au commencement de quelque action ou de quelque expédition importante, ce prince regardoit cette vue comme une bonne rencontre & comme

[1] *Le poëte Philippide.*) Philippide Athénien, frere de Morsinus, & poëte de la nouvelle comédie. Il avoit fait cinquante quatre pieces. Ce seul fragment peut faire juger de son esprit, & faire honneur au grand goût que le roi Lysimachus avoit pour lui.

[a] *Et nullement la comédie, comme il voudroit le persuader.*) Ces scélérats, comme Stratoclès, Cléon & autres, avoient grand intérêt de décrier la comédie, comme contraire à l'autorité du peuple, car elle faisoit connoître leurs vices & leurs mauvais déportemens, c'est pourquoi ils auroient voulu qu'elle eût été défendue.

b Pour

me un présage heureux. D'ailleurs il étoit en réputation pour ses bonnes mœurs, n'étant ni importun ni empressé comme la plûpart des courtisans. Un jour Lysimachus, le comblant de caresses, & lui faisant encore meilleur visage qu'à l'ordinaire, lui dit : *Mon pauvre Philippide, de quoi te serois-je bien part de tout ce qui est à moi? De tout ce que vous voudrez*, lui répondit Philippide, *hors de vos secrets*. J'ai opposé exprès ce Philippide à ce Stratoclès, [a] pour faire le contraste d'un orateur du peuple avec un faiseur de comédies.

Mais ce qui fut encore plus étrange & plus outré que tous les honneurs dont nous venons de parler, ce fut le decret d'un certain Démoclide du bourg de Sphette, qui proposoit que, pour la consécration des boucliers qu'on dédioit dans le temple d'Apollon à Delphes, on en allât recevoir l'oracle de la bouche de Démétrius. Il vaut mieux rapporter ici le decret dont voici les propres termes : *Ce qui soit heureux & fortuné. Le peuple ordonnera qu'il soit incessamment élu un homme d'Athenes qui se transportera vers le dieu sauveur, & qui, après avoir fait des sacrifices, demandera à Démétrius, à ce dieu sauveur, comment ils doivent se conduire pour faire le plus religieusement, le plus magnifiquement & le plus promptement, la consécration & dédicace de ces offrandes, & que le peuple exécutera ce que l'oracle aura répondu.* En se mocquant ainsi

[a] *Pour faire le contraste d'un orateur du peuple avec un faiseur de comédies.*) C'est un trait de satyre très-piquant ; car qu'un orateur du peuple se trouve moins honnête homme qu'un faiseur de comédies, c'est une grande indignité. Ce passage n'est pas honorable pour les poëtes comiques.

ainsi de cet homme, ils acheverent de gâter & de corrompre cet esprit qui n'étoit pas déja trop sain.

Pendant qu'il s'amusoit à Athenes, il épousa Euridice qui descendoit de l'ancien Miltiade, & qui, veuve d'Opheltas, roi de Mycenes, étoit revenue à Athenes d'abord après la mort de son mari. Les Athéniens regarderent ce mariage comme une grace spéciale & comme un très-grand honneur qu'il faisoit à leur ville, quoique Démétrius fût naturellement porté à faire des noces, & qu'il eût déja plusieurs femmes, dont la plus considérable, celle qu'il honoroit le plus & qui avoit auprès de lui le plus d'autorité & de crédit, étoit Philla, tant à cause de son pere Antipater, que parce qu'elle avoit été mariée à Cratere, celui qui de tous les successeurs d'Alexandre avoit été le plus aimé des Macédoniens, & qui en étoit le plus regretté. Démétrius étoit fort jeune quand son pere le força de l'épouser, quoique son âge fût peu convenable au sien, & qu'elle fût déja vieille. Comme il témoignoit beaucoup de répugnance pour ce mariage, son pere lui dit à l'oreille ce vers, *là où est la Fortune, là il convient bon gré malgré de se marier*, [c] en parodiant sur le champ par le changement d'un seul mot ce vers d'Euripide, qui dit, *là où est la Fortune, là il convient bon gré malgré de servir.* Mais l'honneur & le respect que Démétrius portoit à Philla & à ses autres femmes, étoient de telle nature qu'il ne laissoit pas d'avoir

[c] *En parodiant sur le champ par le changement d'un seul mot.*) Cette parodie est heureuse. Il n'y a qu'un mot de changé, car au lieu de δουλεύτεον, *il faut servir*, Antigonus met γαμητέον, *il faut se marier.*

voir en même tems plusieurs courtisanes, & d'être toujours en commerce avec beaucoup de femmes libres; de sorte que c'étoit le plus décrié de tous les rois pour ses débauches.

Pendant qu'il s'abandonnoit à ces infames voluptés, son pere le rappella pour l'envoyer contre Ptolemée à la conquête de l'isle de Cypre, & il falloit obéir. Très-fâché donc d'abandonner la guerre qu'il faisoit pour la Grece, & qui lui paroissoit plus honorable & plus brillante, il envoya à Cléonidas, lieutenant de Ptolemée, & qui gardoit avec de bonnes troupes Sicyone & Corinthe, lui offrir de grosses sommes s'il vouloit rendre la liberté à ces villes & en retirer ses garnisons. Cléonidas n'ayant pas voulu y entendre, Démétrius s'embarqua avec son armée & fit voile vers Cypre. En arrivant il battit Ménélas, frere de Ptolemée. Peu de tems après parut Ptolemée lui-même avec une grosse armée de terre & une armée de mer. Ce ne furent d'abord que des pourparlers qui finirent par des menaces réciproques & par des paroles de fierté. Ptolemée vouloit que Démétrius se retirât avant que toutes ses forces assemblées vinssent lui passer sur le ventre & l'écraser. Et Démétrius offroit à Ptolemée de le laisser retirer s'il promettoit de délivrer Sicyone & Corinthe des garnisons qu'il y avoit mises.

La bataille à laquelle on se préparoit de part & d'autre tenoit non-seulement ces généraux, mais tous les autres princes & officiers, dans une grande attente de l'événement qui paroissoit très-incertain, & qui alloit rendre le vainqueur non-seulement maître de Cypre & de la Syrie, mais le plus grand & le plus puissant de tous les autres princes & rois. Ptolemée vint à pleines

voiles

voiles avec une flotte de cent cinquante vaisseaux ; & il avoit donné ordre à Ménélas qui étoit à Salamine [d], qu'après que le combat seroit engagé, & la mêlée la plus furieuse, il vînt, avec les soixante vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriere-garde de Démétrius & la mettre en desordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas ; car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit fort étroite, & pour empêcher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, & l'avoir répandue sur les pointes qui avançoient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt galeres, & alla charger avec tant d'impétuosité & un si grand effort la flotte de Ptolemée, qu'il la rompit ; & que Ptolemée lui-même, se voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit galeres, les seules qui se sauverent ; car de toutes celles qui resterent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de soixante-dix, furent prises avec tous les équipages [e]. De tout le reste de son train & de son bagage, comme de ses valets, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions d'armes, d'argent & de machines de guerre, qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Démétrius ; il se rendit maître de tout & le mena dans son camp.

Parmi ces femmes captives se trouva la célebre Lamia ; elle avoit été recherchée d'abord à cause de son art, car elle jouoit merveilleusement de la

[d] Port de Cypre.

[e] Cette bataille fut donnée l'an 304. av. l'ere chretienne.

la flûte ; mais dans la suite elle fit une fortune bien plus grande par les charmes de sa personne qui lui attirerent beaucoup d'amans. Quoique sa beauté commençât alors un peu à se passer, & que Démétrius fût beaucoup plus jeune, elle le prit pourtant si bien, & le captiva tellement par ses graces & par ses attraits, qu'il n'aima qu'elle & ne fut qu'aimé des autres.

Après cette bataille navale, Ménélas ne résista plus, & rendit Salamine à Démétrius avec tous ses vaisseaux & toute son armée de terre qui consistoit en douze cent chevaux & en douze mille hommes de pied.

Cette victoire si belle, si éclatante & si glorieuse, Démétrius l'embellit encore par la bonté, par l'humanité & par la générosité dont il usa en cette occasion ; car il fit enterrer magnifiquement les morts, renvoya les prisonniers, & choisit parmi les dépouilles douze cent armures complettes qu'il donna aux Athéniens. Le courier qu'il envoya à son pere pour lui apprendre cette grande nouvelle, ce fut Aristodeme de Milet, plus savant dans l'art de flatter, que tous les courtisans de la cour d'Antigonus ; *f* & qui, comme

f Et qui, comme il semble, avoit déjà préparé la plus outrée de toutes les flatteries.) Il appelle ainsi le dessein que cet Aristodeme avoit déjà formé de saluer Antigonus roi, en l'abordant, pour lui apprendre cette grande nouvelle ; mais après tous les traits de flatterie que nous venons de voir, on pourroit penser que Plutarque n'a pas raison d'appeller cette flatterie, la flatterie la plus grande & la plus outrée. Saluer Antigonus, roi, est bien au-dessous de tout ce que les Athéniens avoient fait pour lui & pour Démétrius, en les traitant, non comme des rois, mais comme des dieux. Mais Plutarque a égard aux maux que ce titre de roi produisit dans la suite, & qu'il va expliquer.

comme il ſemble, avoit déja préparé la plus outrée de toutes les flatteries pour relever ce grand exploit.

En arrivant de Cypre en Syrie, il ne voulut pas que le vaiſſeau où il étoit abordât à terre; & ayant fait jetter les ancres à quelque diſtance du rivage, il ordonna à tous ceux qui étoient avec lui de demeurer-là; & montant ſur un eſquif il paſſa ſeul, & s'avança vers le palais d'Antigonus qui étoit dans l'attente du ſuccès de cette bataille, & dans le même état où il eſt à croire que ſont tous ceux qui, dans des affaires ſi importantes & dans de ſi grands intérêts, attendent, avec les dernieres détreſſes & les plus violentes agitations, une iſſue toujours incertaine & douteuſe. Dès qu'il ſut qu'Ariſtodeme étoit arrivé, ſon trouble augmenta encore, à peine put-il l'attendre dans ſon palais; il envoya au-devant de lui pluſieurs de ſes officiers & de ſes amis, les uns après les autres, pour lui demander quelles nouvelles il apportoit. Il ne daigna pas répondre un ſeul mot à aucun d'eux, mais il s'avança lentement, & pas à pas, avec un viſage grave & compoſé & dans un profond ſilence.

Le roi, encore plus étonné & ne pouvant plus ſe retenir, courut au-devant de lui juſqu'aux portes de ſon palais. Une grande foule de peuple accompagnoit Ariſtodeme, & de toutes parts on accouroit au palais pour ſavoir les nouvelles du combat. Quand Ariſtodeme fut aſſez près du roi, il lui tendit la main & lui cria: *Dieu vous conſerve, roi Antigonus. Nous avons vaincu Ptolomée dans une bataille navale; nous ſommes maîtres de Cypre, & nous avons ſeize mille huit cent priſonniers. Dieu te conſerve auſſi, Ariſtodeme,* lui

lui répondit Antigonus, *tu nous as tenus longtems à la torture, & tu en seras puni ; car tu recevras plus tard la gratification pour la bonne nouvelle que tu nous as apportée.*

En même tems tout le peuple se mit à proclamer Antigonus & Démétrius rois ; incontinent les amis d'Antigonus lui ceignirent le diadême, & Antigonus l'envoya sur le champ à son fils, lui donnant le titre de roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Cette nouvelle portée en Egypte, les Egyptiens, de leur coté, proclamerent aussi Ptolemée roi, pour ne pas paroître avoir le courage rabaissé par leur défaite.

Cette ambition, comme un feu d'émulation & de jalousie, gagna tous les autres successeurs d'Alexandre ; car Lysimachus commença à prendre le diadême, & Séleucus, donnant audience aux Grecs, traitoit avec eux comme roi, de même qu'il avoit déja fait en traitant avec les Barbares. Cassandre seul, quoique les autres l'appellassent roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Ce nouveau titre ne fut pas une simple addition à leur nom, & n'aboutit pas seulement à leur faire augmenter leur parure, leur train & tout leur équipage, mais il ranima leur fierté, leur éleva le courage, leur inspira de plus grandes vues & de plus grands desseins, & ajouta dans toute leur maniere de vivre & dans leur commerce un faste & une gravité affectée qu'ils ne connoissoient point, comme il arrive aux joueurs de tragédies qui, en quittant leurs habits pour prendre les habits des rois qu'ils représentent, changent tout aussi-tôt leur démar-

che,

che, leur voix & leurs façons de faire, [g] leur maniere même de s'asseoir & de recevoir les gens qui les abordent. Cela même les rendit encore plus féveres & plus cruels dans les châtimens & dans les punitions de leurs sujets, la licence ayant chassé & entierement aboli cette espece de familiarité qui les rendoit auparavant plus doux & plus faciles; tant eut de pouvoir & de force une seule parole d'un malheureux flatteur, & si grand fut le changement qu'elle opéra dans toute la terre.

Antigonus, enflé par les grandes choses que Démétrius venoit d'exécuter à Cypre, marcha d'abord contre Ptolemée, en se mettant lui-même à la tête de ses troupes de terre, pendant que son fils Démétrius, conduisant sa flotte qui étoit formidable, accompagnoit sa marche & navigeoit à ses côtés. Un des amis d'Antigonus, nommé Médius, eut la nuit un songe qui lui marquoit quelle seroit l'issue de cette expédition. Il lui sembla qu'Antigonus couroit avec toute son armée dans la lice du double stade; qu'il fournit d'abord une partie du premier stade avec beaucoup de force & de vigueur; qu'ensuite cette vigueur se rallentit peu-à-peu; & qu'enfin, quand il eut tourné la borne, il se trouva si foible & si hors d'haleine qu'il ne put se traîner & se retirer qu'avec beaucoup de peine. Et c'est cela même qui

[g] *Leur maniere même de s'asseoir.*) C'est ainsi que j'explique le mot καταλκλισιν qu'on a mal traduit, *de se mettre à table*, ce qui ne convient point à des comédiens; car ces rois de théatre ne se mettent point ordinairement à table devant les spectateurs, & Plutarque parle ici de ce qui se passe sur la scene.

qui arriva à Antigonus ; car, pendant qu'il trouvoit de ſon côté des obſtacles infinis par terre, Démétrius fut battu d'une ſi furieuſe tempête, qu'il ſe vit en danger d'être jetté à-travers la côte dans des lieux difficiles & ſans abri. Enfin, après avoir perdu beaucoup de ſes navires, il s'en retourna ſans avoir rien fait.

Antigonus n'avoit alors gueres moins de quatre-vingt ans ; & comme il étoit devenu fort peſant & peu portatif pour aller à la guerre, moins encore à cauſe de ſon âge qu'à cauſe de la grandeur & de la maſſe énorme de ſon corps, il ſe ſervoit de ſon fils qui, par ſa grande expérience & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduiſoit déja très-parfaitement les affaires les plus importantes ; & il n'étoit bleſſé ni de ſon luxe, ni de ſa dépenſe, ni de ſes débauches & de ſes ivrogneries. Car pendant la paix Démétrius ſe livroit avec inſolence à tous ces vices ; & quand il étoit de loiſir, il ſe jettoit à corps perdu dans les voluptés avec la derniere diſſolution & juſqu'aux excès les plus horribles. Mais dans la guerre il étoit auſſi ſage que ceux qui ſont les plus ſages naturellement.

On dit que Lamia étant ſa maîtreſſe déclarée, & au plus fort de ſon crédit, un jour Démétrius, qui revenoit de quelque expédition, alla ſaluer ſon pere & le baiſa affectueuſement ; & que ſon pere lui dit en riant, *Mon fils, tu penſes baiſer Lamia.*

Une autre fois, comme il avoit fait une débauche qui avoit duré pluſieurs jours, & que, pour s'excuſer de n'avoir pas paru, il alléguoit ce prétexte, *qu'il avoit été tourmenté d'une fluxion. Je l'ai ouï dire,* lui répondit Antigonus ; *mais quelle étoit cette fluxion, étoit-elle de Thaſos ou de Chio?*

Un

Un autre jour, ayant appris qu'il étoit malade, il alla le voir. En arrivant il rencontra sur la porte un de ses mignons qui sortoit. Il entra, s'assit près de son lit & lui prit la main pour lui tâter le poux. Démétrius lui dit que la fievre venoit de le quitter : *Je le vois bien, mon fils*, lui répondit Antigonus, *en entrant je l'ai trouvée qui sortoit*. Antigonus supportoit ainsi avec douceur ces vices de son fils, à cause de ses autres qualités qui lui faisoient exécuter de si grandes choses.

On dit que les Scythes, en buvant ensemble & en ivrognant, font sonner les cordes de leurs arcs comme pour rappeller & pour réveiller leur courage que l'ivresse a assoupi; mais pour Démétrius, s'abandonnant tantôt à la volupté & tantôt au travail, il ne mêloit & ne confondoit jamais ces deux états & se livroit tout entier à l'un ou à l'autre. Il n'en étoit pourtant pas moins soigneux ni moins diligent à faire tous les préparatifs nécessaires pour la guerre, mais il paroissoit plus grand capitaine à les faire qu'à s'en servir. Il vouloit toujours avoir tout dans la derniere abondance pour les besoins qui pouvoient survenir. Jamais on ne pouvoit contenter sa magnificence dans tout ce qui regardoit la construction des vaisseaux & les machines de guerre; & une volupté dont il étoit insatiable, [a] c'étoit d'en inventer toujours de nouvelles, & de

[a] *C'étoit d'en inventer toujours de nouvelles, & de les bien examiner & critiquer, quand elles étoient exécutées.*) Il y a en cela une grande sagesse. On est ordinairement amoureux de ses inventions, & cet amour empêche de les examiner, de les critiquer; c'est pourquoi elles demeurent souvent si imparfaites. On feroit bien heureux

de les bien examiner & critiquer quand elles étoient exécutées. Car la nature lui avoit donné un esprit curieux & inventif; mais il n'employoit pas cet esprit & cet amour qu'il avoit pour les arts en jeux & en plaisirs inutiles, comme les autres rois dont les uns prennent plaisir à jouer de la flûte, les autres à peindre & les autres à tourner.

[i] Æropus, roi de Macédoine, passoit tout son loisir à faire de petites tables & de petites lampes; & Attalus [k], surnommé Philometor à cause de l'amour qu'il avoit pour sa mere, mettoit tout son plaisir à cultiver les herbes & les plantes médicinales, non-seulement la jusquiame & l'hellebore, mais aussi la ciguë, l'aconit & le dorycnion, les plantant & les semant lui-même dans ses jardins, & se faisant une affaire sérieuse de connoître les vertus & les qualités de leurs sucs & de leurs fruits, & de les cueillir lui-même dans leur saison; & les rois de Parthes faisoient gloire de forger & d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs fleches. Mais pour Démétrius, son application aux arts méchaniques avoit toujours quelque chose de superbe & sentoit son roi; & dans son travail on voyoit toujours éclater la grandeur & la magnificence, tous ses ouvrages marquant non-seulement son amour pour les arts, son application & son habileté, mais encore

reux si l'on apportoit cette même sagesse dans tous les arts, dans l'éloquence, dans la poésie, &c.

[i] *Æropus, roi de Macédoine.*) C'est Æropus II. quinzieme roi de Macédoine, de la race des Téménides. Il faisoit autre chose que des tables & des lampes, car il s'empara du royaume en tuant son pupille Oreste, frere d'Archélaüs II.

[k] Attalus III. fils d'Eumenes II, & de Stratonice,

[l] C'est,

core l'élevation de ſon eſprit & la grandeur de ſon courage, de ſorte qu'en paroiſſant les dignes fruits de l'opulence & de la magnanimité véritablement royale, ils faiſoient ſentir encore qu'ils ſortoient de la main d'un roi. Car par leur grandeur il étonnoit même ſes amis, & par leur beauté il charmoit ſes ennemis mêmes. Ce que je dis là, je le dis dans l'exacte vérité ſans aucune enflure de flatterie. Ses galeres à quinze & ſeize rangs de rames, faiſoient l'admiration de ſes ennemis qui les voyoient voguer le long de leurs côtes; & ſes machines, appellées *élepoles* [l], étoient un ſpectacle pour ceux même qu'il aſſiégeoit, comme les événemens même le prouvent. Lyſimachus, qui de tous les rois étoit celui qui haïſſoit le plus Démétrius, & qui étoit venu contre lui avec une groſſe armée pour lui faire lever le ſiége de la ville de Soles en Cilicie, l'envoya prier de lui faire voir quelques-unes de ſes machines, & de faire voguer ſes galeres devant lui; & Démétrius le lui ayant accordé, il fut ſi ſurpris & ſi étonné qu'il s'en retourna ſur le champ & ramena ſes troupes.

Les Rhodiens, qu'il aſſiégeoit depuis longtems, après avoir fait avec lui un traité, lui demanderent en grace quelques-unes de ſes machines, afin qu'ils euſſent un monument éternel de ſa grande puiſſance & de leur valeur. Au reſte Démétrius faiſoit la guerre aux Rhodiens parce qu'ils étoient alliés du roi Ptolemée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ſes machines dont la baſe étoit quarrée; [m] chacun de ſes côtés

l C'eſt-à-dire *preneuſes de villes*.

m *Chacun de ſes côtés avoit quarante-huit coudées de largeur*.

tés avoit quarante-huit coudées de largeur, & soixante-six de hauteur, & ses côtés alloient toujours en diminuant par le haut, de sorte que le sommet étoit beaucoup plus étroit que la base. En-dedans elle étoit partagée en plusieurs étages ou chambres, les unes sur les autres; le devant qui étoit tourné vers l'ennemi étoit tout ouvert, & chaque chambre avoit aussi son ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ces ouvertures il sortoit tout-à-coup diverses sortes de traits; car elle étoit pleine d'hommes vaillans, & qui savoient se servir de toutes sortes d'armes. Elle étoit soutenue en dessous par quatre fortes roues de huit coudées. Et comme elle étoit si solidement bâtie qu'en marchant elle ne se démanchoit en aucune maniere ni ne penchoit d'aucun côté, mais que ferme & droite sur sa base & toujours dans l'équilibre, elle s'avançoit avec grand effort & avec un mugissement horrible; elle inspiroit en même tems de la frayeur aux ames les plus assûrées, & donnoit à la vue des

largeur, & soixante-six de hauteur.) Diodore de Sicile, qui a décrit cette machine plus particulierement dans son vingtieme livre, dit que ses côtés avoient quarante-cinq coudées de largeur, & quatre-vingt-dix de hauteur; qu'elle avoit neuf étages, qu'elle étoit soutenue par quatre grosses roues de huit coudées de haut. Qu'il y avoit au-dedans des béliers & autres machines à lancer toutes sortes d'armes; que dans les étages d'en-bas étoient celles qui lançoient des pierres du poids de quatre cent livres. Que dans ceux du milieu étoient celles qui lançoient les dards les plus forts, & dans ceux d'en-haut celles qui lançoient les moindres dards, & une grêle de toutes sortes de pierres; qu'il y avoit en-dedans plus de deux cent hommes qui les servoient, de sorte que dans le même tems que cette machine nettoyoit les murailles des ennemis, elles les sappoit & les abattoit par ses béliers, &c.

On

des ſpectateurs un ſpectacle très-agréable qui les raviſſoit.

ª On lui apporta auſſi de Cypre pour cette guerre deux cuiraſſes de fer, chacune du poids de quarante livres. L'ouvrier qui les avoit faites, nommé Zoïle, pour faire voir la bonté de leur trempe, & juſqu'à quel point elles étoient à l'épreuve, commanda que de vingt-ſix pas on lâchât ſur elles un trait de la plus forte batterie. La cuiraſſe qu'on eſſaya d'abord n'en fut ni percée ni fauſſée, le trait n'y fit qu'une petite raie ſuperficielle & preſque imperceptible, comme d'un poinçon de tablettes. Démétrius choiſit celle-là pour lui, & il donna l'autre à Alcimus d'Epire qui étoit l'homme le plus vaillant & en même tems le plus fort qui fût dans ſes troupes, car il portoit une armure du poids de ſix-vingt livres, lorſque les autres n'en portoient qu'une de ſoixante. Cet Alcimus fut tué dans le combat qui fut donné dans Rhodes, comme il combattoit avec beaucoup de valeur près du théatre.

Les Rhodiens ſe défendoient avec tant de courage, que Démétrius ne faiſoit aucun progrès & n'avançoit point ſon ſiége. Il s'opiniâtroit pourtant à le continuer, extrêmement piqué contre eux de ce que Philla ſa femme lui ayant envoyé des tapiſſeries & des habits avec des lettres qu'elle lui écrivoit, ils avoient pris le vaiſſeau qui

ª *On lui apporta auſſi de Cypre pour cette guerre deux cuiraſſes de fer.*) L'iſle de Cypre étoit abondante en métaux, & on y faiſoit des armes excellentes qui étoient fort renommées, même avant le ſiege de Troye; car nous voyons dans Homere qu'Agamemnon s'arma d'une cuiraſſe que Cyniras, roi de Cypre, lui avoit envoyée comme un grand préſent. On n'a qu'à voir le commencement du onzieme livre de l'Iliade.

b Peignoit

qui les portoit, & l'avoient envoyé à Ptolemée avec toute sa charge. En quoi ils n'imiterent pas l'humanité & la politesse des Athéniens qui, ayant pris un jour les couriers de Philippe qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne toucherent point à ceux d'Olympias, & les envoyerent à Philippe tout cachetés comme ils étoient.

Cependant Démétrius, avec tout son ressentiment, n'eut pas la force de se venger des Rhodiens, & de leur rendre la pareille dans une occasion qu'ils lui en donnerent bientôt. Il se trouvoit dans ce tems-là que le célebre peintre Protogene, de la ville de Caune, * peignoit l'histoire du héros Ialysus; & ce tableau étoit sur le point d'être achevé, lorsque Démétrius se rendit maître du fauxbourg où Protogene travailloit, & prit ce tableau. Les Rhodiens lui envoyerent en même tems un héraut pour le prier d'épargner un si bel ouvrage, & de ne pas souffrir qu'il fût gâté. Démétrius répondit, *qu'il brûleroit plûtôt tous les portraits & toutes les statues de son pere, que de gâter & détruire un si grand chef-d'œuvre de l'art.* Car on dit que Protogene avoit employé sept ans à l'achever; & qu'Apelle, la premiere

* *Peignoit l'histoire du héros Ialysus.*) Ce Ialysus étoit fils du héros Ochimus fils du soleil. Protogene peignoit alors quelque action de ce Ialysus, & pendant qu'il travailloit à ce tableau, il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaisoient en même tems & la faim & la soif. Précaution qu'il prit pour empêcher que la bonne-chere n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Pline ajoute qu'il avoit mis à ce tableau quatre couches de couleurs contre l'injure du tems; & que Démétrius, pour avoir épargné ce tableau, perdit l'occasion de la victoire. Liv. xxxv. ch. x.

premiere fois qu'il le vit, fut si surpris & si ravi que la voix lui manqua tout-à-coup ; & qu'enfin revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail! œuvre admirable! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, & qui les élevent jusqu'aux cieux.* Ce tableau fut porté long-tems après à Rome, & ajouté à toutes les dépouilles de l'univers, [q] & il y périt enfin dans un incendie.

Comme les Rhodiens étoient fort las de cette guerre, & que Démétrius, de son côté, ne cherchoit qu'un prétexte honnête pour s'accommoder avec eux, [r] les Athéniens arriverent & s'entremirent du traité qui fut conclu à ces conditions : *Que les Rhodiens seroient libres ; qu'ils n'auroient point de garnison, & qu'ils feroient une ligue offensive & défensive avec Antigonus & Démétrius, qu'ils assisteroient envers tous & contre tous, excepté contre Ptolemée.*

Dans le même tems les Athéniens appellerent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cent trente galeres, & une grosse infanterie, & ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles,

[q] *Et il y périt enfin dans un incendie.*) Il avoit été porté à Rome & consacré dans le temple de la Paix, où il étoit encore du tems de Pline. *Ialysus, qui est Romæ, dicatus in templo Pacis.*

[r] *Les Athéniens arriverent & s'entremirent du traité*) Diodore écrit que ce traité fut fait par l'entremise des Etoliens que leur communauté envoya ambassadeurs pour moyenner cet accommodement. De sorte qu'il faut peut être corriger le texte de Plutarque, & mettre *les Etoliens arriverent*, au lieu de *les Athéniens arriverent*. L'abbreviation a pu causer l'erreur.

s C'est.

mopyles, où l'ayant défait il s'empara d'Héraclée qui se rendit volontairement, & il reçut six mille Macédoniens qui passerent de son côté. Et s'en retournant il remit en liberté tous les Grecs qui sont en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, & prit la ville de Cenchrées, après s'être saisi des châteaux de Phylle & de Panacte, qui étoient les boulevarts de l'Attique, & en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il les rendit aux Athéniens; & les Athéniens, quoiqu'ils lui eussent déja prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviser, trouverent pourtant encore de nouvelles ressources pour inventer de nouvelles flatteries, & pour enchérir sur les premieres. Car ils lui assignerent pour son logement le derriere du temple de Minerve, appellé *Parthenon* [1]. Il y logea; & tout le monde disoit que Minerve elle-même le recevoit & le logeoit dans son temple, quoiqu'à parler véritablement ce fût un hôte fort indigne, & qui menoit une vie peu convenable à un si saint lieu & à la maison d'une vierge.

On dit qu'un jour dans une marche d'armée son frere Philippe ayant été logé dans une maison où il y avoit trois jeunes femmes, son pere Antigonus, qui en fut d'abord informé, ne lui en dit pas une seule parole; mais il manda le fourrier, & lui dit en sa présence: *mon ami, ne veux-tu pas déloger mon fils d'un logis qui est trop petit?* Et Démétrius, qui devoit respecter Minerve, sinon comme une déesse, au moins comme sa sœur aînée (car c'est ainsi qu'il vouloit qu'on l'appellât) commit tant d'insolences contre les jeunes garçons & les jeunes femmes de condition libre, &

[1] C'est-àdire *le temple de la Vierge*.

 [2] *Mais*

& souilla de tant d'infamies & de dissolutions la citadelle où étoit ce temple, qu'au prix de ce qu'on voyoit alors, il paroissoit que ce lieu avoit été pur & saint lorsqu'il commettoit ces débauches avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo & Anticyre. Mais, pour l'honneur de la ville, il n'est pas séant de divulguer toutes les autres abominations qu'il commit. Il est pourtant juste de ne pas passer sous silence la vertu & la sagesse admirable de Démoclès.

C'étoit un jeune garçon qui n'étoit pas encore parvenu à l'âge de l'adolescence. Démétrius fut bientôt informé de sa grande beauté que son surnom seul décéloit, car on l'appelloit *Démoclès le beau*. Il le fit solliciter par ses émissaires qui n'oublierent rien pour le gagner par les plus grandes offres, ou pour l'intimider par les plus affreuses menaces. Mais il résista à tout, prit le parti d'abandonner le Gymnase & tous les lieux d'exercice, & n'alla plus que dans une étuve particuliere pour s'y baigner. Démétrius, l'ayant fait observer, prit si bien son tems qu'il entra dans cette étuve où il se trouva seul avec lui. Le jeune garçon se voyant sans aucun secours & hors d'état de résister à la violence de Démétrius, ôta le couvercle de la chaudiere où l'on faisoit bouillir l'eau pour le bain, & se jetta dans l'eau bouillante où il fut étouffé, indigne certes d'une si malheureuse catastrophe, [t] mais ayant

[t] *Mais ayant des sentimens & des pensées très-dignes & de sa beauté & de son pays.*) Ce jugement de Plutarque fait honneur à la Grece, & suffit pour la laver des reproches infames qu'on lui fait. La sagesse & la pudeur sont dignes d'elle. Elles sont aussi dignes de la beauté, car la beauté ne doit pas se flétrir & se deshonorer par le vice.

[u] *Démo-*

ayant des sentimens & des pensées très-dignes & de sa beauté & de son pays. Et en cela bien différent de Cléénetus, fils de Cléomedon, qui, pour faire remettre à son pere une amende de cinquante talens à laquelle il avoit été condamné, porta au peuple des lettres de Démétrius en sa faveur; & par là non-seulement il se deshonora lui-même, mais encore il mit toute sa ville en trouble & en combustion, car il fit bien décharger son pere de cette amende; mais en même tems les Athéniens firent un decret pour ordonner, *qu'à l'avenir aucun citoyen d'Athenes n'apporteroit des lettres de recommandation de Démétrius.*

Ce prince, informé de ce decret, & en étant très-offensé comme d'une chose qui lui étoit injurieuse, fit éclater son ressentiment; & les Athéniens, qui en craignirent les suites, non-seulement annullerent & casserent ce decret : ils firent plus encore; de tous ceux qui l'avoient conseillé ou dressé, ils en firent mourir les uns & bannirent les autres; & non contens de cette réparation, ils firent un autre decret qui portoit, *que le peuple d'Athenes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius seroit tenu pour saint envers les dieux, & juste envers les hommes.* Et sur cela quelques-uns des plus gens de bien & des meilleurs esprits, ayant dit que Stratoclès étoit fou d'avoir proposé un tel decret, * Démocharès de Lacédémone lui répondit, *il seroit*

* *Démocharès de Lacédémone.*) C'est le même Démocharès dont il est parlé dans les fragmens de Polybe, qui reprend violemment Timée de ce qu'il avoit vomi contre lui des calomnies atroces. Mais ce Démocharès n'étoit pas de Lacédémone; il étoit Athénien, & propre neveu de

roit bien plus fou s'il n'étoit pas fou ; car Stratoclès tira de grands avantages de sa flatterie, & Démocharés, déféré pour son bon mot, fut banni.

Voilà ce que faisoient les Athéniens dans le tems qu'ils vouloient paroitre délivrés d'une garnison, & rétablis dans une liberté entiere & parfaite.

Démétrius entra ensuite dans le Péloponese, aucun de ses ennemis ne se présentant pour s'opposer à lui, & tout prenant la fuite & livrant leurs villes. Il attira dans son parti toute la contrée appellée Acte *, & toute l'Arcadie, à l'exception des villes de Mantinée & d'Argos. Il délivra Sicyone & Corinthe de leurs garnisons, en donnant cent talens aux officiers qui les commandoient. Comme il se trouva à Argos dans le tems de la grande fête de Junon, il voulut la solemniser en y proposant des prix & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa ce jour-là même Deidamie, fille d'Æacide, roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus. Il persuada aux Sicyoniens de quitter

de Démosthene. Il faut donc corriger le texte, & au lieu de Λακωνεύς, écrire Λευκονεύς, ou Λευκονεύς, *de Leuconia*, qui étoit de la tribu Léontide. Plutarque lui-même nous conduit à faire cette correction ; car dans la vie de Démosthene, qui est dans ses opuscules, il écrit *que Démosthene eut une sœur qui fut mariée à Lachès le Leuconien, & eut de lui Démocharès.* Et il dit que c'étoit un bon homme de guerre qui avoit bien servi, qu'il ne cédoit à aucun autre orateur dans l'art de conduire le peuple par ses discours politiques, & qu'on lui avoit érigé une statue dans le Prytanée, avec cette particularité bien singuliere, que cette statue étoit ceinte d'une épée par-dessus sa veste, parce qu'il avoit harangué en cet état contre Antipater.

* C'est toute la côte maritime,

quitter leur ville & d'en bâtir une autre tout auprès dans le lieu où ils habitent aujourd'hui ; & non-seulement il changea la situation de la ville, mais encore son nom ; car, au lieu de *Sicyone*, il l'appella *Démétriade*.

Les états de la Grece s'étant assemblés dans l'Isthme, & la curiosité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, il fut proclamé chef de tous les Grecs, comme l'avoient eté avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il se croyoit fort supérieur, enflé qu'il étoit par la fortune qui le combloit de ses faveurs, & par l'état présent de ses affaires qui l'élevoient au comble de la puissance. Jamais Alexandre n'avoit ôté à aucun des rois le titre de roi ; & jamais il ne prit pour lui celui de *roi des rois*, quoiqu'il y en eût plusieurs à qui il avoit donné & le nom & l'état de rois ; mais Démétrius se mocquoit & rioit ouvertement de ceux qui appelloient quelqu'un roi, hors son pere Antigonus & lui ; [y] & il entendoit avec plaisir ses flatteurs à table faire les libations au roi Démétrius ; à Séleucus, capitaine des éléphans ; à Ptolemée, amiral ; à Lysimachus, garde du trésor ; à Agathoclès le Sicilien, gouverneur des isles.

Ces plaisanteries rapportées aux autres rois, ils n'en firent tous que rire ; Lysimachus seul en étoit vivement piqué, ne pouvant souffrir que Démétrius le traitât d'eunuque, car ces princes n'avoient que des eunuques pour gardes de leur trésor. Lysimachus étoit donc le plus grand ennemi

[y] *Et il entendoit avec plaisir ses flatteurs à table.*) Ceci est pris mot à mot d'un passage de l'historien Phylarque, qu'Athénée nous a conservé dans son sixieme livre, comme Casaubon l'a remarqué.

z *Qu'il*

nemi de Démétrius ; & le brocardant sur la passion qu'il avoit pour Lamia, il dit publiquement, [a] *qu'il n'avoit jamais vu qu'alors une garce jouer la tragédie.* Démétrius répondit, *que la garce de Démétrius étoit plus sage que la Pénélope de Lysimachus.*

Il partit du Péloponese pour retourner à Athenes ; & en partant il écrivit aux Athéniens, *qu'à son arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands mysteres, & passer tout-d'un-coup de la premiere initiation à l'inspection intime ;* ce qui n'étoit pas permis & ne s'étoit jamais fait ; car on célébroit les petits mysteres dans le mois de Mars, & les grands dans le mois d'Octobre. [b] Et il falloit tout au moins l'espace d'un an entre l'initiation aux petits mysteres & l'initiation aux grands.

Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée publique, Pythodore, le porte-torche, eut seul le courage de s'y opposer ; mais il n'avança rien, car Stratoclès ouvrit un avis qui fut suivi. On ordonna que le mois de Mai où

[a] *Qu'il n'avoit jamais vû qu'alors une garce jouer la tragédie.*) Ce mot est fondé sur ce que dans ce tems-là il n'y avoit point de femme qui jouât la comédie. Les rôles des femmes étoient joués par des hommes qui avoient des masques & des habits de femmes.

[b] *Et il falloit tout-au-moins l'espace d'un an entre l'initiation aux petits mysteres & l'iniation aux grands.*) Car d'abord on étoit initié aux petits mysteres, qui n'étoient que la préparation pour être initié aux grands. Par la premiere initiation on n'étoit fait que *myste*, & par la derniere on étoit *époptes*, c'est-à-dire admis à l'inspection des mysteres les plus intimes. L'espace ordinaire entre les petits & les grands étoit de cinq années. Mais il falloit au-moins un an, & il n'étoit pas permis de les rapprocher davantage.

où l'on étoit feroit nommé & réputé le mois de Mars ; & moyennant cela ils firent la premiere initiation de Démétrius, dont la cérémonie se faisoit au bourg appellé Agra. Après quoi ce même mois de Mai qui étoit devenu mois de Mars devint mois d'Octobre ; & alors, comme si toutes regles avoient été dûement observées, on fit toutes les autres cérémonies, & Démétrius fut admis à l'inspection. Sur quoi le poëte comique Philippide, pour reprocher à Stratoclès cette impiété & ce sacrilége, dit ; *c'est lui qui a trouvé le secret de renfermer dans un seul mois toute l'année*. Et sur le logement de Démétrius dans le temple de Minerve, il dit : *c'est lui qui a pris la citadelle pour une hôtellerie, & qui a mené des courtisanes dans le temple d'une vierge.*

Mais de tous les abus qui furent alors commis à Athenes en très-grand nombre, & contre les coutumes & contre les loix, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur ordonna de fournir & livrer incessamment la somme de deux cent cinquante talens ; & que le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, Démétrius, voyant tout cet argent ramassé, dit, *qu'on le donne à Lamia & aux autres courtisanes qui sont avec elle pour leur avoir des drogues à se décrasser ;* car la honte les piqua plus que la perte, & le mot plus que la chose même. Il y a pourtant des auteurs qui écrivent qu'il joua ce vilain tour non aux Athéniens, mais aux Thessaliens.

Outre toute cette affreuse dépense, Lamia, voulant donner en son particulier un festin à Démétrius, rançonna plusieurs particuliers de son autorité privée ; & le festin fut si magnifique & d'une si grande réputation, que Lyncée de Samos

nous en a laissé la description & tout le détail. Sur quoi un poëte comique de ce tems-là appella, non moins plaisamment que véritablement, cette Lamia *Elépole* [b]. Et Démocharès de Soles [c] appella aussi très-plaisamment Démétrius *Mythos*, c'est-à-dire, Fable, parce qu'il avoit toujours avec lui cette Lamia, comme les Fables ont d'ordinaire une sorciere appellée Lamia pour faire peur aux enfans.

La grande autorité de cette courtisane, & la violente passion avec laquelle Démétrius l'aimoit, n'excitoient pas seulement contre elle la jalousie & l'envie de ses femmes, mais encore la haine de tous les amis de ce prince. Démétrius ayant envoyé des ambassadeurs à Lysimachus, un jour ce prince s'amusoit à parler familierement avec ces ambassadeurs, leur montroit sur ses bras & sur ses cuisses de grandes & profondes cicatrices

[b] Preneuse de villes, nom de la machine de Démétrius.

[c] *Appella aussi très-plaisamment Démétrius* Mythos, *c'est-à-dire fable, parce qu'il avoit toujours avec lui cette Lamia, comme les fables ont d'ordinaire, &c.* Les anciennes histoires parlent d'une reine de Libye, qui furieuse de ce qu'elle avoit perdu tous ses enfans, faisoit prendre les enfans des autres femmes, les faisoit tuer devant elle & les dévoroit, & de là elle avoit été appellée *Lamia*, c'est-à-dire *dévoratrice*, du phénicien *lahama*, qui signifie *dévorer*. Et sur cela Diodore écrit qu'on avoit fait de cette Lamia un épouventail pour les enfans. Διὸ καὶ καθ' ἡμᾶς μέχρι τοῦ νῦν βίου παρὰ τοῖς νηπίοις διαμένειν τὴν περὶ τῆς γυναικὸς ταύτης φήμην καὶ φοβερωτάτην αὐτοῖς εἶναι τὴν ταύτης προσηγορίαν. *C'est pourquoi jusqu'a notre tems encore la réputation de cette femme se conserve parmi les enfans, & son nom seul leur fait une peur effroyable.* Et il ne faut pas douter que la fable n'en fît usage pour les épouvanter. Ce passage de Diodore éclaircit parfaitement ce passage de Plutarque, & le mot de Démocharès.

[d] *Ayant*

ces des ongles d'un lion, & leur racontoit comment il avoit été forcé de combattre contre un lion,[d] ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal. A ce récit les ambassadeurs se prirent à rire, & lui dirent, *que le roi leur maître portoit au cou les marques d'une bête plus furieuse encore, qui étoit Lamia.* Et véritablement c'est une chose dont on ne sauroit assez s'étonner, que Démétrius, qui avoit témoigné tant de répugnance à épouser Philla, parce qu'elle étoit d'un âge disproportionné au sien, ait aimé, si éperduement & pendant un si longtems, Lamia qui étoit surannée & passée. Aussi la courtisane Démo, surnommée *Mania*[e], lui fit une réponse fort naïve un soir à son souper où Lamia jouoit de la flûte. Quand elle eut fini, Démétrius demanda à Démo : *& bien comment trouves-tu Lamia? Une vieille, Seigneur*, lui répondit Démo. A un autre souper, comme on servit un fort beau fruit, Démétrius dit à Démo : *tu vois le beau fruit que Lamia m'envoie. Si vous vouliez coucher aussi avec ma mere*, lui répondit Démo, *elle vous en enverroit un plus beau.*

On rapporte aussi la réponse que Lamia fit au célebre jugement de Bocchoris. Il y avoit en Egypte un homme qui aimoit ardemment une courtisane appellée Thonis; cette courtisane lui demandoit plus d'argent qu'il n'en pouvoit donner. Enfin il eut en songe ses bonnes graces, & cette

[d] *Ayant été enfermé par Alexandre dans la cage avec ce furieux animal.*) Justin fait mention de cette histoire dans le troisieme chapitre de son quinzieme livre, & Pausanias dans le premier. Mais Quinte-Curce prétend que c'est une fable, dont il rapporte le fondement. Cette conjecture de Quinte-Curce est trop legere.

[e] C'est-à-dire *la folle*.

cette jouissance imaginaire amortit ses desirs. Thonis, informée de la cause de sa tiédeur, le fit assigner pour être payée de la somme qu'elle prenoit des amans qu'elle favorisoit. Cela étant rapporté à Bocchoris, il ordonna que le jeune homme porteroit à l'audience tout cet argent bien compté dans un bassin, & que là il le feroit passer & repasser devant Thonis, afin que la courtisane n'en eût que l'ombre, disant *que l'imagination étoit l'ombre de la vérité.* Mais Lamia ne trouva pas ce jugement juste : *Car*, disoit-elle, *l'ombre de cet argent n'a point amorti le desir de Thonis, au lieu que le songe a satisfait la passion de son amant.* Voilà assez parlé de Lamia.

Présentement les révolutions de la fortune & les actions de celui dont nous écrivons la vie, changent la scene & la rendent tragique, de comique qu'elle étoit. Car tous les autres rois s'étant ligués contre Antigonus, & ayant uni toutes leurs forces, Démétrius, sur cette nouvelle, partit promptement de Grece, & alla joindre son pere. Il le trouva plus plein d'ardeur pour cette guerre, que son âge ne le permettoit; & cette ardeur l'encouragea & le fortifia encore davantage lui-même. Cependant il semble que, si Antigonus eût voulu céder d'abord quelque petite chose, & se relâcher de cette prétention de souveraineté qu'il vouloit avoir sur les autres princes, il auroit toujours conservé pour lui pendant sa vie, & laissé à son fils après sa mort, la prééminence sur tous les rois successeurs d'Alexandre. Mais étant naturellement fier & présomptueux, & aussi hautain & aussi insolent dans ses paroles que dans ses actions, il aigrit & irrita contre lui plusieurs jeunes princes très-puissans. Car il disoit : *Qu'il*

écartoit

écarteroit & dissiperoit cette ligue & cette assemblée de princes aussi facilement que l'on écarte & dissipe avec une pierre, ou avec le moindre bruit, une volée de petits oiseaux qui se sont posés dans un champ pour y chercher leur pâture.

Il avoit une armée de plus de soixante mille hommes de pied, & de dix mille chevaux, & soixante & quinze éléphans; & ses ennemis venoient contre lui avec soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cent chevaux, quatre cent éléphans & six-vingt chars.

Quand les deux armées furent en présence, on vit tout-d'un-coup en lui un changement qui marquoit que dans son esprit il avoit plus rabattu de ses espérances que de son courage & de sa résolution. Car, au lieu que dans toutes les autres batailles il avoit accoutumé de paroître fier & audacieux, d'avoir la parole haute, de tenir des discours arrogans & superbes, & quelquefois même de dire des mots de raillerie & de plaisanterie dans le plus fort du combat, témoignant par-là & la fermeté de son courage & le mépris qu'il avoit pour son ennemi; alors au contraire il paroissoit sombre, taciturne & pensif: il montroit son fils aux troupes, & le leur recommandoit comme son successeur. Mais ce qui parut encore plus étrange & plus surprenant, c'est qu'il s'entretint avec lui dans sa tente, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant; car il ne communiquoit pas plus ses secrets à son fils qu'aux autres: il délibéroit en lui-même, & ensuite il ordonnoit & exécutoit ce qu'il avoit résolu en son particulier. On dit à ce propos que Démétrius, étant encore fort jeune, lui demanda un jour quand ils décamperoient, & qu'Antigonus lui répondit en

en colere : *crains - tu d'être le seul qui n'entendras pas la trompette ?*

Il est vrai qu'il arriva alors beaucoup de signes funestes qui les troublerent & les remplirent d'effroi. Démétrius eut un songe où il lui sembla qu'Alexandre, couvert d'armes éclatantes, se présenta à lui, & lui demanda, *quel mot ils donneroient pour la bataille ;* qu'il répondit, *Jupiter & la Victoire ;* & qu'Alexandre repartit, *je passe donc aux ennemis, car ce sont eux qui me recevront.* Et Antigonus, après que son armée fut rangée en bataille, sortant de sa tente, fit un faux pas, tomba sur le visage & se blessa considérablement ; & s'étant relevé, il leva les mains au ciel & demanda aux dieux ou la victoire, ou une prompte mort avant sa défaite.

Quand les deux armées furent aux mains, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis & les mit en fuite ; mais par une vaine ambition s'étant mis à les poursuivre trop chaudement & mal à-propos, il se laissa ravir la victoire qu'il tenoit déja dans ses mains s'il avoit su profiter de son avantage ; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie, les éléphans des ennemis ayant rempli tout l'espace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigonus dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point ; mais faisant toujours mine de les charger, il les tournoit pour les effrayer & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigonus & de se jetter dans le sien, ce qui arriva comme il l'avoit prévu ; la plus grande partie de cette infanterie

s'étant

s'étant détachée se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment une grosse troupe de gens de Séleucus marcha de furie contre Antigonus. Quelqu'un de ceux qui étoient auprès de ce prince, les voyant venir, lui dit : *Prenez garde, Seigneur, voilà des gens qui viennent à vous. Je vois bien qu'ils n'en veulent qu'à moi,* répondit Antigonus, *mais mon fils va venir à mon secours.* Et conservant toujours cette espérance, & regardant de tous côtes pour voir s'il ne découvriroit point son fils, il fut enfin accablé sous une grêle de traits, & porté par terre. Tous ceux de sa maison & ses amis même l'abandonnerent. Un certain Thorax de Larisse fut le seul qui resta auprès de son corps.

La bataille ainsi terminée [f], les rois vainqueurs, comme s'ils avoient mis en pieces un vaste corps, dépecerent tout l'empire d'Antigonus & de Démétrius, & en prirent chacun leur part ; & ils partagerent encore entr'eux les provinces qu'ils avoient auparavant.

Cependant Démétrius, fuyant avec quinze mille hommes de pied & quatre mille chevaux, poussa tout d'une traite jusqu'à Ephese où tout le monde s'attendoit bien que, manquant d'argent, il n'épargneroit pas le trésor du temple : mais au contraire, craignant lui-même que ses soldats malgré lui ne se portassent à cette extrémité s'il entroit dans la ville, il décampa très promptement & s'embarqua pour la Grece. La plus grande des espérances qui lui restoit, il l'avoit placée sur les Athéniens ; car outre qu'il avoit laissé chez eux ses vaisseaux, son argent & sa femme Deidamie, il étoit persuadé que, dans le déplorable

f Cette bataille fut donnée 299. ans av. l'ere chrét.

ble état de ses affaires, il n'avoit de retraite sûre qu'Athenes, ni de ressource plus immanquable que l'affection des Athéniens. C'est cette même attente qui fit que, lorsque continuant sa route en toute diligence vers la hauteur des isles Cyclades, il rencontra les ambassadeurs des Athéniens qui venoient au-devant de lui pour annoncer qu'il n'avoit qu'à s'éloigner de leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un decret qu'on n'y recevroit aucun des rois, & pour lui apprendre qu'on avoit renvoyé à Mégare sa femme Deidamie avec tous les honneurs & avec le cortege dûs à sa dignité; il fut si transporté de courroux qu'il n'étoit plus maître de lui-même, quoiqu'il eût supporté avec beaucoup de constance ses autres malheurs; & que, dans un revers si grand & si soudain, il n'eût paru en lui aucun découragement ni la moindre bassesse. Mais de se voir ainsi trompé par les Athéniens contre son espérance, & d'éprouver que l'affection dont il s'étoit flatté étoit démentie par les effets & avérée vaine & feinte, c'est ce qui faisoit toute sa douleur. Mais à mon avis le signe le plus foible & le plus trompeur de la bienveillance des peuples pour les princes & pour les rois, c'est l'excès des honneurs qu'ils leur déferent; car toute la beauté & tout le prix de ces honneurs consistent dans le choix & dans la volonté de ceux qui les rendent; & la crainte dont ils sont presque toujours prévenus, doit les rendre fort suspects; ceux qui craignent, décernant les mêmes honneurs, & de plus grands encore que ceux qui aiment. Voilà pourquoi les princes, qui ont du sens & de la raison, ne regardent ni aux statues, ni aux tableaux, ni aux apothéoses dont on les honore, mais ils regardent à leurs propres actions, à leurs
œuvres;

œuvres ; & ſur cela, ou ils croient ces honneurs ſinceres & les reçoivent comme des marques d'une véritable affection, ou ils s'en défient comme de choſes qui viennent de la néceſſité & de la contrainte. Car il arrive très-ſouvent que, quand les peuples déferent les plus grands honneurs, c'eſt alors qu'ils haïſſent le plus les rois & les princes qui les reçoivent ſi outrément & ſi demeſurément de ceux qui ne les déferent que malgré eux.

Démétrius, ſe trouvant très-indignement traité par les Athéniens, & n'étant pas en état de ſe venger de leur perfidie, ſe contenta de leur envoyer faire ſes plaintes avec modération, & redemander ſes galeres parmi leſquelles étoit cette galere prodigieuſe à ſeize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers l'Iſthme. Là il trouva toutes ſes affaires en très-mauvais état, car toutes ſes garniſons avoient abandonné leurs villes, ou les tenoient pour ſes ennemis. Laiſſant donc Pyrrhus en Grece, il cingla vers la Cherſoneſe ; & faiſant le dégât ſur les terres de Lyſimachus, il enrichit ſes troupes du butin qu'il fit, & retint par ce moyen auprès de lui ſon armée qui commença à reprendre des forces & à ſe rendre plus redoutable.

Lyſimachus étoit abandonné par tous les autres princes, parce qu'il leur paroiſſoit d'autant moins équitable & moins traitable que Démétrius, qu'il avoit plus de puiſſance, & que par-là il leur étoit plus ſuſpect.

Peu de tems après, Séleucus envoya une ambaſſade à Démétrius pour lui demander en mariage ſa fille Stratonice qu'il avoit eue de Philla. Séleucus avoit pourtant déja de ſa femme Apama de Perſe un fils nommé Antiochus ; mais il trouvoit que

que ses états étoient assez grands pour suffire à plusieurs héritiers ; & il croyoit avoir besoin de cette alliance, parce qu'il voyoit que Lysimachus demandoit les deux filles de Ptolemée, l'une pour lui, & l'autre pour son fils Agathoclès.

C'étoit pour Démétrius une fortune qu'il n'auroit osé espérer, d'avoir pour gendre un prince comme Séleucus. Il prend donc sa fille, & fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Dans sa route il fut souvent forcé de relâcher & de prendre terre; il relâcha sur-tout en Cilicie où régnoit alors Plistarchus, à qui les autres rois l'avoient donnée pour sa part après la défaite d'Antigonus. Ce Plistarchus étoit frere de Cassandre. Croyant donc que son pays avoit été fort maltraité par cette descente de Démétrius, & voulant se plaindre de Séleucus, de ce qu'il se raccommodoit avec l'ennemi commun sans la participation des autres rois, il se mit en chemin pour l'aller trouver. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer & fit une course jusqu'à la ville de *Cuindes*, [g] où ayant trouvé douze cent talens qui étoient le reste du trésor que son pere Antigonus y avoit laissé, il les enleva, & s'en étant retourné en toute diligence, il se rembarqua très-promptement & fit voile vers la Syrie; sa femme Philla le joignit en chemin, & Séleucus alla au-devant d'eux [h] jusqu'à Orossus où se fit leur premiere entrevue qui fut franche, sans

[g] Ville de la Cilicie.

[h] *Jusqu'à Orossus.*) Il n'y a jamais eu en Syrie de ville nommée *Orossus*. Le P. Lubin a eu raison de corriger cet endroit, & de lire *Rossus*, qui est une ville maritime de la Syrie. Strabon la place entre Issus & Séleucie.

ſans aucune fraude ni ſoupçon des deux côtés, & véritablement royale. Séleucus le premier traita magnifiquement Démétrius dans ſa tente au milieu de ſon camp; & enſuite Démétrius traita Séleucus avec la même magnificence dans ſa galere à ſeize rangs de rames. Ils paſſoient enſemble les journées entieres à ſe divertir & à converſer ſans armes & ſans gardes, juſqu'à ce que, la noce faite, Séleucus prit Stratonice, & s'en retourna à Antioche avec l'appareil le plus pompeux & la ſuite la plus ſuperbe.

Démétrius, ſans perdre un moment, s'empara de la Cilicie, & envoya ſa femme Philla à Caſſandre pour détruire les accuſations de ſon frere Pliſtarchus. Sur ces entrefaites, Deidamie, qui l'étoit venu trouver de Grece, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie; & Démétrius s'étant reconcilié avec Ptolemée par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouſeroit Ptolemaïde, fille de Ptolemée.

Juſques-là le procédé de Séleucus fut louable & honnête; mais peu de tems après il demanda à Démétrius qu'il lui rendît la Cilicie pour quelque ſomme d'argent qu'il lui offroit; & comme il ne put l'obliger à le faire, il lui demanda en colere Tyr & Sidon. Cela parut très-violent à tout le monde, & on trouva que Séleucus faiſoit une action très-injuſte, en ce que, tenant ſous ſa domination toutes les terres & tous les états depuis les Indes juſqu'à la mer de Syrie, il ſe trouvoit encore ſi pauvre & ſi diſéteux, que pour deux villes il rompoit avec ſon beau-pere, & & avec un prince qui venoit d'éprouver un revers de fortune ſi affreux. Ce procédé ſert de grande preuve à cette maxime de Platon, qui ordonne, *que celui qui veut être véritablement riche*

n'aug-

n'augmente pas ses richesses, mais qu'il diminue ses cupidités; car celui qui ne donne pas des bornes à son avarice n'est jamais délivré de son indigence & de sa pauvreté.

Démétrius ne s'effraya point des menaces de son gendre, au contraire il dit, [i] *que, quand même il perdroit plusieurs autres batailles aussi grandes que celles d'Ipsus, jamais il ne se résoudroit à acheter l'amitié de Séleucus.* Il s'appliqua à pourvoir les villes de bonnes garnisons; & ayant eu nouvelles que Lacharès, profitant d'une sédition qui divisoit les Athéniens, s'étoit saisi de leur ville & s'en étoit rendu le tyran, il espéra que, s'il y paroissoit à l'improviste, il pourroit la reprendre facilement. Il repassa donc la mer avec toute sa flotte & sans aucun danger; mais en rangeant les côtes de l'Attique, il fut battu d'une furieuse tempête où il perdit la plûpart de ses vaisseaux & un bon nombre de ses troupes. S'étant sauvé heureusement, il commença à faire foiblement la guerre aux Athéniens; & comme il ne faisoit pas de grands progrès, il envoya de ses lieutetenans assembler une nouvelle flotte. Cependant il entra dans le Péloponese, & mit le siége devant la ville de Messene où il courut un très-grand danger; car en faisant donner un assaut à la place, il fut blessé au visage d'un trait d'une batterie qui lui perça la joue & sortit par la bouche.

Quand

[i] *Que quand même il perdroit plusieurs autres batailles aussi grandes que celle d'Ipsus.*) Il est aisé de voir que dans le texte le mot ἐνδίῳ est corrompu. J'ai suivi la leçon d'un manuscrit, où on lit ἐν Ἴψῳ. La bataille d'Ipsus fut très-grande & très-considérable. Antigonus, pere de Démétrius, y fut vaincu & tué.

Quand il fut guéri de sa blessure & qu'il eut repris quelques villes qui avoient quitté son parti, il se rejetta dans l'Attique, & s'étant rendu maître des villes d'Eleusine & de Rhamnus, il fit le dégât dans tout le pays. En même tems il prit un vaisseau qui portoit du bled à Athenes, & d'abord il fit pendre le marchand & le pilote, de sorte que tous les autres marchands & pilotes épouvantés ne se hazardoient plus à y en porter, ce qui causa une grande famine dans la ville; & avec la famine il y avoit encore une grande disette de toutes choses. Le minot de sel s'y vendoit quarante drachmes, & le boisseau de bled trois cent. Une flotte de cent cinquante vaisseaux que le roi Ptolemée envoyoit au secours des Athéniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une joie bien courte; car ces vaisseaux de Ptolemée, voyant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponese, & plusieurs autres de Cypre, & que tous ensemble ils étoient au nombre de trois cent, leverent les ancres & s'enfuirent. Le tyran Lacharès se déroba en même tems & abandonna la ville.

Quoique les Athéniens, par un decret, eussent ordonné la peine de mort contre quiconque oseroit parler de paix & d'accommodement avec Démétrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voisines du camp de ce prince, & lui envoyerent des ambassadeurs, non qu'ils attendissent aucune grace de sa part, mais ils étoient forcés par la derniere disette, pendant laquelle il leur arriva une infinité d'accidens aussi étranges que terribles. On raconte sur-tout celui-ci : un pere & son fils habitoient dans la même chambre, tous deux réduits au

desespoir,

deſeſpoir ; tout-à-coup un rat mort tombe du toît, le pere & le fils le voyant ſe levent & ſe battent pour cette proie. On rapporte auſſi que dans cette conjoncture le philoſophe Epicure nourrit ſes diſciples en partageant avec eux quelque petite proviſion de feves qu'il avoit & qu'il leur donnoit par compte.

La ville étant donc réduite en cet état, Démétrius y entra. D'abord il ordonna que tous les habitans s'aſſemblaſſent dans le théatre, environna la ſcene de gens armés, plaça ſes gardes aux deux côtés de l'échafaud où ſe jouent les pieces ; & deſcendant par l'eſcalier d'en-haut comme les acteurs, il tint les Athéniens dans une frayeur encore plus grande. Mais dès le commencement de ſon diſcours il diſſipa toutes leurs craintes, car il n'éleva point ſa voix comme un homme en colere, & n'uſa point de termes aigres & piquans ; mais adouciſſant ſon ton, & leur faiſant ſeulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna & leur rendit ſes bonnes graces, leur donna cent mille meſures de bled, & rétablit les magiſtrats qui leur étoient les plus agréables.

L'orateur Démoclyde, voyant le peuple dans le tranſport de ſa joie battre des mains & faire toutes ſortes d'acclamations, & voulant enchérir ſur les louanges que les orateurs donnoient à Démétrius de deſſus la tribune, & ſur les honneurs qu'ils lui décernoient, propoſa que l'on livreroit entre les mains de ce prince le port du Pirée & le fort de Munychia. Cet avis ayant paſſé, & le decret en étant fait, Démétrius, de ſa propre autorité, jetta une bonne garniſon dans le Muſée pour tenir en bride le peuple, & pour empêcher que ſecouant le joug il ne lui causât des

des embarras & ne traversât ses autres entreprises.

Les Athéniens ainsi réduits, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus vint à sa rencontre, & s'avança jusqu'à Martinée. Démétrius le défit dans un grand combat; & l'ayant mis en fuite il se jetta dans la Laconie, donna un second combat sous les murailles mêmes de Sparte, où il fit cinq cent prisonniers & tua deux cent hommes sur la place; de sorte qu'on le regardoit déja comme maitre de la ville qui n'avoit encore jamais été prise. Mais la Fortune n'a jamais fait éprouver à aucun roi des changemens si grands & si subits; & il n'y a jamais eu ni occasions ni conjonctures où elle ait paru tant de fois si inconstante, tantôt petite, tantôt grande, aujourd'hui obscure & basse de haute & d'éclatante qu'elle étoit, & demain riante encore & favorable. Et sur cela on écrit que lui-même, dans le tems de ses terribles revers, s'adressant à la Fortune, lui dit ce vers d'Eschyle : *Tu m'as donné la vie, & tu veux aujourd'hui me l'ôter.* Car dans ce tems-là même où tout lui rioit, & où ses affaires paroissoient le mieux disposées pour lui faire recouvrer l'empire & toute la puissance qu'il avoit auparavant, il reçut nouvelles que Lysimachus, tout le premier, lui avoit enlevé les villes d'Asie, & que Ptolemée s'étoit rendu maître de Cypre, excepté de la seule ville de Salamine qui tenoit encore, & dans laquelle ses enfans & sa mere étoient actuellement assiégés. Cependant cette même Fortune, [k] comme la femme

[k] *Comme la femme dont parle Archiloque, qui pleine de pensées trompeuses.*) Nous n'avons pas l'ouvrage d'où ce vers d'Archiloque a été tiré. C'est une fiction fort ingénieuse

femme dont parle Archiloque, qui, pleine de pensées trompeuses, portoit d'une main de l'eau & de l'autre du feu, après l'avoir retiré de Lacédémone par des nouvelles si tristes & si fâcheuses, lui présenta encore de grandes lueurs & de grandes espérances, de nouveaux événemens aussi grands qu'inespérés; & en voici le sujet.

Cassandre étant mort, l'aîné de ses enfans, nommé Philippe, lui succéda; mais il ne régna pas long-tems, car il mourut peu de tems après son pere. Ses deux freres qui restoient entrerent en différend. L'un d'eux, nommé Antipater, ayant tué sa mere Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appella Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponese, & les pressa de venir le secourir. Pyrrhus arriva le premier, & commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine qu'il retint pour le prix du secours qu'il lui donnoit, & par-là il se rendit très-redoutable à Alexandre qui l'avoit appellé & qui le trouvoit déja trop voisin. Démétrius, de son côté, se mit aussi en marche dès qu'il eut reçu ses lettres.

A cette nouvelle le jeune prince fut beaucoup plus allarmé, car il craignoit encore davantage Démétrius à cause de sa dignité & de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui, & l'ayant rencontré près de la ville de Dium, il le salua très-affectueusement & lui fit tout le bon accueil possible; mais il lui dit que ses affaires étoient

ingénieuse pour marquer une femme trompeuse, & dont on doit toujours se défier, d'imaginer une femme qui d'une main porte de l'eau, & de l'autre du feu, & toujours prête à mettre de l'eau où l'on demandera du feu, & du feu où l'on demandera de l'eau.

étoient en état, qu'elles n'avoient plus besoin de sa présence. De-là naquirent entr'eux de violens soupçons ; & un soir que Démétrius alloit souper chez Alexandre qui l'avoit prié, quelqu'un l'avertit qu'on lui dressoit des embûches, & qu'on avoit résolu de l'assassiner au milieu du festin. Démétrius ne se troubla point à cette nouvelle ; mais s'arrêtant au milieu de sa marche, il commanda à ses capitaines de tenir son armée sous les armes, & à ses gardes & à tous les officiers de sa maison qui le suivoient, & qui étoient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, il leur ordonna d'entrer avec lui dans la salle du festin, & de se tenir-là jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre & ses gens, le voyant si bien accompagné, n'oserent exécuter leur entreprise. Et Démétrius, prétextant que ce soir-là il n'étoit pas bien disposé à faire la débauche, se retira très-promptement. Dès le lendemain il ordonna qu'on préparât son équipage pour son départ, disant qu'il lui étoit survenu des affaires qui le pressoient de partir ; & demandant pardon à Alexandre, s'il le quittoit plûtôt qu'il n'avoit espéré, il lui dit qu'une autre fois il seroit plus long-tems avec lui quand il auroit plus de loisir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittoit ses états, non par aucune rupture ni brouilllerie qui fût survenue entr'eux, mais de lui même & de son propre mouvement, & l'accompagna jusqu'en Thessalie. Quand ils furent arrivés à Larisse, ils recommencerent à se regaler en se dressant réciproquement des embûches ; & c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius. Car, négligeant de se tenir sur ses gardes, de peur d'apprendre à Démétrius à s'y te-

nir aussi de son côté, il fut prévenu & souffrit ce qu'il préparoit à son ennemi, & qu'il différoit pour mieux prendre ses mesures & pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machinoit contre lui. Etant prié à souper par Démétrius, il y alla sans montrer la moindre défiance. Démétrius, s'étant levé de table au milieu du festin, Alexandre effrayé se leva aussi & le suivit à la porte de la salle. Quand Démétrius fut à la porte au milieu de ses gardes, il ne fit que prononcer ce mot, *tue qui me suit*, & passa. En même tems Alexandre fut tué sur la place, & avec lui ceux de ses amis qui voulurent le secourir; & l'un desquels, comme on l'égorgeoit, dit que Démétrius ne les avoit prévenus que d'un jour.

Toute la nuit, comme on peut penser, se passa dans un grand tumulte; mais le lendemain matin les Macédoniens qui étoient dans de furieuses allarmes, & qui redoutoient extrêmement la grande puissance de Démétrius, voyant que personne ne venoit les attaquer, & que Démétrius leur envoyoit dire qu'il vouloit leur parler & justifier ce qu'il venoit de faire, ils commencerent à se rassûrer, & promirent de le recevoir très-volontiers, & de lui donner une favorable audience.

Quand il fut arrivé dans leur camp, il n'eut pas besoin de longs discours. Comme ils haïssoient Antipater, à cause qu'il avoit été le meurtrier de sa mere, & qu'ils n'en avoient point d'autre qui fût meilleur, ils proclamerent Démétrius roi des Macédoniens, & le mettant à leur tête ils le menerent en Macédoine. Les autres Macédoniens qui étoient demeurés dans le pays ne furent point du tout fâchés de ce changement; car ils se souvenoient tou-

jours

jours avec horreur de l'attentat horrible que Caſſandre avoit commis contre Alexandre le grand qui en étoit mort. Et s'ils conſervoient encore quelque ſouvenir de la douceur & de la modération du vieux Antipater, tout le fruit en revenoit à Démétrius qui avoit épouſé Philla, & qui avoit d'elle un fils qui devoit lui ſuccéder, & qui déja homme fait étoit au camp avec ſon pere.

Au milieu de cette grande proſpérité, il reçut encore nouvelles que Ptolemée avoit renvoyé ſa femme & ſes enfans, après les avoir comblés d'honneurs & leur avoir fait des préſens très-magnifiques. Il apprit auſſi en même tems que ſa fille Stratonice, qui étoit mariée à Séleucus, avoit épouſé le prince Antiochus, fils de ce même Séleucus, & qu'elle avoit été proclamée reine de toutes les nations Barbares de la Haute-Aſie; & voici comme cela arriva. Antiochus étant devenu éperdument amoureux de la reine Stratonice, ſa belle mere qui étoit fort jeune & qui avoit déja un fils de Séleucus, ſe trouvoit dans un pitoyable état. Il faiſoit tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toujours inutilement. Enfin, ſe condamnant lui-même, & ſe diſant continuellement que ſes deſirs étoient infâmes, qu'il brûloit d'une paſſion où il ne pouvoit eſpérer aucun ſoulagement, & que ſa raiſon étoit égarée, il réſolut de ſe délivrer de la vie & de ſe laiſſer mourir peu-à-peu, en négligeant ſon corps & en s'abſtenant de prendre de la nourriture. Pour y réuſſir, il fit ſemblant d'avoir quelque maladie cachée & incurable. Son médecin Eraſiſtrate s'apperçut ſans peine que ſon mal n'étoit cauſé que par l'amour; mais il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui cauſoit cette paſ-

sion si violente. Voulant donc s'en assûrer, il passoit les journées entieres dans la chambre du malade ; & quand il entroit quelque beau jeune garçon ou quelque jeune femme fort belle, il regardoit incontinent au visage d'Antiochus, & observoit très - attentivement toutes les parties & tous les mouvemens du corps qui répondent naturellement à toutes les passions les plus secrettes de l'ame. Ayant donc remarqué que pour tour le reste du monde qui entroit, il étoit toujours dans une situation égale, & que, toutes les fois que Stratonice entroit ou seule ou avec le roi son mari, ce jeune prince ne manquoit jamais de tomber dans tous les accidens que Sapho décrit, & qui marquent une passion violente, extinction de voix, rougeur enflammée, [1] nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & desordre sensible dans le poulx; enfin l'ame étant entierement abattue & accablée, respiration perdue, tremblement général & pâleur mortelle. Erasistrate, tirant delà ses conséquences, conclut, & non sans raison, que le fils du roi étoit amoureux de Stratonice, & qu'il avoit résolu de cacher sa passion jusqu'à la mort. Mais en même tems il pensa qu'il étoit très-dangereux de déclarer ce secret qu'il avoit dé-

[1] *Nuage confus répandu sur les yeux.*) Il y a certainement une faute au texte. Car que signifie ὄψιων ὑποδείξεις, *les indices des yeux?* Cela ne peut faire ici aucun sens, car Plutarque a dû expliquer la nature du signe. Il faut expliquer ce passage par celui de Sapho, que Plutarque a devant les yeux. Que dit donc Sapho en ramassant les marques d'amour? Elle dit, ὀμμάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημι. Qu'est-ce qui fait qu'elle ne voit point? C'est un nuage qui se répand sur les yeux. Il faut donc lire ici, ὄψεων ὑπολείψεις, *oculorum defectus*.

découvert. Cependant plein de confiance dans l'amitié que Séleucus avoit pour son fils, il se hazarda un jour à lui dire : *Que la maladie d'Antiochus étoit un amour très-violent, mais un amour sans remede, & qui ne pouvoit jamais être satisfait. Comment un amour sans remede*, demanda le pere tout étonné ? *Oui, sans remede*, répondit Erasistrate, *car il est amoureux de ma femme. Quoi, Erasistrate*, répartit Séleucus, *étant mon ami, tu ne céderois pas ta femme à mon fils, sur-tout nous voyant en danger de perdre notre unique espérance! Mais vous-même, Seigneur*, répondit promptement Erasistrate, *vous qui êtes son pere, le feriez-vous s'il étoit amoureux de Stratonice? Mon cher Erasistrate*, repartit vivement Séleucus, *plût au ciel que quelque dieu favorable, ou quelque homme assez habile, changeât la passion de mon fils, & substituât Stratonice à la place de ta femme, non-seulement je sacrifierois mon amour, mais je donnerois même tout mon royaume pour sauver mon cher Antiochus.* Il prononça ces paroles avec tant de passion, & les accompagna de tant de larmes qu'Erasistrate, lui tendant la main, lui dit : *Seigneur, vous n'avez ici nul besoin du secours d'Erasistrate; car étant pere, mari & roi, vous pouvez seul en même tems être le meilleur médecin du monde pour guérir votre fils & pour sauver votre maison.*

Dès ce moment, Séleucus convoqua une assemblée générale de tout le peuple; & là il leur déclara : *Qu'il avoit résolu, & que tel étoit son plaisir de couronner son fils Antiochus roi des hautes provinces de l'Asie, & Stratonice reine, & de les marier ensemble; qu'il étoit persuadé que son fils accoutumé à lui obéir en toutes choses & à lui être soumis, ne s'opposeroit point à ce mariage; & que, si sa femme Stratonice faisoit quelque scrupule d'y consentir, parce*

que c'étoit une chose qui n'étoit autorisée ni par les coûtumes ni par les loix, il prioit ses amis de lui faire sur cela des remontrances, & de lui bien mettre dans l'esprit [m] *qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au roi & utile au royaume.* Voilà comment se fit le mariage de Stratonice & d'Antiochus.

Démétrius s'étoit déja emparé de la Macédoine & de la Thessalie ; & comme il tenoit aussi la plus grande partie du Péloponese, & qu'au-dedans de l'Isthme il avoit les villes de Mégare & d'Athenes, il marcha en armes contre les Béotiens. Ceux-ci lui firent d'abord des propositions de paix assez raisonnables ; mais pendant ces pourparlers, Cléonyme le Spartiate s'étant jetté dans Thebes avec son armée, les Béotiens relevés & encouragés par ce secours, & poussés d'ailleurs par les belles paroles d'un certain Pisis de Thespies qui étoit alors le premier en crédit & en autorité dans la ville, ils rompirent le traité. Démétrius mit donc le siége devant Thebes ; il n'eut pas plûtôt fait approcher ses machines & dressé ses batteries, que Cléonyme effrayé se déroba secrettement de la ville, & que les Béotiens étonnés se rendirent. Démétrius mit de bonnes garnisons dans les places, leva de grosses sommes sur le pays, & leur laissa l'historien Hiéronymus pour gouverneur & souverain magistrat ; en quoi il parut avoir usé avec beaucoup de douceur de sa victoire ; surtout

m *Qu'elle devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au roi.*) Cette maxime si générale est très-pernicieuse, & par conséquent très-fausse. La reine devoit trouver beau & juste tout ce qui étoit agréable au roi, pourvû qu'il fût conforme aux loix.

tout à l'égard de Pisis, car l'ayant pris prisonnier, il ne lui fit aucun mal; mais après lui avoir parlé avec beaucoup de douceur, & fait beaucoup de caresses, il l'établit polemarque à Thespies.

Peu de tems après Lysimachus fut fait prisonnier par Dromichaitès. Sur cette nouvelle, Démétrius marcha promptement en Thrace dans l'espérance qu'il la trouveroit dégarnie, & s'en rendroit maitre. Mais les Béotiens, profitant de son absence, se révolterent, & il apprit en chemin que Lysimachus avoit été relâché. Il s'en retourna donc promptement sur ses pas, plein de colere; & à son arrivée il trouva que les Béotiens avoient été déja défaits en bataille par son fils Antigonus, & il mit pour une seconde fois le siége devant Thebes. Mais Pyrrhus ayant couru toute la Thessalie, & s'étant avancé jusqu'aux Thermopyles, Démétrius laissa son fils Antigonus continuer le siége, & marcha contre Pyrrhus.

Au premier vent de son approche, Pyrrhus prit la fuite; & Démétrius, après avoir laissé en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied, & de mille chevaux, pour la garder, retourna au siége, & commença à faire avancer sa grande machine, appellée *élepole*, qui, à cause de sa grandeur énorme & de son grand poids, se remuoit avec tant de peine, & avançoit si lentement, qu'en deux mois elle faisoit à peine deux stades. Les Béotiens se défendoient avec beaucoup de courage. Démétrius, piqué de leur résistance, forçoit ses soldats plus par opiniâtreté que pour aucun progrès qu'il fit à monter tous les jours à l'assaut, & à s'exposer sans aucun relâche. Le jeune Antigonus, voyant périr tant

de braves gens; & plein de compaſſion pour ſes troupes, dit un jour à Démétrius : *mon pere, pourquoi laiſſons-nous périr ſans néceſſité tant de vaillans ſoldats?* Démétrius, irrité de cette audace, lui répondit : *Eh de quoi te fâches-tu, dois-tu le pain de munition aux morts?* En même tems, pour faire voir qu'il n'expoſoit pas ſes compagnons ſeulement, mais qu'il partageoit avec eux les dangers, il ſe mit à leur tête & eut le cou percé d'un javelot. Il fut très-mal de cette bleſſure; mais il n'abandonna pourtant pas le ſiége & prit Thebes pour la ſeconde fois. Il entra dans la ville avec un air ſi terrible qu'il jetta la terreur dans l'ame de ſes habitans qui ne douterent pas qu'ils n'allaſſent éprouver de ſa part les traitemens les plus ſéveres. Mais il ſe contenta d'en faire mourir treize des plus coupables, en bannit quelques autres & pardonna à tout le reſte. Ainſi Thebes, qui ne venoit que d'être repeuplée depuis près de dix ans, fut priſe deux fois dans ce court eſpace.

Comme la fête des jeux pythiques approchoit, Démétrius entreprit une choſe dont il n'y avoit point d'exemple. [n] Les Etoliens en armes occupoient les détroits de Delphes; Démétrius tint l'aſſemblée & célébra ces jeux à Athenes, comme le dieu de la fête, devant être principalement honoré dans la ville dont il étoit le premier patron, & dont les habitans ſe vantoient de tirer de lui leur origine. Les

[n] *Les Etoliens en armes occupoient les detroits de Delphes.*) Ainſi pour célébrer ces jeux Pythiques, on ne pouvoit aller à Delphes où ils devoient être célébrés par leur inſtitution, Démétrius ne s'embarraſſa point de cet obſtacle, & célébra ces jeux à Athenes, alléguant pour raiſon qu'Apollon, dieu de la fête, devoit être honoré dans la ville dont il étoit le premier patron.

o Ce

Les jeux finis, il retourna en Macédoine ; & comme naturellement il n'étoit pas né au repos, & que d'ailleurs il voyoit que les Macédoniens étoient plus obéïssans & plus soumis pendant la guerre, & que pendant la paix ils étoient turbulens, séditieux, & qu'ils lui suscitoient toujours de nouvelles affaires, il les mena contre les Béotiens. Après avoir fait le dégât dans leur pays, il y laissa Pantauchus son lieutenant, avec une une bonne partie de son armée, & avec le reste il marcha contre Pyrrhus, & Pyrrhus de son côté se mit aussi en marche pour aller à sa rencontre. Mais s'étant manqués en chemin, Démétrius ravagea l'Epire, & Pyrrhus tomba sur Pantauchus, le força à combattre, s'attacha à lui à coups de main, le blessa & en fut blessé ; mais enfin il le défit, le mit en fuite, lui tua beaucoup de monde & fit cinq mille prisonniers *.

Cet échec fut la principale cause de la ruine de Démétrius ; car Pyrrhus ne fut pas si haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avoit faits, qu'estimé & admiré pour toutes les grandes actions de valeur qu'ils lui avoient vu faire dans cetre bataille dont le succès n'étoit dû qu'à lui. Cette journée lui acquit un grand nom parmi les Macédoniens, jusques-là qu'il y en eut plusieurs qui dirent qu'il étoit le seul de tous les rois dans lequel ils eussent vu une véritable image de l'audace d'Alexandre ; au lieu que tous les autres rois, & sur-tout Démétrius, ne le représentoient que comme sur une scene par leur gravité affectée & par la magnificence de leurs habits.

En

* Ce combat fut donné l'an 464. de Rome, 287. ans avant l'ere chrétienne.

En effet, Démétrius paroiſſoit toujours comme un véritable roi de théatre ; car non-ſeulement il ceignoit ambitieuſement ſa tête d'un double diadême & portoit des robes de pourpre rehauſſées d'or, mais encore il avoit une chauſſure qu'il avoit imaginée, qui étoit d'une étoffe d'or, & dont les ſemelles étoient de pourpre pure miſe en pluſieurs doubles. Il faiſoit travailler depuis long-tems à un manteau très-ſuperbe, & qui marquoit bien ſon arrogance ; car on y avoit repréſenté en broderie d'or le monde entier & tous les aſtres qui paroiſſent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait à cauſe du changement de ſa fortune ; & il n'y eut point après lui de roi qui osât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu pluſieurs rois très-ſuperbes & très-faſtueux.

Mais ce ne fut pas ſeulement par cette magnificence qu'il bleſſoit les yeux de ſes ſujets qui n'y étoient pas accoutumés, il leur paroiſſoit plus inſupportable par le luxe de ſa table & de toute ſa dépenſe ; & ce qui le rendoit encore plus odieux, c'étoit la difficulté qu'il y avoit à l'approcher & à l'aborder. Car ou il ne donnoit pas le tems de lui parler, ou, s'il le donnoit, il traitoit ſi rudement & ſi fierement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Il retint même deux ans entiers les ambaſſadeurs des Athéniens ſans leur donner audience, quoique de tous les Grecs les Athéniens fuſſent ceux qu'il conſidérât le plus. Et Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ſeul ambaſſadeur, il regarda cela comme un mépris qu'on faiſoit de ſa perſonne & ſe mit dans une colere furieuſe. L'ambaſſadeur lui répondit fort plaiſamment & fort laconiquement ; car à ſon au-

dience,

dience, Démétrius lui ayant demandé : *Que dis-tu donc ? quoi les Lacédémoniens m'envoient un ambaſſadeur ſeul ! Oui, Seigneur, un ſeul à un ſeul*, repartit vivement l'ambaſſadeur.

Un jour qu'il étoit ſorti de ſon palais, & qu'il marchoit dans les rues plus familierement & plus populairement que de coutume, & qu'il paroiſſoit ſouffrir volontiers qu'on l'abordât, il y eut quelques gens qui lui préſenterent des placets & des requêtes. Il les reçut amiablement & les mit dans un pan de ſon manteau. Ces hommes ravis le ſuivirent avec de grandes acclamations. Mais, quand il fut ſur le pont de l'Axius [p], il déplia le pan de ſon manteau & jetta toutes ces requêtes dans la riviere.

Cela mortifia extrêmement les Macédoniens qui par-là ſe trouvoient non gouvernés, mais outragés ; & ce traitement leur paroiſſoit d'autant plus dur qu'ils ſe ſouvenoient d'avoir vu eux-mêmes, ou d'avoir ouï dire à ceux qui l'avoient vu, combien le roi Philippe étoit doux, civil & populaire. Un jour une pauvre vieille femme l'importunant ſur ſon paſſage, & le priant inſtamment & à pluſieurs repriſes de vouloir l'écouter, Philippe lui répondit *qu'il n'en avoit pas le loiſir. Ne vous mêlez donc pas d'être roi*, lui cria la bonne femme. Le roi, frappé de ce mot & y faiſant grande attention, s'en retourna dans ſon palais ; & remettant toutes ſes autres affaires, il donna audience à tous ceux qui ſe préſenterent, commença par cette pauvre femme & paſſa ainſi pluſieurs jours à écouter ceux qui voulurent lui parler ; car il n'y a rien de ſi convenable à un roi, ni qui ſoit ſi fort de ſon devoir, que les fonctions

[p] Fleuve de la haute Macédoine.

 q *Mars*

ctions de la justice. En effet, [q] *Mars est le tyran;* comme dit fort bien Timothée; *& le Droit*, pour me servir des termes de Pindare, *est le roi de tout le monde.* [r] Aussi Homere dit-il que les rois ont reçu de Jupiter non les machines de guerre, non les vaisseaux armés, mais les loix & la justice, pour les garder inviolablement; [s] & il a honoré du glorieux titre d'ami & de disciple de ce dieu suprême, non le plus belliqueux, non le plus injuste, non le plus sanguinaire des rois, mais seulement le plus juste. Cependant Démétrius prenoit plaisir à se voir donner le titre le plus

q *Mars est le tyran; & le droit*, pour me servir des termes de Pindare, *est le roi de tout le monde.*) Voilà une belle opposition entre *Mars & le Droit.* On ne peut pas mieux faire sentir la différence qu'il y a entre le tyran & le roi.

r *Aussi Homere dit-il que les rois ont reçu de Jupiter.*) C'est dans le premier livre de l'Iliade, v. 238.

οἵτε θέμιστας
Πρὸς Διὸς εἰρύαται.

Et qui observent les loix qu'ils ont reçues de Jupiter.

s *Et il a honoré du glorieux titre d'ami & de disciple de ce dieu suprême, non le plus belliqueux, &c. mais seulement le plus juste.*) Ce passage d'Homere est du dixneuvieme livre de l'Odyssée, v. 178.

ἔνθα τε Μίνως,
Ἐννέωρος βασίλευε Διὸς μεγάλου ὀαριστής.

Où régnoit Minos, qui tous les neuf ans avoit l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter, & d'être son disciple. Platon appelle avec raison cette louange, la plus grande de toutes les louanges. Et Plutarque fait remarquer avec beaucoup de sens, qu'Homere ne la donne qu'au plus juste de tous les rois, & à celui qui par sa justice avoit mérité d'être établi juge des enfers. Ce Minos, c'est le premier Minos, fils de Jupiter & d'Europe.

t Car

plus opposé à ceux de ce roi des dieux & des hommes ; [t] car Jupiter est appellé *patron & protecteur des villes*, & Démétrius prenoit le titre cruel de *Poliorcete* [u]. Tant il est vrai que le honteux, se glissant sous une puissance ignorante, a supplanté le beau & l'honnête, & a imputé à gloire l'injustice même.

Démétrius étant tombé dangereusement malade dans la ville de Pella, fut sur le point de perdre toute la Macédoine ; car Pyrrhus accourut promptement & s'avança jusqu'à Edesse. Mais dès que Démétrius eut un peu recouvré ses forces, il le chassa facilement. Il ne laissa pas de faire une espece de traité avec lui, & de convenir de certains articles, ne voulant pas avoir affaire à un homme qui le harceleroit continuellement, & toujours occupé à faire comme des combats de poste, se consumer & perdre l'occasion d'exécuter les grandes choses qu'il avoit projettées, car il n'avoit pas formé un médiocre dessein ; il avoit résolu de reconquérir tous les états

[t] *Car Jupiter est appellé* patron & protecteur des villes, *& Démétrius prenoit le titre cruel de* poliorcete. Cette réflexion de Plutarque est fort sage. C'est un titre cruel que celui de *poliorcete*, *destructeur de villes*, & très-opposé aux titres que Jupiter a eus de *patron*, de *protecteur de villes*. Mais, dira-t-on, dans l'Iliade & dans l'Odyssée, Ulysse est appellé très-souvent πτολίπορθος & πτολιπόρθιος, qui est la même chose, & qui signifie aussi *destructeur de villes* ; & il est dit de Jupiter qu'*il a détruit les murailles de plusieurs villes*. Mais cela est très-différent. Une simple épithete qui marque une action connue, n'est pas un titre ordinaire ajouté au nom. Jamais Ulysse n'a pris ce surnom, & jamais ce Jupiter n'a été appellé *destructeur de villes*. Dans la Bible, Dieu est nommé le *Dieu des armées*, le *Dieu des batailles* ; mais jamais le *Dieu du meurtre*, le *Dieu du carnage*.

[u] *Destructeur de villes*.

x De

états qu'avoit eus son pere. Et ce grand projet & cette magnifique espérance ne manquoient point des préparatifs nécessaires pour en assûrer le succès ; car il avoit déja assemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied, & de près de douze mille chevaux ; & il faisoit construire une flotte de cinq cent galeres au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis & à Pella, allant dans tous ces endroits, montrant ce qu'il falloit faire, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit surpris & étonné non-seulement du nombre de ces galeres, mais de leur grandeur ; car jusques-là jamais homme n'en avoit encore vu de seize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que longtems après que Ptolemée Philopator en fit bâtir une de quarante rangs, * de deux cent quatre-vingt coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe, qu'il garnit de quatre cent matelots, sans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & qu'il équipa de près de trois mille soldats qui tenoient dans les espaces entre les rameurs & sur le dernier pont. Mais elle ne servit jamais que pour la montre ; car étant peu différente des édifices les plus stables & les plus solides, elle paroissoit faite plus pour la pompe & l'ostentation que pour le service, tant il étoit difficile & dan-

* *De deux cent quatre-vingt coudées de longueur, & de quarante-huit de hauteur.*) Mais quarante-huit coudées de hauteur comment suffisoient-elles à quarante rangs de rameurs placés les uns au-dessus des autres ? Cela n'est pas possible ; il auroit fallu des nains pour rameurs. D'ailleurs, où sont les rames de soixante ou de soixante dix coudées de long, & quel espace n'auroit-il pas fallu pour les faire agir ?

3 Mais

dangereux même de la remuer. Il n'en étoit pas de même des galeres de Démétrius, leur beauté ne les rendoit pas moins propres au combat, & leur magnificence n'ôtoit rien de leur utilité ; y mais leur légéreté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration que leur grandeur & leur magnificence.

Une armée si puissante que jamais prince depuis Alexandre n'en avoit eu de pareille, étant levée contre l'Asie, les trois princes Seleucus, Ptolemée & Lysimachus, se liguerent contre Démétrius, & envoyerent ensuite en commun des ambassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'attaquer la Macédoine, & pour lui représenter qu'il ne devoit pas prendre pour un traité le traité que Démétrius avoit fait avec lui ; car il ne l'avoit pas fait pour le mettre en sûreté, & pour s'engager à ne pas l'attaquer, mais uniquement pour sa sûreté propre, afin de n'être pas attaqué, & de pouvoir sans inquiétude aller faire la guerre contre qui bon lui sembleroit.

Pyrrhus ayant reçu ces ambassadeurs & goûté leurs raisons, voilà tout-d'un-coup une grande guerre

y *Mais leur legereté & leur agilité paroissoient encore plus dignes d'admiration.*) En effet rien n'auroit été plus admirable ; mais comment des galeres de seize rangs de rames auroient-elles pû être si legeres & si agiles ? Nous savons que dans la suite les galeres d'Antoine qui n'étoient que depuis six jusqu'à neuf ou dix rangs de rames, étoient si lourdes & si peu agiles, qu'on ne pouvoit les remuer sans des efforts prodigieux, & que cette pesanteur fut en partie cause de sa défaite. Il est toujours certain que ces rangs de rameurs étoient les uns au-dessus des autres, & non pas de suite & sur une ligne ; car s'ils avoient été de suite, plus il y auroit eu de rangs de rameurs, plus la galere auroit été legere & agile. C'est ce que l'on ne sauroit contester.

z Ville

guerre qui s'allume contre Démétrius pendant qu'il fait encore ses préparatifs. En même tems Ptolemée descend en Grece avec une grosse flotte, & la fait révolter contre lui. Lysimachus entre dans la Macédoine par la Thrace; Pyrrhus y entre aussi de son côté par l'Epire, ils la fourragent & en emmenent un grand butin.

Démétrius laisse son fils Antigonus en Grece, & volant au secours de la Macédoine, il marche d'abord contre Lysimachus; mais dans sa marche ayant eu nouvelles que Pyrrhus s'étoit emparé de la ville de Béroé, [1] & le bruit s'en étant répandu parmi les Macédoniens, il n'y eut plus ni ordre ni discipline dans le camp; en un moment il fut tout rempli de lamentations, de gémissemens & de larmes; de tous côtés on faisoit éclater la colere où l'on étoit contre lui, & l'on s'emportoit jusqu'à lui dire des injures, personne ne vouloit plus demeurer, mais ils se disposoient tous à se retirer, chacun prétextant que les affaires de sa maison le rappelloient, mais n'ayant dans la vérité d'autre vûe que de se joindre à Lysimachus.

Démétrius jugea donc à propos de s'éloigner de Lysimachus le plus qu'il lui seroit possible, & de tourner ses armes contre Pyrrhus; car Lysimachus étoit de même nation qu'eux, & connu familierement de la plûpart pour avoir fait la guerre avec eux sous Alexandre; au lieu que Pyrrhus étoit un étranger que les Macédoniens ne lui préféreroient jamais. Il se trompa infiniment dans sa conjecture: car il n'eut pas plûtôt planté son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui depuis long tems admiroient

[1] Ville de la Macédoine.

roient cette valeur éclatante qu'il faisoit paroître dans les combats, qui de toute ancienneté étoient accoutumés à regarder comme le plus digne d'être roi celui qui étoit le plus vaillant, qui encore alors entendoient dire tous les jours avec quelle bonté & quelle douceur il traitoit ses prisonniers, & enfin qui cherchoient tous à quitter Démétrius pour se jetter entre les bras, non-seulement de Pyrrhus, mais de quelqu'autre que ce pût être, commencerent d'abord à défiler secrettement peu-à-peu & par pelottons, ensuite ouvertement par compagnies, enfin ce fut un soulevement général & une mutinerie universelle dans tout le camp. Il y en eut même qui eurent l'audace de s'adresser à Démétrius lui-même, & de lui dire en face *qu'il n'avoit qu'à s'en aller s'il vouloit se mettre en sûreté, car les Macédoniens étoient las de faire la guerre pour son luxe & pour ses delices.* Et ces discours paroissoient encore très-doux & très-modérés au prix des paroles insultantes & outrageuses que lui disoient les autres. Entrant donc dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre qui va dépouiller ses habits pour prendre ceux de quelque esclave, il quitte son habit royal, se couvre d'un manteau noir, & se dérobe sans être apperçu.

Dès que le bruit de sa fuite est répandu, la plûpart des Macédoniens courent à sa tente pour la piller; chacun tirant de son côté le pavillon, ils le déchirent; & mettant l'épée à la main, ils se chargent comme ennemis. Dans ce moment Pyrrhus ne fait que paroitre, & dans l'instant il appaise tout le desordre, se rend maître du camp, & le retient dans le devoir. Après quoi il partagea avec Lysimachus toute la Macédoine,

ne, où Démétrius avoit regné sept ans sans aucun trouble.

Démétrius étant donc encore déchu de ce haut degré de fortune, se retira dans la ville de Cassandrie [a] où étoit sa femme Philla, qui dans la derniere désolation de ce nouveau revers, n'eut pas la force de le voir encore le plus malheureux de tous les rois, simple particulier & chassé de son royaume, & qui renonçant à toute espérance, & détestant la fortune de son mari, qui étoit plus constante dans ses malheurs qu'elle ne l'avoit été dans ses prospérités, avala du poison & se délivra de la vie.

Mais Démétrius pensant encore à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Grece & assembla tous ses amis. L'image que Ménélas donne de sa fortune dans une piece de Sophocle, quand il dit, [b] *Mais mon sort suit le mouvement de la rapide roue de la Fortune, & change continuellement ; & comme la face de la Lune ne sauroit durer deux nuits entieres dans le même état, mais d'invisible qu'elle est d'abord elle commence à paroître nouvelle, ensuite s'embellissant elle se remplit peu-à-peu de lumiere, & quand elle est dans toute la plénitude de sa splendeur elle commence à diminuer & redevient invisible*, cette image, dis-je, sembleroit convenir encore mieux aux affaires de Démétrius, à ses accroissemens, & à ses diminutions, à ses élévations & à ses chûtes, à ses splendeurs & à ses obscurités ; car dans cette conjoncture-là même, sa puissance qui paroissoit entiérement éclipsée ou éteinte, recommença à jetter

[a] Ville de la haute Macédoine sur les frontieres de Thrace.

[b] Passage de Sophocle d'une des tragédies qui sont perdues.

c Rayerent

jetter quelque lueur. Quelques gens de guerre ſe raſſemblant autour de lui, rallumerent peu-à-peu ſes eſpérances. Ce fut alors qu'il parut pour la premiere fois dans les villes comme ſimple particulier, & ſans aucun de tous les ornemens qui diſtinguent les rois. Quelqu'un l'ayant vû en cet état dans la ville de Thebes, lui appliqua fort agréablement ce vers d'Euripide: *Ayant changé ta figure divine en une figure mortelle, tu es venu ſur les bords de la fontaine de Dircé, & ſur les rives de l'Iſmene.*

Mais dès qu'il eut remis ſon eſpérance comme dans le grand chemin, dans le chemin royal, & qu'il ſe fut formé autour de lui un corps ſuffiſant de troupes, & comme une nouvelle image de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement & tous leurs privileges.

En même tems les Athéniens abandonnerent encore ſon parti, [c] rayerent du regiſtre des archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus, qui étoit alors déſigné prêtre des dieux ſauveurs; ordonnerent que l'élection des archontes ſe feroit ſelon l'ancien uſage, & appellerent Pyrrhus de la Macédoine, voyant que Démétrius étoit redevenu plus puiſſant & plus redoutable qu'ils ne s'y étoient attendus. Ce-

[c] *Rayerent du regiſtre des archontes, qui donnoient leur nom à l'année, Diphilus qui étoit alors deſigné prêtre des dieux ſauveurs.*) Ce paſſage eſt aſſez obſcur dans le grec. Je croi en avoir rendu le ſens. Les Athéniens, par une flatterie outrée, avoient ordonné que le premier archonte ſeroit le prêtre des dieux ſauveurs, c'eſt-à-dire d'Antigonus & de ſon fils Démétrius; mais la fortune de Démétrius étant changée, ces lâches flatteurs changeant avec elle, rayerent du regiſtre cet archonte, qui devoit être le prêtre de ces prétendus dieux ſauveurs, ordonnerent que l'élection ſe feroit à l'ordinaire, & abolirent cette prêtriſe.

Cependant Démétrius, plein de ressentiment & de colere, alla les attaquer, mit le siége devant leur ville, & la pressoit très-vivement. Les Athéniens envoyerent vers lui le philosophe Cratès, homme de beaucoup de réputation & de grande autorité. Démétrius, touché des prieres qu'il lui fit en faveur des Athéniens, & plus touché encore de tout ce qu'il lui représenta pour son avantage & pour ses propres intérêts, leva le siége, & rassemblant tous les vaisseaux qui lui restoient, & toutes ses troupes qui consistoient en douze mille hommes de pied & quelque cavalerie, il les embarqua & fit voile vers l'Asie pour débaucher la Carie & la Lydie à Lysimachus. Eurydice, sœur de sa femme Philla, le reçut à Milet. Elle avoit avec elle la princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle avoit eue de Ptolemée, & qui lui avoit déja été accordée par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna; & d'abord après la célébration des nôces, il alla se présenter devant les villes pour les gagner. La plûpart lui ouvrirent volontairement leurs portes; il prit les autres de vive force, & se rendit maitre de Sardis. Plusieurs officiers même de Lysimachus allerent se rendre à lui avec leurs compagnies & beaucoup d'argent; mais Agathoclès, fils de Lysimachus, s'étant mis à ses trousses avec une puissante armée, il passa en Phrygie dans l'espérance que s'il pouvoit occuper l'Arménie, il pourroit facilement faire révolter la Médie, & se rendre maitre des hautes provinces, où il auroit beaucoup de retraites & des postes sûrs en cas qu'il fût pressé & poussé. Agathoclès le suivoit de près & le harceloit continuellement; & comme dans toutes les escarmouches & dans tous les

partis

partis, Démétrius avoit toujours l'avantage, Agathoclès s'attacha principalement à lui couper les vivres & à lui empêcher les fourrages, ce qui causa une grande disette dans son camp, & le jetta dans un grand embarras, joint que ses soldats étoient déja entrés dans de grands soupçons contre lui, & l'accusoient de vouloir aller les transplanter en Arménie & en Médie.

Cependant la famine augmentoit de jour en jour. Il arriva encore un autre accident très-fâcheux, c'est qu'en passant le fleuve de Lycus, ses guides manquerent le gué, & il perdit dans ce passage grand nombre de ses gens qui furent emportés par l'impétuosité de l'eau. Son armée ne laissoit pourtant pas de plaisanter & de brocarder. [d] Il y eut un de ses soldats qui mit à son pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Œdipe Colone de Sophocle, parodiés par le changement d'une seule syllabe, *fils du vieil Antigonus, qui est privé de la lumiere du jour, dans quels lieux sommes-nous donc venus?* En-

[d] *Il y eut un de ses soldats qui mit à son pavillon un écriteau où étoient les deux premiers vers de l'Œdipe Colone de Sophocle.*) Ce passage fait voir que les pieces de Sophocle étoient dans la bouche de tout le monde. Cette parodie est fort heureuse. Il y a dans Sophocle,

Τέκνον τυφλοῦ γέροντος, Ἀντιγόνη, τίνας
Χώρους ἀφίγμεθα;

Fille du vieillard qui est privé de la lumiere du jour, Antigone, dans quels lieux sommes-nous venus? Dans le grec il n'y a que le changement d'une lettre d'*Antigone* en *Antigonus*. Et le sens figuré de τυφλοῦ γέροντος. Car dans le grec il est dans le propre, pour dire le vieillard qui s'est privé de la lumiere du jour en se crevant les yeux, c'est-à-dire d'Œdipe; & dans la parodie il est dans le figuré, pour dire celui qui ne jouit plus de la lumiere, car Antigonus étoit mort.

Enfin la maladie s'étant jointe à la famine, comme cela arrive ordinairement quand les hommes sont réduits par la nécessité à manger tout ce qu'il y a de plus mauvais & de plus étrange ; & ayant perdu au-moins huit mille hommes, il leva son camp, & avec le reste il retourna sur ses pas. Descendu à Tarse, il ordonna qu'on épargnât cette province, parce qu'elle faisoit partie des états de Séleucus, & qu'il ne vouloit pas lui donner le moindre prétexte de changer & de se déclarer contre lui. Mais comme il étoit impossible que ses ordres fussent exécutés, ses soldats mourant de faim, & que d'ailleurs Agathoclès avoit fortifié tous les détroits & les passages du mont Taurus, il prit le parti d'écrire une grande lettre à Séleucus, dans laquelle il faisoit d'abord de grande lamentations sur son infortune, & finissoit par des supplications & par des prieres fort pressantes, *d'avoir compassion de son allié à qui il étoit arrivé des malheurs capables d'attendrir ses plus grands ennemis mêmes.*

Séleucus, ému à pitié par cette lettre, écrivit à ses lieutenans *qu'ils eussent à fournir à Démétrius tout ce qui étoit nécessaire pour l'entretien de la maison d'un roi, & à ses troupes tous les vivres en abondance.* Mais un certain personnage, nommé Patroclès, qui passoit pour un homme d'un grand sens, & pour un des plus fideles amis de Séleucus, alla trouver ce prince & lui remontra, *que la grande dépense qu'il feroit pour nourrir l'armée de Démétrius, n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus considérable ; que la plus grande faute qu'il pouvoit faire, c'étoit de souffrir que Démétrius séjournât longtems dans son pays, & qu'il devoit se souvenir que c'étoit le plus violent, le plus emporté, & le plus*

entre-

entreprenant de tous les rois, & qu'il se trouvoit alors dans un état de misere qui pousse aux plus grands forfaits & aux plus grandes injustices, même les plus modérés.

Séleucus, échauffé par ces remontrances, partit en même tems pour aller en Cilicie avec une grosse armée. Démétrius étonné d'un changement si soudain, & plein de crainte & de défiance, se retira aux endroits les plus forts du mont Taurus, & lui envoya de-là des ambassadeurs pour le conjurer *de permettre qu'il fût la conquête de quelques contrées des Barbares des environs qui étoient indépendans, & qui n'avoient point de roi, afin qu'il y pût passer le reste de ses jours, délivré de ses courses sans fin & de ses fuites continuelles; ou s'il ne vouloit pas lui accorder cette grace, qu'il eût au-moins la bonté de nourrir-là son armée pendant l'hiver, & de ne pas le chasser nud & manquant de toutes choses, pour l'exposer en cet état à la merci de ses ennemis.*

Mais Séleucus, à qui toutes ces prieres étoient suspectes, lui permit de demeurer encore deux mois, s'il vouloit, dans la Cataonie [e] pour y hiverner, à condition qu'il lui donneroit pour ôtages les principaux de ses amis, & en même tems il fit boucher tous les cols & gorges qui menoient dans la Syrie. Démétrius, enveloppé de toutes parts & enfermé comme une bête dans une enceinte, fut réduit par la nécessité à recourir à la force, courut & pilla toutes les terres des environs, & dans toutes les rencontres où il fut attaqué par Séleucus, il eut toujours l'avantage. Un jour même que Séleucus avoit lâché sur lui ses chars armés de faulx, il prit le dessus,

[e] Province de la Cappadoce.

[f] Contrée

deſſus, les mit en fuite ; & ayant chaſſé ceux qui fortifioient les hauteurs qui menoient dans la Syrie, il demeura maître de ces paſſages.

Ranimé par ce ſuccès, & voyant que ſes troupes avoient repris courage, il ſe préparoit à riſquer toute ſa fortune, & à préſenter la bataille à Séleucus, qui de ſon côté ſe trouvoit dans un très-grand embarras ; car il avoit renvoyé le ſecours de Lyſimachus, parce qu'il ſe défioit de ce prince, & qu'il le craignoit ; & avec ſes ſeules forces il balançoit à hazarder le combat contre Démétrius, redoutant ſa témérité déſeſpérée, & les changemens continuels de ſa fortune, qui très-ſouvent de la derniere miſere l'avoit tout-à-coup élevé au comble de la proſpérité.

Mais ſur ces entrefaites Démétrius fut ſurpris d'une grande maladie qui abattit toute la force & toute la vigueur de ſon corps, & ruina entiérement toutes ſes affaires ; car la plûpart de ſes troupes paſſerent aux ennemis, & les autres ſe débanderent & ſe retirerent. Démétrius, après s'être un peu rétabli dans l'eſpace de quarante jours, ramaſſa ce qui lui reſtoit de ſoldats, ſe mit en marche, & donna lieu à ſes ennemis de croire qu'il alloit ſe jetter ſur la Cilicie : mais la nuit il décampa ſans faire ſonner les trompettes, & ſe jettant d'un autre côté, il paſſa le mont Amanus & ravagea toute la plaine qui eſt au pied, juſqu'à la contrée Cyrreſtique [f].

Séleucus le ſuivit, & campa fort près de lui. Démétrius, levant ſon camp pendant une nuit fort noire, marcha pour aller le ſurprendre, & l'enlever

f Contrée de la Syrie, ainſi appellée de la ville Cyrus ou Cyrrhus.

g C'eſt-

l'enlever pendant qu'il dormoit, & qu'il ne se doutoit de rien ; mais quelques transfuges étant allés l'avertir du danger où il étoit, il fut très-étonné. Il se leva à la hâte, commanda qu'on sonnât l'allarme ; & s'habillant & se chaussant, il disoit à haute voix à ses amis, *Nous avons-là affaire à une dangereuse bête.*

Démétrius, jugeant bien par le tumulte qu'il entendoit dans le camp des ennemis que son entreprise étoit découverte, se retira très-promptement.

Le lendemain matin, Séleucus s'étant présenté devant lui en bataille, Démétrius envoya promptement un officier, qui étoit auprès de lui, commander une de ses aîles, & se mettant à la tête de l'autre, il enfonça de son côté les ennemis, & les mit en fuite ; ce que voyant Séleucus, il quitte son cheval & son casque, & avec son seul bouclier il se présente ainsi la tête nue devant les soldats mercenaires de Démétrius, se montrant à eux comme ami, & les exhortant à passer de son côté, convaincus enfin que ce n'étoit que pour les épargner, & non pour épargner Démétrius, qu'il avoit différé si long-tems à leur donner bataille ; dans le moment toutes les troupes le saluent, le proclament roi, & se rangent sous ses enseignes.

Démétrius, qui avoit essuyé tant de revers, & qui s'en étoit toujours tiré, voulant se dérober encore à ce dernier qui lui paroissoit le plus terrible, s'enfuit au-travers des portes Amanides [g], suivi de quelques-uns de ses amis, & de quelques officiers de sa maison en très-petit nombre ; & ayant trouvé un bois fort épais, il y

[g] C'est-à-dire, les détroits du mont Amanus.

h Ce

y paſſa la nuit à deſſein de prendre le lendemain s'il lui étoit poſſible, le chemin de la ville de Caunus, pour gagner la mer en cet endroit où il eſpéroit trouver ſa flotte. Mais ayant appris qu'il n'avoit pas de vivres pour ce jour-là même, il entra dans d'autres vûes, & chercha d'autres expédiens.

Dans ce moment arrive auprès de lui un de ſes amis nommé Soſigene, qui avoit dans ſa ceinture quatre cent pieces d'or; avec ce petit ſecours ils eſpérerent pouvoir ſe conduire juſqu'à la mer. La nuit venue ils ſe mettent en marche pour paſſer les ſommets de la montagne, mais les ennemis avoient allumé des feux ſur tous ces paſſages. Ils deſeſpérerent donc de pouvoir tenir ce chemin, & retournerent dans le même endroit d'où ils étoient partis, non pas tous, car pluſieurs avoient pris la fuite, & ceux qui étoient reſtés n'avoient plus la même ardeur ni le même courage. Là quelqu'un ayant eu l'audace de dire qu'il n'y avoit d'autre moyen de ſe ſauver que de ſe rendre à Séleucus, Démétrius tira ſon épée, & alloit ſe la paſſer au-travers du corps; mais ſes amis l'environnant l'en empêcherent; & l'adouciſſant & le conſolant, ils lui perſuaderent de prendre ce parti. Il envoye donc ſur l'heure à Séleucus lui dire qu'il ſe remettoit à ſa diſcrétion.

A cette nouvelle, Séleucus dit à ceux qui étoient auprès de lui, [b] *Ce n'eſt pas la bonne fortune*

[b] *Ce n'eſt pas la bonne fortune de Démétrius qui le ſauve, c'eſt la mienne, qui après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occaſion, &c.*) C'eſt un beau mot. Quand nous trouvons une occaſion de faire du bien à quelqu'un, c'eſt notre bonne fortune qui nous la préſente,

tune de Démétrius qui le ſauve, c'eſt la mienne qui, après tous les grands biens qu'elle m'a faits, me donne encore une occaſion très-honorable de montrer mon humanité & ma clémence. Et appellant les officiers de ſa maiſon, il leur ordonna de dreſſer une tente royale, & de préparer toutes les choſes néceſſaires pour le recevoir & pour le traiter magnifiquement. Séleucus avoit alors auprès de lui un officier nommé Apollonidès, qui avoit été autrefois grand ami de Démétrius ; il le lui envoya ſur l'heure, afin qu'il eſpérât mieux de l'avenir, & qu'il vînt vers lui avec plus de confiance, comme vers un parent & un gendre qui lui rendroit toute ſorte de devoirs.

Cette favorable diſpoſition de Séleucus pour Démétrius étant connue de tous les courtiſans, il y en eut d'abord quelques-uns en petit nombre qui allerent au-devant de lui, enſuite la plûpart de ceux qui étoient le mieux auprès du roi, le quitterent, s'empreſſant tous à l'envi, & tâchant de ſe devancer les uns les autres pour être les premiers à rendre leurs reſpects à Démétrius, car ils ne doutoient point qu'il ne fût d'abord tout-puiſſant auprès de Séleucus.

Tous ces empreſſemens convertirent bien-tôt en haine & en jalouſie la compaſſion que l'on avoit d'abord de ſon état, & donnerent lieu aux envieux & aux mal-intentionnés d'altérer & de détourner cette bonne volonté du roi ; car ils l'intimiderent en lui rempliſſant l'eſprit de mille

ſente, & non pas la bonne fortune de celui à qui nous le faiſons. Ne rejettons donc jamais les faveurs d'une fortune ſi amie. Dans le texte il faut lire comme Henri Etienne, διδέσῃ, au lieu de διδέσης; car ce mot ſe rapporte à τύχῃ.

mille soupçons, & en lui faisant entendre que Démétrius ne seroit pas plûtôt arrivé dans son camp, qu'on y verroit de grandes nouveautés & des remuemens considérables.

Déja Apollonidès étoit arrivé plein de joie auprès de Démétrius, & ceux qui étoient partis après lui arrivoient à la file, portant tous à ce pauvre prince des paroles merveilleuses de la part de Séleucus. Et déja Démétrius, après un malheur, ou plûtôt après un échec si effroyable, quoique d'abord il eût cru qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de se livrer ainsi lui-même, commençoit à se répentir de la répugnance qu'il y avoit eue, tant il avoit de foi & de confiance aux espérances qu'on lui donnoit, lorsqu'on voit arriver Pausanias à la tête d'environ mille hommes tant cavalerie qu'infanterie. D'abord il enveloppa Démétrius; & écartant tous ceux qui étoient autour de lui, il se saisit de sa personne; & au lieu de le mener à Séleucus, il le mena dans la Chersonese de Syrie, où il fut confiné sous une bonne & sûre garde. Séleucus lui donna des officiers pour le servir, & tout ce qui étoit nécessaire pour son entretien; il avoit des vivres & de l'argent en abondance, & sa table étoit servie comme le devoit être la table d'un roi. On lui avoit même assigné des lieux de plaisance où il y avoit de belles lices, des promenades royales, & des parcs remplis de bêtes, & il étoit permis à ceux de ses amis qui l'avoient accompagné dans sa fuite, de rester avec lui, & tous les jours il lui arrivoit des gens de la part de Séleucus qui lui apportoient de bonnes & de gracieuses paroles, & qui l'exhortoient à avoir bon courage, lui faisant espérer que si-tôt qu'Antiochus & Stra-

tonice

tonice feroient arrivés, on conviendroit de quelque accommodement, & qu'il feroit remis en liberté.

Démétrius, dans un fi déplorable état, écrivit d'abord à fon fils, & manda à fes lieutenans & à fes amis qu'il avoit à Athenes & à Corinthe, qu'ils n'ajoutaffent nullement foi ni à fes lettres ni à fon cachet; mais que le regardant comme mort, ils confervaffent à fon fils fes villes, tous fes biens, & toute fa puiffance qu'ils avoient entre leurs mains.

Antigonus ayant appris la détention de fon pere, la fupporta très-impatiemment, prit des habits de deuil, & écrivit à tous les rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher fon pere, s'offrant en ôtage pour lui, & promettant de leur abandonner à tous pour le prix de fa délivrance tout ce qu'ils lui avoient cédé. Plufieurs villes & grand nombre de princes firent pour lui la même priere, excepté Lyfimachus, qui même envoya offrir à Séleucus une groffe fomme d'argent s'il vouloit faire mourir Démétrius. Séleucus, qui le méprifoit déja, le trouva encore plus barbare, plus cruel, & plus abominable pour cette déteftable pourfuite, & il ne différoit à relâcher fon prifonnier que pour attendre l'arrivée de fon fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût l'obligation de fa liberté.

Cependant Démétrius, qui dès le commencement avoit fupporté fon malheur avec patience & avec courage, s'y accoutuma tellement dans la fuite, qu'il n'en paroiffoit plus affligé. Il s'exerçoit à la courfe, à la promenade, & à la chaffe autant que cela lui étoit permis. Mais enfin peu-à-peu il devint pefant, nonchalant &

pareſſeux, & s'abandonna abſolument à l'yvrognerie & au jeu des dés, à quoi il paſſoit les journées entieres, ſoit qu'il cherchât à éviter par-là les penſées triſtes que la ſobriété lui ſuggéroit, ou à couvrir & à cacher ſes projets ſous ſes débauches; ſoit qu'il eût enfin reconnu que c'étoit-là véritablement la vie qu'il avoit toujours deſirée & cherchée, mais dont ſa folie & le deſir de la vaine gloire l'avoient éloigné. Car pendant qu'il avoit cherché le bonheur dans les flottes, dans les camps, il l'avoit toujours manqué, & s'étoit fait à lui-même des affaires & des peines infinies, & en avoit fait aux autres; au lieu qu'il le trouvoit dans le repos, dans l'oiſiveté & dans la pareſſe, lorſqu'il s'y attendoit le moins. Car quel autre fruit ces malheureux rois & princes, qui ſont dans une pernicieuſe diſpoſition d'eſprit & ſi pitoyablement abuſés, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'expoſent, ſinon de quitter l'honnêteté & la vertu, & de courir toujours après le luxe & la volupté; & de ne ſavoir en jouir véritablement & réellement?

Démétrius, après avoir été détenu priſonnier pendant trois ans dans la Cherſoneſe, tomba dans une grande maladie cauſée par la pareſſe, la bonne chere & l'excès du vin, [1] & il en mourut

[1] *Et il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans.*) Plutarque nous a déja dit que Démétrius avoit vingt-deux ans quand il fut battu à Gaza par Ptolemée. On prétend que cet échec lui arriva la ſeconde année de l'olympiade cxvij. l'an 442. de Rome bâtie, & 309. av. l'ere chrétienne. Cela étant, il n'eſt pas difficile de trouver l'année de ſa naiſſance, & celle de ſa mort. Il naquit la ſeconde année de l'olympiade cxij. l'an 422. de Rome bâtie,

rut à l'âge de cinquante-quatre ans. Séleucus fut fort décrié pour cette mort, & il se repentit extrêmement d'avoir soupçonné Démétrius sur des rapports si mal fondés & si injustes, & de n'avoir pas suivi l'exemple de Droméchaïtès, tout Barbare & Thracien qu'il étoit, qui avoit traité si humainement & si royalement son prisonnier Lysimachus.

Cependant les funérailles de Démétrius ne laisserent pas d'être faites avec une pompe qui tenoit quelque chose d'un appareil de théatre : car dès que son fils Antigonus eut été averti que l'on rapportoit ses cendres, il alla au-devant avec tous ses vaisseaux ; & les ayant rencontrées près des isles, il reçut l'urne où elles reposoient, qui étoit toute d'or, & la plaça dans sa galere capitainesse. Toutes les villes où ils abordoient, envoyoient des couronnes que l'on mettoit sur cette urne, & députoient des hommes en longs habits de deuil pour l'accompagner & pour assister à ce convoi funebre.

Quand cette flotte approcha de Corinthe, on apperçut de loin sur la proue cette urne ornée de la pourpre royale & du diadême, & environnée de jeunes seigneurs armés qui lui servoient de gardes. Xénophante, le plus célebre joueur de flûte de ce tems-là, assis tout auprès, jouoit un air très-saint, & le mouvement des rames

tie, & 329. ans avant l'ere chrétienne, & il mourut la troisieme année de l'olymp. cxxv. l'an de Rome 476. & 275. avant l'ere chrétienne. Il y a des auteurs qui suivent un autre calcul. Je laisse ces sortes de questions à éplucher aux chronologistes de profession. Ce que l'on gagne à ces recherches vaut rarement le tems qu'on y perd. Et ce n'est pas cette connoissance précise des tems qui peut nous être utile.

rames s'accordant avec ces sons, la flotte avançoit avec un bruit mélodieux, compassé de maniere qu'il représentoit parfaitement ce bruit qu'on entend dans les obseques, lorsque les cadences finales des joueurs de flûte sont accompagnées de gémissemens & de battement de poitrine. Mais ce qui augmentoit le plus la compassion & les regrets douloureux de tout ce peuple de Corinthe répandu sur le rivage, c'étoit de voir Antigonus dans le pitoyable état où il étoit & fondant en larmes.

Quand Corinthe eut achevé de rendre à l'urne tous les honneurs dont elle put s'aviser, & qu'elle eut épuisé sur elle toutes ses couronnes, on la fit porter dans la ville appellée Démétriade [k] du nom du défunt, qui étoit une nouvelle ville bâtie & composée de plusieurs petites villes qui sont autour d'Iolcos.

Démétrius laissa de sa femme Philla deux enfans, Antigonus & Stratonice. Il eut encore deux fils nommés Démétrius, dont l'un fut surnommé le Grêle, qu'il eut d'une femme d'Illyrie, & l'autre qui régna à Cyrene, & qu'il eut de Ptolemaïde qu'il avoit aussi épousée. De sa quatrieme femme Déidamie il eut un fils nommé Alexandre, qui passa sa vie en Egypte ; & enfin on dit que de la derniere nommée Eurydice, il eut aussi un fils nommé Corrhabus. [l] Sa race toujours régnante alla de pere

[k] Ville de la Magnésie, sur le golfe Pélasgique, près d'Iolcos.

[l] *Sa race toujours régnante alla de pere en fils, par plusieurs successions en ligne directe, jusqu'à Persée.*) Par cinq ou six générations, pendant l'espace de cent seize ans, depuis la mort de Démétrius. Car Persée fut vaincu par Paul Emile la premiere année de l'olymp. cliij. l'an de Rome 585. 166. ans av. l'ere chrétienne.

pere en fils, par plusieurs successions en ligne directe, jusqu'à Persée en qui elle finit, & sur lequel les Romains conquirent la Macédoine. Après avoir joué la tragédie Macédonienne, il est tems de jouer la Romaine qui ne lui cede en rien.

Fin de la vie de Démétrius.



ANTOINE.

L'AÏEUL d'Antoine étoit le fameux orateur [a] Antonius, [b] que Marius fit mourir, parce qu'il avoit embrassé le parti de Sylla. Et son pere, c'étoit Antonius surnommé *Créticus* [c], qui véritablement n'avoit pas beaucoup brillé dans les affaires du gouvernement, & ne s'étoit pas rendu fort célebre, mais très-homme de bien, fort honnête homme, & très-libéral. On en jugera par cette seule action, qui mérite de n'être pas oubliée. Comme il n'avoit pas beaucoup de bien, sa femme l'observoit de près, & l'empêchoit de s'abandonner à son humeur bienfaisante & libérale. Un jour un de ses amis alla chez lui pour le prier de lui donner quelque argent dont il avoit besoin. Antonius n'avoit point d'argent, mais il ordonna à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, & de le lui apporter. L'esclave ayant obéi, Antonius prit le bassin, & comme s'il eût voulu

[a] Marcus Antonius, qui avoit été consul & qui avoit triomphé.

[b] (*Que Marius fit mourir.*) Ou c'est une faute de copiste, ou c'est un défaut de mémoire de Plutarque; car ce ne fut pas Marius qui fit mourir M. Antonius, l'aïeul de M. Antoine; ce fut Cinna, comme de savans critiques s'en sont apperçûs. C'est Ciceron même qui le dit dans sa premiere Philippique. *Itaque ut omittam res avi tui prosperas acerbissimum ejus diem supremum malim, quàm L. Cinnæ dominatum, à quo ille crudelissime est interfectus.*

[c] Le *Crétois*, à cause de la guerre qu'il avoit fait en Crete.

voulu se raser, il se mouilla la barbe, fit sortir l'esclave sous quelque prétexte, & donna à son ami le bassin d'argent, lui disant *qu'il n'avoit qu'à s'en servir pour ses affaires*, & le renvoya.

Le lendemain voilà toute la maison en peine, on cherche par-tout le bassin, qu'on ne trouve point. Antonius, voyant sa femme dans une colere furieuse & toute prête à faire donner la question à tous ses domestiques, lui avoua ce qu'il avoit fait, & lui en demanda pardon. Cette femme étoit Julie, de la maison des Césars, & une des plus sages & des plus vertueuses dames de son siecle.

Antoine, après la mort de son pere, fut élevé par cette mere qui étoit remariée à Cornélius Lentulus, que Ciceron fit mourir comme complice de la conjuration de Catilina. Et voilà le prétexte & la source de la violente haine qu'Antoine eut toujours pour Ciceron : car il se plaignoit même qu'on n'avoit jamais voulu leur rendre le corps de Lentulus pour le faire inhumer, que sa mere Julie ne fût allée se jetter aux pieds de la femme de Ciceron, pour la prier d'obtenir cette grace de son mari. Mais c'est une calomnie très-manifeste, car de tous ceux qui furent exécutés par l'ordre de Ciceron, il n'y en eut pas un seul à qui l'on refusât la sépulture.

Antoine étant devenu parfaitement beau dans sa jeunesse, on dit que le commerce & la familiarité de Curion furent pour lui une peste très-contagieuse : car ce Curion, qui étoit un homme très-débauché & effrené dans la recherche des voluptés les plus infames, pour rendre Antoine plus dépendant de ses volontés, le jetta dans la débauche du vin & des femmes, & le plongea dans des dépenses si excessives & si

folles, qu'en très-peu de tems il se trouva endetté de sommes bien plus fortes que son âge ne comportoit, [d] car il devoit jusqu'à deux cent cinquante talens dont Curion s'étoit rendu caution. Son pere en étant informé, le chassa de chez lui. Antoine ainsi chassé de sa maison, alla s'accoster de Clodius le plus insolent & le plus abominable de tous les harangueurs du peuple, & se prêta quelque tems à sa folle témérité qui bouleversoit tout dans Rome. Mais bien-tôt las de sa folie, & craignant le grand crédit de ceux qui s'étoient élevés contre ce furieux, il partit d'Italie & se retira en Grece, où il séjourna quelque tems, s'exerçant à tous les exercices militaires & à l'éloquence. [e] Il tâchoit sur-tout de

[d] *Car il devoit jusqu'à deux cent cinquante talens.*) C'est ce que Cicéron appelle *sexagies HS.* dans sa divine Philippique. *Recordare tempus illud cum Curio mœrens jacebat in lecto, filius se ad pedes meos prosternens, lacrymans se mihi commendabat, orabat ut se contra suum patrem, si sestertium sexagies peteret, defenderem. tantum enim pro te intercessisse dicebat.* Plutarque a parfaitement rendu le *sexagies* de Cicéron par *deux cent cinquante talens.* Car *sexagies*, c'est deux cent cinquante mille écus de notre monnoie, & deux cent cinquante talens font la même somme.

[e] *Il tâchoit sur-tout de former son style sur le style Asiatique, qui étoit fort en vogue dans ce tems-là.*) Cicéron nous apprend, dans son *Brutus*, qu'il y avoit deux sortes de style Asiatique: *Unum sententiosum & argutum, sententiis non tam gravibus & severis quam concinnis & venustis..... aliud autem genus est non tam sententiis frequentatum, quam verbis volucre, atque incitatum quali nunc est Asia tota, nec flumine solum orationis, sed etiam exornato & faceto genere verborum.* Et il ajoute que ces deux sortes de style sont plus propres aux jeunes gens, & n'ont point de gravité dans les orateurs qui ont de l'âge. Voilà pourquoi Hortensius, qui excelloit dans l'un & dans l'autre, attiroit dans sa jeunesse tant d'applaudissemens; mais dans sa vieillesse il n'eut plus les mêmes succès.

f Et

de former son style sur le style Asiatique, qui étoit en vogue dans ce tems-là, f & qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation, & d'une ambition inégale qui n'avoit rien de suivi.

g Gabinius, homme consulaire, s'en allant en Syrie, passa en Grece, & voulut persuader à Antoine de le suivre à cette expédition; mais il lui dit qu'*il n'iroit point à la guerre dans l'état d'un simple particulier*. Gabinius lui donna le commandement de sa cavalerie, & l'emmena avec lui. D'abord il l'envoya contre Aristobule, qui avoit fait révolter les Juifs. Antoine, ravi de cette occasion de se signaler, monta le premier sur la muraille de la plus forte place qu'il assiégeoit, chassa Aristobule de toutes ses forteresses, & lui ayant ensuite donné bataille, il le défit, quoique très-inférieur en nombre, lui tua presque tous ses gens, & le fit prisonnier avec son fils.

Apres cela Ptolemée, roi d'Egypte, chassé de ses états, alla trouver Gabinius en Syrie, & lui offrit dix mille talens pour le porter à entrer avec lui en armes dans l'Egypte, & à le rétablir dans son royaume. La plûpart des officiers de l'armée

f *Et qui avoit beaucoup de conformité avec sa vie fastueuse, bruyante, & toute pleine d'une vaine ostentation.*) Ce que Cicéron vient de nous dire du style Asiatique, donne un grand jour à ce que Plutarque dit ici.

g *Gabinius, homme consulaire, s'en allant en Syrie.*) Aulus Gabinius fut consul avec Calpurnius Piso l'an de Rome 695. 56. ans av. l'ere chrétienne. L'année suivante il alla en Syrie. Tout ce qui se passa entre Ptolemée & lui, & ce qu'il fit pour le rétablir dans ses états est exactement raconté par Dion, livre xxxjx.

l'armée s'oppofoient à cette expédition ; & Gabinius lui-même, déja las de la guerre, refufoit de l'entreprendre, quoique fon avarice le rendit dans fon ame l'efclave de ces dix mille talens. Mais Antoine qui ne demandoit que de grandes occafions, & qui d'ailleurs vouloit faire plaifir à Ptolemée, dont les prieres flattoient fon ambition, fit tant par fes remontrances qu'il perfuada Gabinius, & le fit refoudre à ce voyage. Mais ce qu'ils craignoient le plus dans cette guerre, c'étoit le chemin qu'il falloit faire pour arriver à Pelufe, car il falloit néceffairement paffer par des lieux couverts de fable d'une hauteur horrible, & fi arides qu'on n'y trouvoit pas une goutte d'eau le long du marais Serbonide [h], & de l'ouverture qu'il fe fait pour fe décharger dans la mer ; les Egyptiens l'appellent *le foupirail de Typhon.* Mais il paroît plûtôt que c'eft un écoulement & un regorgement de la mer Rouge qui, ayant traverfé fous terre le petit ifthme qui la fépare de la mer intérieure [i], fort dans cet endroit là.

Antoine, envoyé devant avec la cavalerie, non feulement s'empara des paffages, mais encore ayant pris Pelufe, qui eft une grande ville, & fait la garnifon prifonniere, il rendit le chemin sûr pour le refte de l'armée, & donna une ferme efpérance de la victoire à fon général. Les ennemis tirerent auffi un grand avantage du defir de gloire dont il étoit poffédé ; car Ptolemée ne fut pas plûtôt entré dans Pelufe, que, pouffé par fa haine & par fon reffentiment, il voulut faire paffer tous les Egyptiens au fil de l'épée ;

h Marais de l'Egypte fur les confins de la Paleftine.
i De la mer Méditerranée.

l'épée ; mais Antoine s'y opposa & l'empêcha de commettre cet acte de cruauté.

Dans toutes les grandes batailles & dans tous les combats qui furent livrés coup sur coup, il ne donna pas seulement des preuves d'un grand courage, mais il marqua encore toute la conduite d'un bon général.

Cette bonne conduite parut sur-tout avec éclat dans une grande journée où il fit envelopper les ennemis ; & les ayant fait attaquer par les derrieres, il livra une victoire aisée à ses gens qui combattoient de front, de quoi il reçut tous les honneurs & tous les prix dûs à sa prudence & à son courage. L'humanité dont il usa envers le corps d'Archélaüs, qui fut tué dans le combat, n'échappa pas aux Egyptiens. Il avoit été son ami particulier & son hôte, & ce n'étoit que par force qu'il lui avoit fait la guerre ; mais après sa mort ayant trouvé son corps sur le champ de bataille, il l'orna royalement & lui fit des obseques magnifiques. En quoi faisant il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains qui servoient avec lui à cette guerre, la réputation d'homme d'une valeur très-brillante & d'une extrême générosité.

Avec cela il avoit une figure pleine de dignité, & qui sentoit son homme de grande naissance, un front large, la barbe fort épaisse, le nez aquilin, & un air si mâle sur tout son visage, qu'on lui trouvoit beaucoup de ressemblance avec les portraits & les statues d'Hercule. Aussi étoit-ce une ancienne tradition, que les Antoniens étoient Héraclides descendus d'Antéon, fils d'Hercule ; & comme il sembloit justifier cette tradition par sa mine & par sa figure, il

tâchoit

tâchoit aussi de la confirmer par sa maniere de s'habiller, car toutes les fois qu'il devoit paroître en public, il avoit sa tunique ceinte fort bas, une large épée pendue à son côté, & par-dessus une cape fort grossiere. Mais ce que beaucoup de gens trouvoient de fâcheux & d'insupportable en lui, c'est qu'il étoit fort sujet à se vanter, & qu'il se mocquoit volontiers des autres. On lui reprochoit aussi qu'il ne faisoit pas difficulté de boire en public, & de s'asseoir à table avec les moindres soldats qu'il trouvoit mangeant ou bûvant, & il n'est pas concevable combien cette familiarité lui attiroit l'affection & les vœux des gens de guerre. Il étoit aussi d'une humeur très-agréable dans ses amours, & il y mêloit une grace & une gentillesse qui le faisoient encore plus aimer de tout le monde; car il servoit les autres auprès de leurs maitresses, & il entendoit raillerie quand on plaisantoit sur les siennes.

Sa libéralité & les largesses excessives qu'il faisoit aux soldats & à ses amis, en leur donnant sans aucun ménagement, lui ouvrirent une voie bien éclatante pour s'aggrandir; & après qu'il se fut aggrandi, elles contribuerent infiniment à augmenter sa puissance, qu'il détruisoit d'ailleurs par mille fautes qui lui échappoient tous les jours.

Je rapporterai ici un seul exemple de ses magnifiques libéralités: Un jour il ordonna qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, ce que les Romains appellent *decies*.* Son intendant, étonné de la grandeur du don, apporta tout cet argent qu'il étala sur son

* *Decies*, dix fois cent mille sesterces.

ſon paſſage, afin qu'il vît par lui-même qu'elle groſſe ſomme c'étoit. Antoine en paſſant vit tout cet argent, & demanda ce que c'étoit; l'intendant répondit *que c'étoit la ſomme qu'il avoit ordonné qu'on donnât à un tel.* Alors Antoine connoiſſant ſa malice pleine d'envie, lui dit, [1] *Je croyois que ce million de ſeſterces étoit quelque choſe de bien plus conſidérable, c'eſt ſi peu de choſe, ajoutez-y en une fois autant.* Mais ce que je dis-là ne fut fait que dans les derniers tems.

Alors Rome étoit diviſée en deux factions; ceux qui tenoient pour le ſénat favoriſoient Pompée, qui étoit alors dans la ville; & ceux qui étoient pour le peuple rappelloient Céſar des Gaules où il étoit en armes. Curion, qui avoit changé de parti & qui portoit alors Céſar, gagna Antoine dont il étoit ami, l'attira dans ſa ligue, & fit tant par ſon éloquence qui le rendoit agréable au peuple, & par les grandes largeſſes qu'il faiſoit des deniers que Céſar lui fourniſſoit, qu'il le fit élire tribun du peuple, & lui procura une place dans le college des prêtres qu'on nomme augures.

Dès qu'Antoine fut entré en charge, il fut d'un très-grand ſecours pour les menées & pratiques de Céſar; car d'abord il s'oppoſa au conſul Marcellus, qui vouloit qu'on donnât à Pompée les légions déja levées, & qu'on lui permit d'en lever d'autres; & par un decret il ordonna que l'armée qui étoit ſur pied, marcheroit en Syrie au ſecours de Bibulus, qui faiſoit la guerre contre les Parthes, & fit expreſſes défenſes à ceux que Pompée voudroit enrôler, de lui obéir. En ſecond lieu, le ſénat refuſant

[1] On raconte la même hiſtoire d'Alexandre.

ſant de recevoir les lettres de Céſar, & ne voulant pas permettre qu'elles fuſſent lues en pleine aſſemblée ; lui, en vertu du pouvoir que lui donnoit ſa charge, il les lut devant tout le monde, & fit que la plûpart changerent d'avis, trouvant que Céſar ne demandoit que des choſes juſtes & raiſonnables. Enfin tout étant réduit dans le ſénat à deux queſtions, l'une, *Si Pompée renvoyeroit les légions qu'il avoit ;* l'autre, *Si ce ſeroit Céſar qui renvoyeroit les ſiennes ;* & les uns en très-petit nombre étant d'avis que ce fût Pompée qui posât les armes, & preſque tous les autres voulant que ce fût Céſar, Antoine ſe levant demanda tout haut s'ils ne jugeoient pas plus à-propos d'ordonner que Pompée & Céſar deſarmeroient tous deux, & licencieroient également leurs armées.

Tout le monde reçut unanimement cet avis ; & louant Antoine avec de grandes acclamations, ils lui ordonnerent de mettre la choſe en délibération, & de recueillir les ſuffrages : mais les conſuls s'y oppoſant, les amis de Céſar propoſerent de ſa part quelques autres demandes qui paroiſſoient fort raiſonnables. Caton les contredit de toute ſa force, & le conſul Lentulus [m] chaſſa Antoine du ſénat. Antoine en ſortant proféra contre eux mille malédictions ; & prenant l'habit d'un eſclave pour ſe déguiſer, il ſe retira promptement vers Céſar avec Quintus Caſſius dans une voiture de louage.

En arrivant à l'armée, & du plus loin qu'ils purent être vus & entendus, ils s'écrierent, *qu'il*

[m] P. Cornélius Lentulus Crus, collegue de C. Claudius Marcellus.

[n] *Sur*

qu'il n'y avoit plus aucun ordre ni aucune bonne police dans Rome, puisque les tribuns mêmes n'avoient pas la liberté de parler, qu'on les chassoit du sénat, & que tout homme qui osoit ouvrir la bouche pour la justice, se mettoit en grand danger.

Dès ce moment César fait marcher son armée & se jette dans l'Italie. [n] Sur quoi Ciceron écrit dans ses Philippiques, *que comme Helene avoit été la seule cause de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.* [o] Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot. Car César n'étoit point si emporté, & ne se laissoit pas si facilement tirer hors des gonds de la prudence par la colere, que s'il n'eût résolu de longue main de faire ce qu'il fit, il eût porté sur le champ la guerre dans sa patrie, parce qu'il voyoit arriver dans son camp Cassius & Antoine très-mal équipés, & dans un coche de louage. Mais comme il ne cherchoit depuis long-tems qu'un prétexte, il lui sembla que leur arrivée & le rapport qu'ils lui firent, lui fournissoient un assez légitime sujet de guerre. Et ce qui lui fit prendre ainsi les armes contre tout le monde, c'est ce qui

[n] *Sur quoi Cicéron écrit dans ses Philippiques, que, comme Helene avoit été la seule cause de la guerre de Troye, Antoine l'étoit de la guerre civile.*) Ce passage de Cicéron est dans la seconde Philippique. *Ut Helena Trojanis, sic iste huic reipublicæ causa belli, causa pestis atque exitii fuit.* Cicéron, en comparant Antoine à Helene, marquoit adroitement les débauches de ce tribun.

[o] *Mais c'étoit mentir évidemment pour dire un bon mot.*) Cette réflexion de Plutarque me paroît très-sage & très-vraie. César ne se porta point à cette extrémité, *quod intercessio Antonii neglecta, jus tribunitium sublatum, circumscriptus à senatu esset Antonius*, comme Cicéron prétend que César le disoit. Mais c'est qu'il l'avoit résolu, & qu'il vouloit absolument être le maître.

qui avoit déja armé Alexandre, & avant lui Cyrus, le desir immodéré & incorrigible de commander à tous les hommes, & une convoitise effrénée & insensée d'en être le premier & le plus grand. Et c'est à quoi César ne pouvoit parvenir que par la ruine de Pompée.

Après qu'il se fut donc rendu maître de Rome, & qu'il eut chassé Pompée de l'Italie, il résolut de marcher d'abord contre les troupes de Pompée qui étoient en Espagne; ensuite, après avoir équipé une grosse flotte, de poursuivre Pompée lui même. Dans cette résolution il laissa Rome sous les ordres de Lépidus qui étoit préteur, & donna les troupes & la garde de l'Italie à Antoine qui étoit tribun du peuple.

Dès le commencement Antoine fut fort aimé des soldats, parce qu'il s'exerçoit avec eux, qu'il mangeoit & buvoit avec eux le plus souvent, & qu'il leur faisoit continuellement des largesses, autant qu'il étoit en son pouvoir. Mais il se rendit insupportable à tous les autres; car par paresse & par négligence il ne tenoit aucun compte de rendre justice à ceux qui étoient opprimés, traitoit très-durement ceux qui alloient lui porter leurs plaintes; & il avoit le mauvais bruit de corrompre & de débaucher les femmes des citoyens. De sorte que la domination de César, qui, dans tout ce qui venoit de lui, ne paroissoit rien moins qu'une tyrannie, étoit principalement rendue odieuse par ses amis qui donnoient lieu de la décrier, sur-tout par Antoine qui, ayant le plus d'autorité & de puissance, commettoit les plus grands excès, & portoit aussi la plus grande partie du blâme que méritoient tant d'insolences & d'injustices. Malgré tout cela César, revenu d'Espagne, méprisa toutes les plaintes

&

& toutes les accuſations qu'on fit contre lui, & continua à s'en ſervir à la guerre comme d'un homme qui étoit brave, actif, laborieux & grand capitaine, en quoi il ne ſe trompa nullement.

Etant donc parti de Brunduſe avec peu de gens, & ayant traverſé la mer Ionienne, il renvoya pluſieurs vaiſſeaux à Gabinius & à Antoine, avec ordre d'y embarquer toutes leurs troupes, & de paſſer très-promptement en Macédoine. Mais Gabinius, craignant une navigation dangereuſe, parce que l'on étoit en hiver, prit un long détour & mena ſon armée par terre; au lieu qu'Antoine, ne craignant que pour Céſar qui étoit environné d'un grand nombre d'ennemis, ſe hazarda à paſſer, & chaſſa d'abord Libon qui étoit ſur ſes ancres à l'entrée du port; car il lui mit tant de ſes petits bâtimens à l'entour de chacune de ſes galeres, qu'il l'obligea à gagner le large; & en même tems ayant embarqué ſur ſes galeres huit cent chevaux & vingt mille hommes de pied, il fit voile.

Dès que les ennemis l'apperçurent, ils ſe mirent à le pourſuivre, mais il échappa à ce danger, un vent de midi fort orageux ayant ſoulevé la mer & pouſſé contre leurs vaiſſeaux des vagues ſi impétueuſes qu'elles les empêcherent de l'atteindre; mais le même vent le portoit auſſi avec toute ſa flotte contre une côte toute pleine de rochers, & une rade ſans abri, où il n'y avoit pour lui aucune eſpérance de ſalut. Heureuſement il ſe leva du fond du golfe un vent d'Afrique qui, repouſſant les flots du rivage vers la pleine mer, éloigna en même tems ſa flotte de la côte où il alloit périr; de ſorte que, cinglant en toute ſûreté & fort à ſon aiſe, il vit tout le rivage couvert du débris des vaiſſeaux ennemis;

car la tourmente avoit pouſſé contre ces rochers les galeres qui le pourſuivoient, & la plûpart s'y étoient briſées. Dans ce deſordre, Antoine fit beaucoup de priſonniers & prit de groſſes ſommes d'argent. Il ſe rendit maitre auſſi de la ville de Liſſus [p], & augmenta infiniment la confiance & l'audace de Céſar en le joignant ſi à-propos avec de ſi grandes forces.

Il ſe donna là pluſieurs grands combats où Antoine ſe diſtingua par-deſſus tous les autres; il y eut ſur-tout deux occaſions où il ſe ſignala : car les troupes de Céſar fuyant à vauderoute, il les rallia, leur fit tourner tête, les ramena contre ceux qui les pourſuivoient, & toutes les deux fois il remporta la victoire. Auſſi, après Céſar, c'étoit celui dont on parloit le plus dans tout le camp. Céſar lui-même fit bien voir la grande idée qu'il avoit de lui; car, dans la derniere bataille qu'il alloit donner dans les plaines de Pharſale, & qui devoit décider de toute ſa fortune, il prit pour lui l'aile droite & donna à Antoine le commandement de la gauche, comme au meilleur officier qu'il eût ſous lui. Et après la victoire, ayant été créé dictateur, il ſe mit aux trouſſes de Pompée qui fuyoit en Egypte, [q] & nomma Antoine général de la cavalerie & l'envoya à Rome. [r] C'eſt la ſeconde charge

[p] Ville de Macédoine au-deſſus de Dyrrachium.

[q] *Et nomma Antoine général de la cavalerie, & l'envoya à Rome.*) Il y a dans le texte, *& nomma Antoine tribun du peuple.* Mais c'eſt une faute. Antoine avoit déja été tribun. Il paroît, par un paſſage de Dion, que Céſar nomma Antoine, non tribun du peuple δήμαρχον, mais *magiſtrum equitum*, ἵππαρχον, général de la cavalerie.

[r] *C'eſt la ſeconde charge de l'Empire, quand le dictateur eſt préſent.*) Plutarque ne

charge de l'empire, quand le dictateur est présent; & quand il est dehors, c'est la premiere, ou pour mieux dire, la seule, car il n'y a qu'elle qui subsiste; toutes les autres sont cassées & supprimées dès qu'il y a un dictateur élu.

Cependant Dolabella, qui étoit alors tribun, jeune homme qui ne demandoit que des nouveautés, proposoit une abolition de toutes dettes, & tâchoit de persuader à Antoine qui étoit son ami particulier & qui ne cherchoit qu'à plaire au peuple, de se joindre à lui, & d'appuyer sa proposition; mais Asinius & Trébellius faisoient tous leurs efforts pour l'en détourner. Tout-d'un-coup, on ne sait comment, il tomba dans l'esprit d'Antoine un violent soupçon que Dolabella avoit un commerce secret avec sa femme qui étoit sa cousine germaine, car elle étoit fille de Caïus Antonius qui avoit été collegue de Ciceron dans le consulat; & s'étant joint à Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, car celui-ci s'étoit saisi de la place pour faire passer par force sa loi de l'abolition des dettes. Et le sénat ayant ordonné qu'on prendroit les armes contre lui, Antoine alla l'attaquer dans la place même & lui donna un grand combat où il lui tua du monde, & où il perdit aussi quelques-uns des siens.

Cela le mit fort mal dans l'esprit du peuple; & d'un autre côté par le reste de sa vie, il déplut extrêmement aux gens sages & aux gens de bien, qui, comme dit Ciceron, commencerent à le haïr

ne pouvoit pas dire cela de la charge de tribun du peuple, mais il l'a dit de celle du général de la cavalerie.

Car c'étoit la premiere charge de l'Empire après celle du dictateur.

haïr, déteſtant ſes ivrogneries à heure indue, ſes dépenſes exceſſives & onéreuſes, ſes débauches avec des femmes dans les plus vilains lieux, ſon ſommeil en plein jour, & après ſon ſommeil ſes promenades où on le voyoit marcher tout chancelant, & la tête encore en deſordre des fumées du vin qu'il n'avoit pas aſſez cuvé; & dès que la nuit étoit venue, ſes collations après ſouper, ſes mommons, ſes comédies & ſes banquets pour les noces de ſes mimes & de ſes bouffons.

On raconte qu'au feſtin de la noce du mime Hippias il but toute la nuit; que le lendemain matin il appella le peuple à une aſſemblée; que s'y étant rendu plein de vin & gorgé de viandes, il vomit devant tout le monde, & qu'un de ſes amis lui tendit ſa robe pour recevoir ce qu'il rendoit. Il avoit auprès de lui un autre mime, nommé Sergius, qui avoit tout pouvoir ſur ſon eſprit; & une courtiſane, nommée Cytheris, qui ſortoit de la même école, & dont il étoit éperdument amoureux. Dans toutes les villes où il alloit, il la menoit avec lui [s] & la faiſoit porter

[s] *Et la faiſoit porter dans une litiere.*) Cicéron parle de ce cortege d'Antoine dans la dixieme lettre du dixieme livre à Atticus, & il le repréſente encore plus infame. *Hic tamen Cytheridem ſecum lectica aperta portat, altera uxorem. Septem præterea conjunctæ lecticæ amicarum ſunt an amicorum.* « Cet homme fait porter Cy» théris dans une litiere ou» verte, & ſa femme dans » une autre. Sept autres li» tieres ſuivent remplies, » dirai-je d'amies, ou d'a» mis »? Dubois & Lipſe ont rétabli la leçon d'un manuſcrit, *alteram uxorem. Cet homme fait porter Cythéris dans une litiere ouverte comme une autre femme.* Car c'étoit la faire porter comme ſa femme, que de la montrer ainſi dans une litiere ouverte. Popma ſoutient pourtant l'autre leçon, & Grævius eſt de

porter dans une litiere qui étoit ſuivie d'un train auſſi magnifique que celui de ſa propre mere. On étoit auſſi très - bleſſé de voir la quantité de vaiſſelle d'or & d'argent qu'il faiſoit porter dans ſes voyages, comme pour la pompe d'un triomphe ; & les haltes qu'il faiſoit ſouvent au milieu du chemin où l'on tendoit ſes pavillons ſur le bord des rivieres & à l'entrée des rians bocages, & où l'on ſervoit des diners magnifiques. On étoit encore choqué des lions qu'il faiſoit atteler à ſes chars ; & l'on ſouffroit de voir que, dans toutes les villes où il paſſoit, les maiſons des hommes les plus ſages & des dames les plus vertueuſes étoient marquées pour loger ſes plus viles courtiſanes, ſes bâteleuſes & ſes joueuſes d'inſtrumens. Car on étoit indigné que, pendant que Céſar étoit occupé hors de l'Italie à pourſuivre les reſtes de cette grande guerre avec mille peines & mille travaux, d'autres ſous ſon autorité s'abandonnaſſent à un luxe ſi effroyable, en inſultant avec inſolence à leurs citoyens.

Il ſemble que ce furent ces excès - là mêmes qui augmenterent la révolte contre Céſar, & qui pouſſerent les ſoldats à commettre toutes ſortes de violences & de rapines. Voilà pourquoi Céſar, de retour en Italie, pardonna à Dolabella ; & ayant été élu conſul pour la troiſieme fois, il ne prit pas Antoine pour ſon collegue, mais choiſit

de ſon avis. Je m'en étonne, *alteram uxorem* me paroît la véritable leçon. Une femme auſſi fiere que Fulvie auroit elle marché avec tout ce train? D'ailleurs il paroît par la ſuite qu'Antoine n'étoit pas encore marié quand cette lettre fut écrite ſous le conſulat de Marcellus, qu'il renonça à ſa vie deſordonnée avant que d'épouſer Fulvie, & que Fulvie avoit ſur lui un pouvoir abſolu, & le gouvernoit entiérement.

choisit Lépidus. La maison de Pompée fut mise à l'encan, & ce fut Antoine qui l'acheta. Mais, quand on lui en demanda le payement, il se mit en colere, & il dit lui-même que ce fut cela seul qui l'empêcha de suivre César à la guerre d'Afrique, parce qu'il n'avoit pas été dignement récompensé des grands services qu'il lui avoit déja rendus. Il paroit pourtant que César l'obligea à retrancher un peu de ses débauches & de son intempérance, en ne dissimulant point combien il étoit blessé de tous ses excès. Car Antoine, renonçant à cette vie desordonnée, pensa à se marier, & épousa Fulvie qui avoit été mariée à Clodius le boute-feu de la populace, femme qui ne s'amusoit point ni à ses laines, ni à ses fuseaux, ni aux soins domestiques, & qui ne bornoit pas son ambition à dominer un mari simple particulier, mais qui vouloit commander à un mari qui commandoit aux autres, & être elle-même le général d'un mari qui étoit à la tête des armées. De sorte que Cléopatre devoit à Fulvie le prix des bonnes leçons qu'elle avoit données à Antoine pour lui apprendre à dépendre toujours de ses femmes; car c'est d'elle qu'elle le reçut si souple, si soumis & si accoutumé à leur obéir en tout. Cependant, comme elle étoit naturellement sérieuse & grave, il ne laissoit pas quelquefois de chercher à la réjouir & à l'égayer par des jeux & par les gentillesses d'un jeune amant. Par exemple, lorsque tout le monde sortit de Rome [1] pour aller au-devant de César après sa victoire d'Espagne, il sortit avec les autres. Ensuite le bruit s'étant répandu tout-à-

[1] Après la défaite & la mort de Pompée, l'an de Rome 708. 43. ans avant l'ere chrétienne.

à-coup dans toute l'Italie que les ennemis s'avançoient à grandes journées, & que César étoit mort, il s'en retourna promptement à Rome ; & ayant pris l'habit d'un esclave, il arriva de nuit dans sa maison, & dit qu'il apportoit à Fulvie une lettre d'Antoine. On le fit entrer tout équipé comme il étoit. Fulvie alarmée, avant que de recevoir sa lettre, demanda si Antoine se portoit bien. Il lui présenta la lettre sans dire une seule parole ; & dès qu'elle l'eut décachetée, comme elle commençoit à la lire avec l'empressement d'une femme qui aime & qui est inquiete, il se jetta à son cou & la baisa tendrement. Je pourrois rapporter beaucoup d'autres contes semblables, mais je me contente d'avoir donné celui-là comme un échantillon.

Quand César revint d'Espagne, les plus grands personnages de Rome allerent plusieurs journées au-devant de lui. Il traversa toute l'Italie ayant avec lui à ses côtés dans son char Antoine, & derrière lui Brutus Albinus, & son petit-neveu le jeune Octave qui fut ensuite nommé César Auguste, & régna long-tems sur les Romains.

César, ayant été nommé consul pour la cinquieme fois, choisit Antoine pour son collegue, résolu de se démettre du consulat & de substituer Dolabella à sa place, & il en avoit déja fait la proposition au sénat ; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur & de force, dit tant d'injures atroces à Dolabella, & en entendit tant de lui, que César, honteux de cette indignité, s'en déporta pour l'heure. Quelque tems après revenu à la charge, & voulant donner sa place à Dolabella, Antoine s'y opposa encore, & se mit à crier que le vol des oiseaux étoit contraire & le défendoit. Alors César céda à cette

résistance si opiniâtre, & abandonna Dolabella qui en fut très-fâché. Il paroissoit même que César n'avoit pas moins de mépris pour Dolabella que pour Antoine; car on dit que quelqu'un de ses amis les déférant auprès de lui comme des gens suspects & capables de quelque méchant coup, il répondit: *ce ne sont pas ces gras & ces poupins que je crains, mais plûtôt ces maigres & ces pâles*, en montrant Brutus & Cassius par la conjuration desquels il devoit être tué. Et ce fut Antoine même qui, sans le vouloir, leur donna un prétexte très-honnête d'en former le projet.

Les Romains célébroient alors la fête des Lupercales: & César, vêtu d'une robe triomphale & assis dans la place sur la tribune, se divertissoit à regarder les coureurs; car c'est la coutume que les jeunes gens des plus nobles maisons, & les magistrats même, courent tout nuds & tout luisans d'huile; & avec des lanieres blanches qu'ils portent à la main, ils frappent par maniere de jeu ceux qu'ils rencontrent. Antoine étoit un de ceux qui couroient; mais, laissant-là l'usage ancien, il prit une couronne de laurier autour de laquelle il entortilla un diadême; & s'approchant de la tribune où César étoit assis, il se fit soulever par ses compagnons, & voulut mettre cette couronne sur la tête de César, comme de celui qui seul étoit digne de régner. César la repoussa & détourna la tête, & tout le peuple ravi se mit à battre des mains. Antoine ne se rebuta point & tâcha encore de placer sa couronne: César la repoussa encore, & ils furent ainsi long-tems l'un & l'autre dans cette contestation & dans cette espece de combat. Mais, quand Antoine avoit le dessus, on n'entendoit qu'un petit nombre d'amis qui lui applaudissoient; au

lieu

lieu que, quand César le repoussoit, tout le peuple témoignoit sa joie par ses battemens de mains & par ses cris. Et c'étoit une chose bien surprenante & bien merveilleuse, que ceux qui souffroient en effet qu'on exerçât sur eux toute la puissance despotique des rois, redoutassent & détestassent le seul titre de roi comme la ruine entiere de leur liberté. César, plein d'émotion & de trouble, se leva de son siége ; & entre-ouvrant sa robe & se découvrant le cou, il se mit à crier, *qu'il l'offroit à qui voudroit le frapper*. La couronne qui fut mise sur une de ses statues, fut déchirée par quelques tribuns que le peuple suivit & accompagna avec de grandes bénédictions & de grands battemens de mains. [a] Ainsi ils exclurent César de l'empire qu'il affectoit. Mais ce fut ce qui encouragea & fortifia Brutus & Cassius à conspirer contre lui. Après qu'ils eurent choisi les amis qu'ils croyoient les plus sûrs & les plus fideles pour leur dessein, ils délibéroient sur Antoine pour savoir s'ils le mettroient de la partie. La plûpart étoient d'avis de s'ouvrir à lui & de l'admettre, mais Trébonius s'y opposa, car il dit que, dans le tems qu'ils étoient allés au-devant de César qui revenoit de son dernier

[a] *Ainsi ils exclurent César de l'Empire qu'il affectoit.*) C'est le sens de ce passage tel qu'il est dans le grec, Καίσαρα δὲ τῆς ἀρχῆς ἀπέστησαν. Mais je croi que ceux qui ont lû, Καῖσαρ δὲ τῆς ἀρχῆς ἀπέστησεν, *Et César les déposa de leur charge*, ont eu raison. Car cela est conforme à ce que Suétone écrit. *Et tribuni plebis Epidius Marcellus, Cæsetiusque Flavus coronæ fasciam detrahi, hominemque duci in vincula jussissent, dolens seu parum prospere motam regni mentionem, sive, ut ferebat, ereptam sibi gloriam recusandi, tribunos graviter increpitos potestate privavit.* Ce qui suit prouve même que c'est ce que Plutarque a écrit.

nier voyage d'Espagne, Antoine l'avoit toujours accompagné pendant le voyage & avoit logé avec lui dans tout le chemin. Il ajouta qu'un jour il avoit touché cette corde tout doucement & avec la précaution nécessaire, qu'Antoine l'avoit fort bien entendu, mais qu'il avoit fait semblant de ne pas l'entendre, & que cependant il n'en avoit jamais rien découvert à César, & qu'il leur avoit fidélement gardé le secret. Ensuite ils délibérerent si, après avoir tué César, ils ne tueroient pas aussi Antoine; & ce fut Brutus qui l'empêcha, voulant qu'une action qu'ils avoient le courage d'entreprendre pour le maintien des loix & de la liberté, fût pure & nette de toute injustice. Mais, comme ils craignoient la grande force d'Antoine, & l'autorité que sa charge lui donnoit, ils lui détacherent quelques-uns des conjurés, afin que, quand César seroit entré au sénat, & qu'on seroit sur le point d'exécuter l'entreprise, ils fissent semblant d'avoir à l'entretenir de quelque affaire importante, & que s'empressant autour de lui, ils le retinssent dehors. Cela ayant été exécuté de point en point comme il avoit été convenu, & César ayant été tué au milieu du sénat, Antoine prit d'abord l'habit d'un esclave & se cacha. Mais après cela voyant que les conjurés ne faisoient aucune violence à personne, & qu'ils s'étoient retirés au capitole, il leur persuada d'en descendre, après avoir pris de lui son fils pour ôtage; & le soir même il donna à souper à Cassius, & Lépidus traita Brutus.

Le lendemain il assembla le sénat, & proposa qu'on publiât une amnistie générale, & que l'on assignât des provinces à Cassius & à Brutus. Le sénat confirma ces deux propositions, & ordon-

na

na de plus qu'on ne changeroit rien de tout ce que César avoit établi. Ainsi Antoine sortit du sénat le plus brillant & le plus glorieux homme du monde ; car on lui donnoit tout l'honneur d'avoir éteint la guerre civile, & d'avoir mené à une heureuse fin avec toute l'adresse & toute la prudence d'un grand homme d'état & d'un grand politique des conjonctures pleines de troubles infinis & de difficultés qui paroissoient insurmontables. Mais l'enflure que lui causa la grande opinion que le peuple avoit de lui, chassa bientôt de sa tête tous ces raisonnemens sages : il s'imagina qu'il seroit le premier de l'empire s'il avoit ruiné & détruit Brutus.

Il arriva par hazard que, comme on portoit le corps de César sur le bûcher, il prononçoit l'oraison funebre du défunt dans la place, comme c'étoit la coutume de ces tems-là. Voyant donc le peuple déja merveilleusement ému & attendri par son discours, il mêla tout-d'un-coup à ses éloges les figures les plus véhémentes, & les tours les plus capables d'exciter la pitié dans des esprits sur-tout que son éloquence avoit déja remplis de passion. Et en finissant, il montra au peuple & secoua à ses yeux les habits du mort tout ensanglantés & percés de plusieurs coups, & se mit à appeller les auteurs de ce meurtre *des scélérats* & *des parricides*. Cela remplit d'une telle fureur tous les assistans, que, sans aller plus loin, ils brûlerent dans la place même le corps de César, en entassant les bancs & les tables pour lui en faire un bûcher ; & que, prenant au milieu du feu des tisons ardens, ils allerent chez les meurtriers pour brûler leurs maisons & pour les combattre. Cela obligea Brutus & les autres à sortir promptement de la ville.

Cependant les amis de César se joignent à Antoine ; & sa veuve Calpurnia, lui confiant tout ce qu'elle avoit d'argent chez elle, porta en dépôt dans sa maison jusqu'à quatre mille talens. Elle lui remit aussi entre les mains les mémoires du défunt, où il avoit écrit non-seulement tout ce qu'il avoit fait dans le gouvernement, mais encore tout ce qu'il avoit résolu de faire. Antoine, se servant de l'occasion, y inséra tout ce qu'il voulut, fit plusieurs officiers & plusieurs sénateurs, rappella des bannis & remit en liberté beaucoup de prisonniers, comme si tout cela avoit été ainsi arrêté & résolu par César. * C'est pourquoi les Romains, en plaisantant, appelloient tous ces gens là *Orcines* ou *Charonites ;* car lorsqu'on leur demandoit leur titre, ils étoient réduits à l'aller chercher dans le registre d'un mort.

Antoine fit tout le reste avec une puissance absolue & despotique, se trouvant alors consul, & ayant ses deux freres dans les premieres charges ; car Caïus Antonius étoit préteur, & Lucius Antonius tribun du peuple.

Les choses étant en cet état, le jeune César arrive à Rome ; il étoit fils de la niece du défunt qui par son testament l'avoit, dit-on, déclaré héritier de tous ses biens ; & il étoit à Apollonie dans le tems que son oncle fut tué. En arrivant il alla rendre ses premiers devoirs à Antoine, comme

* *C'est pourquoi les Romains, en plaisantant, appelloient tous ces gens-là* Orcines *ou* Charonites.) C'est-à dire *fortis des enfers*, d'*Orcus* & de *Charon*, *Quos Orcinos vulgus vocabat*, dit Suétone. C'eit ainsi qu'on appelloit les esclaves qui étoient mis en liberté par le testament que leur maître avoit fait au lit de la mort.

y Et

comme à l'ami particulier de son oncle qu'il appelloit son pere, parce qu'il l'avoit adopté. Après les premiers complimens, il lui parla du dépôt qui lui avoit été confié ; car, par une clause expresse du testament, il devoit donner soixante-quinze drachmes à chaque Romain.

Antoine ne fit d'abord aucun compte de lui, le regardant comme un jeune homme qui ne méritoit pas grande considération, & lui dit qu'il n'y pensoit pas, & qu'également dépourvu & de bon sens & d'amis, il alloit se charger d'un fardeau qui étoit au-dessus de ses forces, en acceptant la succession de César.

Le jeune Octave ne se rendant point à ses raisons, & continuant de lui demander son argent, Antoine commença à dire & à faire contre lui tout ce qu'il put imaginer de plus desobligeant & de plus offensant, continua de même, car il s'opposa à lui quand il brigua la charge de tribun du peuple ; [y] & quand il voulut faire porter dans le théatre le siége doré que le sénat avoit accordé à son oncle, il le menaça de le traîner en prison, s'il ne cessoit d'émouvoir le peuple. Mais, après que le jeune Octave se fut jetté entre les bras de Ciceron & de tous les autres qui haïssoient Antoine, que par leur moyen il se fut insinué dans les bonnes graces du sénat, & que de son côté il eut attiré à lui le peuple & rassemblé les vieux soldats des différentes colonies où ils étoient

y *Et quand il voulut faire porter dans le théatre le siege doré que le sénat avoit accordé à son oncle.*) Car le sénat avoit accordé à César la permission de faire porter dans tous les théatres un siege doré avec une couronne d'or & de pierreries, comme on faisoit pour les dieux. Dion, liv. xljv. Le jeune Octave ne vouloit pas laisser perdre un si grand privilege.

étoient dispersés, Antoine commença à craindre; & s'abouchant avec lui dans le capitole, ils entrerent dans quelque accommodement.

La nuit qui suivit cette entrevue, Antoine eut un songe assez étrange; il lui sembla que la foudre tombant sur lui l'avoit blessé à la main droite, & peu de jours après on lui rapporta que le jeune César lui dressoit des embûches. César s'en défendoit; mais il n'en étoit pas cru. Voilà leur inimitié qui éclata de nouveau; & l'un & l'autre se mirent à parcourir toute l'Italie pour solliciter par de grandes récompenses les vétérans, & pour prévenir chacun son compagnon à attirer à lui les légions qui étoient encore en armes. Ciceron, qui avoit le plus de crédit & d'autorité dans la ville, excitoit tout le monde contre Antoine; & enfin il persuada au sénat de le déclarer ennemi public, d'envoyer à César les faisceaux, avec tous les autres ornemens de préteur, & de donner ordre à Hirtius & à Pansa de marcher avec des troupes contre Antoine pour le chasser de l'Italie. Hirtius & Pansa étoient consuls cette même année. Ils donnerent bataille à Antoine près de la ville de Modene, & ils remporterent une victoire signalée; mais ils y périrent tous deux. Le jeune César y combattit avec eux, & y fit le devoir de soldat & de capitaine.

Antoine, mis en fuite, se trouva dans les dernieres extrémités; la plus grande fut la faim. Mais il avoit cela naturellement, que dans l'adversité il devenoit supérieur à lui-même, & que les malheurs le rendoient très semblable à l'homme de bien. Véritablement c'est une chose assez commune aux hommes, de sentir le besoin qu'ils ont de la vertu quand ils se trouvent réduits dans de grandes nécessités. Mais il n'est pas donné à

tous

tous dans les grands revers de suivre ce qu'ils approuvent, ni de fuir ce qu'ils condamnent ; la plûpart retombent par foiblesse dans leurs premieres habitudes, & démentent dans la pratique tous ces grands sentimens.

Il n'en fut pas de même d'Antoine, il fut en cette occasion un exemple merveilleux pour tous les soldats qui, après l'avoir vu vivre dans le luxe, dans les délices & dans la plus grande abondance, le voyoient boire sans peine de l'eau corrompue, & se nourrir de fruits sauvages & de racines : on dit même qu'en passant les Alpes, lui & ses gens se nourrirent d'écorce d'arbres, & qu'ils mangerent des animaux dont les hommes n'avoient jamais mangé. Leur dessein étoit de se joindre aux légions que commandoit Lépidus qui passoit pour l'ami particulier d'Antoine, & qui par son moyen avoit tiré de grands avantages de l'amitié de César.

Quand il fut arrivé & campé près de lui, voyant qu'il ne recevoit aucune honnêteté, ni aucune amitié de sa part, il résolut de mettre le tout pour le tout, & d'aller lui-même. Il avoit les cheveux négligés & la barbe fort grande, car il l'avoit laissé croître depuis la perte de la bataille. Prenant donc une robe noire, il s'approcha des retranchemens de Lépidus & commença à lui parler. La plûpart des soldats de Lépidus étant déja touchés de le voir en cet état, & attendris de plus par ses paroles, Lépidus, qui craignoit les suites, commanda qu'on fît sonner les trompettes, afin que le bruit empêchât Antoine d'être entendu. Les soldats furent encore plus touchés de compassion, & lui envoyerent secrettement porter parole par Lélius & par Clodius, déguisés en courtisanes, *qu'il n'avoit*

qu'à attaquer avec confiance le camp de Lépidus, que la plûpart étoient disposés à le recevoir, & à tuer même Lépidus, s'il en donnoit l'ordre.

Antoine ne voulut pas permettre qu'on touchât à Lépidus ; & le lendemain à la pointe du jour, il marcha à la tête de ses troupes, sonda le gué d'une riviere qui séparoit les deux camps, & se jettant le premier dans l'eau, il passa à l'autre rive, voyant déja la plûpart des soldats de Lépidus lui tendre les mains & arracher les palissades pour le recevoir. Etant donc entré dans le camp sans aucune peine, & s'étant rendu maître de tout, il traita Lépidus avec beaucoup de douceur & d'humanité, car il l'embrassa & l'appella son pere ; & pendant qu'il avoit en effet toute l'autorité, il continua de lui laisser le titre de général, avec tous les honneurs qui l'accompagnent. Cette douceur porta Munatius Plancus, qui étoit campé près de-là avec un gros corps de troupes ; à venir se joindre à lui.

Redevenu donc grand & puissant par ces renforts, il repassa les Alpes pour retourner en Italie, menant avec lui dix-sept légions & dix mille chevaux, sans compter six légions qu'il laissa pour la garde de la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius, un de ses familiers qui buvoit toujours avec lui, & qu'on appelloit *Cotylon*, c'est-à-dire, *la tasse* [1].

César renonça à toutes les liaisons qu'il avoit prises avec Ciceron, voyant qu'il n'avoit de vues que pour la liberté ; & par ses amis il fit faire à Antoine des propositions d'accommodement. Ils s'aboucherent donc tous trois, César, Lépidus & Antoine, dans une petite isle qui est environnée,

[1] Cicéron l'appelle *Cotyla*.

Cela

née de la riviere près de Bologne; & ils furent là ensemble trois jours. Ils convinrent facilement de toutes choses, & ils partagerent entr'eux l'empire, comme on partage entre freres un héritage paternel. Mais ils eurent de grandes disputes & beaucoup de peine à s'accorder sur ceux qu'ils vouloient proscrire, chacun voulant faire périr ses ennemis & sauver ses amis & ses parens. Mais enfin la haine & la vengeance l'emporterent sur l'amitié & la parenté. César abandonna Ciceron à Antoine, Antoine sacrifia à César Lucius César qui étoit son oncle maternel; & César & Antoine souffrirent que Lépidus mît son propre frere Paulus parmi les proscrits; d'autres prétendent que ce furent eux qui l'exigerent [a], & qu'il y donna les mains. Je ne crois pas que jamais il ait été rien fait de plus cruel & de plus brutal que cet échange; car, en payant ainsi le meurtre par le meurtre, ils tuoient chacun également ceux que les autres leur abandonnoient, & ceux qu'ils abandonnoient aux autres. Mais leur injustice étoit extrême à l'égard de leurs amis qu'ils sacrifioient avec la derniere inhumanité, sans avoir contr'eux aucun sujet ni de haine ni de plainte.

Cet horrible traité étant fait, les soldats qui étoient aux environs voulurent que leur amitié fût scellée par l'alliance, & que César épousât Clodia, fille de Fulvie, femme d'Antoine. Et ce mariage étant accordé, ils firent le rôle de ceux qu'ils condamnoient à la mort, & il y eut jusqu'à trois cent proscrits. Antoine exigea que celui qui tueroit Ciceron lui couperoit la tête & la main droite qui avoit écrit les oraisons qu'il avoit

[a] Cela est plus vrai-semblable.

avoit faites contre lui. Et quand on les lui apporta, il les regarda avec grand plaisir, & fut si transporté de joie qu'il éclata de rire par plusieurs fois; & après s'être bien saoulé de ce spectacle, il ordonna qu'on allât les planter au milieu de la place sur la tribune, comme insultant encore au mort, & ne sentant point qu'il insultoit bien plûtôt à sa fortune, en souillant & en deshonorant ainsi la puissance dont il abusoit si ouvertement. Son oncle Lucius César, comme on le cherchoit, & qu'on le poursuivoit par-tout, se refugia chez sa sœur; les meurtriers y arriverent presque en même tems & voulurent entrer par force dans sa chambre; mais elle courut à la porte, & se tenant sur le seuil les bras étendus, elle cria par plusieurs fois : *vous ne tuerez point Lucius César que vous ne m'ayiez tué la premiere, moi, la mere de votre général.* Par cette fermeté elle cacha & sauva son frere. Cette domination de ces trois personnages, qu'on appella Triumvirat, fut très-odieuse & très-insupportable aux Romains; & le principal blâme en tomba sur Antoine qui étoit plus âgé que César & plus puissant que Lépidus, & qui n'eut pas plûtôt secoué le joug des affaires, qu'il retomba dans sa vie ordinaire toute pleine de dissolution & de débauche.

A cette mauvaise réputation qu'il avoit dans le public, se joignit encore une grande haine qu'excita contre lui la maison qu'il habitoit, qui avoit été au grand Pompée, à ce personnage qui n'étoit pas moins admiré pour sa grande tempérance, & pour la vie réglée & populaire qu'il avoit toujours menée, que pour ses trois triomphes si pompeux & si éclatans. Car on étoit indigné de voir que cette maison, presque toujours fermée aux

aux officiers d'armée, aux généraux & aux ambaſſadeurs, que l'on repouſſoit à la porte avec inſolence, étoit toujours pleines de mimes, de farceurs, de bâteleurs, de bouffons & de flatteurs toujours ivres, à l'entretien deſquels on dépenſoit ces ſommes immenſes que l'on ramaſſoit avec tant d'extorſions & par des voies ſi violentes. Car non-ſeulement ils confiſquoient & vendoient les biens des proſcrits dont ils fraudoient leurs veuves & leurs enfans par toutes ſortes de calomnies, & établiſſoient les impôts les plus extraordinaires & les plus injuſtes, mais encore ayant ſû que pluſieurs, tant citoyens qu'étrangers, avoient mis de groſſes ſommes en dépôt dans le temple des veſtales, ils allerent les enlever par force. Et comme rien ne pouvoit ſuffire à l'avidité & à la prodigalité d'Antoine, Céſar voulut qu'il partageât avec lui les finances. Ils partagerent auſſi l'armée pour aller tous deux en Macédoine contre Brutus & Caſſius, & laiſſerent à Lépidus le gouvernement de Rome.

Quand ils furent arrivés ſur les lieux en état de commencer la guerre, & qu'ils furent campés à la vue des ennemis, Antoine oppoſé à Caſſius, & Céſar oppoſé à Brutus, il n'y eut du côté de Céſar aucun exploit conſidérable ; au lieu qu'Antoine remportoit tous les jours quelque avantage, & fut toujours vainqueur. Car dans la premiere bataille, Céſar fut battu par Brutus, perdit ſon camp & penſa être pris, n'ayant prévenu que d'un moment ceux qui le pourſuivoient. [b] Il écrit

[b] *Il écrit pourtant lui-même, dans ſes commentaires, que ſur un ſonge qu'avoit eu un de ſes amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge.*) Il faut expliquer ce paſſage par

écrit pourtant lui-même dans ses Commentaires que, sur un songe qu'avoit eu un de ses amis, il s'étoit retiré un peu avant la charge. Mais Antoine défit Cassius, quoiqu'il y ait des gens qui ont écrit qu'Antoine ne se trouva pas à la bataille, & qu'il arriva après la défaite, lorsqu'on étoit à la poursuite des ennemis. Dans cette déroute, Cassius fut tué par un de ses affranchis, nommé Pindarus, le plus fidele de ses serviteurs, qui, vaincu enfin par ses instantes prieres & par ses ordres, lui passa son épée au-travers du corps. Car Cassius ne savoit pas que Brutus avoit vaincu de son côté.

Peu de jours après se donna la seconde bataille où Brutus, ayant été vaincu, se tua de sa propre main. Antoine remporta presque tout l'honneur de cette victoire, d'autant plus que César étoit malade quand le combat fut donné. Ayant trouvé sur le champ de bataille le corps de Brutus, il lui fit quelques reproches sur la mort de son frere Caïus que Brutus avoit fait mourir en Macédoine pour venger la mort de Ciceron. Il dit pourtant qu'il rejettoit la mort de son frere bien plus sur Hortensius que sur Brutus. En effet, il ordonna qu'on immolât Hortensius sur le tombeau de son frere; & au contraire, ôtant lui-même sa cotte-d'armes qui étoit d'un très-grand prix, il la jetta sur le corps de Brutus, & ordonna à un de ses affranchis de rester auprès

par un passage de la vie de Brutus, où il est dit que le medecin de César, M. Artorius, ayant eu un songe qui lui ordonna de faire sortir César de sa tente, car il étoit alors malade, il obéit sur l'heure, & le fit transporter bien à-propos, &c. Dion écrit qu'il fut à la bataille, mais sans armes comme une homme malade.

c Armateur

auprès de lui & d'avoir soin de ses funérailles. Quelque tems après, ayant été informé que cet affranchi n'avoit pas brûlé sa cotte d'armes avec le corps, & qu'il avoit soustrait une bonne partie de la dépense qu'il avoit ordonnée pour ses obseques, il le fit mourir.

Après cette victoire, César se fit porter à Rome où le bruit commun étoit qu'il ne réchapperoit pas de sa maladie, & qu'il ne vivroit pas long tems; & Antoine alla parcourir les hautes provinces de l'Asie pour ramasser de l'argent, & passa en Grece avec une nombreuse armée. Car, comme ils avoient promis à chaque soldat cinq mille drachmes, ils étoient obligés de faire des impositions & de recourir à des exactions très-fortes. Mais d'abord à son arrivée il ne fut pas fort à charge ni fort incommode aux Grecs; au contraire, il se divertissoit à entendre les disputes & les dissertations de leurs gens de lettres, à voir leurs combats & leurs exercices, & à assister aux cérémonies de leurs initiations. Il leur rendoit la justice avec toute sorte de douceur & d'humanité, & prenoit grand plaisir à s'entendre appeller *Philellen* [c], encore plus quand on l'appelloit *Philathenaios* [d]; & fit de grands dons à la ville. Ceux de Mégare, à l'envi des Athéniens, voulurent aussi faire voir à Antoine les raretés de leur ville, & le prierent de venir voir leur hôtel où ils tenoient le conseil; Antoine y alla; les Mégariens lui ayant demandé comment il le trouvoit: *petit*, dit-il, *& prêt à tomber.* Il fit aussi prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, comme pour le faire achever, & il le promit ainsi au sénat.

Mais

[c] Amateur des Grecs. [d] Amateur des Athéniens.

[e] *Toute*

Mais après qu'ayant laiſſé en Grece Lucius Cenſorinus pour y commander, il fut paſſé en Aſie, qu'il eut commencé à tâter des richeſſes de ces provinces, qu'il eut vu les rois à ſa porte lui faire la cour, & les princeſſes & les reines lui envoyer à l'envi des préſens, & ſe parer pour obtenir ſes bonnes graces, alors, pendant que Céſar de ſon côté étoit accablé à Rome de guerres & de ſéditions, lui plein de loiſir & dans le ſein de la paix, il ſe laiſſoit entrainer par ſes paſſions dans ſa premiere vie voluptueuſe & deſordonnée. Car dès qu'un Rhexenor joueur de lyre, un Xuthus joueur de flûte, un Métrodore baladin, & les autres menêtriers, farceurs & bâteleurs Aſiatiques, qui tous ſurpaſſoient infiniment en plaiſanteries, bouffonneries & bons mots toutes les autres peſtes qu'il avoit amenées d'Italie, ſe furent gliſſés dans ſa cour, il n'y eut plus ni retenue ni bornes, tout le monde ſe piquant de faire comme lui. * Toute l'Aſie, comme la la ville dont parle Sophocle au commencement d'une de ſes tragédies, *étoit pleine de fumée d'encens, elle retentiſſoit par-tout du bruit des gémiſſemens & des prieres.* Quand il fit ſon entrée dans Epheſe, il étoit précédé par une troupe de femmes déguiſées en Bacchantes, & de jeunes hommes déguiſés en Satyres & en Pans. Toutes les

* *Toute l'Aſie, comme la ville, dont parle Sophocle au commencement d'une de ſes tragédies*, étoit pleine de fumée d'encens.) Le paſſage de Sophocle eſt de la premiere ſcene de l'Œdipe. Le poëte parle de Thebes qui étoit affligée d'une cruelle peſte qui la ravageoit & qui l'avoit déja épuiſée d'une partie de ſes habitans. Antoine étoit pour l'Aſie une peſte encore plus cruelle. Plutarque a un art admirable de faire un portrait horrible par une ſeule citation.

les rues étoient pleines de couronnes de lierre & de thyrses ; elles retentissoient du bruit des flûtes, des chalumeaux & autres instrumens ; Par-tout on entendoit des gens qui, avec de grandes acclamations, l'appelloient Bacchus, le pere doux & benin, le pere de la joie : & il étoit tel pour quelques-uns, mais pour d'autres il étoit très-cruel & très-féroce, & le pere de la douleur & de l'affliction ; car il ôtoit aux plus gens de bien & aux plus nobles tous leurs biens pour les donner à ses flatteurs & à ces infames qui le gouvernoient. Ils n'avoient qu'à demander le bien d'un homme plein de vie, comme s'il étoit mort, & ils l'obtenoient sur l'heure. Il donna la maison d'un homme de Magnésie à un de ses cuisiniers, parce qu'il s'étoit surpassé lui-même à apprêter un grand repas. Enfin il imposa un second tribut aux villes : & un orateur, nommé Hybréas, parlant pour l'Asie, eut le courage de lui dire plaisamment & assez conformément au goût d'Antoine : *Si vous pouvez exiger de nous deux tributs chaque année, vous pouvez donc nous donner aussi chaque année deux étés & deux automnes.* Mais il ajouta fortement & avec assez de danger pour lui, sur ce que l'Asie avoit déja fourni deux cent mille talens : *Si vous n'avez pas reçu les grandes sommes que nous avons données, redemandez-les à ceux qui les ont reçues pour vous ; & si les ayant reçues vous ne les avez plus, nous sommes perdus sans ressource.*

Ce mot piqua vivement Antoine ; car il ignoroit la plûpart des desordres qui se commettoient à sa cour ; & cette ignorance venoit moins de nonchalance & de paresse, que d'une certaine simplicité qui le portoit à avoir une confiance sans réserve en tous ceux qui l'obsédoient.

Car

Car il y avoit beaucoup de ſimplicité dans ſes mœurs ; & d'ailleurs il étoit naturellement aſſez peſant & peu ſubtil. Mais, quand il venoit à apprendre les malverſations qu'on avoit faites, il en reſſentoit un cuiſant déplaiſir, & il les avouoit franchement à ceux qui en avoient ſouffert. Il étoit outré & dans les punitions & dans les récompenſes, mais pourtant plus enclin à paſſer les bornes pour récompenſer que pour punir. Sa maniere de plaiſanter & de brocarder étoit des plus piquantes ; mais elle portoit avec elle ſa médecine & ſon correctif, c'eſt qu'il ſouffroit qu'on le raillât & qu'on le brocardât à ſon tour, & qu'il prenoit autant de plaiſir à être raillé qu'à railler : & c'eſt ce qui contribua beaucoup à gâter ſes affaires ; car, comme il ſentoit qu'on lui diſoit franchement la vérité dans ces railleries, il étoit perſuadé qu'on ne mentoit point quand on le flattoit dans les affaires ſérieuſes, & ainſi il ſe laiſſoit prendre très - facilement aux louanges qu'on lui donnoit.

Il ignoroit que ſes courtiſans mêloient à leurs éloges cette franche liberté de parler, comme quelque choſe d'aſtringent & de piquant, pour empêcher par cette inſolence, comme par une eſpece d'amertume, la ſatiété & le dégoût que pourroient lui cauſer leurs flatteries outrées dont ils l'enivroient à table ; & pour lui perſuader que, quand ils lui cédoient dans les affaires importantes, & qu'ils ſe rendoient à ſon avis, ce n'étoit pas qu'ils cherchaſſent à lui plaire par leur complaiſance, mais c'étoit qu'ils ne pouvoient s'empêcher de ſe reconnoitre ſes inférieurs & en prudence & en ſageſſe.

Antoine étant donc tel de ſa nature, ce qui mit le comble à ſes maux, ce fut l'amour de Cléopa-

Cléopatre qui vint réveiller en lui des passions encore cachées ou endormies, & les allumer jusqu'à la fureur, & qui acheva d'éteindre & d'amortir quelques étincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester & être encore pour lui des ressources de salut : & voici de quelle maniere il fut pris.

Quand il partit pour la guerre contre les Parthes, il envoya ordre à Cléopatre de venir le joindre en Cilicie pour répondre aux charges & informations qu'il y avoit contre elle. On l'accusoit d'avoir fourni beaucoup de choses à Cassius & à Brutus, & de les avoir secourus dans la guerre qu'ils avoient eue contre lui. Dellius, qui fut celui qu'il lui envoya, n'eut pas plûtôt vu la grande beauté de cette princesse, & reconnu la force, la grace & l'adresse de ses discours, qu'il sentit bien que jamais Antoine ne se résoudroit à faire le moindre mal à une personne si charmante, & qu'au contraire elle auroit bientôt auprès de lui le premier degré d'autorité & de crédit. Il se mit donc à faire la cour à cette Egyptienne & à l'exhorter [f] *d'aller en Cilicie*, comme

[f] *D'aller en Cilicie, comme dit Homere, après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté.*) Dellius parodie ici le vers 162. du quatorzieme livre de l'Iliade, lorsque Junon délibere de tromper Jupiter en le portant à l'Amour. Elle prend le parti d'aller sur le mont Ida après s'être parée.

Ἐλθεῖν εἰς Ἴδην εὖ ἐντύνασαν ἑαυτὴν,
Εἴ πως ἱμείραιτο παραδραθέειν φιλότητι.

Et Dellius dit seulement, ἐλθεῖν εἰς Κιλικίαν εὖ ἐντύνασαν, ce n'est qu'un seul mot. Ce qui fait voir l'usage que ces anciens faisoient d'Homere, & combien ce poëte étoit connu, puisqu'un seul mot de ses poëmes reveilloit leurs

comme dit Homere, *après s'être parée de tous les ornemens les plus capables de relever sa beauté*, & de ne pas craindre Antoine le plus doux & le plus humain de tous les généraux.

Cléopatre, ajoutant foi à ce que lui disoit Dellius, & sûre d'ailleurs de ses charmes par toutes les épreuves qu'elle en avoit déja faites auprès de Jule César, & du fils du grand Pompée, espéra qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très-facilement, d'autant plus même que les autres ne l'avoient connue que jeune fille encore, & lorsqu'elle n'avoit aucune expérience du monde; au lieu qu'elle alloit paroitre devant Antoine à l'âge où les femmes joignent à la fleur de leur beauté toute la force de l'esprit & la vigueur de l'entendement pour manier & conduire les plus grandes affaires. Elle fit donc provision de présens très-riches, de grosses sommes d'argent, & sur-tout d'habits & d'ornemens très-magnifiques, qui répondoient à l'éclat de sa fortune, & à la grandeur & à la richesse de ses états: & avec tout cela encore, mettant ses plus grandes espérances en elle-même, dans ses charmes, dans ses attraits & dans sa bonne grace, plur redoutables que tous les enchantemens, elle se mit en chemin.

Sur sa route elle reçut plusieurs lettres d'Antoine & de ses amis, qui la pressoient de hâter son voyage; mais elle ne fit que rire & se mocquer de tous ces empressemens, & s'embarqua tout à son aise sur le Cydnus [g] dans un bateau dont

leurs idées, & tenoit lieu d'un long détail. Ici ce seul mot, κῦ ἐντύνασαι, dit tout ce que Junon a pensé, & ce que Dellius veut que Cléopatre pense.

[g] Fleuve qui traverse la Cilicie.

à Au

dont la poupe étoit d'or, les voiles de pourpre & les rames d'argent. Ces rames étoient maniées [h] au son des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faisoit un concert délicieux; & elle, magnifiquement & galamment parée, comme on peint la déesse Vénus, étoit couchée sous un pavillon broché d'or. De jeunes enfans, habillés comme les peintres représentent les Amours, étoient à ses deux côtés avec des éventails dont ils l'éventoient pour la rafraîchir; & ses femmes, toutes d'une excellente beauté, & vêtues comme les Néréïdes, & comme les Graces, étoient les unes au gouvernail, & les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étoient embaumées de l'odeur merveilleuse de l'encens & des cassolettes admirables que l'on brûloit dans son vaisseau, & couvertes d'une foule innombrable d'hommes qui la suivoient & qui accouroient de toutes parts sur son passage; d'un autre côté, la foule de ceux qui venoient de la ville pour voir ce spectacle si surprenant, n'étoit pas moins grande.

Dès qu'on sut qu'elle arrivoit, tout le peuple qui étoit resté sur la place sortit au devant d'elle, jusques-là qu'Antoine, qui étoit assis sur son tribunal à rendre la justice, demeura tout seul; [i] & il se répandit par-tout un bruit que c'étoit Vénus

[h] *Au son des flûtes, qui, joint à celui des chalumeaux & des lyres, faisoit un concert délicieux.*) J'ai suivi la leçon d'un manuscrit, où au lieu de συνηρμοσμένης, on lit συνηρμοσμένον, en le rapportant à αὐλὸν, car ce n'étoit pas le bruit des rames qui s'accordoit avec le son des flûtes, mais c'étoit le son des flûtes qui s'accordoit avec celui des lyres & des chalumeaux, & faisoit un concert délicieux par cette harmonie.

[i] *Et il se répandit partout un bruit que c'étoit Vénus*

Vénus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie. Elle ne fut pas plûtôt descendue à terre qu'Antoine l'envoya prier de venir souper chez lui ; mais elle lui manda de venir plûtôt souper chez elle : & Antoine, pour lui montrer sa complaisance & sa politesse, obéit à ses ordres & y alla. Il trouva des préparatifs d'une magnificence qu'on ne peut exprimer ; mais ce qui le surprit plus que tout, ce fut la quantité de flambeaux dont ses appartemens étoient éclairés, & qui étoient suspendus ou appliqués de tous côtés, & rangés avec tant d'art, de variété & de symmétrie, soit en rond, soit en quarré, que de toutes les fêtes qui se trouvent décrites dans les histoires, c'étoit la plus admirable, & qui faisoit le spectacle le plus ravissant.

Le lendemain Antoine la traita à son tour, & il se piqua de la surpasser en magnificence & en belle ordonnance ; mais étant demeuré bien loin derriere, & se trouvant vaincu dans l'une & dans l'autre, il fut le premier à railler de sa mesquinerie & de sa grossiéreté, au prix de la somptuosité, de l'élégance & de la propreté de Cléopatre. Et cette princesse, voyant que toutes les railleries d'Antoine étoient très-grossieres, & qu'elles sentoient le soldat, lui en donna sans aucun ménagement & avec beaucoup de hardiesse & de confiance. Car on dit bien que sa beauté,

nus qui venoit en masque chez Bacchus pour le bien de l'Asie.) Ce passage avoit été mal expliqué, j'en ai fait autrefois une remarque sur Horace, ode j. liv. 4. Horace veut que Vénus aille en masque chez Maxime, si elle cherche à enflammer un cœur digne d'elle. Et Plutarque nous dit que Cléopatre habillée en Vénus va en masque chez Bacchus, c'est-à-dire chez Antoine.

beauté, considérée à part & en elle-même, n'étoit pas si incomparable ni si merveilleuse qu'elle ravit d'abord en admiration ceux qui la voyoient; mais son commerce avoit un attrait dont on ne pouvoit se défendre; & sa beauté & sa bonne mine, accompagnées des graces & des charmes de sa conversation, & de toute la douceur & de la gentilesse qui peuvent orner le plus heureux naturel, laissoient dans le cœur & dans l'esprit un aiguillon qui piquoit jusqu'au vif. C'étoit d'ailleurs une volupté infinie de l'entendre seulement parler, tant il y avoit de douceur & d'harmonie dans le son de sa voix. Sa langue étoit comme un instrument à plusieurs cordes, qu'elle manioit facilement, & dont elle tiroit, comme elle vouloit, toutes sortes de sons & de langages; il y avoit peu de nations Barbares à qui elle parlât par truchement, mais elle répondoit à la plûpart dans leur propre langue, aux Ethiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Medes, aux Parthes. Elle savoit encore plusieurs autres langues; au lieu que les rois, qui avoient régné avant elle en Egypte, avoient à peine pu apprendre l'Egytien; & quelques-uns d'entr'eux avoient même oublié le Macédonien qui étoit leur langue naturelle.

Elle prit donc si bien Antoine par tous ces charmes, & se rendit si absolument maîtresse de son esprit, que, pendant que sa femme Fulvie combattoit contre César à Rome pour ses intérêts, que l'armée des Parthes, dont les lieutetenans du roi avoient donné le commandement à Labiénus qui avoit embrassé leur parti, étoit déja dans la Mésopotamie, & toute prête à entrer en Syrie, comme si cela ne l'eût point re-

gardé, il se laissa entraîner par cette Egyptienne à Alexandrie où il passa, & perdit dans les jeux, dans les amusemens & dans les débauches d'un jeune homme fraichement sorti des écoles, ce qu'Antiphon appelloit la plus précieuse dépense que l'homme puisse jamais faire, qui est le tems; car ils avoient entr'eux une cotterie appellée des *Amimetobies* [k], se traitant tous les jours les uns les autres avec une dépense excessive & incroyable. Le médecin Philotas d'Amphisse disoit à mon aïeul Lamprias qu'il étudioit alors en médecine à Alexandrie, & qu'ayant fait connoissance avec un des officiers de la bouche, cet officier lui dit un jour, *qu'il devroit bien aller voir la magnificence & le grand appareil d'un de ces soupers*; que, comme il étoit fort jeune, il se laissa tenter; qu'ayant été introduit dans la cuisine, entre plusieurs autres choses très-curieuses, il vit huit sangliers qu'on faisoit rôtir tout entiers; que sur cela il s'étonna du grand nombre des convives qu'il devoit y avoir à ce souper; que l'officier se prit à rire, & dit: *Qu'il n'y auroit pas tant de monde qu'il croyoit, & qu'ils ne seroient en tout que douze; mais qu'il falloit que chaque chose fût servie dans un point de perfection qui se passoit & se gâtoit d'un moment à l'autre. Car il arrivera peut-être tout à l'heure qu'Antoine demandera à souper, & un moment après il défendra qu'on serve, parce qu'il demandera à boire, ou qu'il sera entré dans quelque conversation agréable qui l'amusera. C'est pourquoi on prépare, non un seul souper, mais plusieurs soupers, parce qu'il est difficile de deviner à quelle heure il voudra être servi.*

Voilà ce que Philotas disoit à mon aïeul. Il lui

k C'est-à-dire de ceux qui mènent une vie inimitable.

Voilà

lui disoit encore que dans la suite du tems il fut de la cour du fils aîné d'Antoine qu'il avoit eu de Fulvie, & qu'il mangeoit à sa table avec tous ses amis, toutes les fois qu'il ne mangeoit pas avec son pere; & il lui racontoit qu'un soir à souper il y avoit à table un médecin qui faisoit fort l'entendu & qui les étourdissoit de son vain babil, & que lui Philotas, las de l'entendre, lui ferma enfin la bouche par ce sophisme : *Il faut donner de l'eau froide à boire à celui qui a la fievre en quelque façon ; or est-il que tout homme qui a la fievre, l'a en quelque façon ; donc il faut donner de l'eau froide à boire à tout homme qui a la fievre.*

Le médecin fut si frappé [l] de ce sophisme, qu'il demeura muet; & le jeune Antoine ravi se prit à rire de toute sa force, & dit, *Philotas, je te donne tout ce qui est là*, en lui montrant le buffet qui étoit couvert de beaucoup de vaisselle d'argent. Philotas le remercia de sa bonne volonté ; car il étoit bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût donner de son autorité des choses d'un si grand prix ; mais le lendemain il vit arriver chez lui un officier de la maison qui lui faisoit apporter dans une grande manne toute cette vaisselle, & qui lui dit qu'il n'avoit qu'à la recevoir [m] & qu'à la faire marquer. Comme il s'opiniâtroit à la refuser, craignant d'être blâmé s'il la recevoit, l'officier lui dit : *Comment, malheureux que vous êtes, vous balancez à recevoir ce présent! ne savez-vous pas que celui qui vous le fait, c'est*

[l] Voilà un sot medecin de se laisser surprendre à ce sophisme.

[m] *Et qu'à la faire marquer.*) Car on faisoit mettre sur sa vaisselle ses armes, ou quelqu'autre marque pour la reconnoitre. On voit des indices de cette coutume dans les anciens.

c'est le fils d'Antoine qui pourroit vous donner autant de vaisselle d'or? Il est vrai que, si vous m'en croyez, vous recevrez la valeur en argent; car peut-être que le pere de notre jeune homme redemandera quelqu'un [n] *de ces vases antiques qui sont si recherchés & si estimés à cause de l'excellence de l'ouvrage & de la main de l'ouvrier.* Voilà ce que mon aïeul me disoit que Philotas leur racontoit très-souvent.

Pour revenir à Cléopatre, elle fit voir que Platon n'étoit qu'un ignorant dans la connoissance de l'art de la flatterie. [o] Ce philosophe croyoit que cet art ne se pratiquoit qu'en quatre manieres différentes; [p] mais elle trouva le secret de l'exercer

[n] *De ces vases antiques qui sont si recherchés & si estimés.*) Car les Romains étoient fort curieux de ces pieces antiques, & les recherchoient avec grand soin: témoin ce que Damasippe dit dans Horace, sat. iij. liv. 2. & qui ajoute qu'il mettoit à une seule petite statue jusqu'à douze mille cinq cent livres.

Callidus huic signo ponebam millia centum.

Antoine, quoique grossier & peu connoisseur, en avoit fait de grands amas. Il en jugeoit par la réputation, comme font encore aujourd'hui beaucoup de nos curieux.

[o] *Ce philosophe croyoit que cet art ne se pratiquoit qu'en quatre manieres.*) Le passage de Platon est dans le Gorgias où ce philosophe, après avoir défini les quatre arts qui ont pour but le soin de l'homme, savoir deux pour l'ame, le *nomothétique* & le *dicastique*, & deux pour le corps, le *gymnastique* qui répond au *nomothétique*, & l'*iatrique* qui répond au *dicastique*, établit que l'article de la flatterie, Κολακευτικὴ, se partage aussi en quatre especes, qu'il détaille dans la suite. Tome I. p. 464 465.

[p] *Mais elle trouva le secret de l'exercer en plusieurs autres manieres qu'il ne connoissoit pas.*) Mais si l'on y prend bien garde, toutes ces différentes manieres tombent dans quelqu'une des quatre especes que Platon établit.

l'exercer en plusieurs autres manieres qu'il ne connoissoit pas. Car, & dans les affaires sérieuses d'Antoine, & dans ses jeux, & dans ses plaisirs, par-tout elle imaginoit quelque nouvelle volupté & quelque nouvelle gentillesse dont elle l'amusoit, ne le perdant jamais de vue & ne le quittant ni nuit ni jour, toujours occupée à le divertir & à le retenir dans ses chaînes. Elle jouoit aux dez avec lui, elle buvoit avec lui, elle chassoit avec lui, & quand il faisoit l'exercice des armes, elle étoit toujours présente. La nuit, quand il couroit les rues, & qu'il s'arrêtoit aux portes ou devant les fenêtres basses des particuliers pour brocarder ceux qui étoient dans leurs maisons, elle battoit le pavé avec lui, vêtue en méchante petite servante, car de son côté il se déguisoit aussi en valet; c'est pourquoi il se retiroit toujours accablé d'injures & de brocards, & souvent même chargé de coups.

Cette conduite le rendoit suspect à la plûpart des habitans. Cependant ils ne laissoient pas de prendre plaisir à ses plaisanteries auxquelles ils répondoient même assez heureusement & assez ingénieusement, en disant, pour marquer leur satisfaction, *qu'il prenoit pour eux un masque comique; & qu'il en prenoit un de tragédie pour les Romains.* Mais de rapporter beaucoup de ses tours de plaisanterie, cela seroit trop long & trop puérile, je n'en rapporterai qu'un seul. Un jour qu'il pêchoit à la ligne, & qu'il ne prenoit rien, il en étoit très-fâché, parce que Cléopatre étoit présente. Il s'avisa donc de commander à des pêcheurs d'aller sous l'eau attacher secrettement à l'hameçon de sa ligne quelques gros poissons de ceux qu'ils avoient pris auparavant. Cela fut exécuté; & Antoine retira deux ou trois fois sa

ligne toujours chargée d'un gros poiſſon. Ce manege n'échappa pas à l'Egyptienne ; elle fit ſemblant d'être étonnée & d'admirer ce bonheur d'Antoine ; mais en ſecret elle dit à ſes amis ce qui s'étoit paſſé, & les invita à venir le lendemain être ſpectateurs d'une pareille plaiſanterie. Ils n'y manquerent pas.

Quand ils furent tous montés dans des bateaux de pêcheurs, & qu'Antoine eut jetté ſa ligne, elle commanda à un de ſes gens de plonger promptement dans l'eau, de prévenir les plongeurs d'Antoine, & d'aller accrocher à l'hameçon de ſa ligne quelque gros poiſſon ſalé de ceux qu'on apporte du royaume de Pont. Quand Antoine ſentit que ſa ligne avoit ſa charge, il la retira ; à la vue de ce poiſſon ſalé, voilà des éclats de rire tels qu'on peut ſe l'imaginer ; & alors Cléopatre lui dit : *Mon général, laiſſez-nous la ligne à nous autres, rois du Phare & du Canope ;* ¶ *votre chaſſe, c'eſt de prendre des villes, des royaumes & des rois.*

Pen-

¶ *Votre chaſſe, c'eſt de prendre des villes, des royaumes, & des rois.*) Voilà une louange bien fine, & qui ne permettoit pas à Antoine de ſe fâcher du tour que Cléopatre venoit de lui jouer. Il ſemble que ce ſoit cet éloge d'Antoine qui ait fourni à Virgile celui qu'il fait faire des Romains par Anchiſe :

Excudent alii ſpirantia mollius æra, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Hæ tibi erunt artes, pacique imponere morem.

Car c'eſt préciſément la même choſe & le même tour. Il ſeroit plaiſant qu'une Egyptienne eût fourni une ſi belle choſe au plus grand des poëtes Latins. Ce qui rend cette conjecture fort vrai-ſemblable, c'eſt que dans ce tems-là même Virgile travailloit à ſon poëme.

Pendant qu'Antoine s'amusoit à ces jeux & à ce badinage d'enfant, il reçut deux méchantes nouvelles : l'une de Rome, que son frere Lucius & sa femme Fulvie avoient été fort brouillés ; qu'ils s'étoient réunis contre César à qui ils avoient fait une guerre ouverte, & qu'enfin ils avoient été obligés de tout abandonner & de s'enfuir d'Italie. Et l'autre plus mauvaise encore, que Labiénus, à la tête de l'armée des Parthes, subjuguoit toute l'Asie depuis la Syrie & l'Euphrate jusqu'à la Lydie & à l'Ionie.

Alors donc commençant, & encore à grande peine, à se réveiller de son somme & à revenir comme d'une longe & profonde ivresse, il se leva pour marcher contre les Parthes, & s'avança jusqu'à la Phénicie. Mais ayant reçu des lettres de Fulvie, toutes pleines de lamentations, il reprit incontinent le chemin d'Italie avec une flotte de deux cent vaisseaux. Sur sa route il recueillit ceux de ses amis qui s'étoient enfuis de Rome, & il apprit d'eux que Fulvie avoit été la seule cause de la guerre ; qu'étant naturellement inquiete, ambitieuse & emportée, elle avoit encore espéré qu'elle le retireroit des bras de Cléopatre, si elle pouvoit exciter quelques mouvemens en Italie. Et sur ces entrefaites il arriva par un coup de fortune que Fulvie elle-même, qui s'étoit embarquée pour le venir joindre, mourut de maladie à Sicyone.

Cette mort fut une conjoncture très-favorable qui rendit l'accommodement d'Antoine & de César beaucoup plus aisé ; car dès qu'il fut arrivé en Italie, & qu'on vit que César de son côté ne se plaignoit point de lui, & que lui du sien ne se plaignoit pas non plus de César, & qu'il rejettoit sur Fulvie tous les sujets de plainte, leurs

amis communs ne leur permirent pas d'approfondir davantage leurs sujets de mécontentement, & partagerent entr'eux deux l'empire [r], en laissant entr'eux la mer d'Ionie pour bornes; car ils donnerent à Antoine toutes les provinces de l'Orient, & à César toutes celles de l'Occident, & laisserent l'Afrique à Lépidus. Ce partage fait, ils convinrent ensemble qu'ils feroient leurs amis consuls chacun tour-à-tour quand ils ne voudroient pas l'être eux-mêmes.

Ce traité paroissoit assez bien imaginé; cependant il parut qu'il avoit besoin d'être cimenté par quelque chose de plus fort qui le rendit plus sûr & plus stable, & la Fortune leur fournit ce moyen qu'ils cherchoient. César avoit une sœur, nommé Octavie, qui étoit son aînée, mais qui n'étoit pas de la même mere, car elle étoit fille d'Ancharia, & lui il étoit né long-tems après de la seconde femme d'Octavius son pere, nommée Atia. Il avoit une tendresse extrême pour cette sœur qui étoit, dit-on, une dame d'un mérite extraordinaire. Elle étoit veuve alors de Caïus Marcellus qui ne venoit que de mourir. Et il paroissoit qu'Antoine étoit veuf aussi puisque sa femme Fulvie étoit morte; il ne nioit pas qu'il ne fût lié à Cléopatre, mais il n'avouoit pas que ce fût par mariage, & sur cet article sa raison le soutenoit encore & combattoit pour lui contre l'amour qu'il avoit pour cette reine d'Egypte. Tout le monde proposa ce mariage d'Antoine avec Octavie, dans l'espérance que cette femme qui joignoit à une parfaite beauté beaucoup de vertu, d'honnêteté, de gravité & de pruden-ce,

[r] Ce traité fut fait l'an de Rome 713. 38. ans avant l'ere chrétienne.

Ils

ce, étant unie à Antoine & en étant aimée, comme il étoit vraiſemblable que le ſeroit une femme ſi parfaite, deviendroit le ſalut de l'un & de l'autre & les tiendroit unis.

Ce mariage ayant été goûté & de Céſar & d'Antoine, [s] ils s'en retournerent promptement à Rome & célébrerent les noces, quoique la loi défendit aux veuves de ſe remarier avant que les dix mois de deuil fuſſent expirés. Mais le ſénat donna un decret pour diſpenſer Octavie d'obéir à cette regle.

Dans ce tems-là le jeune Pompée occupoit la Sicile, ravageoit toute l'Italie, & avec pluſieurs vaiſſeaux corſaires commandés par le pirate Ménas & par Ménécrate, il infeſtoit toutes ces mers de maniere qu'aucun vaiſſeau n'oſoit y paroitre. Mais, comme il en avoit uſé très-humainement avec Antoine, car il avoit parfaitement bien reçu en Sicile ſa mere lorſqu'elle s'enfuyoit d'Italie avec Fulvie, ils jugerent à propos de s'accommoder avec lui & de le comprendre dans leur traité : ils s'aboucherent donc tous trois au cap de Miſene ſur la levée qui avance dans la mer, Pompée ayant ſa flotte près de lui à l'ancre, & Antoine & Céſar leurs armées de terre en bataille vis-à-vis. Après qu'ils furent convenus que Pompée garderoit la Sardaigne & la Sicile, qu'il purgeroit la mer de pirates & de voleurs, & qu'il enverroit à Rome une certaine quantité de bled, ils s'inviterent à ſouper chacun à leur tour, & tirerent au ſort à qui commen-

[s] *Ils s'en retournerent promptement à Rome.*] Car ils étoient alors à Brunduſe qu'Antoine aſſiégeoit, & qu'Auguſte étoit allé ſecourir. Il me ſemble que c'eſt ce que Plutarque devoit expliquer.

menceroit. Le sort tomba sur Pompée. Antoine lui ayant demandé : *où souperons-nous ?* Pompée lui répondit : *là*, en lui montrant sa galere capitaiñesse qui étoit à six rangs de rames, *car*, ajouta-t-il, *c'est la seule maison paternelle qu'on a laissée à Pompée ;* ce qu'il disoit pour piquer Antoine qui possédoit à Rome la maison du grand Pompée son pere.

Ayant donc bien affermi sa galere sur ses ancres & fait un pont de bateaux pour passer du cap de Misene à son bord, il les reçut & leur fit la meilleure chere qu'il lui fut possible. Au milieu du festin ; comme la débauche s'échauffoit, & que les brocards pleuvoient déja sur Antoine & sur Cléopatre, le corsaire Ménas s'approcha de Pompée, & lui dit à l'oreille, pour n'être pas entendu des autres : *Voulez-vous que je coupe les cables de vos ancres, & que je vous rende tout-d'un-coup maître non de la Sardaigne & de la Sicile, mais de tout l'empire Romain ?* Pompée l'ayant entendu pensa quelque tems en lui-même, & enfin : *Ménas*, lui dit-il, *tu devois le faire sans m'en avertir ; mais puisque tu me l'as demandé, contentons-nous de notre fortune présente, je ne sais point violer ma foi.* Et après avoir été traité à son tour par César & par Antoine, il s'en retourna en Sicile.

D'abord après le traité fait, Antoine envoya devant en Asie Ventidius pour s'opposer aux Parthes & pour les empêcher de s'avancer plus avant : & lui, pour faire plaisir à César il voulut bien être nommé un des prêtres de Jule César son pere. Depuis ce moment toutes les plus grandes affaires qui concernoient le gouvernement, ou qui les regardoient eux-mêmes, ils les traitoient & en convenoient ensemble amiablement

blement & avec beaucoup d'union. Mais les différens combats où ils entroient dans leurs jeux affligeoient toujours Antoine, parce qu'il se trouvoit toujours inférieur à César.

Il avoit avec lui un devin d'Egypte, un de ceux qui se mêlent de tirer l'horoscope & de prédire toutes les aventures d'un homme sur le seul moment de sa naissance. [a] Ce devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cléopatre, ou qu'il dit effectivement la vérité, parloit franchement à Antoine, & l'assûroit que sa fortune, quoique très-grande & très brillante, étoit obscurcie par celle de César; c'est pourquoi il lui conseilloit de s'éloigner le plus qu'il pourroit de ce jeune homme : *Car*, lui dit-il, *votre génie redoute le sien; il est fier & haut quand il est seul, mais à l'approche de l'autre il perd toute sa fierté & sa hauteur, & devient bas & timide.* Et ce qui arrivoit tous les jours confirmoit ce rapport de l'Egyptien. Car on dit que toutes les fois que pour se divertir ils tiroient au sort à qui auroit quelque chose, ou qu'ils jouoient au dez, Antoine ne manquoit jamais de perdre. Souvent ils faisoient battre des coqs ou des cailles que l'on dressoit au combat, & toujours les coqs & les cailles de César avoient l'avantage. Antoine, mortifié en secret de ces aventures; & ajoutant encore plus de foi à l'Egytien, quitta l'Italie, laissa toutes ses affaires entre les mains de César, & mena avec lui jusqu'en Grece sa femme Octavie dont il avoit déja eu une fille. Comme

[a] *Ce devin, soit qu'il voulût faire plaisir à Cléopatre.*) Car rien ne pouvoit être plus agréable à Cléopatre que le conseil que ce devin donnoit à Antoine de s'éloigner le plus qu'il pourroit de César, puisque par-là Cléopatre l'auroit toujours en sa puissance.

Comme il passoit l'hiver à Athenes, il reçut les nouvelles des premiers succès de Ventidius qui avoit défait les Parthes dans une grande bataille, & tué Labiénus & Pharnapates, le plus habile de tous les généraux du roi Orodes, & celui qui avoit le plus de réputation. Sur ces grandes nouvelles il fit un festin à tous les Grecs, & présida aux exercices des Athéniens; laissant chez lui toutes les marques de sa dignité, il sortit en public, & se rendit au parc vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la Grecque, & avec la verge que portent ordinairement les présidens de ces exercices. Là, après que les jeunes gens avoient assez combattu, il les séparoit lui-même en les retirant & en les obligeant à lâcher prise.

Quand il fut sur le point de partir pour la guerre, il prit une couronne de l'olivier sacré; & pour obéir à quelque oracle qu'il avoit reçu, [a] il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre, & l'emporta avec lui. Pendant ce tems-là Venditius battit encore, dans la province Cyrrhestique, Pacorus, fils du roi, qui, avec une puissante armée de Parthes, étoit rentré dans la Syrie, & lui tua beaucoup de gens, Pacorus même fut tué. Ce grand exploit qui fut des plus célebres & des plus glorieux, vengea suffisamment les Romains des pertes qu'ils avoient souffertes sous Crassus, & de la mort de ce général, & obligea les Parthes à se retirer & à se contenir

[a] *Il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre.*) C'étoit une fontaine de la citadelle d'Athenes, & elle avoit été appellée *Clepsydre*, parce que tantôt elle étoit pleine d'eau, & tantôt vuide. C'est une plaisante superstition d'Antoine d'emporter avec lui une cruche de cette eau, comme si elle pouvoit contribuer au bonheur de ses affaires.

contenir dans la Médie & la Mésopotamie, après qu'ils eurent été défaits dans trois grands combats. Ventidius n'osa pas les poursuivre plus avant de peur d'exciter l'envie & la jalousie d'Antoine. Il se contenta de réduire & de châtier ceux qui s'étoient révoltés, & il assiégea dans Samosate Antiochus, roi de Commagene, qui lui offroit mille talens, & qui promettoit d'obéir aux ordres d'Antoine. Mais il lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à Antoine lui-même; car il s'avançoit avec beaucoup de diligence pour empêcher Ventidius de traiter avec Antiochus, voulant que du moins cet exploit fût sous son nom, & que tous les succès ne fussent pas attribués à Ventidius. Mais le siége trainant en longueur, & les assiégés qui n'espéroient plus de capitulation, ayant pris le parti de se défendre jusqu'à l'extrémité, il ne fit rien de considérable, & plein de honte & de repentir, il se trouva trop heureux de traiter avec Antiochus pour trois cent talens, & de lever le siége. Il acheva de régler quelques petites affaires dans la Syrie, s'en retourna à Athenes; & après avoir fait à Ventidius tous les honneurs qu'il avoit mérités, il le renvoya à Rome pour le triomphe. C'est jusqu'ici le seul des Romains qui ait triomphé des Parthes; homme d'une naissance obscure, mais à qui l'amitié d'Antoine procura les occasions de faire de grandes choses, & qui en profita si bien & si heureusement qu'il confirma le bon mot qui fut dit d'Antoine & de César, *qu'ils étoient plus heureux quand ils faisoient la guerre par leurs lieutenans, que quand ils la faisoient eux-mêmes en personne.* Car Sossius, lieutenant d'Antoine, fit de grands exploits en Syrie; Canidius, qu'il avoit laissé en Arménie, la sub-

jugua

jugua toute entiere ; & après avoir défait les rois des Ibériens & des Albaniens, il pénétra jusqu'au mont Caucase. Tous ces grands succès faisoient que le nom & la gloire d'Antoine croissoient de plus en plus parmi les Barbares, & rendoient ses armes plus redoutables.

Mais lui, irrité contre César sur quelques rapports qu'on lui fit, il partit pour l'Italie avec trois cent vaisseaux. La ville de Brunduze ayant refusé de le recevoir dans ses ports, il tira vers Tarente. Là, sa femme Octavie, qui s'étoit embarquée avec lui en Grece, & qui étoit encore grosse après avoir eu de lui une seconde fille, le pria très-instamment de l'envoyer trouver son frere ; il y consentit. Elle rencontra César sur sa route ; & s'étant abouchée avec lui en présence de ses deux amis Agrippa & Mécenas qui le suivoient à ce voyage, & qu'elle voulut avoir pour témoins, elle commença à le conjurer & à le supplier avec larmes de ne pas la négliger dans l'état où elle étoit, & de ne pas permettre que, de la plus heureuse de toutes les femmes, elle devînt la plus infortunée : *Car présentement*, dit-elle, *tous les hommes ont les yeux attachés sur moi, à cause des deux empereurs auxquels je suis unie, étant femme de l'un & sœur de l'autre. Que, si le mauvais parti l'emporte, & que la guerre s'allume, il est incertain lequel de vous deux la destinée déclarera le vainqueur ou le vaincu ; mais il est certain que, de quelque côté que la victoire tourne, mon sort sera toujours très-malheureux.*

Ces paroles attendrirent César, il arriva à Tarente avec des sentimens de paix. Ceux qui se trouverent présens à son arrivée virent un des beaux spectacles que l'on ait jamais vus ; d'un côté une nombreuse armée de terre qui cam-

poit.

poit les bras croisés, & de l'autre une puissante flotte qui se tenoit à l'ancre sur le rivage sans faire aucun mouvement, & les amis des deux partis se visiter, s'embrasser & se combler de caresses. Antoine traita le premier César qui voulut bien donner cela à l'amitié qu'il avoit pour sa sœur. Après qu'ils furent convenus que César donneroit à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes, & qu'Antoine donneroit à César cent galeres armées d'éperons d'airain, Octavie demanda par grace & de surcroit à son mari vingt brigantins pour son frere, & elle demanda à son frere encore mille hommes pour son mari.

S'étant séparés de cette maniere, César s'en alla d'abord faire la guerre au jeune Pompée pour recouvrer la Sicile, & Antoine lui laissant entre les mains sa femme Octavie avec ses deux enfans, & ceux qu'il avoit eus de Fulvie, repassa en Asie. La plus grande de ses calamités, qui avoit dormi quelque tems, je veux dire l'amour de Cléopatre, paroissoit entierement assoupie ou conjurée par des raisonnemens plus sages & plus forts. Mais elle se réveilla & reparut avec plus de fureur dès qu'il s'approcha de la Syrie. * Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile

* *Et enfin, comme dit Platon, le cheval indocile & indompté de son ame secouant le joug.*) Plutarque a égard ici à la belle image que Platon fait de l'ame dans son Phedre, où il la compare à un char ailé qui a deux chevaux & un cocher. L'un des chevaux est fâcheux & indomptable, & l'autre docile & obéissant; le cocher, c'est la raison, qui doit commander & conduire; le cheval indomptable, c'est la partie concupiscible, car les cupidités ne connoissent ni frein ni raison; & le cheval docile, c'est la partie irascible, parce qu'elle obéit à la raison, & lui sert dans les occasions pressantes.

cile & indompté de son ame secouant le joug, & rejettant tout ce qu'il y avoit de plus utile & de plus capable de le retenir & de le sauver, l'entraina & l'obligea à envoyer Fonteïus Capito pour lui amener Cléopatre en Syrie.

Dès qu'elle fut arrivée, il ne lui fit pas de médiocres présens pour la remercier de sa complaisance, il lui donna la Phénicie, la basse Syrie, l'isle de Cypre & une grande portion de la Cilicie. Il y ajouta ce côté de la Judée qui porte le baume, & toute cette partie de l'Arabie des Nabatéens qui confine à la mer extérieure [y]. Ces grands présens affligerent fort les Romains. Il donna de plus à de simples particuliers des Tétrarchies & des nations entieres, & ôta des royaumes à leurs rois légitimes, comme à Antigonus à qui il ôta la Judée, & à qui il fit trancher la tête en place publique, [z] quoique jusques-là il n'y eût jamais eu de roi puni de ce supplice.

Mais ce que les Romains trouvoient de plus honteux & de plus horrible, c'étoient les grands honneurs qu'il faisoit à Cléopatre. Et ce qui augmentoit encore cet opprobre & la haine qu'on avoit pour lui, c'est qu'ayant eu d'elle deux enfans

y A l'Océan.

z *Quoique jusques-là il n'y eût jamais eu de roi puni de ce supplice.* Dion détaille ce supplice d'Antigonus plus exactement. *Antoine*, dit-il, *le fit fouetter de verges après l'avoir fait attacher à un poteau, ce que jamais aucun roi n'avoit souffert des Romains. Et ensuite il le fit mourir*, où il se sert du mot ἀπέσφαξε, *égorgea*, au lieu de πελέκισε, *fit trancher la tête*. Car c'étoit-là le supplice ordinaire, Tite-Live. *Deligati ad palum, virgisque caesi & securi percussi*. Dion fait la même réflexion que Plutarque, mais il l'attache à être fouetté de verges; au lieu que Plutarque, si le passage est entier, l'applique à être décollé.

a Comme

fans jumeaux, un fils nommé Alexandre, & une fille nommée Cléopatre comme sa mere, il surnomma l'un le soleil, & l'autre la lune. Et comme il étoit l'homme du monde le plus propre à tirer vanité des choses les plus honteuses, & à leur donner les plus belles couleurs, il disoit que la grandeur de l'empire Romain ne paroissoit pas tant dans les conquêtes qu'il faisoit, que dans les provinces & dans les royaumes qu'il donnoit, & que la noblesse se multiplioit & s'étendoit par les successions & par les filiations de plusieurs rois; & que c'étoit ainsi que le premier auteur de sa race étoit descendu d'Hercule qui ne voulut pas se fier de sa postérité à la fécondité d'une seule femme, [a] comme s'il eût craint de violer les loix d'un Solon, & d'être cité devant des juges pour avoir enfraint les ordonnances établies pour la procréation des enfans, mais qui voulut laisser dans la nature plusieurs tiges de races en semant des enfans en plusieurs lieux.

[b] Après que Phraate eut tué son pere Orodes, & qu'il se fut emparé de son royaume, plusieurs des

[a] *Comme s'il eût craint de violer les loix d'un Solon, & d'être cité devant des juges.*) Plutarque parle ainsi selon l'esprit corrompu d'Antoine, qui regardoit comme une bassesse d'obéir aux loix faites pour conserver la sainteté des mariages, & pour regler la naissance des enfans.

[b] *Après que Phraate eut tué son pere Orodes.*) On dispute ici s'il faut lire *Phraate* ou *Phraorte*, mais sans raison; Phraorte étoit roi des Medes, fils de Déjocès, de la famille d'Arbace; au lieu que Phraate est roi des Parthes, & c'est de Phraate III. dont il s'agit dans cette vie d'Antoine. C'est le même dont Horace parle, od. ij. liv. 3. *Redditum Cyri solio Phraaten*, & c'est fort mal-à-propos qu'on a voulu corriger *Phraorten*.

des Parthes le quitterent & s'enfuirent ; entre autres Monesès, homme des plus considérables & des plus puissans de la cour, alla se jetter entre les bras d'Antoine qui le reçut avec grand plaisir, & qui, comparant la fortune de ce Parthe à celle de Thémistocle, & voulant faire aller de pair son opulence & sa magnificence avec celles des rois des Perses, lui donna trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse & Hiérapolis, qu'on appelloit auparavant Bolbucé. Mais le roi des Parthes ayant envoyé donner sa foi à Monesès pour le rappeller, Antoine le laissa partir très-volontiers, dans l'espérance que ce seroit un moyen de surprendre Phraate en lui faisant entendre qu'il feroit la paix avec lui, pourvû qu'il lui renvoyât les enseignes Romaines que les Parthes avoient prises à Crassus ; & tous les prisonniers qui restoient encore de sa défaite. Et après avoir renvoyé Cléopatre en Egypte, il prit sa marche par l'Arabie & par l'Arménie où toutes ses troupes & tous les rois ses alliés l'ayant joint (car il y en avoit plusieurs, & le plus puissant de tous, c'étoit Artavalde, roi d'Arménie, qui fournissoit lui seul six mille chevaux & sept mille hommes de pied) il fit la revue de son armée. Il s'y trouva de véritables Romains soixante mille hommes d'infanterie, & dix mille chevaux, tant Espagnols que Gaulois, qui étoient regardés comme Romains. Il y avoit de plusieurs autres nations jusqu'à trente mille hommes, en y comprenant la cavalerie & l'armure légere.

On dit que ce grand appareil & cette grande puissance qui effraya les Indiens qui habitent au-delà des Bactres, & qui allarma toute l'Asie, lui devint entierement inutile, à cause de Cléopatre ; car dans l'impatience de la revoir & d'al-

les

ler passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant que la saison le permit, & ne se servit des moyens qu'il avoit en main qu'avec beaucoup de précipitation & de desordre, étant tout transporté & hors de lui même, & comme ensorcelé par des breuvages, ou charmé par des enchantemens, tournant toujours les yeux vers l'objet aimé, & plus empressé à l'aller bientôt rejoindre, qu'appliqué à chercher les moyens de triompher de ses ennemis. Car premierement, au lieu d'hiverner dans l'Arménie, comme il le devoit, & d'y rafraichir son armée fatiguée d'une marche de huit mille stades, & dès que le printems auroit paru, de s'emparer de la Médie avant que les Parthes eussent songé à sortir de leurs quartiers d'hiver, il les mena tout droit, & laissant à sa gauche l'Arménie, il se jetta dans l'Atropatene & la ravagea. Ensuite, comme il faisoit suivre sur trois cent chariots ses machines nécessaires pour les siéges, parmi lesquelles il y avoit un bélier de quatre-vingt pieds de long, & dont aucune, si elle fût venue à se ruiner ou à se rompre, n'auroit pu être refaite à tems, parce que ces hautes provinces de l'Asie ne portent que du bois qui n'est ni assez haut ni assez dur pour être employé à des batteries ; il eut tant de hâte qu'il les abandonna comme des embarras qui ne servoient qu'à le retarder, laissa pour les garder un officier, nommé Tatianus, avec quelques troupes, & alla mettre le siége devant la grande ville de Phraate où étoient les femmes & les enfans des rois des Medes. Le besoin lui eut bientôt fait sentir la grande faute qu'il avoit faite de laisser ses machine. Pour la réparer, il poussa vers la ville une grande levée de

de terre qui coûta à ses troupes beaucoup de peine & de tems.

Cependant Phraate arrive avec une grosse armée ; & ayant appris qu'Antoine avoit laissé en chemin ses chariots qui portoient ses machines, il envoya un gros corps de cavalerie pour s'en saisir. Cette cavalerie enveloppa Tatianus qui mourut en combattant, & perdit environ dix mille hommes de ses troupes. Les Barbares se rendirent maîtres des machines & les mirent en pieces. Ils firent aussi beaucoup de prisonniers parmi lesquels se trouva le roi Polemon. Les soldats d'Antoine, comme on peut penser, furent fort affligés de cet échec reçu contre leur attente au commencement de leur entreprise, & le roi d'Arménie Artavasde, desespérant des affaires des Romains, se retira avec ses troupes, quoiqu'il fût la principale cause de cette guerre.

Les Parthes victorieux s'étant donc présentés avec beaucoup de fierté devant les assiégeans, & usant de grandes menaces pour les insulter, Antoine, qui craignit que, s'il laissoit ses troupes sans rien entreprendre, l'étonnement & la frayeur s'empareroient de leur courage & s'augmenteroient de jour en jour, prit dix légions & trois cohortes Prétoriennes pesamment armées avec toute sa cavalerie, & les mena au fourrage, dans la pensée que c'étoit le moyen le plus sûr d'attirer les ennemis & de les mettre hors d'état de refuser la bataille.

Il n'eut pas fait une journée qu'il vit les Parthes se répandre tout autour de lui & chercher à tomber sur ses troupes. Il éleva d'abord le signal de la bataille au milieu de son camp, mais en

en même tems il plia ses tentes, comme ne voulant point combattre, mais ramener ses gens. Il passa ainsi devant l'armée des Barbares, qui étoit disposée en croissant. Il avoit auparavant donné ordre à sa cavalerie que, dès qu'elle verroit les premiers corps des ennemis à portée d'être chargés par son infanterie, elle poussât à toute bride contre eux. Les Parthes, rangés en bataille vis-à-vis, voyoient avancer l'armée des Romains, & admiroient leur belle ordonnance; car ils marchoient en gardant toujours leurs intervalles, sans jamais confondre leurs rangs, & sans aucun desordre, & branlant leurs javelots dans un profond silence.

Dès que le signal de la charge fut donné, la cavalerie tournant bride fondit impétueusement sur les Parthes avec de grands cris. Les Parthes la reçurent avec beaucoup de courage, quoique d'abord elle eût gagné le terrein qui leur étoit nécessaire pour se servir de leurs fleches. Mais l'infanterie les ayant chargés en même tems avec de grands cris, & en faisant bruire leurs armes, les chevaux des Parthes effrayés se cabrerent & se mirent en desordre; & eux-mêmes saisis d'épouvante prirent la fuite avant que d'en être venus aux mains. Antoine se mit à les poursuivre, bien flatté de l'espérance que toute cette guerre, ou du moins la plus grande partie, étoit terminée par ce seul combat. Mais après que l'infanterie eut poursuivi les ennemis environ cinquante stades, & la cavalerie trois fois autant, le vainqueur voulant voir ceux qui avoient été tués sur le champ de bataille, & ceux qui avoient été pris, il ne trouva que trente prisonniers & quatre-vingt morts. D'abord le découragement & le desespoir s'emparent de ces troupes qui vien-

nent

nent à se représenter que, lorsqu'elles sont victorieuses, elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorsqu'elles sont vaincues, elles perdent un si grand nombre de leurs gens, comme elles en avoient perdu à l'attaque des chariots qui portoient leurs machines.

Le lendemain à la pointe du jour les Romains plient bagage & reprennent le chemin de la ville de Phraate & de leur camp. Dans leur marche ils rencontrerent d'abord un petit nombre de ces mêmes ennemis qu'ils avoient mis en fuite ; en avançant ils en trouverent davantage, & enfin ils les trouverent tous ensemble qui s'étoient ralliés, & qui, comme si c'étoient des troupes fraiches & qui n'eussent point été rompues, venoient les harceler de tous côtés & les défier au combat ; de sorte que ce ne fut qu'avec beaucoup de travail & de peine qu'ils gagnerent leur camp.

Les Medes, qui étoient assiégés, firent de leur côté une grande sortie sur ceux qui gardoient la levée qu'on avoit dressée contre leur ville, & les obligerent à l'abandonner. Antoine fut si irrité de la lâcheté de ses troupes que pour les punir il usa de l'ancien châtiment que les Romains appellent *décimation ;* car, partageant par dixaines tous ces lâches, il en fit mourir un de chaque dixaine, en les faisant tous tirer au sort, & il fit donner à tous les autres de l'orge au lieu de froment pour leur nourriture. Cette guerre étoit très fâcheuse pour les deux partis, & l'attente du succès leur paroissoit encore plus terrible. D'un côté Antoine se voyoit tous les jours à la veille d'être affamé, car il ne pouvoit plus aller au fourrage sans avoir beaucoup de gens blessés & tués ; & de l'autre côté, Phraate, qui

sçavoit

favoit par expérience qu'il n'y avoit rien que fes Parthes ne fiffent plûtôt que de tenir la campagne & de camper l'hiver, craignoit que, fi les Romains s'opiniâtroient à demeurer & à continuer la guerre, ils ne le quittaffent, la faifon commençant à devenir froide & affez incommode après l'équinoxe d'automne. Voici donc le ftratagême dont il s'avifa : il donna ordre à fes officiers & aux plus confidérables des Parthes, de ne s'oppofer que foiblement aux Romains dans les fourrages & dans toutes les autres rencontres qui fe préfenteroient, & de leur laiffer prendre certaines chofes, en louant leur valeur comme de gens très-aguerris, & que leur roi admiroit avec beaucoup de juftice. Enfuite il ordonna qu'à la faveur de cette complaifance ils s'approchaffent d'eux peu à-peu, & que, fe tenant paifiblement à cheval à très-peu de diftance, ils cherchaffent à lier converfation, & que là ils accablaffent d'injures Antoine de ce que, lorfque Phraate étoit très-difpofé à faire la paix pour épargner un fi grand nombre de braves gens, il refufoit de lui en faciliter les moyens, & s'opiniâtroit à attendre les deux plus grands ennemis qu'il pouvoit jamais avoir, l'hiver & la famine, au-travers defquels il lui feroit très-difficile d'échapper, quand même les Parthes voudroient les conduire & leur donner toute forte de fecours.

Ces chofes étant rapportées à Antoine de plufieurs côtés, quelque adouci qu'il fût par l'efpérance du retour, il ne voulut pourtant point envoyer vers le Parthe qu'il n'eût fu auparavant de ces Barbares fi gracieux fi ce qu'ils difoient, ils le difoient de l'aveu de leur maitre. Ces Barbares l'afsûrerent que c'étoit de fon aveu, & l'exhorterent

horterent à n'avoir aucune crainte ni aucune défiance. Sur cela il envoya quelques-uns de ses amis redemander encore les enseignes Romaines & les prisonniers qui leur restoient de la défaite de Crassus, afin qu'il ne parût pas absolument qu'il se trouvoit trop heureux de se retirer & de se dérober aux dangers dont il étoit environné. Le Parthe lui fit réponse, *que, quant aux enseignes Romaines & aux prisonniers, il n'y falloit pas penser, mais que, s'il vouloit se retirer sans délai, il lui accorderoit la paix & lui faciliteroit sa retraite.* C'est pourquoi peu de jours après Antoine fit charger ses bagages & se mit en chemin. Et quoiqu'il eût toute l'éloquence nécessaire pour parler à tout un peuple, & qu'il fût plus propre qu'aucun autre capitaine de son tems à mener une armée par ses paroles, cependant la honte & l'abattement où il se trouvoit l'empêcherent de parler à ses troupes pour les encourager, & il ordonna à Domitius Enobarbus de le faire pour lui. Il y en eut plusieurs qui s'en fâcherent & qui imputerent ce silence à mépris; mais la plûpart en furent touchés de compassion, parce qu'ils pénetrent la raison de cette conduite. Et c'est pourquoi ils penserent qu'ils devoient payer ces égards de leur général par un respect encore plus grand, & par une plus prompte obéissance.

Comme il étoit sur le point de prendre le même chemin qu'il avoit fait, & qui n'étoit qu'une vaste plaine sans aucun arbre, un homme du pays des Mardes, qui avoit vécu assez long-tems parmi les Parthes pour bien connoître leurs mœurs & leurs coutumes, & qui avoit donné des preuves de sa fidélité pour les Romains dans le combat des chariots, alla le trouver & le pressa de prendre sur la droite pour gagner les monta-

gnes,

gnes, & de ne pas engager une armée pesamment armée & chargée d'équipages dans un pays nud & découvert, en l'exposant à la cavalerie & aux fleches des Parthes : *Que c'étoit uniquement dans cette vue que Phraate lui avoit accordé des conditions si humaines pour lui faire lever le siége & pour tomber ensuite sur lui dans ces vastes campagnes. Mais que, s'il vouloit, il seroit son guide, & le meneroit par un chemin plus court, & qui lui fourniroit plus abondamment toutes les choses nécessaires.*

Antoine, l'ayant entendu, tint conseil sur ce qu'il devoit faire. D'un côté il ne vouloit pas paroitre se défier des Parthes après un traité solemnel ; & de l'autre côté il approuvoit fort l'avis d'abréger le chemin & de marcher par un pays semé de bourgs & de villages qui lui fourniroient tout ce dont il auroit besoin. Il demanda donc au Mardien quel gage il donneroit de sa bonne foi ? Le Mardien répondit, *qu'on n'avoit qu'à le lier jusqu'à ce qu'il eût rendu l'armée en Arménie.* Et ainsi lié & garrotté il les conduisit deux journées sans aucune mauvaise rencontre. Le troisieme jour, Antoine, ayant déja oublié les Parthes, & marchant avec peu d'ordre & de discipline par la grande confiance où il étoit, le Mardien apperçut tout-d'un-coup la levée qui retenoit les eaux d'un fleuve, nouvellement ruinée, & tout le chemin par où il falloit passer, inondé par ses eaux qui s'étoient débordées. Il comprit d'abord que c'étoit là l'ouvrage des Parthes qui, pour retarder leur marche, leur opposoient cette inondation. Il le fit remarquer à Antoine ; & l'exhorta à se tenir sur ses gardes parce que les ennemis n'étoient pas loin. En effet, à peine eut-il mis ses troupes en bataille, & disposé sur les ailes ses frondeurs & ses gens

de trait pour éloigner l'ennemi, qu'il vit arriver les Parthes qui, se répandant de tous côtés, cherchoient à envelopper l'armée, & à la mettre en desordre de toutes parts. Mais les gens de trait ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de fleches, & avoir eu aussi de leur côté autant de blessés de leurs plombées & de leurs traits, ils se retirerent en arriere. Ils firent bientôt après une seconde charge, jusqu'à ce que les Gaulois, poussant contre eux leurs chevaux avec furie, les écarterent & les disperserent entierement, de sorte que de tout ce jour-là ils n'oserent plus paroître.

Cet essai ayant appris à Antoine ce qu'il devoit faire, il ne se contenta pas de munir son arriere-garde de frondeurs & de gens de trait, il en disposa encore le long de ses deux flancs, & marcha ainsi avec son armée dont il fit un bataillon quarré, & donna ordre à sa cavalerie que, quand l'ennemi viendroit la charger, elle se contentât de le repousser, & qu'elle ne se hazardât pas à le poursuivre fort loin après l'avoir rompu. De cette maniere les quatre jours suivans les Parthes reçurent autant de dommage des Romains, qu'ils leur en firent, ce qui ralentit extrêmement leur ardeur, & les disposa à prendre le parti de se retirer en donnant l'hiver pour prétexte de leur retraite.

Le cinquieme jour, Flavius Gallus, homme très-brave & très-entreprenant, qui avoit quelque commandement dans l'armée, demanda à Antoine la plus grande partie de l'infanterie legere de la queue, & une partie de la cavalerie de la tête, promettant de faire quelque grand exploit. Antoine lui ayant donné ces troupes,

il

il repoussa les ennemis, non comme auparavant en se retirant après ses charges, & en regagnant le gros de l'infanterie, mais en faisant ferme & en opiniâtrant le combat avec trop de témérité. Ceux qui commandoient l'arriere-garde, le voyant trop éloigné, lui envoyerent dire de se rapprocher, mais il n'en voulut rien faire. On dit qu'alors Titius, qui étoit questeur, prit une des enseignes, fit tous ses efforts pour faire retourner en arriere celui qui la portoit, & dit beaucoup d'injures à Gallus, lui reprochant qu'il faisoit tuer sans nécessité beaucoup de monde & les plus braves de l'armée. Gallus répondit par d'autres injures & commanda à ses gens de demeurer. Titius se retira, & Gallus poussant toujours ceux qu'il avoit en tête, s'engagea si avant que, sans qu'il y prît garde, il se trouva enveloppé. Alors se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

Ceux qui commandoient les légions du nombre desquelles étoit Canidius qui avoit beaucoup de crédit auprès d'Antoine, firent une très grande faute en cette occasion; car, au lieu de mener toute leur armée ensemble pour dégager Gallus, ils n'envoyerent à son secours qu'un petit nombre de troupes, & celles-ci étant défaites ils en envoyerent d'autres; cela répété plusieurs fois, il s'en fallut fort peu qu'ils ne remplissent d'épouvante tout le camp, & ne missent l'armée en déroute comme une armée entierement défaite; & ils l'auroient fait, si Antoine lui-même ne fût accouru du front avec son infanterie pesamment armée, n'eût poussé au-travers des fuyards sa troisieme légion contre les ennemis, & n'eût arrêté par-là leur poursuite. Il n'y eut pas moins de trois mille hommes tués dans cette

rencontre, & on porta cinq mille bleſſés dans le camp. Parmi ces derniers ſe trouva Gallus, le corps percé de fléches d'outre en outre en quatre endroits, & il mourut bientôt après de ſes bleſſures. Antoine alloit dans toutes les tentes viſiter les autres, & les conſoloit fondant en larmes, & leur témoignant la compaſſion qu'il avoit de leur état; mais eux, avec un viſage gai, ils lui prenoient la main & le conjuroient de ſe retirer, d'avoir ſoin de lui & de ne ſe donner point pour eux tant de peines & de fatigues; & l'appellant leur empereur, ils l'aſſûroient que leur vie dépendoit de ſa ſanté. Auſſi doit-on dire que jamais dans ce tems-là ni empereur ni capitaine n'aſſembla une armée ſi forte, compoſée d'une ſi floriſſante jeuneſſe & ſi patiente dans tous les travaux; & quant au reſpect pour le général, à l'obéiſſance la plus entiere, jointe à l'affection la plus cordiale, & à ce ſentiment généreux qui rempliſſoit tous les cœurs tant des officiers que des ſoldats, des plus nobles que des plus obſcurs, de préférer l'eſtime & les bonnes graces de leur capitaine à leur ſûreté & à leur vie, en tout cela elle ne le cédoit pas même aux anciens Romains: & on en peut trouver pluſieurs cauſes, comme nous l'avons déja dit; la grande naiſſance d'Antoine, la force de ſon éloquence, ſa ſimplicité, ſa libéralité, ſa magnificence & ſes plaiſanteries dans ſes jeux & dans ſon commerce; & en cette occaſion la maniere tendre & affectueuſe dont il compâtiſſoit à leurs maux & dont il donnoit tout ce dont ils avoient beſoin, rendit les malades & les bleſſés plus affectionnés & plus diſpoſés à lui obéir que les ſains mêmes.

Cette victoire releva tellement le courage des

enne-

ennemis qui la veille étoient fort las & tout prêts à renoncer à leur poursuite ; & elle leur inspira un tel mépris pour les Romains, qu'ils passerent la nuit autour du camp d'Antoine, ne doutant point qu'ils ne prissent la fuite, & que le lendemain les Parthes ne trouvassent les tentes desertes, & qu'ils ne pillassent toutes les richesses dont elles étoient pleines. Le lendemain à la pointe du jour les Barbares se trouverent en bien plus grand nombre ; car on dit qu'il n'y eut pas moins de quarante mille chevaux, le roi ayant envoyé jusqu'à ses gardes même, comme à une victoire sûre & à un butin qui ne pouvoit leur échapper ; car pour lui il ne se trouva jamais à aucune affaire.

Antoine, voulant haranguer ses soldats, demanda une robe noire pour attirer davantage leur compassion ; mais ses amis s'y étant opposés, il prit sa cotte d'armes de pourpre & les harangua, louant extrêmement ceux qui avoient fait ferme & repoussé l'ennemi, & blâmant ceux qui avoient pris lâchement la fuite. Les premiers l'exhorterent à avoir bon courage & à attendre tout de leur valeur ; & les autres, qui sentoient combien ils méritoient ses reproches, s'offrirent à être décimés, s'il vouloit, ou à être punis de telle autre maniere qu'il lui plairoit d'ordonner ; la seule grace qu'ils lui demandoient, c'étoit de mettre fin à son déplaisir & à sa tristesse. Sur cela Antoine, levant les mains au ciel, demanda aux dieux, *que, s'ils avoient résolu de lui envoyer quelque grand malheur pour contre-balancer ses prospérités passées, ils voulussent le faire tomber sur lui seul, & sauver son armée, & la rendre victorieuse de ses ennemis.*

Le lendemain, après avoir mieux muni leurs

flancs, ils se mirent en marche. Quand les Parthes voulurent les attaquer, ils se trouverent bien éloignés de leur compte ; car, au lieu qu'ils croyoient marcher, non à un combat, mais à un pillage & à un butin sûr, ils se virent tout-d'un-coup accablés de traits, & trouverent les Romains aussi fermes & aussi âpres au combat, que si leurs troupes avoient été toutes fraiches, ce qui pensa les rebuter & leur faire perdre courage pour la seconde fois. Cependant les Romains s'étant mis à descendre quelques côteaux dont la pente étoit roide, & où ils ne pouvoient marcher que fort lentement, ils les attaquerent encore à grands coups de fleches. L'infanterie qui étoit armée de grands boucliers tourne tête, & enfermant au milieu d'elle ceux qui étoient légérement armés, le premier rang met un genou à terre & se couvre de ses grands pavois ; le second rang en fait de même, & éleve ses pavois au-dessus du premier ; le troisieme de même ; de sorte que cette continuation de pavois fait comme un toît d'airain présente à la vue comme les degrés d'un théatre, & forme la plus sûre des défenses contre les traits & les fleches qui ne font que couler dessus. Les Parthes, prenant ce mouvement des Romains qui avoient mis un genou à terre, pour une marque qu'ils étoient recrus, jettent leurs arcs & leurs fleches, & les piques baissées ils s'approchent pour combattre à coups de mains. Dans ce moment, les Romains se levant avec de grands cris & se servant de leurs épieux [c], ils renversent morts les plus avancés &

[c] *Pila* : c'étoient de gros bâtons de trois coudées, armés d'un fer pointu aux deux bouts.

& mettent en fuite les autres. La même chose arriva les jours suivans, car ils ne faisoient que peu de chemin.

Alors la famine commença à se mettre dans l'armée, car elle ne pouvoit recouvrer des bleds qu'à la pointe de l'épée ; & quand elle en avoit, elle manquoit de moulins pour les moudre, ayant été obligée de les abandonner, parce que la plûpart des bêtes de somme étoient mortes, & que celles qui restoient étoient employées à porter les malades & les blessés. On dit que le boisseau Attique de froment se vendoit dans le camp cinquante drachmes, & que les pains d'orge se vendoient autant d'argent qu'ils pesoient. Ils furent donc réduits à se nourrir d'herbes & de racines ; & comme ils en trouverent fort peu de celles qu'ils avoient accoutumé de manger, ils furent forcés de recourir à celles qui leur étoient entierement inconnues ; & ils en trouverent une qui les faisoit mourir hors du sens ; celui qui en avoit mangé ne se souvenoit de rien, ne reconnoissoit rien & ne faisoit autre chose tout le jour que remuer & bouleverser toutes les pierres qu'il trouvoit en son chemin, comme s'il eût fait quelque chose de très-important & de très-digne de ses soins ; de sorte que par toute la campagne on ne voyoit que gens qui, courbés vers la terre, en arrachoient les pierres & les changeoient de place ; enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouroient tout-d'un-coup, sur tout depuis que le vin qui étoit le seul antidote contre ce venin, leur eut manqué. Plusieurs en ayant été emportés, & les Parthes ne se retirant point, on écrit qu'Antoine s'écria plusieurs fois : *ô retraite des dix mille !*

[d] faisant entendre par-là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xénophon qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant revenus de Babylone, & qui, ayant toujours eu sur les bras un plus grand nombre de Barbares, s'étoient pourtant retirés en sûreté.

Les Parthes de leur côté voyant qu'ils ne pouvoient ni enfoncer les Romains, ni rompre leur ordonnance, & qu'ils avoient été plusieurs fois battus & mis en fuite, eurent encore recours à leurs ruses ordinaires; & se mêlant comme en pleine paix & comme amis, avec ceux qui alloient au fourrage, ou qui s'éloignoient pour aller chercher des bleds; & leur montrant leurs arcs détendus, ils leur disoient que pour eux ils s'en retournoient dans leurs maisons, qu'ils mettoient fin à leur poursuite, & qu'il n'y auroit plus que quelques Medes qui les suivroient encore un ou deux jours sans leur causer la moindre incommodité, & seulement pour garantir de leurs courses les villages les plus écartés du grand chemin. Ils accompagnoient ces paroles de grandes caresses & de grandes embrassades, comme prenant congé d'eux & leur disant adieu.

De

[d] *Faisant entendre par-là combien il admiroit ces dix mille Grecs de Xénophon, qui avoient fait bien plus de chemin qu'eux, étant revenus de Babylone.*) J'avoue que voici un endroit que je n'entends point, & où je me perds. Antoine assiegeoit la grande ville de Phraate, appellée *Phraata.* Cette ville étoit dans l'Atropatene, l'Atropatene est une province de la Médie, & par conséquent au-delà de l'Euphrate & du Tigre. Xénophon n'avoit donc pas fait plus de chemin que lui pour retourner en Grece. Il parle ainsi, parce qu'Antoine n'avoit pas eu tant de chemin pour se trouver en pays ami. Et cela est vrai.

De maniere que les Romains renoncerent à leur défiance, & qu'Antoine lui-même, sur les rapports qu'on lui fit, eut plus grande envie de prendre le chemin de la plaine, & de quitter celui des montagnes où l'on disoit qu'il ne trouveroit point d'eau.

Comme il se mettoit en état de l'exécuter, il arriva dans son camp un officier des ennemis, nommé Mithridate, cousin germain de ce même Monesès qui s'étoit retiré auprès d'Antoine, & qui avoit reçu de lui trois villes en don, & il demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sût la langue des Parthes ou celle des Syriens. On lui amena un certain Alexandre d'Antioche qui étoit particulierement attaché à Antoine. Dès qu'ils furent en présence, le Parthe déclara qui il étoit, dit que Monesès l'envoyoit pour leur rendre un grand service en revanche des plaisirs qu'il avoit reçus d'Antoine; & après ce préambule il demanda à Alexandre : *S'il ne voyoit pas cette chaîne de hautes montagnes qui paroissoient dans le lointain.* Alexandre lui ayant répondu *qu'il les voyoit. C'est sous ces montagnes*, continua Mithridate, *que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs troupes; car au-dessous il y a de grandes plaines où ils vous attendent après vous avoir trompés en vous persuadant de prendre ce chemin & de quitter celui des montagnes. Il est vrai que par celui des montagnes vous essuierez la même soif & les mêmes fatigues auxquelles vous êtes déja tout accoutumés. Mais si Antoine prend celui de la plaine, il doit être assûré que là l'attendent les malheurs de Crassus.* En finissant ces mots il se retira.

Ces paroles entendues, Antoine, fort étonné & fort troublé, appella ses amis & le Mardien qui lui servoit de guide. Celui-ci dit; *Qu'il n'a-*

 voit

voit jamais pensé autrement que le Parthe, qu'il savoit par expérience que le chemin de la plaine étoit impraticable & très-difficile à tenir, n'y ayant point de trace marquée; que, quand même il n'y auroit ni ennemis ni embûches à craindre, il seroit toujours très-dangereux; au lieu que, par le chemin de la montagne, ils n'auroient d'autre fatigue à essuyer que de marcher une journée entiere sans trouver nulle sorte d'eau.

Sur cela Antoine, changeant d'avis, prit le chemin de la montagne, & partit la nuit même, après avoir ordonné à ses troupes de faire provision d'eau. Mais la plûpart manquoient de vaisseaux pour la porter; c'est pourquoi les uns s'aviserent d'en remplir leurs casques, & les autres d'en porter dans des peaux de chevre.

Ils ne furent pas plûtôt en marche que les Parthes en furent avertis, & que la nuit même ils se mirent à leurs trousses contre leur coutume, car ils ne marchoient jamais la nuit. Le lendemain au lever du soleil ils atteignirent la queue de l'armée. Les Romains étoient consumés de soif & accablés de fatigue, car ils avoient fait cette nuit-là deux cent quarante stades; & se voyant si promptement joints par les ennemis contre leur attente, ils tomboient dans le découragement. La nécessité de combattre sans relâche augmentoit encore leur soif, car ils n'avançoient pas un pas sans combat.

Ceux qui marchoient à la tête de l'armée rencontrerent sur leur chemin une riviere dont l'eau étoit très-froide & très-claire, mais salée & venimeuse; car, dès qu'on en avoit bu, elle causoit des douleurs insupportables, en déchirant le ventre par des tranchées horribles, & enflammoit davantage la soif. Le Mardien les en aver-

tit

tit ; mais quoi qu'il pût dire, & quelques efforts qu'on fit pour les retenir, ils voulurent en boire à toute force. Antoine alloit dans tous les rangs, les conjurant de s'abstenir & de se modérer encore un peu de tems, que bientôt ils alloient trouver une autre riviere dont l'eau étoit excellente, & qu'ensuite le reste du chemin étoit si rude & si impraticable à la cavalerie, que les ennemis seroient obligés de les abandonner. En même tems il fit sonner la retraite pour ceux qui combattoient, & donner le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent avoir de l'ombre pour se rafraîchir.

Les tentes étant dressées, & les Parthes s'étant retirés selon leur coutume, le même Mithridate revint, & parlant au même Alexandre, il leur conseilla qu'après que l'armée se seroit un peu reposée, elle se remit promptement en marche, & qu'elle se hâtât de gagner la riviere, parce que les Parthes ne les poursuivroient que jusques-là & ne passeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à Antoine, & Antoine le chargea de quantité de coupes & de flaccons d'or pour en faire présent à Mithridate qui, après en avoir pris autant qu'il en put cacher sous sa robe, se retira.

Les Romains, levant leur camp qu'il étoit encore jour, se mirent en marche sans être inquiétés par les ennemis ; mais eux mêmes ils se donnerent la nuit la plus terrible qu'ils eussent encore passée : car, coupant la gorge à ceux qui avoient la garde de l'or & de l'argent, ils les volerent & pillerent tout celui que portoient les bêtes de somme, & enfin, se jettant sur les bagages d'Antoine lui-même, ils mirent en pieces toute sa vaisselle & ses tables de grand prix, & les par-

tagerent entr'eux. Tout le camp étoit donc rempli de tumulte & d'effroi, car ils pensoient que les Parthes étoient venus l'attaquer & avoient tout mis en déroute. Antoine appelle un de ses gardes qui étoit son affranchi & qui avoit nom Rhamnus, & l'oblige à jurer que, dès qu'il l'ordonnera, il lui passera son épée au-travers du corps & lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni être pris en vie par les ennemis, ni être reconnu après sa mort. Tous ses amis fondant en larmes autour de lui, le Mardien tâchoit de le rassûrer, en lui disant *que la riviere étoit fort proche*, car déja un petit vent frais & humide, & un air plus froid se faisant sentir, rendoit la respiration plus douce & plus aisée, *& que le tems qu'ils avoient marché marquoit qu'ils n'avoient encore que très-peu de chemin à faire*, car il ne restoit qu'une petite partie de la nuit. En même tems on vint d'un autre côté lui apprendre que le tumulte n'avoit point été causé par les ennemis, mais qu'il avoit été l'effet de l'injustice & de l'avarice de quelques-uns de ses soldats. C'est pourquoi voulant remettre ses troupes en ordre & les faire revenir de leur déroute & de leur effroi, il fit donner par les trompettes l'ordre de camper.

Déja le jour commençoit à poindre, & l'armée à reprendre sa forme ordinaire, & déja tout le desordre étoit calmé, lorsque les fleches des Parthes atteignirent ceux qui étoient à l'arriere-garde. En même tems Antoine fit donner le signal du combat à ceux qui étoient armés à la légere; & les soldats des légions se couvrant de leurs boucliers, comme auparavant, un genou à terre, soutenoient les décharges des Parthes qui n'osoient plus les approcher. Ainsi ceux

qui

qui étoient à la tête, avançant peu-à-peu à ſa faveur des autres, découvrirent bientôt la riviere. Et Antoine, plaçant ſa cavalerie ſur le bord pour ſoutenir l'ennemi, fit d'abord paſſer les malades & les bleſſés ; & bientôt ceux qui combattoient eurent la liberté & la facilité de boire ; car dès que les Parthes eurent apperçu la riviere, ils détendirent leurs arcs & exhorterent les Romains à paſſer ſans aucune crainte en donnant de grands éloges à leur valeur. Etant donc paſſés, ils ſe rafraichirent un peu, reprirent haleine & continuerent leur marche ſans ſe trop fier aux Parthes.

La ſixieme journée après ce dernier combat ils arriverent ſur le bord de l'Araxe qui ſépare la Médie de l'Arménie. Ce fleuve leur parut très-difficile & par ſa profondeur & par ſa rapidité, & il ſe répandit un bruit dans toute l'armée que les ennemis étoient embuſqués là autour pour les attaquer quand ils paſſeroient le fleuve. Mais quand ils furent paſſés en toute ſûreté, & qu'ils toucherent la terre d'Arménie, comme s'ils avoient vu cette terre après une longue & périlleuſe navigation, ils l'adorerent & ſe mirent enſuite à fondre en larmes & à s'embraſſer dans les tranſports de leur joie. Comme ils marchoient dans un pays très-abondant & très-fertile, & qu'ils avoient ſouffert une grande diſette, ils ſe gorgerent, ſans aucun ménagement, de toutes ſortes de viandes & de fruits qu'ils avoient à foiſon, ce qui leur cauſa des hydropiſies & des coliques furieuſes.

Là, Antoine voulut faire la revue de ſon armée ; il trouva qu'il avoit perdu vingt mille hommes de pied & quatre mille chevaux, dont il n'y en avoit pas la moitié qui euſſent été tués par les

ennemis, tous les autres étoient morts de maladie. Ils employerent donc vingt sept jours de marche à venir de la ville de Phraate jusqu'en Arménie, & dans ces vingt-sept jours ils battirent les Parthes en dix-huit combats. Mais ces victoires ne furent ni bien entieres ni bien complettes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'écarter pour suivre l'ennemi fort loin. Et c'est cela même qui fit voir clairement que le roi d'Arménie Artavasde avoit seul privé Antoine de l'honneur de terminer glorieusement cette guerre; car si les seize mille hommes de cheval qu'il avoit emmenés de la Médie eussent suivi Antoine, armés comme ils étoient à la maniere des Parthes, & accoutumés à combattre contre eux, quand les Romains auroient eu mis en fuite ceux qui seroient venus les attaquer, & que ces Arméniens auroient fait main-basse sur ces fuyards, ils n'auroient pu après leur défaite se remettre & se rallier si souvent, & revenir si souvent à la charge. C'est pourquoi tous les Romains irrités pressoient Antoine de se venger de ce roi d'Arménie; mais Antoine, raisonnant en homme sage, ne lui reprocha point sa trahison, & ne retrancha rien des marques d'affection qu'il lui donnoit & des honneurs qu'il lui faisoit à son ordinaire; car il sentoit qu'il n'avoit qu'une armée très-foible & qu'il manquoit de tout. Mais long-tems après étant rentré en armes dans l'Arménie, il fit tant par ses invitations & par ses belles promesses, qu'il l'engagea à venir se remettre entre ses mains; & alors il le retint prisonnier, & l'ayant mené lié & garrotté à Alexandrie, il y entra en triomphe. Les Romains furent fort offensés de voir que l'amour qu'il avoit pour Cléopatre le portoit à prostituer aux Egyptiens ce qui faisoit l'orne-

ment

ment & la gloire de leur patrie ;mais, comme je l'ai déja dit, ceci ne se passa que long-tems aprés.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Antoine, dans l'impatience de rejoindre Cléopatre, pressoit si fort sa marche malgré la rigueur de la saison & les neiges continuelles, qu'il perdit encore huit mille hommes dans le chemin, & qu'il arriva fort peu accompagné sur le rivage de la mer à un certain bourg appellé Leucocome *, entre Beryte & Sidon. Il y séjourna pour attendre Cléopatre; & comme elle tardoit trop à venir, il tomba dans des inquiétudes, dans des tristesses & dans des langueurs qui le consumoient. Ensuite, pour faire quelques diversions à ses chagrins, il se mit à boire & à ivrogner; mais à table même il ne pouvoit se tenir en repos, ni calmer son impatience ; à tout moment il se levoit ; & pendant que les autres continuoient à boire, il sortoit & alloit sur le rivage pour voir si elle n'arrivoit point. Enfin elle arriva avec des habits & beaucoup d'argent pour les soldats. Mais il y a des auteurs qui disent qu'elle n'apporta que les habits, & qu'Antoine prit dans son trésor l'argent qu'il distribua comme si c'étoit elle qui le donnoit.

Dans ce même tems-là le roi des Medes entra en grand différend avec Phraate, roi des Parthes ; & l'on dit que le sujet de la querelle vint sur le partage des dépouilles Romaines. Le roi des Parthes avoit déja fait de si grands progrès que le roi des Medes fut fort allarmé & se vit en grand danger de perdre son royaume. Pour derniere ressource il envoya des ambassadeurs à Antoine le presser de revenir contre les Parthes, lui

* C'est-à-dire *le bourg Blanc.*

lui promettant qu'il l'aideroit de tout son pouvoir. A cette proposition, Antoine sent rallumer ses espérances, voyant que la seule chose qui lui avoit manqué pour défaire entierement les Parthes, je veux dire de la cavalerie & des gens de trait, c'étoit cela même qui lui arrivoit contre son attente, & qui lui étoit offert, non-seulement sans qu'il le demandât, mais de maniere qu'en l'acceptant il faisoit un grand plaisir & rendoit un très-grand service. Le voilà donc qui se prépare à repasser en Arménie ; & après qu'il se seroit abouché avec le roi des Medes sur les bords de l'Araxe, à aller faire la guerre aux Parthes.

D'un autre côté à Rome sa femme Octavie veut s'embarquer pour l'aller trouver, & elle en obtint la permission de son frere César qui, comme la plûpart l'écrivent, la lui donna, non pour lui faire plaisir, mais afin que, maltraitée & méprisée par Antoine, comme il s'y attendoit, elle lui fournit un prétexte honnête de lui faire la guerre. Quand elle fut arrivée à Athenes, elle reçut des lettres de son mari qui lui ordonnoit de l'attendre là, & qui lui apprenoit la nouvelle expédition qu'il alloit entreprendre. Octavie, quoique fort blessée de cet ordre, & piquée jusqu'au fond du cœur du prétexte qui le lui attiroit, ne laissa pas de lui écrire pour lui demander où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle avoit apporté pour lui ; car elle avoit apporté des habits pour les troupes, beaucoup d'argent & quantité de présens pour ses officiers & pour ses amis. Par-dessus tout cela encore, elle lui avoit amené grand nombre de chevaux & deux mille soldats d'élite tout équipés & couverts d'armes magnifiques, comme les troupes

Préto

Prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, fut celui qu'elle lui envoya.

Il s'acquitta fort bien de sa commission ; il exposa à Antoine tout ce dont il étoit chargé, & ajouta de grands éloges qu'il donna à Octavie, & qui lui étoient dûs. Cléopatre, qui sentit bien qu'Octavie ne venoit que pour lui disputer le cœur d'Antoine, & qui craignit que, si avec sa vertu & sa sagesse, avec la gravité de ses mœurs & l'appui de toute la puissance de César, elle avoit le tems de se servir de ses attraits, & d'employer ses caresses pour gagner son mari, elle ne devint invincible & ne le possédât entierement, elle fit semblant de mourir d'amour pour lui, & atténuoit son corps en ne prenant que très-peu de nourriture. Toutes les fois qu'il entroit chez elle, il lui voyoit le regard surpris & étonné ; & quand il en sortoit, il le voyoit abattu & languissant. Souvent elle trouvoit le moyen de paroitre toute en larmes, & en même tems elle se hâtoit de les essuyer & de les cacher comme pour lui dérober sa foiblesse & son desordre ; & elle faisoit toutes ces coquetteries dans le tems qu'il étoit prêt à partir de la Syrie pour aller au secours des Medes.

Ses flatteurs, s'empressant pour elle & voulant la servir, accabloient Antoine d'injures : ils l'appelloient homme dur & insensible, & ils lui reprochoient qu'il faisoit mourir cette pauvre femme qui n'aimoit que lui & qui ne vivoit que pour lui ; que véritablement Octavie lui étoit unie, mais que ce n'étoit qu'à cause de son frere & pour des raisons d'intérêt, & qu'elle avoit l'honneur de porter le nom de sa femme ; au lieu que Cléopatre, reine de tant de peuples, étoit appellée sa maitresse, qu'elle ne fuyoit point &

ne

ne dédaignoit point ce titre, & qu'elle s'en tenoit honorée, pourvû qu'elle pût le voir & jouir de son commerce ; mais que, si elle se voyoit abandonnée, elle ne résisteroit point à sa douleur & qu'elle en perdroit la vie.

Par tous ces discours ils amollirent & fondirent si bien le cœur d'Antoine que, de peur que Cléopatre ne se fit mourir, il retourna promptement à Alexandrie & remit les Medes au printems, qu'oiqu'il eût nouvelles que les affaires des Parthes étoient fort troublées par des séditions & par des révoltes. Il rentra bientôt après dans leur pays, mais [f] ce fût pour faire amitié & alliance avec le roi, en mariant un de ses fils qu'il avoit eus de Cléopatre à une des filles de ce prince, laquelle étoit encore fort jeune ; & après ce mariage il reprit le chemin de Rome, uniquement occupé de la guerre civile qu'il méditoit.

Dès qu'Octavie fut de retour d'Athenes, César, qui croyoit qu'elle avoit reçu un très grand affront, lui ordonna de sortir de la maison d'Antoine, & de loger en son particulier ; mais elle répondit : *Qu'elle ne quitteroit point la maison de son mari, & que, s'il n'avoit point d'autre raison de faire la guerre à Antoine, que ce qui la regardoit, elle le conjuroit d'abandonner ses intérêts ; car*, ajouta-t-elle, *ce seroit une horrible chose à entendre que de deux grands empereurs, celui-là pour l'amour d'une femme,*

f Ce fut pour faire amitié & alliance avec le roi en mariant un de ses fils.) Il donna au roi des Medes la partie de l'Arménie qu'il avoit conquise, & accorda Alexandre son fils aîné qu'il avoit eu de Cléopatre avec la fille de ce roi des Medes, nommée Jotape, & retira les enseignes qui avoient été prises dans le combat de Tatianus. Dion liv. xljx.

femme, & celui-ci pour la jalousie d'une autre, plongeassent dans une guerre civile tous les Romains.

Si elle disoit cela de bouche, elle le confirma encore davantage par les effets; car elle continua de demeurer dans la maison de son mari, comme s'il eût été présent; & elle éleva avec beaucoup de soin & de magnificence, non seulement les enfans qu'il avoit eus d'elle, mais encore ceux qu'il avoit eus de Fulvie: & quand Antoine envoyoit quelques-uns de ses amis à Rome pour y briguer les charges & les emplois, ou pour y poursuivre des affaires particulieres, elle les recevoit & sollicitoit pour eux auprès de son frere pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient. Et par cette conduite elle fit, sans le vouloir, un très-grand tort à Antoine; car les injustices qu'il faisoit à une femme d'un si grand mérite & d'une si grande vertu, lui attiroient la haine de tout le monde.

Une chose encore qui augmenta beaucoup cette haine, c'est le partage qu'il fit à ses enfans à Alexandrie, partage qui parut insolent, digne de la tragédie, & fait dans un esprit de haine pour les Romains. Car ayant fait assembler le peuple dans le Gymnase, & dresser sur un tribunal deux thrones d'or, l'un pour lui, & l'autre pour Cléopatre, & d'autres thrones plus bas pour ses enfans, il déclara premierement Cléopatre reine d'Egypte, de Cypre, d'Afrique & de la basse Syrie, & lui donna pour collegue & pour successeur à ces royaumes, le jeune Césarion qu'on croyoit fils de Jule César, qui en mourant avoit laissé Cléopatre enceinte. Ensuite les fils qu'il avoit eus d'elle, il les nomma rois des rois, & donna à Alexandre l'Arménie, la Médie & tous les états des Parthes, quand il les

auroit

auroit conquis. Il donna à Ptolemée la Phénicie, la Syrie & la Cilicie, & en même tems il les présenta tous deux au peuple, Alexandre vêtu d'une robe à la Médoise, & ayant sur la tête la tiare & le chapeau droit & pointu, que les Perses appellent *cydaris*, & Ptolemée couvert d'un long manteau avec des pantoufles & un bonnet environné d'un diadême; car ce sont les ornemens des rois successeurs d'Alexandre, comme les autres sont les ornemens des rois des Medes & des Arméniens. Après que ces deux princes eurent salué & baisé leur pere & leur mere, ils furent d'abord environnés, l'un d'une garde d'Arméniens, & l'autre d'une garde de Macédoniens, qu'on avoit préparées; [g] & Cléopatre, dès ce moment & dans toute la suite du tems, ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à la déesse Isis, & se fit appeller la jeune Isis.

César ne manqua pas d'en faire le rapport au sénat; par ce moyen, & en accusant souvent Antoine dans les assemblées du peuple, il irrita &

[g] *Et Cléopatre dès ce moment & dans toute la suite du tems ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à la déesse Isis.*) Cette robe d'Isis étoit une robe de toutes sortes de couleurs, pour marquer qu'étant reine du monde elle déploie toute la puissance sur la matiere, qui est susceptible de toutes sortes de formes & de couleurs; au lieu que les habits d'Osiris étoient d'une seule couleur, de la couleur de la lumiere, parce que le premier principe est simple & sans aucun mélange. Ces habits d'Osiris étoient resserrés & gardés si étroitement, qu'on ne les laissoit voir qu'une seule fois tous les ans en certain jour, & ceux d'Isis, au contraire, étoient exposés à tout le monde. Au reste c'étoit une coutume parmi les Payens de prendre & de porter des habits consacrés à certains dieux ou déesses.

& excita tout le monde contre lui. Antoine de son côté envoya à Rome pour se plaindre de César & pour l'accuser à son tour. Ses plus grands sujets de plainte étoient premierement, qu'ayant dépouillé le jeune Pompée de la Sicile, il ne lui avoit pas donné la moitié de cette isle, comme ils en étoient convenus ; en second lieu, qu'ayant emprunté de lui des vaisseaux pour cette guerre, il les avoit gardés après la guerre finie ; en troisieme lieu, qu'ayant chassé Lépidus de ses gouvernemens, & l'ayant privé de tous ses honneurs, jusqu'à le réduire en l'état d'un simple particulier, il avoit débauché son armée, s'étoit mis en possession de ses provinces & en avoit retenu les revenus qui lui avoient été assignés ; & par-dessus tout cela qu'ayant partagé à ses soldats presque toute l'Italie, il n'en avoit pas laissé la moindre partie pour les siens.

A cela César répondoit qu'il avoit ôté à Lépidus ses gouvernemens, parce qu'il en abusoit avec insolence ; & que, quant aux provinces qu'il avoit conquises, il en feroit part à Antoine quand Antoine lui feroit part de l'Arménie ; & que du reste les soldats d'Antoine ne devoient point partager avec les siens les terres de l'Italie, puisqu'ils avoient la Médie & tout le pays des Parthes qu'ils avoient conquis pour les Romains en combattant vaillamment sous les ordres de leur général. Antoine apprit ces nouvelles pendant le séjour qu'il fit en Arménie. En même tems il ordonna à Canidius de prendre seize légions & de descendre vers la côte de la mer ; & lui avec Cléopatre il prit la route d'Ephese. Là fut le rendez-vous de son armée de mer qui s'y assembla de tous côtés, au nombre de huit cent voiles, en comptant les vaisseaux de charge.

Cléopatre en avoit fourni deux cent avec vingt mille talens, & des vivres pour toute l'armée pendant la guerre.

Antoine, à la perſuaſion de Domitius & de quelques autres preſſa Cléopatre de ſe retirer en Egypte, & d'y attendre l'iſſue de cette guerre; mais cette reine, craignant que par l'entremiſe d'Octavie il ne ſe raccommodât avec Céſar, gagna Canidius à force d'argent, & le porta à parler en ſa faveur à Antoine, & à repréſenter qu'il n'étoit ni juſte d'éloigner de cette guerre une princeſſe qui y contribuoit ſi fort de ſon côté; ni utile pour ſon parti en ce que ſon départ décourageoit les Egyptiens qui faiſoient la plus grande partie de ſes forces maritimes; que d'ailleurs il ne voyoit pas que Cléopatre fût inférieure, ni en prudence, ni en bon ſens, à aucun des princes & rois qui étoient dans ſon armée, elle qui avoit gouverné ſi long-tems un ſi grand royaume, elle qui avoit vécu ſi long-tems avec lui, & qui avoit pu apprendre dans ſon commerce à manier & à traiter avec ſageſſe & dextérité les affaires les plus grandes & les plus difficiles. Ces raiſons l'emporterent ſur l'eſprit d'Antoine, car il falloit que tout vint ſous la puiſſance de Céſar.

Quand toutes ſes forces furent aſſemblées, ils firent voile à Samos où ils paſſerent le tems dans la bonne chere & dans les plaiſirs; car, comme il étoit ordonné aux rois, aux gouverneurs, aux Tétrarques, aux nations & à toutes les villes, depuis la Syrie juſqu'aux Palus Méotides, [h] à l'Ar-

[h] *A l'Arménie & à l'Illyrie, d'envoyer ou d'apporter tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre.*) Au lieu de *l'Illyrie*, il y a dans le texte *Laurium*, qui étoit une montagne

l'Arménie & à l'Illyrie, d'envoyer ou d'apporter tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre, on avoit eu soin d'ordonner aussi à tous les comédiens, bâteleurs, farceurs [i] & autres tels artisans du dieu Bacchus, de se rendre à Samos. De sorte que, pendant que presque toute la terre entiere poussoit des soupirs & des gémissemens, une isle seule retentissoit du son des flûtes & de toute sorte d'instrumens de musique; ses théatres étoient toujours remplis, & l'on ne voyoit que des chœurs qui disputoient le prix de la tragédie & de la comédie: toutes les villes contribuoient aux sacrifices & envoyoient chacune un bœuf, & les rois disputoient à l'envi entr'eux à qui donneroit les festins les plus superbes & feroit les présens les plus somptueux. Tellement que l'on entendoit dire par-tout: *Que ne feront point tous ces rois après leur triomphe pour célébrer leur victoire, puisque, pour les seuls préparatifs de cette guerre, ils font des fêtes si magnifiques?*

Après ces fêtes finies qui durerent plusieurs jours, Antoine donna à tous ces comédiens & à ces musiciens la ville de Priene [k] pour leur habitation,

tagne de l'Attique, célèbre par ses mines d'argent; mais il n'y a pas d'apparence que Plutarque ait joint *Laurium* avec l'Arménie, la Syrie, les Palus Méotides. Il a voulu sans doute parler de l'*Illyrie*. Ces deux mots se ressemblent assez pour avoir donné lieu à la faute.

[i] *Et autres tels artisans du dieu Bacchus.*) Car Bacchus présidoit à tous ces jeux, & les poëtes le regardoient comme leur docteur & leur maître; aussi étoit-il appellé proprement *Docteur*. C'est pourquoi Horace dit,

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem. Lib. II. od. xjx. 1.

[k] Ville de l'Ionie, dans l'Asie mineure.

bitation, & s'en retourna à Athenes où il s'abandonna encore aux plaisirs, aux jeux & aux spectacles du théatre. Cléopatre, jalouse des honneurs que la ville avoit rendus à Octavie; car les Athéniens l'avoient honorée particulierement & lui avoient marqué l'affection la plus sincere & toutes sortes de distinctions, gagna la bienveillance du peuple par ses largesses. Ils lui décernerent donc de grands honneurs & lui envoyerent dans sa maison des députés pour lui en porter le decret. A la tête de ces députés étoit Antoine lui même, comme citoyen d'Athenes, & ce fut lui qui porta la parole pour la ville & qui la complimenta.

En même tems il envoya de ses gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison. On dit qu'elle en sortit emmenant avec elle tous les enfans d'Antoine, hors l'aîné de ceux qu'il avoit eus de Fulvie, lequel étoit avec son pere, & qu'elle fondoit en larmes & se desespéroit de ce qu'on pouvoit la regarder comme une des causes de la guerre civile. Les Romains avoient pitié de son malheur, & encore plus de l'aveuglement d'Antoine, sur-tout ceux qui avoient vu Cléopatre qui n'avoit aucun avantage sur Octavie, ni en beauté ni en fleur de jeunesse.

César, informé de la grandeur & de la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut fort troublé & craignit d'être forcé à en venir à une bataille cet été là même, car il manquoit de beaucoup de choses; & les impositions extraordinaires qu'on faisoit pour avoir de l'argent, fouloient & affligeoient extrêmement le peuple; car tout le monde contribuoit la quatrieme partie de ses fruits, & les enfans des affranchis étoient obligés de donner la huitieme partie de leurs fonds

un

une fois payée. Cela faisoit fort crier contre lui, & remplissoit toute l'Italie de confusion & de trouble, de sorte que l'on compte parmi les plus grandes fautes d'Antoine, d'avoir différé le combat. Par ce délai il donna le tems à César de faire ses préparatifs & d'appaiser tout le desordre : car le peuple, pendant qu'on lui demandoit de l'argent, s'emportoit & se mutinoit ; mais après l'avoir payé, il ne s'en souvenoit plus & demeuroit tranquille.

Titius & Plancus, deux des principaux amis d'Antoine, hommes consulaires, se voyant méprisés & maltraités par Cléopatre, parce qu'ils s'étoient fortement opposés à ce qu'elle demeurât à l'armée, le quitterent & se retirerent vers César à qui ils découvrirent le testament d'Antoine dont ils savoient tout le contenu. Ce testament étoit entre les mains des vestales. Mais, quand il le demanda, elles refuserent de le lui remettre, & dirent que, s'il vouloit l'avoir, il n'avoit qu'à venir le prendre lui-même. Il y alla & le prit. D'abord il le lut seul en son particulier & y nota quelques endroits qui paroissoient les plus dignes de blâme. [1] Ensuite il assembla le sénat & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignés ; car il leur parut étrange & inouï qu'un homme vivant fût puni de ce qu'il avoit ordonné qu'on exécutât après sa mort. Il s'attacha

[1] *Ensuite il assembla le sénat, & lui en fit la lecture, de quoi la plûpart furent indignés.*) Cette action de César fut regardée comme très-violente & très-injuste, car un testament ne doit être publié qu'après la mort du testateur ; & ce testament n'ayant jusques-là aucune force, il est inoui que l'on punisse le testateur vivant de ce qu'il a ordonné qu'on exécutât après sa mort, & qu'il peut changer & révoquer pendant qu'il est en vie.

cha particulierement à ce qu'il ordonnoit pour sa sépulture ; car il vouloit que, quand bien même il mourroit à Rome, son corps fût porté en pompe au-travers de la place, & envoyé à Alexandrie à Cléopatre. Calvisius, l'un des amis de César, lui reprocha, entr'autres malversations, qu'il avoit donné à Cléopatre la bibliotheque de Pergame qui étoit composée de deux cent mille volumes ; [m] & que dans un festin, en présence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table & lui avoit marché sur le pied, ce qui étoit entre eux une sorte de convention & le signal d'un rendez-vous ; qu'il avoit souffert que lui présent les Ephésiens appellassent Cléopatre *leur maîtresse & leur souveraine* ; que souvent, dans le tems qu'il étoit assis sur son tribunal à rendre la justice aux rois & aux Tétrarques, il avoit reçu d'elle des billets d'amour dans des tablettes de crystal & de cornaline, & qu'il les avoit lus sans aucune pudeur ; & qu'un jour Furnius, homme de grande dignité & le plus éloquent des Romains, plaidant devant lui, Cléopatre, portée dans une litiere, vint à passer, & qu'il ne l'eut pas plûtôt apperçue qu'il quitta l'audience & l'accom-

[m] *Et que dans un festin, en présence d'une infinité de gens, il s'étoit levé de table & lui avoit marché sur le pied.*) C'est, à mon avis, le sens naturel de ce passage. Calvisius reproche à Antoine une très-grande impudence, de s'être levé de table, & d'avoir marché sur le pied à Cléopatre, ce qui étoit entre eux un signal pour aller au rendez-vous qu'ils avoient pris ensemble toutes les fois que cela arriveroit. Τρίβειν τοὺς πόδας, signifie *marcher sur les pieds* : car Τρίβειν, comme le latin *terere*, signifie *calcare*. De cette convention d'Antoine & de Cléopatre est venue la signification obscene que nous donnons aujourd'hui à ce mot, *marcher sur le pied*. Action dont toute femme vertueuse seroit offensée.

[n] *Qu'on*

l'accompagna collé à sa litiere. Mais on crut que Calvisius avoit inventé la plûpart de ces accusations ; & les amis d'Antoine firent leurs sollicitations en sa faveur auprès du peuple. Ils lui envoyerent même un d'entr'eux, appellé Géminius, pour l'exhorter à prendre garde à lui, à ne pas se négliger & à empêcher par toutes sortes de voies [a] qu'on ne lui ôtât le consulat & toute sa puissance, & qu'on ne le déclarât ennemi du peuple Romain.

Dès que Géminius fut arrivé en Grece, il fut très-suspect à Cléopatre qui le regarda comme un homme qui venoit ménager quelque chose pour Octavie. Dans cet esprit elle le railloit & le brocardoit toujours à table, & lui faisoit donner les places les moins honorables. Géminius supportoit patiemment tous ces outrages, en attendant qu'il pût avoir une audience d'Antoine. Enfin Antoine, au lieu de l'entendre en particulier, lui ordonna de dire en pleine table le sujet qui l'avoit amené. Géminius répondit : *Que ce dont il avoit à l'entretenir n'étoit point propos de table, & qu'il le lui expliqueroit le lendemain à jeun ; mais que la seule chose qu'il savoit & qu'il pouvoit dire & sobre & après avoir bu, c'est que tout iroit bien si Cléopatre se retiroit en Egypte.* Antoine s'emportant à ce propos, Cléopatre prit la parole & dit : *Tu as fort bien fait, Géminius, de déclarer la vérité avant que la torture te l'ait arrachée.*

Peu

[a] *Qu'on ne lui ôtât le consulat & toute sa puissance.*) Comme on le fit en effet, car il étoit designé consul pour l'année suivante, & on lui ôta le consulat & toute la puissance dont il étoit revêtu, & on le déclara ennemi du peuple Romain.

 • C

Peu de jours après Géminius se déroba & s'en retourna à Rome. Les flatteurs de Cléopatre chasserent encore plusieurs autres des meilleurs amis & des plus fideles serviteurs d'Antoine qui ne pouvoient souffrir les outrages, les insolences & les mauvaises plaisanteries qu'on leur faisoit tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus & Dellius l'historien. Celui-ci dit même : *Qu'il s'étoit retiré pour se mettre à couvert des embûches que Cléopatre lui dressoit pour le tuer, & qui lui avoient été découvertes par le médecin Glaucus.* Il avoit attiré sa haine, parce qu'un soir à table il avoit dit, *qu'on leur donnoit à boire du vinaigre, pendant que Sarmentus buvoit à Rome le plus excellent Falerne.*[o] Ce Sarmentus étoit un de ces jeunes garçons que César entretenoit pour ses infames plaisirs, & que les Romains appellent *leurs délices.*

Dès que César eut fait tous ses apprêts, il fit ordonner qu'on feroit la guerre à Cléopatre, & que l'on ôteroit à Antoine l'empire qu'il avoit déja cédé à une femme ; & il dit publiquement : *Que Cléopatre, par des breuvages & par des charmes amoureux, avoit tellement enforcelé Antoine qu'il n'étoit plus en son bon sens, & que ce ne seroit pas Antoine qui feroit la guerre aux Romains, mais un Mardion l'eunuque, un Pothin, une Iras coiffeuse de Cléopatre, & une Charmion, par les mains desquels passoient toutes les plus grandes affaires de l'empire.*

On

o *Ce Sarmentus étoit un de ces jeunes garçons que César entretenoit pour ses infames plaisirs.*) C'est le même dont Horace parle dans la satyre V. du livre premier, où il décrit le combat qu'il eut avec un autre bouffon nommé Cicerrus. On peut voir son histoire dans mes remarques.

p Parce

On dit qu'avant la guerre il arriva plusieurs signes & prodiges. La ville de Pisaure, qui étoit une colonie d'Antoine, bâtie sur la mer Adriatique, fut engloutie dans un abîme qui s'entr'ouvrit sous elle par un furieux tremblement de terre; une des statues de marbre qu'on avoit dressées à Antoine dans la ville d'Albe, fut pendant plusieurs jours toute découlante de sueur, & on avoit beau essuyer, la sueur couloit sans cesse; pendant un séjour qu'il fit dans la ville de Patres, la foudre y brûla le temple d'Hercule, à Athenes, dans l'endroit appellé la Gigantomachie [p], la statue de Bacchus fut enlevée par un tourbillon de vent & portée dans le théatre. Or Antoine se disoit descendu d'Hercule, & faisoit profession d'imiter Bacchus dans toute la conduite de sa vie, se faisant appeller par cette raison, comme nous l'avons déja dit, *le jeune Bacchus.* La même tempête, fondant à Athenes sur les colosses d'Eumenes & d'Attalus, qui étoient surnommés *les Antoines*, les renversa seuls parmi plusieurs autres. La galere capitainesse de Cléopatre étoit appellée *Antoniade;* il y arriva un signe d'un présage terrible. Des hirondelles avoient fait leur nid sous la pouppe; il en survint d'autres qui chasserent les premieres & qui tuerent leurs petits.

Quand ils furent prêts à commencer la guerre, il se trouva qu'Antoine avoit pour le moins cinq cent vaisseaux de guerre, parmi lesquels il y en avoit à huit rangs & jusqu'à dix rangs de rames, tous superbement parés, comme pour une pompe & pour une revue. Son armée étoit de deux cent

[p] Parce qu'on y avoit peint le combat des dieux contre les géants.

cent mille hommes de pied & de douze mille chevaux. Il avoit sous ses ordres plusieurs rois ses alliés, Bocchus roi des Libyens, Tarcondemus roi de la Cilicie supérieure, Archélaüs roi de Cappadoce, Philadelphe roi de Paphlagonie, Mithridate roi de Commagene, Adallas roi de Thrace. Tous ces rois étoient en personne dans son armée. Plusieurs autres qui n'avoient pu s'y trouver lui avoient envoyé leurs troupes; Polemont roi de Pont, [q] Manchus roi des Arabes, Hérode roi des Juifs, Amyntas encore roi des Lycaoniens & des Galates; même le roi des Medes lui avoit envoyé un renfort considérable.

César n'avoit que deux cent cinquante vaisseaux bien armés, quatre-vingt mille hommes de pied, & à-peu-près autant de cavalerie qu'Antoine. Ce dernier commandoit à tous les états, depuis l'Euphrate & l'Arménie, jusqu'à la mer Ionienne & à l'Illyrie, & César à toutes les terres, depuis l'Illyrie jusqu'à l'Océan occidental, & depuis ce même Océan jusqu'à la mer de Toscane & de Sicile; il avoit encore l'Afrique, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, jusqu'aux colonnes d'Hercule, & Antoine avoit sous sa domination tout ce qui est depuis Cyrene jusqu'à l'Ethiopie. Mais il étoit si livré & si asservi à une femme, que, quoiqu'il fût beaucoup plus fort par terre, il voulut pourtant que cette

[q] *Manchus, roi des Arabes.*) Ce nom est écrit diversement, *Manchus* & *Malichus*. Hirtius, dans la guerre d'Alexandrie, appelle ce roi *Malchus, Ab rege Nabatæorum Malcho. Malchus* ou *Malichus* est le nom que les Arabes donnoient à leurs rois; car, comme Bochart l'a remarqué, *malich* en arabe signifie *roi*.

cette grande affaire ſe décidât par un combat naval pour faire plaiſir à Cléopatre, & cela encore lorſqu'il voyoit de ſes propres yeux que faute d'équipages ſes capitaines de galeres enlevoient tous les jours dans la pauvre Grece, qui avoit déja tant ſouffert, les voyageurs, les muletiers, les moiſſonneurs, & juſqu'aux jeunes garçons, & qu'avec cela même ſes galeres n'étoient pas encore fournies d'un nombre ſuffiſant de rameurs, & que la plùpart en manquoient, & ne pouvoient voguer qu'avec beaucoup de peine. Au contraire les vaiſſeaux de Céſar n'étoient ni d'une hauteur ni d'une magnificence pour l'oſtentation & la pompe, mais legers, propres à faire tous les mouvemens, & très-bien fournis de rameurs & de tout ce qui étoit néceſſaire. Il les tenoit tout prêts dans les ports de Tarente & de Brunduſe, d'où il envoya à Antoine lui dire qu'il ne perdît plus le tems en vains délais, & qu'il vînt avec toutes ſes forces, & lui promettre qu'il lui donneroit des rades & des ports, afin qu'il pût aborder ſans empêchement, & qu'avec ſes troupes de terre il ſe retireroit de la côte, & s'éloigneroit de la mer autant de chemin qu'en peut faire un cheval dans une courſe, afin qu'il pût mettre ſes troupes à terre en toute ſûreté, & dreſſer ſon camp. Antoine, pour le braver à ſon tour, le défia en combat ſingulier, quoiqu'il fût le plus vieux, & lui fit dire que s'il fuyoit ce combat ſeul à ſeul, il le combattroit en bataille rangée dans les plaines de Pharſale, où Céſar & Pompée avoient combattu.

Pendant qu'Antoine ſe tenoit à l'ancre près du cap d'Actium, à la droite, où eſt préſentement la ville de Nicopolis, Céſar ſe hâta de tra-

verser la mer d'Ionie, & s'empara le premier du poste appellé *Toryne* [r]. Antoine fut fort consterné d'apprendre cette nouvelle, car son armée de terre n'étoit pas encore arrivée. Mais Cléopatre se mocquant & raillant sur ce mot, [s] *Eh bien*, dit-elle, *qu'y a-t-il là de si terrible que César soit assis à Toryne ?*

Le lendemain dès la pointe du jour Antoine voyant que les ennemis venoient sur lui, & craignant qu'ils ne se rendissent maitres de ses vaisseaux qu'ils trouveroient dégarnis d'hommes de défense, arma promptement les rameurs, les plaça sur les ponts seulement pour l'apparence ; & faisant paroître des deux côtés de ses vaisseaux les rames étendues, il tint ainsi toute sa flotte à l'entrée du port d'Actium, la proue tournée vers l'ennemi, comme si véritablement ses bancs eussent été bien garnis de rameurs, & qu'elle eût été toute disposée à combattre. César, abusé par ce stratagême, se retira ; il paroît aussi qu'Antoine lui coupa l'eau très-habilement, car sachant qu'il n'y en avoit que très-peu & de très-mauvaise dans tous les lieux voisins de son camp, il l'environna de forts & de tranchées pour l'empêcher d'en aller chercher au loin. Il donna à Domitius une grande marque d'humanité

[r] Petite ville maritime de l'Epire.

[s] *Eh bien*, dit-elle, *qu'y a-t-il là de si terrible que César soit assis à Toryne ?*) Il est impossible de conserver dans notre langue la grace de cette allusion, comme Amiot l'a fort bien vû. Toryne, qui est ici un nom de ville, signifie aussi une cueiller à pot. Et c'est sur cette derniere signification que porte toute la plaisanterie de ce mot, comme si Cléopatre disoit : *Eh bien, qu'y a-t-il là de si terrible que César se tienne près du feu à écumer le pot ?*

nité & de générosité même contre le sentiment de Cléopatre. Ce Domitius ayant la fievre, se mit dans une chaloupe, comme pour prendre l'air, & passa dans le camp de César. Antoine, quoique très-piqué de cette desertion, ne laissa pas de lui renvoyer tous ses équipages, ses amis & ses domestiques; & Domitius, plein de repentir de son infidélité & de sa trahison qui étoit publique, en mourut bientôt de déplaisir. Il y eut aussi deux rois qui l'abandonnerent, & qui se jetterent dans le parti de César, Amyntas & Déjotarus; & comme sa flotte étoit malheureuse en tout, & qu'elle ne venoit pas assez promptement pour lui être du moindre secours, il fut forcé de mettre toute son espérance dans son armée de terre, & Canidius, qui la commandoit, changea de sentiment à la vûe du danger; il conseilla à Antoine de renvoyer Cléopatre, & de gagner promptement la Thrace ou la Macédoine pour y combattre par terre, d'autant plus que Dicomes, roi des Getes, promettoit de le secourir avec une armée considérable. Il lui représenta qu'il n'étoit point honteux d'abandonner la mer à César, qui s'étoit si bien exercé aux combats de mer dans la guerre de Sicile; mais que ce seroit une chose horrible, qu'étant le plus expérimenté de tous les capitaines dans les combats de terre, il ne se servît pas de la valeur & de la bonne volonté de tant de braves soldats, & qu'en divisant & partageant son armée sur plusieurs bâtimens, il l'affoiblît & la rendît entiérement inutile. Cependant, malgré ces remontrances, Cléopatre l'emporta, & voulut qu'une bataille navale décidât de cette guerre. Car elle pensoit déja à la fuite, & elle avoit déja délibéré en elle-même, non

comment elle pourroit aider à remporter la victoire, mais par où elle pourroit échapper plus facilement quand tout seroit perdu.

Il y avoit une longue chaussée qui alloit du camp d'Antoine jusqu'à l'endroit où ses vaisseaux étoient à l'ancre. Antoine passoit souvent par-là sans rien craindre, pour aller visiter sa flotte. Un des gens de César s'en étant apperçu, dit à son maître qu'il ne seroit pas impossible d'enlever Antoine quand il passeroit sur cette chaussée, s'il envoyoit des gens se mettre en embuscade en cet endroit. César ne manqua pas d'y envoyer des soldats choisis avec leur officier. Il s'en fallut si peu qu'ils ne le prissent, qu'ils saisirent celui qui marchoit devant lui, s'étant levés de leur embuscade avec trop de précipitation, & qu'Antoine ne se sauva qu'avec beaucoup de peine en courant de toute sa force.

Dès qu'il eut pris la résolution de combattre par mer, [t] il fit brûler tous ses vaisseaux Egyptiens, excepté soixante, & sur ses meilleures & plus grandes galeres, depuis trois rangs de rames jusqu'à dix, il mit vingt mille bons soldats, & deux mille hommes de trait. Là un vieux officier d'infanterie, chef des bandes, qui s'étoit trouvé à plusieurs batailles sous lui, & qui avoit le corps tout cousu de coups, se mit à crier comme il passoit, & à lui dire : *Mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures & de cette épée, allez-vous mettre votre confiance & vos espérances sur*

[t] *Il fit brûler tous ses vaisseaux Egyptiens, excepté soixante.*) Car la lâcheté des Egyptiens lui étoit connue, & il craignoit qu'ils ne prissent la fuite dès que le combat seroit engagé. Il ne laissa que les vaisseaux qui étoient pour la garde de Cléopatre.

[u] *Jusques-*

sur un bois pourri ? Que les Egyptiens & les Phéniciens combattent par mer, mais donnez-nous la terre à nous qui sommes accoutumés à y combattre de pied ferme, & à vaincre ou mourir.

Antoine ne répondit rien, il lui fit signe seulement de la main & de la tête, comme lui ordonnant d'avoir bon courage, & passa, n'ayant pas lui même trop bonne espérance, [a] jusques-là que ses pilotes voulant laisser leurs voiles, il les força de les prendre & de s'en charger, disant *qu'il ne falloit pas qu'aucun des ennemis pût échapper à leur poursuite.* Ce jour-là & les trois jours suivans la mer fut si agitée, qu'elle fit différer le combat ; mais le cinquieme jour le vent étant tombé, & une bonace, sans la moindre agitation, étant survenue, ils en vinrent aux mains. Antoine conduisoit son aile droite avec Publicola ; il avoit donné l'aile gauche à Cœlius ; & Marcus Octavius, & Marcus Justéius commandoient le corps de bataille. César avoit donné le commandement de son aîle gauche à Agrippa, & avoit retenu la droite pour lui ; & des armées de terre, Canidius commandoit celle d'Antoine, & Taurus celle de César, & elles étoient toutes deux en bataille sur la côte sans faire aucun mouvement.

Les deux généraux ne s'oublioient point ; Antoine

[a] *Jusques-là que ses pilotes voulant laisser leurs voiles, il les força de les prendre.*) Ces pilotes vouloient laisser leurs voiles, parce qu'elles leur seroient inutiles dans le combat. Mais Antoine les força de les prendre, se doutant bien que si elles étoient inutiles pour combattre, elles seroient fort utiles pour fuir. Mais il cacha sa crainte sous un bon mot. Les vaisseaux de César avoient laissé leurs voiles, & ne s'étoient préparés qu'au combat.

Antoine sur une chaloupe alloit le long de ses lignes, & exhortoit ses soldats à combattre de pied ferme, comme sur la terre, attendu que leurs vaisseaux par leur pesanteur leur en donnoient le moyen, & il ordonnoit à ses pilotes qu'ils soutinssent le choc des ennemis sans bouger non plus que s'ils étoient à l'ancre, & qu'ils se gardassent de sortir du détroit de l'entrée du golfe ; & César en sortant de sa tente à la pointe du jour pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, sur son chemin un homme qui conduisoit un âne. Il lui demanda son nom. Cet homme l'ayant reconnu, lui dit qu'il s'appelloit *Eutychus* (Heureux), & que son âne avoit nom *Nicon* (Vainqueur). C'est pourquoi, lorsque dans la suite il fit orner cet endroit des becs des galeres prises, il y fit élever deux statues de bronze, l'une du bon homme, & l'autre de son âne.

Après avoir bien vu l'ordonnance & la disposition de la flotte, il se fit mener dans sa chaloupe à l'aile droite : il s'étonna de voir que les ennemis se tenoient dans le détroit sans faire aucun mouvement, car à voir leurs vaisseaux de loin on auroit dit qu'ils étoient à l'ancre ; César le crut même assez long-tems, c'est pourquoi il tint ses vaisseaux éloignés de la flotte ennemie environ huit stades. Il étoit alors la sixieme heure du jour, & un petit vent de mer s'étant levé, les soldats d'Antoine ne pouvant souffrir ces longues remises, & se confiant en la hauteur & grandeur de leurs vaisseaux, qu'ils regardoient comme invincibles, remuerent leur aile gauche. César voyant ce mouvement, en fut ravi, & fit reculer son aile droite pour attirer encore davantage les ennemis hors du détroit, & pour pouvoir avec ses galeres, qui étoient legeres & bien fournies
de

de rameurs, envelopper les gros navires d'Antoine, que leur grandeur & le défaut d'équipage rendoient pesans & sans action.

Le combat étant engagé, il n'y eut ni choc de vaisseaux., ni vaisseaux brisés, car d'un côté ceux d'Antoine, à cause de leur pesanteur, étoient incapables d'un mouvement violent qui fait seul des breches sensibles aux vaisseaux qu'ils heurtent, & de l'autre côté, ceux de César non-seulement évitoient de donner de leur proue contre la proue de ceux d'Antoine, qui étoit armée d'un éperon d'airain très-solide & très-fort; mais ils n'osoient pas même leur donner en flanc, car leur pointe se brisoit facilement en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux qui étoient bâtis de grosses poutres quarrées & attachées les unes aux autres avec de gros liens de fer. Cette bataille navale ressembloit donc parfaitement à un combat de terre, ou, pour parler plus véritablement, à une attaque de murailles, car il y avoit toujours trois ou quatre galeres de César qui attaquoient un seul vaisseau d'Antoine à grands coups de pieux, de piques, de halebardes, de spontons, & avec des pots à feu qu'ils jettoient comme à un véritable assaut. Et les vaisseaux d'Antoine, des batteries de leurs tours, décochoient sur eux des traits d'une grosseur énorme. Agrippa étendoit son aile gauche pour envelopper les vaisseaux d'Antoine; ce que voyant Publicola, il se trouva forcé de s'élargir pour s'y opposer, & par ce mouvement il s'éloigna de son corps de bataille, ce qui effraya les vaisseaux de ce corps de bataille qui étoient déja vivement pressés * par ceux que commandoit Arruntius. Ce-

* *Par ceux que commandoit Arruntius.*) C'étoit donc

L,

Cependant le combat étoit encore indécis & la victoire douteuse. Mais tout-à-coup on vit les soixante vaisseaux de Cléopatre qui déployoient leurs voiles pour se retirer, & qui se mirent à fuir au travers de ceux qui combattoient, car ils étoient postés derriere ces gros bâtimens, & en les écartant pour passer, ils les mirent en desordre. Les ennemis les regardoient avec étonnement, y & les voyoient, poussés par un bon vent, prendre le chemin du Peloponese.

Alors Antoine fit voir manifestement qu'il n'avoit ni la prudence d'un général, ni le courage d'un homme, en un mot qu'il n'avoit pas son bon sens; mais que, comme quelqu'un a dit en badinant que l'ame d'un amant vit dans un corps étranger, il étoit entraîné par une femme, z comme s'il eût été collé avec elle, & obligé de suivre

L. Arruntius qui commandoit le corps de bataille de César. C'est ce que Plutarque n'a pas expliqué; mais peut-être que cela manque au texte, & qu'il faut l'ajouter.

y *Et les voyoient poussés par un bon vent, prendre le chemin du Péloponese.*) Car elles tinrent d'abord cette route, & arriverent au cap de Ténare, d'où elles tournerent ensuite à gauche pour prendre le chemin de l'Egypte. Comme elles vouloient gagner le Péloponese, elles voguoient comme si elles fussent parties d'Italie, c'est pourquoi Horace a dit, ode xxxvij. du livre premier.

Cæsar, ab Italia volantem
Remis adurgens.

z *Comme s'il eût été collé avec elle.*) Par ce mot ὥσπερ συμπεφυκὼς, Plutarque fait allusion à la fable de Platon, qui dit que d'abord il y eut des hommes, des femmes, & des androgynes; qu'ils étoient tous ronds & doubles, & que Jupiter les ayant ensuite divisés chacun en deux, ils cherchent depuis ce tems-là à se rejoindre. Il sembloit donc qu'Antoine avoit retrouvé sa moitié, & qu'il s'y étoit réuni.

ſuivre tous ſes mouvemens. Car il n'eut pas plûtôt vû la galere de cette Egyptienne faire voile, qu'oubliant tout & s'oubliant lui-même, & trahiſſant & abandonnant ceux qui combattoient & qui ſe faiſoient tuer pour lui, il monta ſur une galere à cinq rangs de rames, accompagné ſeulement d'Alexandre le Syrien & de Scellius, & ſuivit celle qui l'avoit déja ruiné & qui alloit achever de le perdre.

Cléopatre reconnoiſſant ſon vaiſſeau de loin, éleva un ſignal ſur le ſien. Antoine s'étant approché, fut reçu dans ce vaiſſeau ; & ſans voir cette princeſſe & ſans en être vû, il paſſa à la proue où il s'aſſit ſeul dans un profond ſilence, ſe tenant la tête avec ſes deux mains. En même tems on apperçut les frégates legeres de Céſar qui les pourſuivoient. Antoine ordonne à ſon pilote de tourner la proue de ſa galere contre ces frégates, & les écarte toutes. Il n'y eut qu'un certain Euryclès de Lacédémone qui le preſſa plus vivement, & qui branlant une longue javeline de deſſus ſa proue, cherchoit à la lancer contre lui. Antoine le voyant s'avança auſſi ſur ſa proue, & lui cria, *Qui eſt celui qui pourſuit ſi opiniâtrément Antoine ? C'eſt moi*, répondit-il, *c'eſt Euryclès, fils de Lacharès, qui me ſers de la bonne fortune de Céſar pour venger la mort de mon pere.* Car ce Lacharès, accuſé de quelque vol, avoit été décapité par les ordres d'Antoine. Cependant Euryclès ne heurta point la galere où étoit Antoine, mais il alla choquer une autre galere capitaineſſe, car il y en avoit deux, & la heurta de ſon éperon avec tant de roideur, qu'il la fit tournoyer, & que l'ayant renverſée ſur le côté il s'en rendit maître, & en prit avec elle une autre où il y avoit quantité de vaiſſelle

de

de prix pour le buffet & pour la table. Antoine échappé à ce danger, retourna s'asseoir dans la même posture où il étoit auparavant, & garda le même silence; & ayant vécu ainsi seul sur sa proue trois jours, soit de colere ou de honte, il arriva au cap de Ténare. Là les femmes de Cléopatre les firent premierement aboucher, ensuite souper, & coucher ensemble.

Déja quantité de vaisseaux ronds, & grand nombre de leurs amis qui s'étoient sauvés de la défaite, s'assemblant autour d'eux, leur annonçant que toute leur flotte étoit perdue, mais qu'ils croyoient que leur armée de terre étoit encore en son entier. Sur cette nouvelle Antoine envoya des couriers à Canidius pour lui ordonner de se retirer promptement par la Macédoine en Asie avec toute son armée, & lui, sur le point de partir du Ténare pour passer en Afrique, choisissant un de ses vaisseaux de charge où il y avoit de grosses sommes, beaucoup de vaisselle d'or & d'argent, & d'autres meubles qui avoient servi aux rois, il le donna à ses amis avec ordre de le partager entre eux & de pourvoir à leur sûreté. Comme ils refusoient de lui obéir, & qu'ils fondoient en larmes, il les consola avec beaucoup de douceur & d'humanité, & fit tant par ses prieres, qu'enfin il les renvoya après leur avoir donné des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, par lesquelles il le prioit de leur procurer toute la sûreté possible, & de les cacher jusqu'à ce qu'ils pussent faire leur paix avec César.

Ce Théophile étoit pere d'Hipparque, qui avoit eu beaucoup de crédit auprès d'Antoine, qui avoit été le premier de ses affranchis qui l'avoit quitté pour passer dans le parti de César, &

qui

qui ensuite s'étoit établi à Corinthe. Voilà pour ce qui regarde la fuite d'Antoine.

Quant à sa flotte qui combattoit devant le cap d'Actium, elle resista long-tems à tous les efforts de César. Mais enfin très-incommodée par un vent impétueux qui lui donnoit en proue, elle fut obligée de céder vers la dixieme heure. Il n'y eut pas plus de cinq mille hommes tués, mais il y eut trois cent vaisseaux pris, comme César l'écrit lui-même. Peu de gens s'apperçurent de la fuite d'Antoine, & elle paroissoit incroyable à ceux à qui ils la disoient, car ils ne pouvoient s'imaginer qu'un homme qui avoit encore dix-neuf légions entieres qui n'avoient pas combattu & douze mille chevaux, les abandonnât & prît si lâchement la fuite, comme s'il n'avoit pas souvent éprouvé l'une & l'autre fortune. & si dans mille & mille combats il n'avoit pas été exercé à tous les changemens imprévus qui arrivent dans les batailles. Tous ses soldats le desiroient avec empressement, & s'attendoient qu'ils le verroient bientôt reparoitre. Ils lui témoignerent en cette occasion une si grande fidélité, & firent paroitre tant de courage, qu'après sa fuite bien avérée ils demeurerent ensemble & se maintinrent encore sept jours entiers, ne faisant aucun compte des ambassadeurs que César leur envoyoit tous les jours. Mais enfin leur général Canidius s'étant dérobé la nuit, & ayant abandonné son camp, ces troupes abandonnées & trahies par leurs officiers, se rendirent au vainqueur.

Après ce grand succès, César fit voile vers Athenes, & ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer tout le bled qui restoit de la guerre à toutes les villes Grecques, qui étoient dans

une extrême néceſſité, & épuiſées d'argent, d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à mon biſayeul Nicarthus que tous les habitans de notre ville furent forcés de porter ſur leurs épaules chacun une meſure de bled [a] juſqu'à la mer d'Anticyre, ſuivis de gens qui les preſſoient à grands coups de fouet, & qu'après avoir fait un premier voyage, comme ils ſe préparoient à en faire un ſecond, & que leur charge étoit déja toute prête, on reçut les nouvelles qu'Antoine avoit été défait, & ce fut ce qui ſauva notre ville, car dans le moment les ſoldats & les commiſſaires d'Antoine prirent la fuite, & ces pauvres habitans partagerent le bled.

Antoine étant abordé en Afrique, envoya Cléopatre devant en Egypte, de la ville de Parétonium [b], & s'enfonça dans un profond deſert où il fut errant & vagabond, ſuivi de deux amis ſeulement, l'un Grec, & l'autre Romain. Le premier étoit le rhéteur Ariſtocrate, & l'autre le même Lucilius dont nous avons parlé ailleurs, qui, à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le tems de ſe ſauver, ſe fit prendre volontairement par ceux qui le pourſuivoient, & dit qu'il étoit Brutus; & qui enſuite ſauvé par Antoine, lui eut tant d'obligation, qu'il lui demeura

[a] *Juſqu'à la mer d'Anticyre.*) Il y avoit deux villes de ce nom, l'une ſur le golfe de Corinthe, & l'autre dans la Phthiotide ſur le golfe Maliacus; on prétend que Plutarque parle ici de la derniere. Mais je croirois plûtôt que c'eſt de l'autre, car pour porter des vivres à Actium, où étoit Antoine, ce chemin étoit bien plus court, à-moins que la diſpoſition de la flotte de Céſar n'en empêchât, & ne forçât à faire un très-grand tour.

[b] Ville maritime d'Afrique.

[c] *Mais*

meura toujours fidele, & le suivit constamment jusques dans ses derniers tems.

Quand Antoine eut appris que celui auquel il avoit confié les troupes en Libye s'étoit rendu à César, il voulut se tuer de desespoir ; mais en ayant été empêché par ses deux amis, il prit le chemin d'Alexandrie, où il trouva Cléopatre empressée à exécuter une entreprise très-grande & très-hardie. Entre la mer Rouge & la mer d'Egypte il y a un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique, & qui dans l'endroit le plus resserré par les deux mers, & le moins large est environ de trois cent stades ; elle avoit entrepris de faire trainer tous les vaisseaux de sa flotte sur cet isthme d'une mer à l'autre, & après les avoir tous assemblés dans le golfe Arabique, avec une grosse puissance & de grandes richesses, d'aller habiter dans quelque région éloignée pour se mettre à couvert & de la guerre & de la servitude. [c] Mais après que les Arabes, qui habitoient autour de la ville de Pétra, eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avoit fait ainsi comme remorquer par terre, & voyant qu'Antoine espéroit que son armée qui étoit près d'Actium existoit encore, elle renonca à son dessein, & se contenta de faire garder les ports de tous les passages par où on pouvoit entrer dans son royaume. Et Antoine quittant la ville d'Alexandrie, & renonçant au commerce de ses

[c] *Mais après que les Arabes, qui habitent autour de la ville de Pétra, eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avoit fait ainsi comme remorquer par terre.*) Il semble pourtant que Dion fait entendre que les vaisseaux que ces Arabes brûlerent, n'étoient pas des vaisseaux qu'elle eût fait remorquer par l'isthme, mais des vaisseaux qui avoient été bâtis dans le golfe même. Liv. lj.

[d] *Un*

ſes amis, ſe fit une retraite maritime auprès du Phare, ſur une jettée qu'il fit dans la mer, & ſe tint-là fuyant la compagnie des hommes, & diſant qu'il aimoit & vouloit imiter la vie de Timon, parce qu'il avoit éprouvé la même infidélité & la même perfidie, car comme lui il n'avoit reçu de ſes amis qu'injuſtice & qu'ingratitude; c'eſt pourquoi il ſe défioit de tous les autres, & les haïſſoit tous également.

Ce Timon étoit un Athénien qui vivoit vers le tems de la guerre du Péloponeſe, comme on le recueille des comédies d'Ariſtophane & de Platon, car dans ces pieces il eſt raillé comme un Miſantrope. Il fuyoit & rejettoit toute ſorte de commerce avec tous les hommes, mais il recherchoit celui d'Alcibiade, qui étoit alors fort jeune & d'une audace très-inſolente, & le careſſoit en toute occaſion. Apemantus étonné de cette préférence, & lui en demandant la raiſon, Timon lui répondit, *qu'il aimoit ce jeune homme parce qu'il cauſeroit un jour beaucoup de maux aux Athéniens.* Et cet Apemantus étoit le ſeul qu'il fréquentoit quelquefois, parce qu'il étoit d'une humeur ſemblable à la ſienne, & qu'il imitoit ſa façon de vivre. [d] Un jour à la fête appellée *Choes*,

[d] *Un jour à la fête de Choes.*) Il faut ſavoir que dans le mois de Mars, *Anthesterion*, les Athéniens célébroient à l'honneur de Bacchus, une fête appellée *Anthesteria* qui duroit trois jours. Le premier jour, qui étoit le 11. du mois, étoit appellé *Pithoigia*, parce que ce jour-là on perçoit les tonneaux de vin. Le lendemain, le douze, étoit appellé *Choes*; & le troiſieme qui étoit le treize, on le nommoit *Chutroi*. Le ſecond jour de la fête étoit appellé *Choes*, parce que ce jour-là les Athéniens faiſoient des feſtins où ils bûvoient largement au ſon des trompettes; & celui qui avoit bû la meſure appellée χοεὺς,

Choes, ils étoient à table tous deux seuls; Apemantus commença à dire, *Ah le bon festin que nous faisons, Timon!* [e] *Oui*, lui répondit Timon, *si tu n'en étois pas.*

On rapporte qu'un autre jour à une assemblée des Athéniens, il monta sur la tribune; on fit d'abord un grand silence, & tout le monde étoit dans une attente merveilleuse à cause de la nouveauté du fait; tout d'un coup il dit: *Athéniens, j'ai dans ma maison une petite place, où il y a un grand figuier auquel plusieurs honnêtes citoyens se sont déja pendus. Comme je m'en vais bâtir sur cette place, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous autres a envie aussi de s'y pendre, il se dépêche avant que le figuier soit abattu.* Après sa mort il fut enterré au voisinage

χοεὺς, *congius*, avoit pour prix une outre pleine de vin & une couronne de fleurs. Et le troisieme jour étoit appellé *Chutroi*, parce qu'on faisoit cuire dans une grande marmite toutes sortes de légumes, auxquels on ne touchoit point. Meursius, dans son traité des fêtes des Grecs, a fort bien détaillé tout ce qui se pratiquoit ces trois jours-là. La finesse de ce passage dépend de ce que le second jour de la fête appellée *Choes*, on faisoit des sacrifices à Mercure terrestre; & il y a bien de l'apparence qu'on y faisoit quelque mention des morts que ce dieu conduisoit aux enfers. C'est ce qui fonde le mot d'Apemantus, qui étant aussi misantrope que Timon, lui dit: *Ah le bon festin que nous faisons, Timon!* Il n'y avoit pas de meilleur festin pour Timon & pour lui, que le festin qu'ils célébroient en l'honneur de Mercure terrestre, conducteur des morts. C'est en cela que consiste tout le sel de ce passage, qui n'en auroit point autrement.

[e] *Oui*, lui répondit Timon, *si tu n'en étois pas.*) Timon n'a garde de n'être pas de son avis. Mais il y ajoute un trait bien digne d'un homme qui haïssoit tout le genre humain, *Oui*, dit-il, *si tu n'y étois pas.* C'est à-dire, oui, si tu étois mort, & que tu fusses avec les autres que Mercure conduit aux enfers.

f Sous

voisinage de la ville d'Hales, sur la côte de la mer. Il arriva que le terrein s'étant éboulé tout autour de son tombeau, le flot l'environna & le rendit inaccessible aux hommes. Sur ce tombeau étoit cette épitaphe : *Je suis gisant sous cette tombe, après avoir fini mon malheureux sort. Passant, ne demandez point mon nom, mais périssez tous malheureusement, méchans que vous êtes.* On dit que c'étoit lui-même qui avoit fait cette épitaphe loug-tems avant sa mort. Celle qui court est du poëte Callimaque : *Moi Timon le Misantrope, j'habite cette maison. Passant, poursui ton chemin, & charge-moi de malédictions tant qu'il te plaira, pourvu que tu te retires.*

Ce peu d'exemples, choisis parmi une infinité d'autres, suffisent pour faire connoître Timon.

Canidius porta lui-même à Antoine la nouvelle de la perte de son armée d'Actium. En même tems il apprit d'ailleurs qu'Hérode, roi des Juifs, qui avoit sous ses ordres quelques légions & quelques cohortes, s'étoit jetté dans le parti de César ; que tous les autres princes & rois avoient fait de même ; en un mot, qu'excepté ce qu'il avoit autour de lui, tout le reste l'avoit abandonné. Toutes ces nouvelles si terribles ne le troublerent point ; mais comme s'il étoit ravi de renoncer à ses espérances, pour renoncer aussi à ses soins & à ses travaux, il quitta cette petite retraite maritime qu'il appelloit *la maison de Timon.*

Cléopatre le reçut dans son palais. Il n'y fut pas plûtôt, qu'il plongea toute la ville en festins, en débauches, & en toutes sortes de dépenses & de somptuosités, [f] sous prétexte qu'il enrôloit

[f] *Sous prétexte d'enrôler le fils de Cléopatre & de César*

loit le fils de Cléopatre & de César parmi les jeunes hommes, comme c'étoit la coutume des Romains, & qu'il donnoit à Antyllus, son fils aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, la robe virile qui étoit une robe tout du long sans aucune bordure de pourpre. Pour ces cérémonies toute la ville d'Alexandrie fut pleine de jeux, de danses, de fêtes, de banquets, de masques, & de toutes sortes de réjouissances. Et pour eux, ils casserent la bande qu'ils appelloient *des Amimétobies*, & en créerent une autre qui ne cédoit à la premiere ni en délicatesse, ni en luxe, ni en aucune sorte de délices & de magnificences, & l'appellerent la bande des *Synapothanumenes* [g]. Tous leurs amis s'enrôloient dans cette bande, & en s'enrôlant ils s'engageoient à mourir avec eux. Ainsi ils passoient les jours à faire bonne-chere en se traitant tour-à-tour. Cléopatre cependant ramassoit toutes sortes de poisons, & pour éprouver ceux qui faisoient mourir avec le moins de douleur, elle faisoit l'essai de leur vertu & de leur force sur les criminels condamnés à mort, qui étoient gardés dans les prisons. Mais ayant vu par ses expériences que ceux qui étoient forts faisoient mourir promptement, mais dans des

sar parmi les jeunes hommes, & de donner à Antyllus, son fils aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, la robe virile.) Il faisoit cela pour deux raisons, la premiere, afin que les Egyptiens obéissent plus volontiers, étant commandés par un roi, & la seconde, afin que si Cléopatre & lui venoient à mourir, les troupes fussent plus rassurées; ayant ces deux princes pour généraux. Et Dion remarque fort bien que cela fut funeste à ces deux princes, car César les traita en hommes, & en hommes qui avoient eu du commandement, & ne leur pardonna point.

[g] C'est-à-dire *des mourans ensemble.*

des douleurs insupportables, & que ceux qui étoient doux faisoient mourir sans de grandes douleurs, mais après un long-tems, elle essaya des morsures des bêtes venimeuses, & fit appliquer en sa présence sur diverses personnes différentes sortes de serpens. Tous les jours elle faisoit de ces épreuves. Enfin elle trouva que l'aspic étoit le seul qui ne causoit ni convulsions ni tranchées, & qui précipitant seulement dans une pesanteur & dans un assoupissement accompagné d'une petite moiteur au visage, & d'un amortissement de tous les sens, éteignoit doucement la vie ; de sorte que ceux qui étoient en cet état, se fâchoient quand on les réveilloit, ou qu'on vouloit les lever, de même que ceux qui sont profondément endormis.

Ils ne laisserent pas d'envoyer en Asie des ambassadeurs à César, Cléopatre pour lui demander le royaume d'Egypte pour ses enfans, & Antoine pour le prier que s'il ne vouloit pas le laisser vivre en Egypte, il lui permît d'aller passer le reste de ses jours à Athenes dans l'état d'un simple particulier. Mais parce qu'abandonnés de tous leurs amis ils avoient peu de gens à qui ils pussent se fier, ils furent obligés d'envoyer Euphronius, le précepteur de leurs enfans. Car Alexas de Laodicée, qui par le moyen de Timagene avoit été fort connu d'Antoine à Rome, qui avoit acquis plus de crédit auprès de lui qu'aucun de tous les Grecs, & qui étoit devenu le plus fort de tous les instrumens dont Cléopatre se servoit contre Antoine pour le tenir dans sa dépendance, & pour renverser les bonnes résolutions qu'il faisoit quelquefois de rappeller Octavie, cet Alexas, dis-je, avoit été envoyé à Hérode pour l'empêcher de chan-

ger de parti. Mais au lieu de s'acquitter fidelement de sa commission, il demeura là, trahit Antoine, & eut l'audace de se présenter devant César, se confiant en la protection d'Hérode. Cette protection lui fut inutile, car César le fit mettre en prison, & l'envoya peu de jours après lié & garotté dans sa patrie, où il ordonna qu'on le fit mourir; de sorte qu'Antoine, encore vivant, eut la satisfaction de voir Alexas puni de l'infidélité qu'il lui avoit faite.

César ne reçut point la priere d'Antoine, & fit réponse à Cléopatre qu'elle obtiendroit de lui toutes les conditions les plus raisonnables & les plus avantageuses, pourvu qu'elle fit mourir Antoine, ou qu'elle le chassât de ses états, [k] & lui envoya en même tems un de ses affranchis, nommé Thyréus, homme qui ne manquoit point d'entendement, [l] & qui envoyé par un jeune

[k] *Et lui envoya en même tems un de ses affranchis, nommé Thyréus.* Dion nomme cet affranchi *Thyrsus.* Au reste Plutarque oublie ici de parler d'autres ambassadeurs qu'Antoine & Cléopatre avoient envoyés à Auguste, & par lesquels ils lui promettoient des sommes immenses. En dernier lieu, Antoine lui avoit envoyé son propre fils Antyllus avec beaucoup d'or. Auguste prit l'or & renvoya Antyllus sans lui rien accorder; & ce fut après cela qu'Auguste craignant que le desespoir ne les portât à passer dans les Gaules, ou en Espagne pour y continuer la guerre, ou à brûler toutes les richesses que Cléopatre avoit amassées, lui envoya cet affranchi Thyréus ou Thyrsus.

[l] *Et qui envoyé par un jeune empereur auprès d'une reine fiere & ambitieuse, & qui présumoit infiniment de sa beauté.* Cet endroit de Plutarque doit être expliqué par un passage de Dion, qui dit que cet affranchi étoit chargé de parler amiablement à Cléopatre, & de lui faire entendre que sa beauté avoit captivé le cœur d'Auguste. Car ce prince se flatoit que cette femme dont l'ambition étoit d'être aimée de tous les hommes,

jeune empereur auprès d'une reine fiere & ambitieuse, & qui présumoit infiniment de sa beauté, étoit bien capable de la gagner par ses persuasions, & de la porter à faire tout ce qu'il desiroit. Ce Thyréus ayant eu avec elle des conférences plus fréquentes & plus longues que les autres, & recevant d'elle des marques d'une grande distinction, donna quelques soupçons à Antoine, qui l'ayant fait prendre, le fit battre de verges & le renvoya à César, avec des lettres où il lui mandoit *que Thyréus lui avoit manqué de respect, & l'avoit insulté avec trop d'insolence dans un tems où il n'étoit que trop aisé à irriter & à aigrir, à cause des malheurs où il se trouvoit. Et vous-même*, ajoutoit-il, *si vous êtes fâché que j'aie maltraité votre affranchi, vous avez auprès de vous Hipparque, qui est le mien,* [k] *vous n'avez qu'à user sur lui vos verges, afin que nous soyions à deux de jeu.*

Depuis ce moment Cléopatre, pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, se mit à le caresser encore plus que de coutume; de sorte que n'ayant célébré le jour de sa propre naissance qu'avec peu de solemnité, & convenablement à l'état présent de sa fortune, elle

hommes, se laisseroit prendre à cet appât, & qu'elle se porteroit à tuer Antoine, & à se conserver pour lui. Et sa conjecture n'étoit pas mal fondée, Cléopatre commençoit à écouter.

k *Vous n'avez qu'à user sur lui vos verges.*) Il y a dans le grec, *& après l'avoir pendu, fouettez-le de verges*, τοῦτον κρεμάσας μαστίγωσον. C'étoit la maniere, on pendoit les esclaves par les aisselles, & on les fouettoit en cet état. Tér. Phorm. I. IV.

PH. Geta, quid nunc fiet?
GE. Tu jam lites audies,
Ego plectar pendens.

l *Elle*

elle célébra celui de la naissance d'Antoine avec un éclat & une magnificence au-dessus de tout ce qu'elle avoit fait auparavant, jusques-là que plusieurs des conviés, qui étoient venus pauvres à ce festin, s'en retournerent riches.

Agrippa écrivit plusieurs fois de Rome à César pour le rappeller, lui mandant que les affaires demandoient nécessairement sa présence. Cela fit remettre la guerre à un autre tems. Mais dès que l'hiver fut fini, César marcha contre Antoine par la Syrie, & ses lieutenans par l'Afrique. Et s'étant emparé de la ville de Peluse, il courut un bruit que Séleucus l'avoit rendue du consentement même de Cléopatre. Mais pour se purger de cette accusation, elle remit entre les mains d'Antoine la femme & les enfans de Séleucus, afin qu'il les fit mourir pour se venger de sa perfidie.

[1] Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Isis des tombeaux & des salles superbes tant par leur beauté & par leur magnificence, que par leur élevation. Elle fit porter-là tous ses meubles les plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébene, l'yvoire, le cinnamome, & les remplit de torches & d'étoupes. De sorte que César allarmé pour toutes ces richesses, & craignant que réduite au desespoir elle ne les fit brûler & consumer, lui dépêchoit tous les jours des gens qui lui donnoient de grandes espérances

ces

[1] *Elle avoit fait bâtir tout joignant le temple d'Isis des tombeaux & des salles superbes.*) Ces princes ne bâtissoient pas des tombeaux seulement pour placer le corps mort, ils faisoient des tombeaux spacieux où il y avoit de grands & magnifiques appartemens. On n'a qu'à se souvenir de ce qu'Hérodote raconte des pyramides que les rois d'Egypte avoient bâties.

ces d'un traitement plein de douceur & d'humanité, & cependant il s'approchoit de la ville à grandes journées.

En arrivant il campa près de l'Hippodrome, & Antoine fit une sortie où il combattit avec beaucoup de valeur, renversa & mit en fuite sa cavalerie, & la poursuivit jusqu'à son camp. Fier de ce succès il rentra dans le palais, salua d'un baiser Cléopatre tout armé, & lui présenta un de ses soldats qui avoit donné de grandes preuves de son courage. Cléopatre ravie donna à ce soldat une cuirasse & un casque d'or; & ce soldat ayant reçu un présent d'un si grand prix, déserta la nuit suivante, & alla se rendre à César.

Le lendemain Antoine envoya défier César. César répondit, qu'*Antoine avoit plusieurs chemins pour aller à la mort.* Sur cela Antoine pensa qu'il n'y avoit pas pour lui de mort plus honorable que de mourir en combattant, & il résolut d'attaquer César par mer & par terre, & l'on dit que le soir à son souper il commanda à ses officiers de la bouche *de lui faire la meilleure chere qu'ils pourroient, & de lui verser largement à boire, parce que c'étoit une chose fort incertaine s'ils le pourroient faire le lendemain, ou s'ils ne serviroient pas à d'autres maîtres, & si lui-même, devenu un squelette, ne seroit pas rentré dans le néant.* Et voyant sur cela ses amis fondre en larmes, il leur dit qu'il ne les meneroit point avec lui à un combat, où il alloit plûtôt chercher à mourir avec gloire, qu'à vaincre & à se sauver.

On assûre que cette nuit-là même sur le minuit, comme toute la ville se trouvoit plongée dans l'horreur du silence, dans la tristesse & dans la consternation, à cause de la frayeur où la jet-

toit

toit l'attente de ce qui devoit arriver, tout-d'un-coup on entendit une harmonie de plusieurs instrumens, & les cris d'une foule de peuple avec des danses satyriques, & toutes les exclamations qu'on entend dans les fêtes de Bacchus, comme si c'étoit une troupe bacchique qui se promenât avec grand bruit, & qui traversant la ville, allât gagner la porte qui regardoit le camp ennemi. Et il sembla que ce chœur dont le bruit devenoit toujours plus grand à mesure qu'il marchoit, sortit par cette porte. Ceux qui raisonnerent sur ce prodige, crurent que c'étoit le dieu auquel Antoine s'étoit piqué toute sa vie de ressembler, & qu'il avoit imité dans toute sa conduite, qui l'abandonnoit.

Le lendemain matin, à la pointe du jour, il rangea en bataille son armée de terre sur quelques hauteurs qui étoient devant la ville, & de là il regarda les galeres qui sortoient du port, & qui alloient charger celles de César. Il attendit donc, sans faire aucun mouvement, pour voir le succès de cette charge. Mais dès que ses galeres, à force de rames, se furent approchées de celles de César, elles les saluerent. Celles de César leur ayant rendu leur salut, elles se rangerent de leur côté. Ainsi par cette jonction les deux flottes n'en faisant plus qu'une, elles voguerent la proue droite contre la ville. Antoine n'eut pas plûtôt vu cette desertion, que sa cavalerie l'abandonna de même, & alla se rendre à César; & son infanterie ayant été défaite & mise en déroute, il rentra dans la ville, criant *qu'il étoit trahi par Cleopatre, & livré à ceux contre lesquels il ne combattoit que pour l'amour d'elle.*

Alors cette princesse, qui craignoit sa colere

& son desespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avoit bâti ; & ayant abattu sur l'ouverture la herse qui étoit munie & fortifiée de bons leviers & de grosses pieces de bois en travers, [m] elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte. Antoine le crut, & d'abord il dit en lui-même : *Qu'attends-tu donc, Antoine, & pourquoi différes-tu ? La fortune vient de te ravir l'unique bien qui te restoit & qui te faisoit aimer la vie.* En finissant ces mots il entra dans sa chambre, & détachant & entrouvant sa cuirasse, *Cléopatre*, s'écria-t-il, *je ne me plains point de ce que je suis privé de toi ; car tout-à l'heure je vais te rejoindre ; mais ce qui cause ma douleur, c'est que moi, qui suis un si grand empereur, je me trouve visiblement vaincu par une femme en courage & en magnanimité.*

Il avoit un esclave, nommé Eros, de la fidélité duquel il étoit assûré. Il lui avoit fait promettre depuis long-tems qu'il le tueroit dès qu'il lui en donneroit l'ordre. Il l'appella & lui demanda l'accomplissement de sa promesse ; Eros tira son épée, & la leva comme pour le frapper ; mais tout-d'un-coup, détournant la vûe, il se la passa au-travers du corps, & tomba mort aux pieds de son maitre. Antoine, admirant ce grand courage, s'écria : *Généreux Eros, quelle louange ne mérites-tu point ? Ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu l'as fait sur toi-même pour me*

[m] *Elle envoya à Antoine lui annoncer qu'elle étoit morte.*) Elle lui fit annoncer cette nouvelle dans l'espérance qu'il se tueroit sur l'heure, & qu'après cela libre & maîtresse d'elle-même, elle pourroit se donner à Auguste, qu'elle croyoit fort amoureux. Cependant tout cela paroît démenti par la mort de cette princesse & par toutes les marques d'amour qu'elle donna à Antoine, en lui voyant rendre les derniers soupirs.

me montrer mon devoir, & pour me donner l'exemple. En même tems il ſe plongea l'épée dans le ventre, & ſe laiſſa tomber à la renverſe ſur un petit lit qui étoit tout auprès ; mais la plaie ne fut pas aſſez grande pour lui cauſer une prompte mort, & le ſang s'étant arrêté quand il fut couché, il revint un peu à lui, il pria ceux qui étoient préſens de l'achever ; mais ils ſortirent tous de la chambre, & le laiſſerent crier & ſe débattre juſqu'à ce que Cléopatre lui envoya ſon ſecrétaire Diomede, avec ordre de le faire porter dans le tombeau où elle étoit.

Dès qu'Antoine ſut qu'elle vivoit encore, il commanda avec beaucoup d'ardeur à ſes gens de le porter, & ils le porterent ſur leurs bras à la porte du tombeau. Cléopatre n'ouvrit point & ne releva pas la herſe, mais elle parut à une fenêtre haute, & jetta en bas des chaines & des cordes. On y attacha Antoine ; & Cléopatre, aidée de deux femmes qui étoient les ſeules qu'elle eût menées avec elle dans ce tombeau, le tira à elle. Ceux qui étoient préſens dirent que jamais ſpectacle ne fut plus touchant. Antoine tout ſouillé de ſang & tirant à la mort, étoit guindé en haut, & tendoit ſes mains mourantes vers Cléopatre, en ſe ſoulevant autant que ſa foibleſſe le permettoit, car ce n'étoit pas un ouvrage aiſé pour des femmes ; & l'on voyoit Cléopatre, qui, le viſage tendu & les bras roidis, tiroit les cordes avec grand effort. Ceux d'enbas ſouffrant de la voir ſouffrir, lui aidoient autant qu'il leur étoit poſſible, & l'encourageoient par leurs cris.

Quand elle l'eut tiré à elle, & qu'elle l'eut couché, elle déchira ſes habits ſur lui, & ſe frappant le ſein, ſe meurtriſſant & s'égratignant

& lui essuyant le sang avec son visage collé sur le sien, elle l'appelloit *son maître*, *son cher mari*, *son empereur;* peu s'en fallut qu'elle n'oubliât ses propres maux par la compassion qu'elle avoit des siens.

Antoine, après avoir appaisé ses plaintes & ses cris, demanda du vin, soit qu'il eût soif, * ou qu'il espérât que le vin pur hâteroit sa fin, en achevant de consumer le peu qui lui restoit de forces. Dès qu'il eût bû il la pressa de prendre des mesures pour son salut autant qu'elle le pourroit faire sans honte, en se confiant à Proculeïus préférablement à tous les autres amis de César; & l'exhorta *à ne pas pleurer sur lui à cause de ce revers qu'il essuyoit à la fin de sa vie, mais au contraire à louer son bonheur pour tous les grands biens qui lui étoient arrivés, d'avoir été le plus grand, le plus glorieux & le plus puissant homme de la terre, & à la fin de ses jours de n'avoir été vaincu, lui Romain, que par un Romain.*

Il avoit à peine fini ces mots, que Proculeïus arriva de la part de César. Car dès le moment qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, se fit porter chez Cléopatre; un de ses gardes, appellé Décertéus, releva l'épée, & la cachant sous ses habits, il se déroba, courut promptement

* *Ou qu'il espérât que ce vin pur hâteroit sa fin, en achevant de consumer le peu qui lui restoit de forces.*) Car c'est l'effet du vin dans les gens déjà épuisés; en réveillant les esprits, il les dissipe. Et c'est ce qu'Homere a fort bien connu; car dans le sixieme livre, lorsque Hector est rentré dans Troye après avoir long-tems combattu, & qu'Hécube lui présente du vin pour rétablir ses forces, ce poëte fait qu'Hector répond: *Ne me présentez point de vin; au lieu de me fortifier, il m'affoibliroit encore en l'état où je suis.*

ment chez César, lui apprit la mort d'Antoine, & lui montra l'epée toute teinte de son sang. César apprenant cette nouvelle, se retira au fond de sa tente, & pleura sur le malheur d'un si grand homme, qui étoit son beau frere & son compagnon à l'empire, & qui s'étoit trouvé avec lui à plusieurs combats, & avec lequel il avoit manié les plus grandes affaires de la république. Ensuite prenant les lettres qu'il lui avoit écrites, & les réponses qu'il en avoit reçûes, il appella ses amis, & leur lut les unes & les autres pour leur faire voir qu'il n'avoit jamais demandé à Antoine que des choses très justes & très-raisonnables, & qu'Antoine lui avoit toujours répondu avec beaucoup d'emportement & d'orgueil. Après quoi il envoya Proculeïus avec ordre de se rendre maitre sur tout de Cléopatre, & de la prendre en vie, s'il étoit possible, car il craignoit que ses trésors ne fussent perdus, & d'ailleurs il trouvoit que rien ne contribueroit davantage à la gloire de son triomphe, que de la mener captive à Rome; mais cette princesse refusa de se remettre entre les mains de Proculeïus. Elle eut pourtant avec lui une longue conversation, sans qu'il entrât dans le tombeau; il s'approcha seulement par dehors de la porte de l'entrée qui étoit très-forte & très-exactement fermée, & qui par des fentes donnoit passage à la voix. Ils parlerent donc ensemble, elle demandant toujours le royaume pour ses enfans, & lui l'exhortant à bien espérer, & la pressant de remettre entre les mains de César tous ses intérêts.

Après qu'il eut bien observé le lieu, il alla faire son rapport à César, qui sur l'heure envoya Gallus pour lui parler encore. Gallus s'approcha

de la porte, comme avoit fait Proculeïus, & parla comme lui au travers des fentes, faisant durer exprès la conversation. Dans ce tems-là Proculeïus approcha une échelle de la muraille, entra par la même fenêtre par où ces femmes avoient tiré Antoine, & suivi de deux officiers qui étoient montés avec lui, il descendit à la porte où Cléopatre étoit à parler avec Gallus. Une des deux femmes, qui étoient enfermées avec elle, le voyant, s'écria tout éperdue, *Pauvre Cléopatre, vous voilà prise!* A ce bruit Cléopatre tourne la tête, voit Proculeïus, & veut se percer d'un poignard qu'elle portoit toujours à sa ceinture. Mais Proculeïus courant à elle très-promptement, & la prenant entre ses bras; *Vous vous faites tort, Cléopatre*, lui dit il, *& vous faites aussi un très-grand tort à César, en lui ôtant une si belle occasion de montrer sa bonté & sa clémence, & en donnant lieu de calomnier le plus doux & le plus humain des empereurs, comme si c'étoit un homme implacable, & auquel on ne dût pas se fier.* En même tems il lui arracha son poignard, & secoua ses robes de peur qu'il n'y eût du poison caché.

César envoya un de ses affranchis, nommé Epaphrodite, auquel il commanda de la garder très-soigneusement pour empêcher qu'elle n'attentât sur elle-même, & d'avoir d'ailleurs pour elle tous les égards & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer.

Ces ordres donnés, il entra dans la ville d'Alexandrie, en s'entretenant avec le philosophe Aréus, & s'appuyant sur lui, afin qu'il fût plus honoré & plus respecté de ses citoyens qui verroient la considération qu'il avoit pour lui, & l'honneur qu'il lui faisoit. Etant entré dans le parc

des

des exercices, il monta sur un tribunal qu'on lui avoit préparé. Là tout le peuple d'Alexandrie consterné de frayeur, se jette à ses pieds. Il leur commande de se relever, & leur dit, *qu'il pardonne à tout le peuple, premierement à cause d'Alexandre leur fondateur ; en second lieu, à cause de la beauté & de la grandeur de leur ville, qui lui donnoit de l'admiration, & enfin pour faire plaisir à son ami Aréus.* Voilà le grand honneur que ce philosophe reçut de César. Non content de cela, il lui demanda encore grace pour plusieurs particuliers, entr'autres pour Philostrate le plus disert & le plus éloquent des philosophes de son tems pour parler sur le champ & sans aucune préparation, mais qui se disoit faussement de la secte académique ; c'est pourquoi César, qui haïssoit ses mœurs, rejettoit les prieres qu'Aréus faisoit en sa faveur. Mais Philostrate, sans se rebuter, laissant croître sa barbe blanche, & couvert d'un manteau noir, suivoit toujours Aréus, lui répétant incessamment un vers grec qui dit : *Les sages sauvent les sages, s'ils sont véritablement sages.* César l'ayant entendu, & voulant bien plus mettre Aréus à couvert de la haine, que délivrer Philostrate de sa peur, lui accorda son pardon.

De tous les enfans d'Antoine, son aîné Antyllus, qu'il avoit eu de Fulvie, fut livré par Théodore son pédagogue, & mis à mort ; & les soldats lui ayant coupé la tête, ce Théodore prit une pierre de grand prix qu'il portoit au cou & la cousit à sa ceinture. Comme il nioit le fait, & qu'on la trouva sur lui, il fut mis en croix. Mais César se contenta de faire mettre sous une sûre garde les enfans de Cléopatre avec leurs gouverneurs, & les officiers nécessaires pour

leurs perſonnes, & leur fournit un honorable entretien. L'aîné Céſarion, qu'on diſoit fils de Céſar, avoit déjà été envoyé par ſa mere avec de grandes richeſſes dans les Indes par l'Ethiopie. Mais un autre pédagogue, nommé Rhodon, & ſemblable à Théodore, lui conſeilla de s'en retourner, lui faiſant entendre que Céſar le rappelloit pour le faire roi. Comme Céſar délibéroit ſur ce qu'il en devoit faire, on rapporte qu'Aréus lui dit, * *Pluralité de Céſars n'eſt point bonne.* Et Céſar le fit mourir quelque tems après la mort de Cléopatre.

Pluſieurs grands rois & grands capitaines demanderent à Céſar le corps d'Antoine pour l'enterrer magnifiquement; mais Céſar ne voulut pas l'ôter à Cléopatre. Et cette reine l'enterra de ſes propres mains avec une magnificence royale, Céſar lui ayant permis de prendre pour ces funérailles tout ce qu'elle voudroit.

L'excès de ſon affliction & les grandes douleurs qu'elle ſentoit, car ſa poitrine étoit toute meurtrie & toute en feu des coups qu'elle s'étoit donnés, lui cauſerent une fievre très-violente. Et elle fut ravie d'avoir ce prétexte dans l'eſpérance qu'il lui ſeroit permis de ne point manger, & que par là, ſans que perſonne s'y opposât, elle pourroit ſe faire mourir par une abſtinence entiere de toute nourriture. Elle avoit un medecin ordinaire, nommé Olympus; elle

* *Pluralité de Céſars n'eſt point bonne.*] C'eſt une parodie de ce vers ſi célebre d'Homere, du ſecond livre de l'Iliade, *pluralité de rois n'eſt point bonne* : πολυκαισαρίη pour πολυκοιρανίη eſt très-heureux. Ce mot fut funeſte à Céſarion, car il lui couta la vie.

† *Elle*

elle s'ouvrit à lui de son dessein, & se servit de ses conseils & de son secours pour se délivrer plus promptement de la vie, comme Olympus lui-même l'a écrit dans une petite histoire qu'il a composée de tout ce qui se passa dans cette occasion. Mais César s'en étant douté, employa auprès d'elle les menaces, & lui fit de grandes frayeurs sur ses enfans. Cléopatre, ébranlée par ces menaces & par ces frayeurs, comme par de fortes batteries, se rendit, & donna son corps à traiter & à nourrir comme on voulut.

Peu de jours après, César alla lui rendre visite pour parler à elle & la consoler. ᵖ Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort pauvre & fort négligé. Quand il entra dans sa chambre, quoiqu'elle n'eût sur elle qu'une simple tunique, elle se leva promptement, & alla se jetter à ses genoux horriblement défigurée, les cheveux en desordre, le visage effaré & sanglant, la voix tremblante, les yeux presque fondus à force de pleurer, & le sein couvert de meurtrissures & de plaies. En un mot il étoit aisé de voir que le corps n'étoit pas en meilleurs termes que l'esprit. Cependant cette grace naturelle & cette fierté

ᵖ *Elle étoit couchée sur un petit lit dans un état fort pauvre & fort négligé.*) Dion écrit qu'elle l'attendit dans une chambre magnifiquement parée & sur un lit très-riche, mais fort négligée sur toute sa personne ; car ses habits négligés & les habits de deuil lui seyoient parfaitement. Elle avoit autour d'elle plusieurs portraits de Jules César, & dans son sein les lettres qu'elle en avoit reçûes ; & il lui met dans la bouche un discours qui roule là dessus. On peut le voir liv. lj. car il mérite d'être lu. La maniere dont Plutarque raconte cette entrevûe est bien d'un autre goût.

fierté que sa beauté lui inspiroit, n'étoit pas entiérement éteintes; & malgré le pitoyable état où elle étoit réduite, du fond de cette humiliation même il en sortoit des traits comme des rayons qui éclatoient dans ses regards & dans tous les mouvemens de son visage.

Après que César l'eut obligée de se remettre sur son lit, & qu'il se fut assis auprès, elle commença à vouloir se justifier en s'excusant sur la nécessité où elle s'étoit trouvée, & sur la peur qu'elle avoit eue d'Antoine. Mais César l'ayant arrêtée sur chaque article, & convaincue par des faits qu'elle ne pouvoit desavouer, elle changea de ton & eut recours aux prieres les plus touchantes pour exciter la compassion, comme si elle ne pensoit plus qu'à vivre. Enfin elle lui remit entre les mains un bordereau de tous ses meubles, de ses pierreries & de ses finances; & comme Séleucus, un de ses thrésoriers, qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux, elle se leva, & le prenant par les cheveux, elle lui donna plusieurs coups sur le visage. César se prit à rire de cet emportement, & ayant voulu la calmer, *N'est-ce pas une chose horrible, César*, lui dit-elle, *que lorsque vous n'avez pas dédaigné de venir me voir, & que vous m'avez fait l'honneur de me parler dans le misérable état où je me trouve, mes propres domestiques viennent m'accuser devant vous sous prétexte que j'aurai reservé quelque bijou de femme, non pour en orner une misérable comme moi, mais pour en faire un petit présent à Octavie votre sœur, & à Livie votre épouse, afin que leur protection vous rende plus doux & plus favorable à cette pauvre malheureuse?*

César

César fut ravi de l'entendre parler ainsi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inspiroit ce langage; il lui dit qu'il lui donnoit tout ce qu'elle avoit retenu, & après l'avoir assûrée qu'il la traiteroit avec plus de générosité & de magnificence qu'elle n'osoit l'espérer, il se retira pensant l'avoir trompée, mais étant lui-même le seul trompé.

Parmi les amis de César il y avoit un jeune homme d'une des plus nobles familles, nommé Cornélius Dolabella. Ce jeune homme étoit frappé des charmes de Cléopatre; & comme elle l'avoit prié de l'avertir de tout ce qui se passeroit, pour l'obliger il lui manda secrettement que César se préparoit à s'en retourner par la Syrie, & qu'il avoit résolu de l'envoyer devant avec ses enfans, & de la faire partir dans trois jours. Sur cette nouvelle, la premiere chose qu'elle fit, ce fut de prier César qu'il lui permît d'aller faire les effusions funebres sur le tombeau d'Antoine; ce qu'ayant obtenu, elle se fit porter dans ce tombeau, & là se jettant sur sa biere devant ses femmes, elle prononça ces paroles: *Mon cher Antoine, il n'y a que peu de jours que je t'enterrai avec ces mains encore libres. Aujourd'hui je verse sur ton sépulcre ces libations, non plus libre, mais captive & gardée à vûe, afin que je ne puisse défigurer ni par mes coups ni par mes plaintes ce corps esclave, & reservé pour cette affreuse pompe, où l'on va triompher de toi. N'attends plus de ta chere Cléopatre d'autres honneurs que ces effusions funebres; ce sont les derniers qu'elle pourra t'offrir. Pendant que nous avons vécu, rien n'a été capable de nous séparer. Présentement la mort va nous éloigner tous deux également des lieux de notre naissance; toi Romain, tu demeureras enterré*

ici

ici en Egypte; & moi Egyptienne, moi malheureuse, je vais être enterrée en Italie, encore est-ce un grand bien pour moi d'être enterrée dans une terre qui t'a porté. Que si les dieux de ton pays ont quelque force & quelque pouvoir, ¶ *car pour les nôtres, ils nous ont abandonnés, ne m'abandonne point, ne souffre pas qu'on emmene ta femme vivante; empêche qu'on ne triomphe de toi en triomphant d'elle; cache moi ici avec toi; donne moi la moitié de ta tombe. De tous les maux infinis dont je suis accablée, il n'y en a pas un qui m'ait été si sensible & si insupportable, que ce peu de tems que j'ai vécu sans toi.*

Après avoir fait ces lamentations, couronné le tombeau de bouquets de fleurs, & embrassé & baisé pour la derniere fois cette biere, elle commanda qu'on préparât son bain. Après le bain elle se mit à table, & elle fut servie magnifiquement. Sur la fin du repas il arriva de la campagne un paysan qui portoit un panier. Les gardes lui demanderent ce qu'il portoit; le paysan ouvrit le panier, retira les feuilles, & fit voir que c'étoient des figues. Les gardes admirerent leur beauté & leur grosseur. Le paysan souriant les pressa d'en prendre; cette franchise, qui paroissoit si pleine de simplicité, acheva de les gagner

¶ *Car pour les nôtres, ils nous ont abandonnés*) C'étoit le sentiment des Payens, que les dieux quittoient ceux qui étoient vaincus, & qu'ils n'avoient pas voulu ou qu'ils n'avoient pû défendre. C'est sur ce sentiment que Virgile dit dans le second livre de l'Enéid. comme M. de Thou l'a marqué à la marge de son exemplaire:

Excessere omnes adytis, arisque relictis.
Dii, quibus imperium hoc steterat.

Et c'est ce qui fonde ce mot de Tacite, *alieni jam imperii deos.*

gner & de diſſiper toutes leurs défiances, ils lui ordonnerent d'entrer. Après le dîner, Cléopatre prit ſes tablettes où elle avoit écrit, & après les avoir cachetées, elle les envoya à Céſar; & ayant fait ſortir tous ceux qui étoient dans ſa chambre, excepté ſes deux femmes, elle ferma la porte ſur elle. Dès que Céſar eut décacheté la lettre, & qu'il eut vu avec quelles inſtances, & avec quelles lamentations elle le conjuroit de l'enterrer avec Antoine, il comprit ce qu'elle avoit exécuté, & d'abord il voulut courir lui-même à ſon ſecours; mais il ſe contenta d'y envoyer des gens en toute diligence pour voir ce qui s'étoit paſſé. La mort fut très prompte, car les gens de Céſar y étant accourus très promptement, trouverent les gardes en faction comme à l'ordinaire, mais qui ne ſavoient rien. Ils ouvrirent les portes & la trouverent ſans vie, couchée ſur un lit d'or, & parée de ſes habits royaux. De ſes deux femmes, celle qui avoit nom Iras, étoit morte à ſes pieds, & l'autre appellée Charmion, déja demi morte, & pouvant à peine ſe ſoutenir, lui ajuſtoit encore le diadême autour de la tête. Sur cela un des gens de Céſar lui dit tout en colere, *Voilà qui eſt beau*, *Charmion. Oui*, répondit Charmion, *très-beau & très-digne d'une reine qui deſcend de tant de rois.* Elle ne proféra pas une ſeule parole davantage, & tomba morte au pied du lit.

On dit qu'on lui apporta un aſpic dans ce panier de figues qui étoient couvertes de feuilles, & que Cléopatre l'avoit ainſi ordonné, afin que quand elle prendroit de ces figues, cet aſpic la piquât lorſqu'elle y penſeroit le moins. Mais elle n'eut pas plûtôt ôté les feuilles de deſſus les figues, qu'elle apperçut le ſerpent; elle jetta un grand

grand cri en disant, *Ah le voilà donc!* & présenta son bras nud à sa piquûre. D'autres disent qu'elle avoit gardé elle-même cet aspic enfermé dans une buire, & qu'elle le provoqua & l'irrita avec un fuseau d'or; de sorte que l'aspic sortant de furie s'attacha à son bras & le piqua; mais ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne sait sûrement la vérité, car il courut même un bruit alors qu'elle avoit toujours du poison dans une aiguille de cheveux qui étoit creuse, & qu'elle portoit cette aiguille dans sa coëffure. Cependant il ne parut sur tout son corps, ni aucune marque de piquûre, ni aucun indice de poison. On ne vit pas même dans la chambre aucun serpent; on disoit seulement qu'on en apperçut quelques traces vers la côte de la mer sur laquelle donnoient les fenêtres de sa chambre. D'autres assûrent qu'on remarqua sur les bras de Cléopatre deux petites marques de piquûre comme deux points presque imperceptibles, à quoi il semble que César ajouta plus de foi qu'à tout le reste, [r] car dans son triomphe on porta une statue de Cléopatre qui avoit un aspic attaché à son bras. Voilà comme toutes ces affaires se passerent. César, quoique très-fâché de la mort de cette femme, ne laissa pas d'admirer sa magnanimité,

[r] *Car dans son triomphe on porta une statue de Cléopatre qui avoit un aspic attaché à son bras.*) Il n'en falloit pas davantage pour établir l'opinion que c'étoit le genre de mort qu'elle avoit choisi. Et cela suffit pour fonder ce qu'en ont dit Horace, ode xxxvij. livre premier, & Properce, élég. jx. l. 3. Dion après avoir rapporté tout ce que Plutarque dit ici, ajoute que *César la fit sucer par des Psylles*, pour voir s'ils ne pourroient pas attirer tout le venin, & lui rendre la vie. Mais il n'étoit plus tems.

gnanimité, & commanda qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence royale. Ses deux femmes furent aussi enterrées par ses ordres très-honorablement.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans après en avoir régné vingt-deux, dont elle en regna quatorze avec Antoine, & Antoine en avoit cinquante-trois, & selon d'autres cinquante-six. Les statues d'Antoine furent abattues, & celles de Cléopatre demeurerent sur pied, un certain Archibius qui avoit été de ses amis, ayant donné mille talens à César, afin qu'elles ne fussent pas traitées comme celles d'Antoine.

Des sept enfans qu'Antoine laissa de ses trois femmes, Antyllus, qui étoit l'aîné, qu'il avoit eu de Fulvie, fut seul mis à mort par l'ordre de César. Octavie, sa seconde femme, prit les autres & les nourrit avec les siens, & elle maria la jeune Cléopatre, fille de Cléopatre & d'Antoine, au roi Juba, qui étoit le plus poli & le mieux fait de tous les princes. Elle rendit le jeune Antoine, second fils de Fulvie, si grand & si puissant, qu'il ne cédoit qu'à Agrippa, qui avoit le premier degré de crédit & d'honneur auprès de César, & aux fils de Livie, qui avoient le second, de sorte que ce jeune Antoine occupoit le troisieme rang auprès du prince. La même Octavie avoit eu de son premier mari Marcellus, deux filles & un fils, le jeune Marcellus. César adopta ce jeune Marcellus, & le fit son gendre, & donna en mariage à Agrippa l'une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de tems après son mariage, & César ne trouvant pas facilement parmi ses amis un autre gendre à qui il pût se fier, Octavie lui proposa de faire son gendre d'Agrippa qui répudie-

roit

roit sa fille. César ayant d'abord agréé la proposition, & Agrippa y ayant ensuite donné les mains, Octavie reprit sa fille & la maria au jeune Antoine, & Agrippa épousa la fille de César. Il restoit encore deux filles d'Antoine & d'Octavie. L'ainée, nommée Agrippine, fut mariée à Domitius Enobarbus, & l'autre, nommée Antonia, aussi célebre par la vertu que par sa beauté, épousa Drusus, fils de Livie, & beau-fils de César. De ce mariage sortirent Germanicus, & Claude, qui fut ensuite empereur. Des fils de Germanicus, Caïus, l'ainé, après avoir régné peu de tems avec la derniere insolence & une extrême infamie, fut tué avec sa femme Cæsonia & sa fille. Agrippine, qui de son mari Lucius Enobarbus avoit un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes nôces Claude César, & Claude ayant adopté ce fils, le nomma Néron Germanicus. C'est ce même Néron qui a régné de nos jours, qui a tué sa mere, & qui par l'excès de ses méchancetés, de ses débauches & de sa folie, a pensé ruiner de fond en comble l'Empire Romain. Il étoit le cinquieme descendant d'Antoine.

Fin de la vie d'Antoine.



COM-

COMPARAISON
DE DEMETRIUS ET D'ANTOINE.

COMME ces deux personnages ont éprouvé de grandes vicissitudes de la Fortune & en bien & en mal, considérons d'abord ce qui les a élevés à cette grande puissance & à ce comble de gloire où ils se sont vus. Il est certain que la puissance de Démétrius lui étoit déja acquise par son pere Antigonus qui fut le plus puissant des successeurs d'Alexandre, & qui, avant que Démétrius fût sorti de l'enfance, avoit déja couru & conquis la plus grande partie de l'Asie. Au lieu qu'Antoine, né d'un pere, honnête homme & homme de bien d'ailleurs, mais qui n'avoit jamais fait la guerre, & qui ne lui avoit laissé aucun moyen de s'avancer & d'acquérir de la gloire, eut pourtant le courage d'aspirer & l'honneur de parvenir à l'empire de César, auquel il n'avoit aucun droit par sa naissance. Et profitant des travaux & des conquêtes de celui-ci, il se fit lui-même son successeur par son industrie ; & sans autre secours que de lui-même, il se rendit si grand & si puissant que tout l'empire ayant été partagé en deux parties, il prit pour lui la plus considérable ; qu'absent il défit souvent les Parthes par ses lieutenans, & qu'il poussa jusqu'à la mer Caspienne les nations Barbares qui habitent autour du Caucase.

Les choses mêmes qu'on lui reproche sont autant de témoignages authentiques de sa grandeur. Car Antigonus regarda comme un grand avantage pour son fils Démétrius, de lui faire épouser

épouser Phila, fille d'Antipater, quoique d'un âge peu sortable au sien. [a] Et au contraire, on regarda comme honteux pour Antoine son mariage avec Cléopatre, avec une reine qui, en magnificence, en richesses, en noblesse & en gloire, surpassoit tous les rois de son tems, si on excepte le grand Arsace. En un mot, il se rendit lui même si grand, que tout le monde le jugeoit digne d'une fortune plus grande encore que celle où il aspiroit.

Que s'il faut juger de l'intention & des moyens qui les éleverent tous deux à l'empire, il n'y a sur cela aucun reproche à faire à Démétrius qui régna sur des peuples accoutumés à obéir, & qui demandoient eux-mêmes des rois; au lieu qu'Antoine ne put éviter d'être accusé d'injustice & de tyrannie, d'avoir assujetti les Romains qui venoient tout fraichement de se délivrer de la monarchie par le meurtre de César.

Le plus grand & le plus éclatant des exploits d'Antoine, ce fut la guerre qu'il entreprit contre Brutus & Cassius pour ravir la liberté à ses citoyens & à sa patrie; & Démétrius, avant que de tomber dans les derniers malheurs, [b] ne cessa d'affran-

[a] *Et au contraire on regarda comme honteux pour Antoine son mariage avec Cléopatre.*) En effet, quelle grande idée ne falloit-il pas avoir de la grandeur d'Antoine, pour trouver indigne de lui son mariage avec une si grande reine? Mais sur cela ne pourroit-on pas répondre à Plutarque que ce reproche ne tombe pas sur la grandeur d'Antoine en particulier, mais sur la grandeur des Romains en général? On auroit fait le même reproche à tout autre capitaine Romain qui l'auroit épousée.

[b] *Ne cessa d'affranchir la Grece.*) De tous les avantages qu'un homme peut avoir sur un autre, le plus grand c'est celui que Plutarque donne ici à Démétrius sur Antoine. Un prince qui ne travaille

d'affranchir la Grece & de chasser de ses villes toutes les garnisons qui les assujettissoient, en cela bien différent d'Antoine qui faisoit vanité d'avoir tué dans la Macédoine ceux qui avoient mis Rome en liberté.

Il reste une chose à Antoine qui a été fort louée, c'est sa libéralité & sa magnificence dans ses dons; mais en cela même Démétrius l'emporte si fort sur lui, qu'il donna beaucoup plus à ses ennemis qu'Antoine ne donna jamais à ses amis. Antoine fut fort loué & estimé d'avoir fait ensevelir & enterrer Brutus honorablement; mais Démétrius fit enterrer tous ses ennemis qui avoient été tués à la bataille, & renvoya à Ptolemée tous ses prisonniers chargés de présens.

Ils ont usé l'un & l'autre de leur fortune avec insolence, & se sont plongés dans le luxe & dans les voluptés. Mais personne ne sauroit dire que Démétrius, dans ses plaisirs & dans ses débauches, ait laissé échapper aucune occasion de faire de grands exploits; il n'avoit recours aux voluptés que pour remplir le vuide de son loisir; & s'il prenoit quelquefois plaisir à la conversation de la courtisane Lamia, c'étoit comme avec la vieille fée des fables, lorsqu'il vouloit s'amuser, ou qu'il avoit envie de dormir. Mais, lorsqu'il falloit se préparer à la guerre, sa lance n'étoit point entourée de lierre, son casque ne sentoit point les essences ni les parfums, & il ne sortoit point des ruelles des dames, poupin & mignon, pour aller aux batailles; mais *laissant là les danses & finissant toutes les débauches & autres diver-*

vaille qu'à affranchir les hommes & à les remettre en liberté, est un dieu au prix de celui qui ne travaille qu'à les assujettir. Ce dernier est un monstre.

c Pour

divertiſſemens Bacchiques, il devenoit tout d'un-coup le diſciple de l'homicide Mars, pour me ſervir des paroles d'Euripide ; & jamais ni les plaiſirs ni la pareſſe ne lui ont attiré le moindre échec. Il n'en étoit pas de même d'Antoine ; car, comme nous voyons dans des tableaux Omphale qui ôte à Hercule ſa maſſue, & qui le dépouille de ſa peau de lion, il eſt arrivé ſouvent de même que Cléopatre, dépouillant Antoine de ſes armes & l'attirant par ſes careſſes, l'obligeoit à laiſſer là les grandes occaſions qu'il avoit entre les mains, & à renoncer à des expéditions importantes & néceſſaires, * pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage autour de Canobe & de Taphoſiris. Enfin, comme un autre Paris, il ſe retiroit de la bataille pour aller ſe jetter entre ſes bras ; ou plûtôt bien différent de Paris qui ne ſe retira dans ſa chambre qu'après avoir tenté la fortune du combat & avoir été vaincu. Au lieu qu'Antoine, pour ſuivre Cléopatre, s'enfuit & abandonna la victoire. On

* *Pour venir jouer & ſe divertir avec elle ſur le rivage, autour de Canobe & de Taphoſiris.*) Dans le dix ſeptieme livre de Strabon, il y a un paſſage qui éclaircit parfaitement celui de Plutarque. Il dit : *Après Cynoſſema on trouve Tapoſiris* (car c'eſt ainſi qu'il écrit), *non pas celle qui eſt près de la mer, où ſe fait une aſſemblée générale toutes les années, mais il y a une autre Tapoſiris peu éloignée de la ville d'Alexandrie ; & près de cette derniere, ſur le bord de la mer, il y a un lieu plein de rochers, où les jeunes gens vont paſſer le printems pour ſe divertir.* C'eſt cette derniere dont parle Plutarque. La ſeule difficulté qu'il y a, c'eſt que Strabon place cette Tapoſiris au couchant d'Alexandrie, en quoi il a été ſuivi par nos géographes dans leurs cartes, car ils la mettent dans une petite langue de terre qui eſt au couchant, au lieu que Plutarque la place autour de Canobe, & par conſéquent au levant d'Alexandrie. Je laiſſe cela à diſcuter aux géographes.

On peut dire encore que Démétrius épousa plusieurs femmes en même tems, comme descendu de Philippe & d'Alexandre, parce que cela n'étoit pas défendu par les loix, & que c'étoit au contraire un usage reçu parmi les rois de Macédoine, Lysimachus & Ptolemée l'ayant ainsi pratiqué; & il porta toujours beaucoup d'honneur & de respect aux femmes qu'il avoit épousées; au lieu qu'Antoine premierement épousa deux femmes en même tems, ce que jamais Romain n'avoit osé entreprendre, & ensuite chassa la Romaine, celle qu'il avoit épousée légitimement, & se livra entierement à l'étrangere, à celle qui lui étoit unie contre toutes les loix, & dont l'amour seul lui avoit fait rechercher le commerce. De-là vint aussi que de ces noces il n'en arriva aucun mal à l'un, & qu'il en sourdit pour l'autre des maux infinis.

Il est vrai que, parmi toutes les actions d'Antoine, on ne trouve point d'impiété pareille à celle où les infames débauches précipiterent Démétrius. Les historiens rapportent qu'on ne laissoit point entrer de chien dans la citadelle d'Athenes, parce que c'est l'animal qui se mêle le plus publiquement avec sa femelle; & c'est dans le lieu de la citadelle le plus sacré, dans le temple même de Minerve, que Démétrius se mêloit avec ses prostituées, & qu'il corrompoit plusieurs femmes des citoyens: & le vice que tout le monde croiroit le plus incompatible avec la volupté & le luxe, je veux dire la cruauté, c'est justement celui qui se trouvoit dans les plaisirs de Démétrius; car non-seulement il ne se soucia point d'empêcher, mais il causa même la mort pitoyable du plus beau & du plus sage de tous les jeunes hommes d'Athenes qui aima mieux

 mourir

mourir que de se voir deshonoré. Pour tout dire en un mot, Antoine se fit tort à lui-même par son intempérance, & Démétrius fit tort aussi aux autres par la sienne.

Ajoutons que Démétrius se conserva toujours sans reproche en toutes choses envers ses parens, & qu'Antoine livra le propre frere de sa mere pour obtenir à ce prix la mort de Ciceron, action si cruelle & si déteſtable, qu'Antoine ne pourroit qu'à peine en obtenir le pardon, quand même la mort de Ciceron auroit été le prix & la rançon de la vie de son oncle.

Quant à ce que l'un & l'autre violerent leurs sermens & la foi donnée, l'un en arrêtant Artabaze prisonnier, & l'autre en tuant Alexandre, on peut dire qu'Antoine avoit un prétexte légitime ; car il avoit été abandonné par Artabaze [d] dans le pays des Medes, & livré à ses ennemis : au lieu que la plûpart prétendent que Démétrius inventa de fausses charges pour justifier le meurtre qu'il avoit commis, qu'il calomnia l'innocent, & qu'il se vengea, non de celui qui lui avoit fait injustice, mais de celui qui l'avoit reçue de lui.

D'un autre côté, Démétrius fut lui-même l'ouvrier de ses plus grands exploits, & Antoine tout au contraire ; car ce fut dans les endroits où il n'étoit point, qu'il gagna ses plus grandes & ses plus signalées victoires par ses lieutenans. Mais ils perdirent leur fortune tous deux par leur faute d'une maniere différente pourtant ; l'un abandonné, car les Macédoniens le quitterent ; & l'autre abandonnant le premier, car il prit la fuite & laissa ceux qui combattoient & qui

[d] *Artabaze*, c'eſt le même qu'*Artavasde*.

qui s'exposoient pour lui. De sorte que la faute qu'on peut reprocher à Démétrius, c'est d'avoir aliéné l'esprit de ses troupes & d'en avoir fait ses ennemis ; au lieu que celle d'Antoine, c'est d'avoir manqué à la bonne volonté & à la fidélité sans exemples que les siennes lui témoignoient.

Pour ce qui est de leur mort, ni l'un ni l'autre ne sont dignes de louange. Mais Démétrius mérite encore plus d'être blâmé, car il souffrit d'être fait prisonnier ; & confiné & reclus dans le fond d'une province, il eut la bassesse de vouloir gagner encore trois ans pour les passer dans la débauche, & ne servir qu'à sa bouche & à son ventre, comme les bêtes brutes, au lieu qu'Antoine mourut à la vérité lâchement, miserablement & avec honte ; mais cependant il s'affranchit de la vie avant que son ennemi pût devenir le maître de son corps.

Fin de la comp. de Démétrius & d'Antoine.

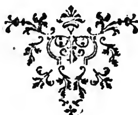


TABLE DES MATIERES

DU TOME ONZIEME.

A

 Belle

Ce

Il

D

Songe

E

Era-

F

G

Gallus

Ilotes.

L

Lentulus,

M

N

O

Q

R

S

T

Tribuns

Fin de la Table des Matieres du onzieme Volume.



